HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE-HUITIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TRENTE-HUITIE'ME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

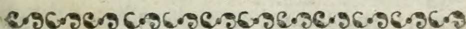
M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.



LIVRE SECOND.

DESCRIPTION DE *L'INDOUSTAN.*



LA belle Région qui se nomme proprement l'Inde, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'Indoustan, est bornée à l'Est par le Royaume de *Maugh*, que d'autres

Description Géographique.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

appellent *Malvy* (1); à l'Oueſt, par une partie de la Perſe & par la Mer auſtrale; au Nord, par le Mont-Caucaſe & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de ſix cens lieües de l'Eſt à l'Oueſt, depuis le Fleuve Indus, ou Sinde, juſqu'au Gange; ni moins de ſept cens, du Nord au Sud, en comptant ſes frontieres les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante trois (2). Dans cet eſpace, elle contient trente ſept gran-

Diviſion des Provinces.

(1) Le fond de cette Deſcription eſt tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Sécretairerie du grand Mogol. Elle eſt confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandeſlo n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui ſont de lui. Par exemple, il obſerve à l'occaſion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans ſe nomment encore *Abint*. Les Perſans & les Arabes lui donnent le nom de Diul. Ils donnent auſſi celui de Pang ab, au fleuve Indus ou Sinde, parce que ſuivant la ſignification de ce mot, il eſt groſſi par cinq autres rivieres. La premiere eſt celle de Rigab, dont la ſource eſt près de Kabul; la ſeconde, qui ſe nomme Ratab, prend ſon origine dans le Royaume de Kachemire, à quinze journées au deſſus de Lahor, vers le Septentrion. La troiſieme, nommée Ravy, lave les murs de Lahor, & prend ſa ſource dans le voiſinage de cette ville. Les deux autres, qui ſont la Via & l'Oſvid, viennent de bien plus loin, & ſe joignent enſemble près de Bakar, qui eſt preſqu'à la même diſtance de Lahor & de la mer. Mandeſlo, Tome I, pages 46 & 47.

(2) Mandeſlo, p. 54.

des Provinces qui étoient anciennement autant de Royaumes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Province de Kandahar.

La premiere est celle de KANDAHAR, qui tire son nom de sa Capitale (3) ou qui lui donne le sien. C'est la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & par conséquent la plus voisine de la Perse. Aussi devient-elle souvent l'occasion d'une guerre sanglante entre les Rois de Perse & les Mogols, comme Bagdat & Erivan entre la Perse & la Turquie. Sa Capitale est une ville très riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre passage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par sa situation, & par une Citadelle qui passe pour la meilleure de toute l'Asie (4).

Province de Kaboul.

KABOUL, seconde Province de l'Indoustan, & la plus riche de l'Empire, tire aussi son nom de sa Capitale, qui est une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (5). Elle a pour Frontiere, au Nord, la grande Tartarie. C'est de cette Province que sort

(3) A quatre-vingt cinq degrés de longitude, & trente trois de latitude du Nord.

(4) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ses Voyages, p. 628.

(5) A trente trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

la riviere du Nibal, qui change son nom en celui de Begul, & qui joint ses eaux à celles de l'Indus. On croit que c'est la Coa ou le Suastus de Ptolomée. Les Tartares Usbecks viennent vendre, tous les ans, plus de soixante mille chevaux à Kaboul. On y mene aussi de la Perse quantité de moutons & d'autres bestiaux. Les vivres y sont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, observe un usage fort singulier des Peuples nommés *Augans*, qui habitent depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, vers les Montagnes de Balck, gens très robustes, & redoutés par leurs brigandages. Ils sont accoutumés, comme me tous les Indiens, à se nettoyer & à se racler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une racine du pays : mais au lieu que cet exercice fait jetter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les Augans ne vomissent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur estomach se soulevant, ils sont contraints d'aller vomir; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet

ufage, ils ne vivroient pas jufqu'à trente ans ; & qu'ils deviendroient comme hydropiques (6).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Province de Multan.

La troifieme Province eft celle de MULTAN, dont la Capitale, qui porte le même nom, eft une grande ville, fort ancienne, & riche par fon Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui fe tranfportoient à Tatta, avant que les fables euffent fermé l'embouchure de la riviere. Mais depuis ce changement, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate. Comme les voitures font fort cheres, le Commerce de Multan s'en reffent beaucoup. C'eft de cette ville que fortent tous les Banians qui vont exercer le négoce dans la Perfe, où ils font le métier des Juifs, fur lefquels ils l'emportent même par leurs ufures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de fe nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particuliere, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres, dont l'aîné paffe pour le pere des enfans. Multan produit auffi quantité de Baladins, de l'un & de l'autre fexe, qui fe répandent dans toutes les

(6) Tavernier, Tome II, p. 53.

Description de l'Indoustan.

parties de la Perse (7). Cette Province est située le long du Fleuve (8) Indus, à l'Orient de la Perse & de la Province de Kandahar (9).

Province d'Haja Kan.

HAJA KAN ou HANJI KAN, quatrième Province de l'Empire, est bordée à l'Est par l'Indus, & à l'Ouest par une Province de Perse, qui se nomme Lar. Elle n'a point de grande ville; mais elle est habitée par un Peuple belliqueux qui se nomme les Ballocks, d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de Ballocky.

Province de Buckor.

La Province de BUCKOR ou BAKAR, dont la Capitale se nomme Bukcor-Sakor (10), est située aussi sur les

(7) Le même, *ibid*, p. 52.

(8) Sa Capitale est à cent quinze degrés, quarante minutes de latitude.

(9) On peut enrichir cette Description par le nom & les distances des Places qui se trouvent dans l'Itinéraire de Tavernier. De Kandahar il fit dix cosses, ou dix lieues jusqu'à Charisafar: douze cosses de Charisafar à Zelaté; huit de Zelaté à Betazy; six de Betazy à Mezour; dix sept de Mezour à Karabat; dix dix sept de Karabat à Chakenikouzé. Depuis Candahar jusqu'à ce dernier Bourg, le pays est sous la domination de plusieurs petits Seigneurs qui payent quelque chose au Roi de Perse. De Chakenikouzé à Kaboul, Tavernier fit quarante cosses, pendant lesquelles on ne trouve que trois méchans villages, où l'on n'est pas sûr d'obtenir du pain & de l'orge pour les chevaux. Ainsi la prudence oblige d'en porter avec soi. Aux mois de Juillet & d'Août, il regne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelquefois sur le champ. *Ubi sup*, p. 52.

(10) Mandeslo nomme sa Capitale Bacherhukon ou Bicanor. Elle est à cent

bords de l'Indus, qui la coupant par le milieu, en fait une des plus fertiles contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Ouest, la Province de Tatta, & vers l'Ouest celle de Haja Kan ou des Ballocks (11). DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

TATTA, dont la ville Capitale porte le même nom (12), est coupée aussi par l'Indus. Il rend le passage fort agréable en y formant plusieurs belles Isles. Cette Province est renommée par les Artisans qui passent pour les plus industrieux de l'Empire. Les Portugais y faisoient autrefois un grand Commerce. Province de Tatta.

SORET, est une petite Province, mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate, & vers le Sud à la mer. Soret.

JESSELMIRE a pour frontiere, au Nord, la Province de Guzarate; & celles de Soret, de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre sa ville Capitale (13), qui porte le même nom, on y trouve celle de Radimpour, & quelques autres moins considerables. Jesselmire.

vingt degrés vingt minutes de longitude, & vingt huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(11) Mandeslo, ou son Traducteur, les nomme ici Bolaches.

(12) A quatre vingt six degrés de longitude, & vingt cinq degrés vingt minutes de latitude.

(13) A neuf degrés quin-

Attock.

ATTOCK, & fa ville Capitale (14), qui lui donne fon nom, font fituées fur la riviere de Nibal. Cette riviere, venant du côté de l'Occident, s'y joint à l'Indus qui fépare la Province d'Attock & celle d'Haja-Kan.

Pengab.

La Province de PENGAB, qui tire fon nom de cinq rivieres entre lefquelles elle eft fituée & qui fe rendent toutes dans l'Indus, au Sud de Lahor, eft une des plus fertiles & des plus confiderables de l'Empire. Lahor, ville celebre, dont on a vû la defcription dans les Journaux de Mandeflo & de Bernier, eft fa Capitale (15).

Kifmire.

KISMIRE, que les Européens ont nommée Kachemire, & dont la ville Capitale ne porte pas le même (16)

ze minutes de longitude, & vingt fix degrés quarante minutes de latitude.

(14) A quatre-vingt dix degrés quarante minutes de longitude.

(15) A quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente un dégré quarante minutes de latitude.

(16) Reprenons l'Itinéraire de Tavernier, depuis Kaboul jufqu'à Lahor. De Kaboul, il fit dix neuf coffes jufqu'à Bariabé; dix fept de Bariabé à Nimela; dix neuf de Nimela à Alyboua; dix fept d'Alyboua à Taka; fix de Taka à Kiemry; quatorze de Kiemry à Chaour; quatorze de Chaour à Novekar; dix neuf de Novekar à Atek. La ville d'Atek eft affife fur une pointe de terre, où deux grandes rivieres viennent fe joindre. C'eft une des meilleures Forteresses du Mogol. D'Atek, Tavernier fit feize coffes jufqu'à Kalapané; feize de Kalapané à Roupaté; feize de Roupaté à Toulapeka; dix neuf de Toulapeka à Kerali; feize

nom, comme les Géographes l'ont cru sur le témoignage de Bernier, mais se nomme *Syranakar* (17), est une des plus belles contrées du monde ; arrosée par la riviere de Badt, qui forme un grand nombre de belles Isles, & qui va se jetter dans l'Indus (18).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul. Bankisch est située à l'Orient de Kismire ou Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est separée que par le Fleuve Indus.

Jengapour.

JENGAPOUR (19), qui porte le nom de sa ville Capitale, est située sur la riviere de Kaoul, une des cinq qui tombent dans l'Indus, au Nord-Est de Lahor.

Jemba.

JEMBA, ou JAMBA, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de Pengab. Cette contrée est fort montagneuse. On y voit une celebre Pagode, nommée Illamake, où les Banians vont en Pelerinage.

de Keraly à Zerabad; dix huit de Zerabad à Imiadab ; dix huit d'Imiabad à Lahor. *Ubi sup.* p. 53.

(17) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici sur celui de Rhoe & de Terri, qui écrivoient sur des Mémoires de la Sécretairerie du grand Mogol. Cette ville est à quatre-vingt treize degrés de longitude, & trente quatre degrés trente minutes de latitude.

(18) Et non dans le Gange, comme le dit Mandeslo, p. 49.

(19) Mandeslo lui donne aussi le nom de Jemipar

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

La Province de DEHLY, & sa ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celle de Jemba & d'Agra, vers la source du Jemené, qui se jette dans le Gange après avoir passé dans Agra. La ville de Delli, dont on a vû la Description dans le Journal de Tavernier, est très anciénne (20). Les ruines de ses Palais & les sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'Indoustan; & quelques-uns croient qu'elle étoit le siege du Roi Porus; Scha-Jehan y fit bâtir au commencement du seizieme siecle une autre ville, qu'il appella Jehannadab, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne Dehli que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter Agra. Le fameux Thomas Kouli-Kam, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, prit Jehennadab, ou Dehli, & se saisit des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Imperial.

Province de Dehli.

La Province de BANDO forme à-peu-près le centre de l'Empire, entre celles

Province de Bando.

ou Jenupar, à quatre-vingt quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(20) Quatre vingt dix-sept degrés de longitude, vingt huit degrés vingt minutes de latitude.

de Jeſſelmire, d'Agra & de Dehli. Outre ſa ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de Touri, de Moaſta, de Godack & d'Aſmere, ou Aſmire. Cette derniere ville (21), où le Grand Mogol faiſoit ſa réſidence ordinaire pendant l'Ambaſſade de Rhoe, donne quelquefois ſon nom à toute la Province.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Maloway.

MALOWAY ou MALOUÉ, eſt une Province très fertile. La ville Capitale ſe nomme Rantipour; on y compte auſſi les villes de Serampour & d'Ugen (22). La riviere de Cepra, ſur laquelle eſt ſituée une autre ville, nommée Calleada, réſidence des anciens Rois de Marſedoa, arroſe une partie de cette Province, en allant ſe jetter dans le Golfe de Cambaie.

Province de Chitor.

La Province de CHITOR étoit autrefois un Royaume conſiderable: mais ſa ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embraſſoient autrefois une circonference de plus de ſix lieues, n'eſt aujourd'hui qu'un miſerable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Kandish, &

(21) Quatre-vingt treize degrés de longitude, vingt cinq degrés trente minutes de latitude.

(22) Mandeſlo accuſe mal à propos Rhoe d'avoir confondu Rantipour & Ugen. Cet Anglois les diſtingue dans ſa Carte.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

& celle de Guzarate au Sud (23).

Province de Guzarate.

GUZARATE, que les Portugais ont nommée le Royaume de Cambaie, du nom de cette ville, où ils faisoient leur principal Commerce, est sans contredit une des plus belles & des plus puissantes Provinces de l'Empire Mogol.

Ses principales Villes.

Outre les villes dont on a déja donné la description, telles que sa Capitale, qui est située au milieu du pays (24), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'est-à-dire, ville du Roi Hamed, qui est son Fondateur, mais qu'on nomme par corruption Amadabar ou Amadabath, Cambaie, Brodra, Broidtschia, Mamadebat & Surate, une des plus fameuses villes du Monde par son Commerce, la Province de Guzarate en a plusieurs autres, dont on trouve les noms dispersés dans les Voyageurs.

Goga.

Goga est une petite ville, ou plutôt un gros Bourg, situé à trente lieues de Cambaie, dans un endroit où le Golfe est si petit, qu'il n'y forme qu'une espece de riviere. Ce lieu est peuplé de

(23) Quatre-vingt quatre degrés de longitude, vingt trois de latitude.

(24) A degrés de longitude, degrés de latitude. Mandeslo & Tavernier ont décrit toutes ces villes dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. *Voyez* la Description de Surate dans les premieres Relations du Tome 32.

Banians, la plûpart Tiſſerands ou gens de mer. Il n'eſt défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'eſcorte de leurs Vaiſſeaux Marchands juſqu'à Goa. *Pattepane* & *Mangerol* ſont deux beaux Bourgs à neuf lieues de Goa, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La ville de Diu, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, eſt ſituée ſur la frontiere du pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'*e* ſi doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Biſantagan* eſt une des plus grandes villes de toute la Province, & ſa ſituation en eſt preſqu'au centre. On y compte environ vingt mille maiſons. C'eſt à la fertilité de ſon terroir qu'elle doit ſa grandeur préſente; car elle n'étoit autrefois qu'un village. On y nourrit une prodigieuſe quantité de beſtiaux; & le riz, le bled, le coton y croiſſent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de ſix lieues de circuit; mais, diverſes raiſons ayant alteré ſon Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ſes plus beaux édifices, il ne reſte rien d'entier que

Pattepane & Mangerol.

Pettan.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

le Château, qui sert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne font plus que des toiles grossieres de coton, pour l'usage du pays. Ce sont celles qui se nomment *Destemals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la ville, une Mosquée, qui passe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandelslo regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voute, dit-il, est soutenue par mille & cinquante colomnes dont la plûpart sont de marbre. *Cheytepour* est une autre ville, à six lieues de Petran, & à vingt deux d'Amadabath, sur le bord d'une petite riviere. Tous ses Habitans sont Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la ville une garnison assez nombreuse, pour l'escorte des Caravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Messana* est un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur est obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'escorte des Caravanes. Le pays produit beaucoup de coton. *Nassary* ou Nausary, *Gauduy* & Balsara, sont trois petites villes du canton de Surate d'où la premiere est éloignée de six lieues, la seconde de neuf, & la troisieme de

Cheytepour.

Nassary, Gauduy, & Balsara.

quatorze. Elles sont toutes trois à deux lieues de la mer. On y fait quantité de grosses toiles de coton ; & c'est des forets voisines, qu'on tire tout le bois qui s'emploie dans la Province à la construction des édifices & des Navires (25).

Description de l'Indoustan.

Habitans de la Province de Guzarate.

Les anciens Habitans de Guzarate sont ceux qui se nomment proprement *Hindoys* ou Indous. Ils sont Idolâtres ; car la Religion de Mahomet n'y est entrée, qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y sont établis par des Conquêtes. La Province est peuplée à présent de Persans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Naturels du pays ne fassent toujours le plus grand nombre. En géneral, tous les Habitans du Royaume de Guzarate sont basanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, suivant la qualité du climat. Les hommes sont robustes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le visage large ; les yeux noirs. Ils se font raser la tête & le menton, à la réserve des moustaches, comme les Persans. Ceux qui font profession du Mahométisme, sont vêtus aussi à la Persanne ; mais ils ont une ma-

Figure & habits des hommes.

(25) Mandeslo, page 155.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

niere differente de plier leur turban. Ils paſſent l'ouverture de leur veſte ſous le bras gauche, au lieu que les Perſans la paſſent ſous le bras droit. Ils nouent leur ceinture ſur le devant & laiſſent pendre les bouts. Au contraire, les Perſans ne font que la paſſer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même (26). C'eſt dans cette ceinture que les Mahométans de Guzarate portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent auſſi des épées, & tous les ſoldats ſont armés de ſabres ou de cimeteres. Quoique les femmes ſoient de petite taille, elles ſont bien proportionnées, d'une propreté ſinguliere dans le ſoin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent ſur leurs épaules. Les unes ne ſont coeffées que d'un petit bonnet; d'autre ſe couvrent d'un crêpe, bordé d'or, dont les bouts leurs pendent des deux côtés juſques ſur les genoux. Les plus diſtinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de groſſes

Figure & habits des femmes.

(26) *Ibid.* page 156.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

perles rondes, qui ne font pas un mauvais effet fur un teint brun. Quelquefois elles pendent auffi des bagues à leurs narines, fans en être incommodées, parce qu'elles ne fe mouchent prefque jamais. Elles portent comme les hommes, des hautes-chauffes, qui font de taffetas, ou de quelque étoffe de coton, fi longues, qu'étant tout-à-fait étendues fur le corps, elles pafferoient par-deffus la tête, mais affez juftes jufqu'au-deffous du gras de la jambes, où elles fe pliffent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de foie qui les noue & les ferre au-deffus du nombril, & dont les bouts pendent jufques fur les pieds. Leurs chemifes fe mettent par-deffus ces hautes-chauffes, & font fi courtes qu'elles ne defcendent que jufqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, eft ordinairement fi claire, qu'elle ne leur cache prefque rien. Leurs fouliers font ordinairement de maroquin rouge, plats fur le derriere & pointus par le bout. Elles ont le fein découvert & les bras nuds jufqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de braffelets, dont ils font comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroiffent point

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

en public avec le visage découvert, & les femmes de qualité sortent rarement de leurs maisons. Un long commerce avec les Mogols, qui se trouvent répandus dans toutes les parties du pays, & qui n'ont pas cessé d'y donner la loi depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entres les usages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne sont pas moins distingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on se propose de traiter, dans un article séparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il suffira d'observer ici que s'il n'y a point de contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate est celle qui en contient le plus grand nombre (27). Elle n'appartient à l'Indoustan que depuis 1565.

Province de Candish.

CANDISH est de toutes les Provinces de l'Empire celle qui est la plus avancée vers le Sud. Sa Capitale, qui se nomme Brampour, ou Bursampour, étoit la résidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand-Mogol

(27) Mandeslo, page 158.

l'eût réunie à sa Couronne. C'est une ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de Pala, d'Assere & de Mandou. La riviere de Tapti, qui va tomber à Surate, sépare Candish d'un petit pays, nommé *Partabza*, dont le Prince est Tributaire du Grand-Mogol.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

BERAR dont la Capitale se nomme *Schapor*, ou Chapour, s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle est bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Ouest par celle de Candish.

Province de Berar.

NARVAR est située entre les Provinces de Bengale, de Gualar, d'Agra & de Sambal. Elle est arrosée par une très belle riviere, qui entre dans le Gange. Sa ville Capitale se nomme *Ghehud* (28).

Province de Narvar.

La Province de GUALOR, ou Goualiar, qui prend ce nom de sa ville Capitale, est célébre par une Citadelle dont le Grand-Mogol a fait sa prison d'Etat.

Province de Gualor.

AGRA, dont la ville Capitale porte

Province d'Agra.

(28) Longitude, quatre vingt seize dégrés quarante minutes; latitude, vingt cinq degrés six minutes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

aussi le même nom (29)*, est une des plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par la riviere de Gemené, qui la traverse entiérement. On y trouve les villes de Scander, d'Andipour, & Felipour. Le pays est sans montagnes ; & depuis sa Capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles villes de l'Indoustan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens milles d'Angleterre de longueur (30). Bernier trouve beaucoup de ressemblance entre la ville d'Agra, & celle de Dehli, ou plutôt de Jehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier (31). » A la vérité, dit-il, l'a» vantage d'Agra est qu'ayant été long» temps la demeure des Souverains, » depuis Ekbar, qui la fit bâtir, & » qui la nomma de son nom, Ekbar» Abad, quoiqu'elle ne l'ait pas con» servé, elle a plus d'étendue que » Dehli, plus de belles maisons de

Sa Ville Capitale. En quoi elle l'emporte sur Dehli.

(29) Longitude 94 dégrés vingt six minutes ; latitude vingt quatre degrés quarante minutes.

(30) Edouard Terri, p. 10.

(31) Voyez ci-dessus son Journal, qui n'empêchera pas qu'on ne rapporte les observations de Bernier, sur cette ville, dans l'article du grand Mogol. Voyez aussi la Description d'Agra dans le Journal de Mandeslo.

» Rajas & d'Omhras, plus de grands Carvanſeras, & plus d'édifices de pierres & de briques; outre les fameux tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Mehal, femme de Scha-Jehan (32). Mais elle a auſſi le déſavantage de n'être pas fermée de murs; ſans compter que n'ayant pas été bâtie ſur un plan général, elle n'a pas ces belles & larges rues de même ſtructure, qu'on admire à Dehli. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes, qui ſont très-longues & fort bien bâties, la plûpart des autres ſont étroites, ſans ſymmetrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui cauſent beaucoup d'embarras lorſque la Cour y fait ſa réſidence. Agra, lorſque la vûe s'y promene de quelque lieu éminent, paroît plus champêtre que Dehli. Comme les maiſons des Seigneurs y ſont entremêlées de grands arbres verds, dont chacun a pris plaiſir à remplir ſon jardin & ſa cour, pour ſe procurer de l'ombre, & que les maiſons de pierre des Marchands, qui ſont diſperſées entre ces arbres,

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

(32) Voyez la Deſcription dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne auſſi avec peu de difference.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» ont l'apparence d'autant de vieux » Châteaux, elles forment toutes en» semble des perspectives très agréa» bles, sur-tout dans un pays fort sec » & fort chaud, où les yeux semblent » ne demander que de la verdure & » de l'ombrage (33).

Maisons des Jésuites & des Hollandois.

Les Jésuites ont, dans Agra, une Eglise & une Maison qu'ils appellent College, où ils enseignent les principes du Christianisme aux enfans de vingt cinq ou trente famille Chrétiennes, qui se sont rassemblées dans cette ville (34). On y voyoit aussi, du temps de Bernier, un Comptoir Hollandois, habité par quatre ou cinq Marchand de cette Nation, qui avoient tiré longtemps beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles simples & des dentelles d'or & d'argent.

(33) Bernier, Tome III, pages 141 & 142.

(34) *Ibid.* p. 147. Ce Voyageur confirme aussi ce qu'on a lû dans le Journal de Rhoe, sur les espérances que les Empereurs Ekbar, Jehan Guir & Scha Jehan avoient fait concevoir de leur penchant pour le Christianisme. Il ajoute sur le témoignage des Jésuites, « que pour » autoriser sérieusement le » Christianisme, Jehan» Guir résolut de faire ha» biller toute sa Cour à la » maniere des François, & » qu'après avoir commen» cé à prendre cet habit » lui-même, il fit venir un » de ses principaux Om» bras, auquel il demanda » ce qu'il en pensoit; mais » que ce Seigneur lui ayant » répondu froidement que » c'étoit une entreprise » bien dangereuse, il chan» gea de dessein, & tourna » l'affaire en raillerie. »

Ils n'en trouvoient pas moins à prendre diverses marchandises du pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui se recueille au-tour d'Agra, particuliérement à Bianés, qui n'en est qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de Jelapour & de Lacknau. Ils avoient aussi des Maisons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faisoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'aban-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Bernier raconte un autre trait, qu'on a lû fort different dans le même Rhoe. Voici son récit. » J'ai appris d'un Mahométan, » qui étoit fils d'un Officier de Jehan Guir, que » ce Prince étant un jour » en débauche, fit venir » un certain Pere Florentin qu'il avoit nommé le » Pere *Atech*, parce que » c'étoit un petit homme » plein de feu, & qu'après » lui avoir ordonné de dire tout ce qu'il pourroit » contre la loi de Mahomet & en faveur de la loi » Chrétienne, en présence » des plus savans Mullahs, » il fut sur le point de faire » une terrible épreuve des » deux loix. Il commanda » qu'on fît une grande » fosse & un bon feu dedans, prétendant que le » Pere Atech, avec l'Evangile sous le bras, & » un Mullah de même avec » l'Alcoran, se jetteroient » ensemble dans le feu, » & qu'il suivroit la loi de » celui qui ne bruleroit » pas. Mais la triste mine » des Mullahs tout étonnés, & la compassion » qu'il eut du Pere, qui » acceptoit le parti, l'en » détourna. Il est très certain, ajoute-t-il, que tant » que Jehan-Guir a vécu, » ces Peres ont été honorés » & respectés à cette Cour. » Mais Scha-Jehan, fils de » Jehan Guir & Pere d'Orang-zeb, leur ôta leur » pension, fit ruiner l'Eglise de Lahor, & fit démolir la plus grande partie » de celle d'Agra. *Ibid.* pages 148 & suivantes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

donneroient pas leur Comptoir, parce qu'ils y vendoient très bien leurs épiceries, & qu'ils avoient besoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour se conserver une faveur, nécessaire à leurs établissemens de Surate & de plusieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

Province de Sambal.

SAMBAL ou SAMBEL, ainsi nommée de sa ville Capitale, est séparée de la Province de Narvar, par la riviere de Gemené, qui entre dans le Gange près de la ville de Haleback, où ces deux rivieres forment une Isle dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois aussi le nom de Doab, qui signifie, *entre deux eaux*, comme *Mesopotamie* ou *Entragues*.

Province de Bakar.

BAKAR ou BAKISH, est une Province située sur le bord Occidental du Gange, qui la sépare de celle de Patna. Elle est bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Ouest par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur est d'environ soixante lieues sur vingt cinq de largeur. Bikanar est sa Capitale (35).

(35) A cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt huit degrés quarante min. de latitude du Nord.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Province de Nagrakut.

La Province de NAGRAKUT ou NAKARKUT, est une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle est remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui est située sur la riviere de Ravy (36), contient un Temple fort riche, dont le pavé est couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monstre hideux, réveré sous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pelerins. Quelques-uns se coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'idole. Kanamaka, autre ville de la même Province, n'est pas moins célebre par le Pelerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où sortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laisse pas d'être très froide. Ces flammes sont adorées par les Indiens.

Province de Siba.

SIBA, Province dont la ville Capitale se nomme *Hardouere*, s'étend à l'Est jusqu'aux montagnes. Le Gange y paroît sortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque ressemblance avec la tête des vaches, pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération ; ce qui les attire en foule pour se baigner dans ce lieu (37). La Province de Siba n'est

(36) Longitude quatre-vingt seize, latitude trente deux minutes.

(37) De là vient appa-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

pas moins remplie de montagnes que celle de Nagrakut, quoiqu'elle soit moins Septentrionale.

Province de Kakares.

KAKARES est une grande Province, qui est séparée de la Tartarie au Nord, par le Mont Caucase, & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan, de Siba, de Nagrakut & de Kismire ou Kachemire. Ses principales villes sont *Dankali* & Puthola. Ce Pays est fort montagneux.

Province de Gor.

La Province de GOR, qui prend son nom de sa ville Capitale (38), est pleine aussi de montagnes. Elle est située au-de-là du Gange, entre les Provinces de Kanduana, de Pitan & la grande Tartarie. La riviere de Persilis, qui se jette dans le Gange, y prend sa source.

Province de Pitan.

PITAN, & sa ville Capitale, d'où elle tire son nom, sont arrosées par la riviere de Kanda, qui se jette aussi dans le Gange à l'extrêmité de la Province. Elle a pour bornes au Nord, les montagnes de Nagrakut; à l'Est, les Royaumess de Lassa & d'Assem; au Sud, la Province de Jesua & la Province de

remment l'usage qu'ils ont de se baigner tous les jours dans les autres endroits de ce fleuve, qu'ils regardent comme sacré.

(38) Longitude cent six, latitude trente un.

Meouat ; à l'Oueſt, les Provinces de Meouat & de Varal.

Province de Kandouana.

La Province de KANDOUANA, dont la ville ſe nomme Karach, ou Kerakatench, & que pluſieurs Géographes nomment Katene, eſt ſéparée de celle de Pitan par la riviere d'Iderelis. Cette Province & celle de Gor ſont les dernieres de l'Empire Mogol, au Nord, ſur les confins de la grande Tartarie.

Province de Patna.

PATNA eſt une Province auſſi fertile, que les deux précédentes le ſont peu. Sa ville Capitale, qui porte le même nom, eſt célebre par ſon Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province eſt renfermée entre les rivieres du Gange, de Perſilis, de Gemené & de Candaek. La ville de Patna eſt ſituée ſur le Perſilis (39).

Province de Jeſuat.

JESUAT eſt au-delà du Gange, entre les Provinces de Patna, d'Udeſſa & le Meouat, au Nord de Bengale, & à l'Oueſt de Patna. Rajapour ou Rayapor eſt ſa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.

Province de Meouat.

La Province de MEOUAT, dont la principale ville ſe nomme Narnol, eſt un pays fort montagneux. Elle eſt ſi-

(39) Longitude 105 degrés 15 minutes, latitude cinq degrés cinquante cinq minutes. *Voyez* la Deſcription de Patna, dans le Journal de Tavernier.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

tuée au delà du Gange, vers le Nord du Bengale.

Province d'Udeſſa.

UDESSA eſt la derniere Province de l'Empire, du côté de l'Orient. Sa Capitale ſe nomme *Jokanat* ou *Jeskanat*. Elle eſt ſituée au-delà du Gange & du Perſilis, entre les Provinces de Kandouena, de Patna, de Jeſuat, de Meouat, & le Lac de Chiamnay.

Province de Bengale.

La Province de BENGALE, anciennement un Royaume conſidérable, eſt ſans doute une des plus puiſſantes Provinces de l'Indouſtan. Elle donne ſon nom au Golfe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales villes ſont Chatigham, Mongher, Rajimohol, Dacca & Philipatan (40).

(40) *Voyez* plusieurs Voyages ſur le Gange, aux Tomes 33 & 36 de ce Recueil. On a cru long temps ſur des lumieres incertaines, qu'il y avoit une ville du nom de *Bengale*. Mais ce qu'on nommoit la ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume, qui porte chez les Indiens, le nom de Chatigam, differente (ſuivant feu Mr Otter, ou plutôt, ſuivant le Geographe Turc qu'il cite, & qui la nomme *Tchatigoun*) d'une autre Chatigam, ou Satigam, qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la pre miere, & à trois journée d'une ville maritime, nommée *Poulari*. Il met cett ville de Tchatigoun ou d Bengale, à cent trente cin degrés de longitude, & vingt trois de latitude dar une Iſle formée par la ri viere de Koaſin. Le pays dit-il ſur la même auto rité, s'étend l'eſpace d trois cens milles en lon gueur, ſur deux cens ſoi xante de largeur. Il eſt d viſé en vingt deux Tou mans ou diſtricts. Kiou kié, ancienne Capitale, e ſituée dans le pays de Dge ner-abad. Le Golfe de Be

Son gouvernement eſt ſubdiviſé en plusieurs autres petites Provinces, dont les plus conſidérables ſont Puna & Patan, dont pluſieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, ſur les rives du Gange.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Texeira, dans ſon Hiſtoire de Perſe, nomme à l'occaſion de quelques pays de l'Indouſtan, le Royaume de Sinde, auquel il donne *Tatah* pour Capitale : mais il ſe contente de la nommer, ſans déſigner ſa ſituation ; quoiqu'il ajoute que les Portugais y faiſoient un grand Commerce (41). Il parle auſſi du Royaume de *Caeche*, renommé, dit-il, par ſes Haras, au Nord de Cambaye. C'eſt apparem-

gale, nommé par les Indiens *Diabanaguioun*, s'étend entre les terres l'eſpace de huit cens milles ou d'avantage. Il ſe retrécit de plus en plus vers le Nord, & finit à vingt deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent au Bengale le nom de *Benguialé*. C'eſt un pays temperé, où il tombe de groſſes pluies, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des bateaux pour aller & venir. Ses principales productions ſont la ſoie, le riz, le ſucre, le poivre, & deux ſortes de fruits ; l'un nommé gueule, qui reſſemble à l'orange, l'autre qui s'appelle Lenguien, & qui reſſemble à la grenade. On y fait des toiles ſi fines, qu'une piece de vingt ſept aunes peut tenir dans une main fermée. Voyage d'Otter (à Paris, chez Guerin, 1748) Tome II. Note de la page 66.

(41) Texeira, page 114.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

ment la Province de Candish, dont on vient de repréſenter la ſituation.

Remarques de Mr Otter ſur divers lieux de l'Indouſtan.

Un Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le voyage de l'Aſie ſous la protection d'un grand Miniſtre, il s'étoit attaché pendant pluſieurs années à ſe perfectionner dans les langues Orientales, pour ſe mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le ſecours des Géographes Turcs, Arabes & Perſans (42), a répandu dans ſes Relations diverſes lumieres, ſur celle de l'Indouſtan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Gourbend.

Après avoir fait le récit du ſiege, & de la priſe de Kandahar, il conduit ſon Héros (43) à Kaboul, par Gourbend & par Gazin (44), dont il s'empara ſucceſſivement. Gourbend, dit-il, eſt un défilé des montagnes du Zabliſtan, par lequel on entre dans le pays de Gour, qui eſt un canton & un Bourg

(42) C'eſt feu Mr Otter, à qui l'on reproche ſeulement d'avoir jetté un peu de confuſion dans ſes récits, en voulant rétablir la véritable orthographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien uſage, ſans leſquels il n'eſt pas toujours aiſé de ſe reconnoître.

(43) Thamas Kouli-Khan qui venoit de ſe faire couronner Roi de Perſe, ſous le nom de Nadi-Scha en 1738, & qui avoit déclaré la guerre au grand Mogol Muhammed-cha.

(44 Texeira le nomme toujours *Gaznem*.

au Nord de Khandjan. On va de Gourbend, en trois jours, à Mimend, en passant par un désert, & de-là en deux jours à Balkhe, par un pays habité. Les autres lieux considérables de ce pays sont Rustack; le Fort de Zafer & Baglam. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre Gourbend & un autre lieu nommé Abibaran, on rencontre deux cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le Printemps, & dans lesquels on voit une espece particuliere de tulipes, appellées tulipes-roses, d'une ardeur charmante.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Rustack, Zafer & Baglam.

Gaznin ou Gazné, est une ville marchande sur la Frontiere de l'Inde, des dépendances de Bamian, dont elle est éloignée de huit journées, à quarante lieues du Sidgistan, Province de Perse (45). Elle étoit autrefois peu considérable : mais Emir - Sebukteguin & son fils Sultan-Mahmoud l'aggrandirent beaucoup. Une riviere passe à côté &

Gaznin ou Gaznem.

(45) Gaznin suivant le Géographe Turc, est à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente trois de latitude; suivant les Ervals, elle est à quatre vingt quatorze degrés quarante minutes de latitude. Suivant le Canon, c'est quatre-vingt douze degrés cinquante une minutes de longitude, & trente trois degrés cinquante quatre minutes de latitude.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

va ſe joindre à celle de Kaboul. L'eau eſt bonne à Gaznin, & l'air très ſain, parce que le pays eſt rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui meuriſſent rarement. Cette ville qui étoit fort peuplée ſous les Princes Gazneniens, a produit de grands hommes dans la litterature.

Kaboul ou Kiabul.

Kaboul eſt la Capitale du Zabliſtan, que les Perſans nomment Bakheter-Zecnin; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il eſt borné à l'Eſt par Berkaver & quelques autres cantons de l'Inde; à l'Oueſt par le Kiouiſtan & Hezaré; au Nord, par les pays de Kandez & d'Endez, où la montagne de Hindoukieche lui ſert de Frontiere; au Sud, par Kizmil & d'autres Pays habités par les Afgans. La ville de Kaboul eſt ſituée (46) ſur le bord

(46) Le Géographe Turc place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente trois degrés & demi de latitude; le Canon à quatre vingt quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente trois degrés quarante minutes de latitude; les Ètvals à quatre-vingt quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente quatre degrés trente cinq minutes de latitude. Mr Otter écrit *Kiabul*: mais il faut remarquer que ſon orthographe Turque ou Perſane, ne doit point décréditer celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puiſqu'il avoit tiré ſes Mémoires de la Sécretairerie du grand Mogol. L'embarras n'eſt qu'à deviner un nom par l'autre.

d'une riviere, qu'Ibnifaïd appelle Mehran. Elle eft bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois elle étoit fi confiderée des Indiens, qu'ils ne reconnoiffoient leurs Princes, que lorfqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voifines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le Mirobolan n'y croît pas; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul par les voies du Commerce, on l'appelle Kiabuli, du nom de cette ville. La riviere eft nommée, par les Habitans du pays, *Herzar*, mot Perfan, qui fignifie mille, à caufe d'un grand nombre de villes & de bourgs qu'elle a fur fes bords. Elle coule du Nord au Sud de la ville, & prend enfuite fon cours à l'Eft & au Sud. Après avoir paffé Nekierhe (47), à quatre journées plus bas, & Picheiver, à deux journées de Nekierhar, elle fe rend à Devav (48),

(47) Cette Place eft, fuivant le Géographe Turc, à cent fix degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude à l'Eft de Kaboul. C'eft une ville bâtie fur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appellée Kiouhi-Sefid, c'eft-à-dire, Montagne blanche.

(48) *Devav*, fuivant le même Géographe, eft à cent huit degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude. C'eft une grande ville, fituée fur le confluent de Pentche-kiouré, qui vient de l'Occident, & d'une autre riviere qui vient des montagnes de Kiouber à l'Orient. Ces deux rivieres, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers Dounbedi.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

qui est à deux journées de Pichaiver. Les rivieres de Pent-che-Kiouré & de Suvat, n'en faisant plus qu'une, se joignent à elle au Sud de cette derniere Place. A une demi-journée de Kaboul, du côté de l'Est, on trouve un village & un fort du même nom.

Pichaiver.

Pichaiver, est une grande ville (49), éloignée d'une journée de Devav, à l'Ouest. Elle n'est pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Hawkins, quoique Mr Otter la fasse regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait passer ensuite, à son Héros, la riviere d'Etek, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort située sur son bord Oriental (50). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée Enider. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'Indus, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la riviere du Sind. Elle sépare, dans cet endroit, la Province de Pichaiver de celle de Lahor (51). On ne s'accorde point sur sa source. Les uns la mettent fort près de celle du Gange,

Differentes opinions sur le cours de l'Indus ou du Sind.

(49) A cent sept degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude, suivant le Géographe Turc.

(50) C'est apparemment le Fort que Tavernier nomme Atek dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme Atok.

(51) Otter écrit Lahour

dans la montagne de Nagrakut (52), d'où il coule l'espace d'environ neuf cens lieues du Nord au Sud. D'autres le font sortir du côté Méridional des montagnes de Kachemire (53), à cent neuf dégrés & demi de longitude, & trente cinq de latitude. Il passe à l'Est d'Achenaguir, & reçoit la riviere de Kaboul près de Roubendi. Ensuite, prenant son cours à l'Est & au Sud, il mêle ses eaux avec celle de l'Hezare, se plie à l'Ouest & au Sud, laisse le Nilab à l'Ouest & au Nord, passe à deux journées de-là au pied d'une haute montagne, nommée Dychikiouh, à deux autres journées par Piloupout, ensuite aux habitations d'Ismael-Khan & de Fethi-Khan, & quatre journées plus loin à Sitpour; après quoi, il se joint à la riviere de Tchenhave, & plus bas à celle de Viah (54). Dix journées plus bas, il passe par Kiufdi & Bavela; une plus bas, par le Fort de Metil; deux plus loin, par Pekier; cinq autres après, par Schvan; & cinq autre encore, par Nekier-Tchetché. Enfin, à deux journées de-là, il se divise en deux branches & se jette dans

(52) Otter écrit Nogra-kout.

(53) Otter écrit Kiche-mire.

(54) Celle apparemment que Rhoe nomme Viah.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

la mer. Cette description est de Cheik-Alem-Eddiu-de-Kumurri. D'autres prétendent qu'il se divise en trois branches, au Nord de Nekier-Teté, dont la premiere passe à l'Ouest de cette ville, & se jette dans la mer près du Port de Lahuri ; & la seconde, près du bourg de Raniper, à une journée de Lahuri vers l'Est. Ils ne parlent point de la troisieme. On donne, à l'Indus, quarante deux journées de cours, cinquante stades (55) dans sa plus grande largeur, & quinze pas dans sa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres rivieres, dont les poissons prennent une autre couleur dans ses (56)

(55) Le Géographe Turc employe ce terme.

(56) Abul-Feda, qui le nomme Mehran, dit qu'il passe par la Province de Multan, à quatre-vingt seize degrés trente cinq minutes de longitude, & vingt neuf & demi de latitude ; que prenant son cours au Sud & à l'Ouest, il passe ensuite par Mansouré, à quatre-vingt quinze degrés de longitude, & vingt six degrés quarante minutes de latitude ; qu'il se jette dans la mer à l'Est de Debul, à quatre vingt douze degrés & demi de longitude, & vingt cinq degrés dix minutes de latitude, qu'il ressemble au Nil, en ce qu'il répand ses eaux dans certains temps ; qu'en d'autres temps il se retire dans son lit, & qu'il rend tous ses bords fertiles. L'Auteur d'un Livre intituléResmaimamour, dit qu'il commence à cent vingt six degrés de longitude, & trente six de latitude ; qu'il coule à l'Ouest & au Sud jusqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente deux de latitude ; ensuite à l'Ouest, jusqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt six de latitude ; puis au Sud jusqu'à cent sept degrés de longitude,

eaux. Des cinq rivieres, qui ſe joignent à l'Indus dans le Pengab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait ſortir des montagnes de Kachemir ; celle de Viah, qui paſſe à l'Eſt & au Sud de Lahor, & ſe jette dans l'Indus, près d'Outchetché ; celle de Ravi, qui prend d'abord ſon cours vers le Sud, dans le pays de Lahor, ſe plie enſuite vers l'Oueſt, & ſe mêle avec l'Indus au-deſſous de Suïour ; celle de Tchenhav (57) qui coule à l'Oueſt & au Sud, & s'y jette près de Multan ; & celle de Veihut (58), qui s'y joint près de Behra. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt trois degrés de longitude, & trent un degrés & demi de latitude. Les Etvals la mettent à cent degrés de longitude, & trente un de latitude ; différens de nos Géographes, qui mettent cette ville à quatre vingt treize degrés trente minutes de longitude, & trente un degrés quarante minutes de latitude.

Le Traité que Nadir-Scha fit à Deali (59) avec le grand Mogol, donne

& vingt trois de latitude ; après quoi il ſe diviſe en deux branches, dont l'une ſe jette dans la mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.

(57) C'eſt celle que Rhoe nomme Chenab.

(58) Rhoe la nomme autrement.

(59) Mr Otter écrit *Dilli.* Il ſe trompe, lorſqu'il

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

occasion à Mr Otter de s'étendre sur les pays & les villes que Muhammed abandonnoit un Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité : » Je lui ai » cedé tout le pays à l'Occident de la » riviere d'Etek, de celle du Sind, & » de Nalé-Senguré, qui en est une » branche ; c'est-à-dire, Pichaiver, » Kiabul & Gaznin ; le Kiouhistan, » habité par les Afgans ; les pays & » Forts de Tekier, de Sekier & de » Khuda-Abad ; les Pays des Tchou-» kis des Bolodges & autres, avec leurs » Villes, Forts, Villages, & dépen-» dances, pour faire à l'avenir partie » de son Royaume. Le Fort d'Etek, » la ville de Seheurie, de même que » les autres Villes & Forts à l'Orient » de cette riviere, de celle du Sind, » & de Nalé-Singuré, doivent ap-» partenir comme ci-devant à l'Empire » des Indes (60). Mr Otter fait les remarques suivantes.

dit qu'elle a reçu ce nom de Scha-Jehan. Il a voulu dire que la nouvelle Dehli a pris le nom de Sha Jehan son Fondateur & se nomme Jehanadab. L'ancienne n'est pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit aussi. Elles ne sont séparées que par un mur. Le Géographe Turc place Dehli à cent vingt degrés de longitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt dix sept degrés de longitude, & vingt huit degrés vingt minutes de latitude.

(60) Voyage d'Otter, Tome I, p. 407 & suiv.

Les plus connues des villes à l'Oueſt du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, ſont Daboul, ville de Commerce, ſur le bord de la mer (61), à ſix journées de Manſouré, & quatre de Teroun. Lahuri, aujourd'hui Port conſiderable de ce pays (62), eſt à deux journées à l'Eſt de Daboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus ſe jette dans la mer. Celle qui prend ſon cours à l'Oueſt de Teté, paſſe au Sud de ce Port, où le flux de la mer rend l'eau de la riviere ſalée. DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Manſouré (63) eſt une Ville de grandeur médiocre, ſituée dans une Iſle formée par l'Indus. Il y croît des dattes, des cannes de ſucre, & un fruit nommé *Yemoume*, de la groſſeur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'an-

(61) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc. Abul-Feda la nomme Deibul ; il la place, ſuivant Ibni Said & le Canon, à quatre vingt douze degrés trente une minutes de longitude, & vingt quatre degrés vingt minutes de latitude ; elle eſt, ſuivant les Etvals, à quatre-vingt douze degrés trente minutes de longitude, & vingt cinq degrés dix minutes de latitude.

(62) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc.

(63) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt cinq & demi de latitude. Ibni-Said la met à quatre-vingt quinze degrés quarante minutes de latitude. Les Etvals & le Canon à quatre-vingt quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt ſix degrés trente minutes de latitude.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

cien nom de cette ville étoit Menhévaré.

Multan (64) est à cent soixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tcheuhav passe à une lieue au Sud de cette ville, & se rend à Outchetché, qui est à l'Ouest. On voit, à Multan, une Idole qui représente un homme assis sur une chaise, les jambes croisées sous lui. Ses deux yeux sont deux pierres précieuses. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pélerinages.

Deireï Ismael-Kan est une Place sur le bord de l'Indus, dans un pays plat, à deux journées au dessous de Piloutou. Deireï-Fethi-Kan est sur la même riviere, à deux journées plus bas.

Sitper est une ville, à trois ou quatre journées plus bas que Deireï-Fethi-Kan sur le bord de l'Indus, qui l'arrose au Sud (65).

Outchetché, autre ville (66), est située à l'Est ou au Sud du même Fleu-

(64) Suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, & vingt neuf degrés & demi de latitude; suivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt seize degrés vingt cinq minutes de longitude, & vingt neuf degrés quarante minutes de latitude.

(65) A cent sept degrés de longitude, & vingt neuf & demi de latitude.

(66) Même longitude que Sitper, & trente degrés de latitude.

ve, vis-à-vis de Sitter, trois journées à l'Oueſt de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la riviere de Rubeh, ſe jette dans l'Indus à une demi-journée de-là vers le Sud.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Bavela, premiere ville du pays de Multan, ſur l'Indus, eſt à trois journées d'Outchetché (67), Morilé en eſt éloignée d'une journée à l'Oueſt de ce fleuve.

Pekier, autrefois capitale & réſidence des Rois du pays, eſt ſituée (68) ſur une colline que l'Indus environne. La ville de Louheri, qui eſt défendue par un Fort, eſt fort proche de Pekier, ſur le bord méridional du même Fleuve. *Sekier*, eſt un Fort ſur le rive ſeptentrionale, & *Tckier* eſt une ville à quatre lieues de Pekier. Ce pays eſt voiſin du Makran, qui eſt une Province de Perſe, bornée à l'Oueſt par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Eſt par le Sind, au Nord par Achenaguir, Khaſt & le Zabliſtan. Elle eſt fort étendue, mais aſſez déſerte, ſes Habitans ont beaucoup de reſſemblance avec les Kiurds, ou les Curdes; ils parlent la langue Perſanne, ils portent des

Obſervations de Mr Otter ſur le Mekran, frontiere Perſanne de l'Indouſtan.

(67) A cent ſix degrés de longitude, & vingt huit de latitude.

(68) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

habits de coton avec le Turban, & font livrés au commerce. Cette frontiere des Mogols méritant d'être mieux connue, Mr Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du Mekran est une grande ville, qui se nomme Guié (69), & qui est située entre des montagnes qui la bornent au Sud & au Nord; Ormus, que les Persans appellent *Hurmuz*, en est à dix journées à l'Ouest, & Kidge à la même distance du côte de l'Est. Cette derniere ville est revêtue de fortifications (70). La riviere de Nehenk passe à côté de son Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très difficile. On trouve, au Nord de la ville, de hautes montagnes; & au Sud un désert, qui s'étend jusqu'à la mer, l'espace de dix journées de chemin.

Dikeck est une autre ville du Mekran, à nonante sept dégrés & demi de longitude, & vingt neuf & demi de latitude. Elle est arrosée d'une riviere qui vient du Nord; Guié en est à dix journées à l'Ouest, en tirant vers le Sud; & Djal, ville fortifiée, en

(69) A quatre-vingt seize degrés de longitude, & vingt sept & demi de latitude.

(70) A quatre-vingt douze degrés & demi de longitude, & vingt sept & demi de latitude.

eſt à trois vers l'Eſt. Une grande riviere, qui vient de l'Oueſt & du Nord, paſſe au Nord de Djal, & va ſe jetter dans la mer au Nord de Penteche-pour (71).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les rivieres de Mekran ſont, 1°. le Nehenk, qui eſt auſſi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahkan, paſſe à l'Eſt & au Sud de Kidge, enſuite au Sud de Daren, & ſe rend à Mend (72), où elle prend ſon cours au Sud, & va ſe jetter dans la mer, à deux journées à l'Oueſt de Kievadir, près d'un lieu qui ſe nomme Deſtiari.

2°. Le Kiourkienk, qui vient du côté de Naveck (73). Cette riviere paſſe à l'Eſt de Pirouzabad (74), & à l'Oueſt de Pitchin (75), d'où elle coule à l'Oueſt & au Sud ſous le nom de Soutinguiour. Après avoir parcouru beaucoup de pays, elle ſe mêle avec celle du Kiourkies, & ſe jette enſuite dans

(71) Ville à quatre-vingt dix huit degrés & demi de longitude, & vingt ſix & demi de latitude.

(72) A quatre-vingt ſeize degrés de longitude, & vingt ſix & demi de latitude.

(73) A vingt neuf degrés de longitude, & trente de latitude.

(74) A quatre-vingt ſeize degrés de longitude, & vingt ſept & demi de latitude.

(75) Longitude quatre tre-vingt ſeize, latitude vingt ſept.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

la mer à Fiz, à huit journées d'Ormus ; si l'on prend le chemin de terre, & à quatre par mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk passe aussi à Kiechek, qui est un Fort (76), & qu'il se jette ensuite dans la mer d'Ormus entre Kudar & Pichin.

3°. La riviere de Kiourkies, qui vient de l'Est de Sipavend (77), Bourg, à nonante huit degrés de longitude sur vingt neuf & demi de latitude, passe à Dikek, au Nichack, à Pentchepour, à Guié, & à l'Ouest de Kasrikiund, où elle se mêle avec celle de Soutinguiour, & se jette ensuite dans la mer d'Ormus, près de Fiz.

4°. Makikia est une autre riviere, qui vient du côté de Gaznin, & passe ensuite à Navek, à Djal, à l'Est de Pentchepour, & une journée à l'Est de Kidge : après quoi, elle se mêle avec celle de Nehenk, près d'Egen.

Observations sur l'ancien Royaume de Guzarate.

Les observations de Mr Otter, sur le Royaume de Guzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne son vrai nom, qui est *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, est d'environ soixante milles d'Allemagne, & sa largeur est à-peu-

(76) A quatre-vingt seize degrés de longitude, sur vingt huit & demi de latitude.

(77) A quatre-vingt seize degrés de longitude, & vingt six & demi de latitude.

près la même. On le nomme aussi *Kienbait* (78), d'une ville de ce nom, qui est à trois journées au Sud-Est d'Ahmed-Abad (*), à la même distance de Besvedge, qui est au Sud, & à trois milles de la mer, suivant l'*Idrisi*, sur une petite riviere, qui se jette dans un Golfe, de trois journées de longueur. Ce Golfe est dangereux par ses marées : l'eau s'y retire quelquefois l'espace de trois milles, & laisse à découvert de grand rochers, sur lesquels on voit périr quantité de Vaisseaux. Pour y entrer, on est obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbait, ou Cambaye, est une des grandes & belles villes de l'Inde. Il s'y fait un grand commerce d'Epiceries, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts; surtout de dents d'éléphans, qui viennent de Rufala, & dont les Habitans de Kienbait ornent leurs maisons, qui sont bâties de briques & de marbre blanc.

Ahmed-Abad, Capitale du Gutche-

(78) C'est autrement Cambaie, que le Géographe Turc met à cent quinze degrés de longitude, & vingt quatre de latitude, le Canon à quatre-vingt dix neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt deux degrés vingt minutes de latitude : les Etvals à la même longitude, & vingt six degrés vingt minutes de latitude.

(*) C'est ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment Amadabat.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

rat, eſt ſituée dans un Canton fertile & charmant ſur une petite riviere. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé Eſavul, plurent tant à Ahmed-Kan, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hegire 813, & qu'il la fortifia. Sultan-Mahmoud en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, ſous le nom de Mahmoud-Abad. Les deux Villes s'étant jointes, en s'accroiſſant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y ſont plus ſpacieux & plus propres que dans les autres Villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Les hommes y ſont civils, les femmes blanches, belles & de complexion amoureuſe. La ville maritime, que nous nommons Surate, à cinq journées au Sud d'Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Souret.* Nos Voyageurs alterent ainſi tous les (79) noms.

Obſervations ſur Agra.

Ekbar-Abad, ou Egré (80), autrefois Capitale de l'Inde, eſt à quatre milles à l'Eſt, & au Sud de *Dilli*, ou Dehli. Elle dépendoit originairement de *Biane.* Sultan-Eskiender en-

(79) La fameuſe ville de Goa, dit l'Auteur, ſe nomme Guvé.

(80) C'eſt le vrai nom d'Agra, ſuivant Mr Otter.

reprit d'en faire une grande Ville, Chirkhan & Selim Kan eurent le même dessein après lui, & l'exécuterent parfaitement. Le Grand Mogol Ekbar, qui lui fit prendre son nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la riviere de Tchoun, ou Tchumna, Jomanes des anciens (81), qui passe au milieu de cette ville. Le Fort d'Egré est construit de pierres si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroissent n'en faire qu'une. On employa quatre ans & demi, & des sommes immenses à sa construction. Hisar est une grande ville, à l'Ouest & au Nord d'Egré. Le Kierhon en est une plus petite, à (82) l'Est.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Observations sur le Decan.

A l'égard des autres pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui payent encore un tribut, tels que les Royaumes de Visapour, de Golkonde, de Carnate, &c, on peut consulter les articles qui contiennent leur (83) descrip-

(81) C'est ce que tous les Voyageurs nomment le Gemené ou le Gemna.

(82) Voyez les Notes du Voyage d'Otter.

(83) Voyez particulierement la Description de Golkonde au Tome IX. On a vû dans la Description de Pondichery au même Tome, l'autorité que le grand Mogol a par ses Nababs sur la Côte de Coromandel.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

tion. Le Dekan, que Mr Otter nomme Dekier, fait aujourd'hui partie de l'Indoustan. Il est situé au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la riviere de Bath jusqu'à celle d'Alliga, l'espace de deux cens cinquante milles. On le divise en trois parties, formées par la montagne de Vegat, qui le traverse d'un bout à l'autre, & par les pays qui sont situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme 360 Forts (84). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekier, qui signifie Bâtard, depuis la conquête des Dilems ; parce que ces Peuples après s'y être établis, se mêlerent avec les femmes du pays, & produisirent une race métive. Ahmed-Niguer, qui en est la Capitale (85), surpasse les autres villes de l'Inde par l'excellence de son air & de son eau, & par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui passe pour imprenable, des conduits souterrains qui fournissent de l'eau à toute la Ville, des Jardins, & les plus belles promenades du monde.

(84) Suivant Est-Eklim, cité par Mr Otter.

(85) D'autres la nomment Hurengabad. *Voyez* le Journal de Tavernier.

On

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Etats des Rajas Tributaires.

On compte, dans l'Indouſtan, quatre-vingt quatre Princes Indiens, qui conſervent encore une eſpece de Souveraineté, dans leur ancien pays, en payant un tribut au Grand-Mogol, & le ſervant dans ſa milice. Ils ſont diſtingués par le nom des Rajas; & la plûpart demeurent fideles à l'Idolatrie, parce qu'ils ſont perſuadés que le lien d'une Religion commune ſert beaucoup à les ſoutenir dans la propriété de leurs petits Etats, qu'ils tranſmettent ainſi à leur poſtérité. Mais c'eſt preſque le ſeul avantage qu'ils aient ſur les Omhras Mahométans, avec leſquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en diſtingue quelques-uns, qui conſervent encore une ombre de grandeur, dans la préſence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverſes relations, prétend tirer ſon origine de l'ancien Porus, & ſe fait nommer le fils de celui qui ſe ſauva du déluge; comme ſi c'étoit un titre de nobleſſe qui le diſtinguât des autres hommes. Son Etat ſe nomme Zeduſſié (86). Sa Capitale eſt Uſepour. Tous les Princes de

Le Rana, Raja de Zeduſſié.

(86) Voyez la ſituation de cet Etat dans le Journal de Mandeſlo.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

cette race prennent de pere en fils, le nom de Rana, qui ſignifie Homme de bonne mine. On prétend qu'il peut mettre ſur pied cinquante mille chevaux; & juſqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'eſt le ſeul des Princes Indiens, qui ait conſervé le droit de marcher ſous le Paraſol, honneur réſervé au ſeul Monarque de l'Indouſtan.

Le Raja de Rator.

Le Raja de Rator égale celui de Zeduſſié en richeſſes & en puiſſance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de ſouveraineté; ſon nom étoit Jakons-Sing, c'eſt-à-dire, le maître Lion, lorſqu'Aureng-Zeb monta ſur le thrône. Comme il peut lever une auſſi groſſe armée que Rana, il jouit de la même conſidération à la Cour. On raconte qu'un jour Scha-Ichan l'ayant menacé de rendre une viſite à ſes Etats, il lui répondit fiérement que le lendemain il lui donneroit un ſpectacle, capable de le dégoûter de ce voyage. En effet, comme c'étoit ſon tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vint mille hommes de ſa Cavelerie ſur les bords du Fleuve. Enſuite il alla prier l'Empereur de jetter les yeux du haut d'un balcon, ſur la milice de ſes Etats. Scha-Ichan vit avec

furprife les armes luifantes & la contenance guerriere de cette troupe. Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vû fans fraieur des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas fans péril, fi tu entreprenois de faire violence à leur liberté. Ce difcours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un préfent.

Le Raja de Chagué.

Le troifieme Raja, qui eft refpecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; fon Etat fe nomme Chagué, & fa Capitale Amber. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, fon nom étoit Jafing, ou Jeffein, fameux dans les Relations du même temps.

Autres Rajas puiffans.

Outre ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne font pas méprifables, & quatre particuliérement, qui entretiennent à leur folde plus de vingt cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les befoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en perfonne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même folde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahométan.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Jugement sur l'état présent de l'Indoustan.

L'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, après avoir examiné, suivant sa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte son jugement dans ces termes. » Le » Mogol n'a rien à craindre, au Midi, » du côté des petits Royaumes de la » côte de Malabar. L'inégalité des for- » ces & les longues montagnes de Ga- » te lui répondent d'une bonne intel- » ligence avec ces Peuples. L'effroi, » que son nom à répandu sur toute la » Côte de Coromandel, lui a servi » plus que ses Armées à soumettre les » Souverains qui se sont mis sous sa » protection. Le Roi d'Arrakan seroit » un voisin plus dangereux, s'il étoit » vrai qu'il fût Souverain de Timpra, » d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte » Orientale du golfe de Bengale. Mais » quand tout ce pays seroit réuni sous » un même Monarque, il ne paroît » pas qu'il fût assez peuplé ni assez » riche, pour contrebalancer une Puis- » sance aussi redoutable que celle du » Mogol ; & d'ailleurs, il ne pour- » roit l'attaquer que du côté du Gan- » ge, où sont les principales forces » de l'Indoustan. Les Tartares seroient » plus à craindre : mais les montagnes » de l'Imaus sont un rempart naturel,

» fortifié par de nombreuses armées. » Ajoutez que les Tartares partagés » aujourd'hui en un grand nombre de » Branches & de Tribus, sont fort » éloignés d'être aussi redoudables » qu'ils l'ont été, lorsque toutes les » forces de la Tartarie étoient unies » sous des Chefs aussi belliqueux que » Jenghiz-Kan, & Timurbeg ou Ta- » merlan. Ainsi le plus grand danger, » dont l'Indoustan soit menacé, ne peut » venir que de la révolte des Princes » du sang, & de la séduction des ar- » mées (87).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Il est surprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Persans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, sur-tout depuis l'heureuse invasion de Nadir-Scha, plus connu sous le nom de *Thamas Kouli-Khan.*

(87) Tome I, page 343.



DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

§ II.

Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.

La Race Impériale des Mogols remonte à Tamerlan.

ON a vû, dans l'article de la Tartarie, aux Tomes 25 & 26 de ce Recueil, l'origine de Timur-berg, ou Tamerlan, Empereur Tartare de la race de Jenghiz-Khan, & fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indoustan, tourna ses armes contre la Perse & la Syrie, dont il fit très rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorzieme siecle, pour réduire le Cabulestan (88), qui avoit secoué, dans son absence, le joug de sa domination. Il châtia les Rebelles, passa l'Indus, ou le Sind, vainquit plusieurs petits Souverains, entre lesquels l'Indoustan étoit alors partagé, & se rendit Maître de Dehli, Capitale des Indes. Ses exploits, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il asservit, & les victoires par lesquelles il renversa le Thrône de l'orgueilleux Ba-

Ce Prince assujettit l'Inde.

(88) Mr Otter le nomme Zablistan.

jazet, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Hiſtoire de l'Indouſtan. Il mourut en 1405, âgé de ſoixante ſix ans, & laiſſa ſes vaſtes Etats partagés entre ſes enfans (89). Miracha, ſon troiſieme fils, eut pour ſa part de la ſucceſſion, l'Iraque Perſienne, le Cabuleſtan, & les Indes. C'eſt proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand-Mogol*. Ceux qui ſe rappelleront les détails des Tomes 21 & ſuivans juſqu'au 28, ſe garderont bien de le confondre avec le Mogoliſtan, Patrie des Mogols, dans la Tartarie.

Miracha, ou Chah-Rouh. Sa poſtérité.

(89) L'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude de Mr Otter fera lire avec plaiſir ſes remarques ſur chaque Prince de la poſtérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ſes lumieres Orientales. Il appelle Tamerlan Teimour-Kiurekian. » Ce » Prince naquit, dit-il, le 6 » d'Avril 1336 à Keche, autrement nommée Chehri-Sebez ou la ville Verte, » à une journée de *Semerkand*. Etant monté ſur le » thrône à Balke le 8 d'A- » vril 1370, il conquit » *Maveraulnehre*, Bedakhe- » chan, le Kharezme, le » Turkiſtan, le Zabliſtan, » le pays de Gour, l'Inde » juſqu'à *Dilli*, l'Aſie mi- » neure, la Syrie & l'Egyp- » te. Il tomba malade à » Atrar, & mourut le 8 de » Fevrier 1405, dans le » temps qu'il étoit en mar- » che pour faire la guerre » aux *Tatars* de la Khata. Remarquez que le fond du Texte eſt tiré ici de Tavernier & du Pere Catrou, réduits par la Martiniere; & que le Pere Catrou reconnoît pour ſa principale ſource, un Mémoire manuſcrit de Mr Manouchi, Voyageur Vénitien qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol,

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Miracha (90) établit son séjour en Perse ; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les soumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait prisonnier, le tua d'un coup de fleche. L'Auteur de l'Histoire générale des Mogols s'est trompé, suivant Mr Otter, & la-Martiniere est tombé dans la même erreur, en rapportant sa mort à l'année 1451.

Abouchaïd, ou Ebou-Seïd.

Abouchaïd, qu'on croit fils de Miracha, monta sur le thrône après lui. Il fut bien-tôt dépossedé par ses Sujets, qui mitent en sa place son frere, second fils de Miracha. Mais se lassant de son Gouvernement tyrannique ils rappellerent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit ensuite une guerre contre Ulug-Beg, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'Abdalatif fils de ce Prince. Il prit la ville de Samarkand, où il rétablit Abdalatif, qui, peu de temps après, vainquit avec le même secours son pere Ulug-Beg, & lui ôta la vie. Mais Abdalatif périt à son tour, & laissa le Royaume de Samarkan à son frere Abdalla. Abouchaïd, étant

(90) *Chah Rokh*, & non Mira cha ou Mirancha, fils de Teimour, regna l'espace de quarante trois ans après son pere, & mourut en 1447.

retourné dans l'Indouſtan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha enſuite contre Abdalla, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkan. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans Uſum-Caſſan, Prince de la race des Turcomans, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ſes conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une armée conſidérable. Mais Uſum-Caſſan le fit priſonnier, lui fit trancher la tête en 1469, fit aveugler trois de ſes fils, & ſe rendit maître de toute la Perſe juſqu'aux Indes. Enſuite, ayant été vaincu lui-même par Mahomet II, Empereur des Turcs, Iſmaël-Sophi, de la famille d'Hali, gendre du Prophete Mahomet, s'empara du Royaume de Perſe, dont ſa poſtérité à joui juſqu'à ces derniers temps; & les enfans d'Aboukaïd profiterent de la diſgrace d'Uſum-Caſſan pour ſe rétablir dans une partie des Etats de leur pere (91).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

1469.

(91) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran-Chah, qui étoit troiſieme fils de Teimour, naquit en 1427, monta ſur le thrône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469. *Otter, ubi ſupra.* Un Lecteur attentif remarquera non ſeulement

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Seik-Omar, ou Umer-Mirza.

Seick-Omar (92) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de sa puissance. Il vécut en paix, pendant un regne de vingt quatre ans, & se précipita par imprudence, du sommet d'une terrasse en 1493.

1493.

Babar ou Zahireddin-Baber.

Babar (93), fils de Seik-Omar, n'eut pas plutôt succedé à son pere, qu'il se vit attaqué par Schasbek-Khan, fils d'Usbeck Khan, qui avoit été dépouillé de ses Etats par Abouchaïd. Babar, abandonné de ses Sujets, se réfugia dans ses Domaines des Indes, & laissa le Royaume de Samarkand à Schaibek-Khan. Depuis ce temps-là, l'ancien Empire des Mogols fut divisé en deux Monarchies. Les Usbeks regnerent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix jusqu'à l'année 1530, qui fut celle de sa mort.

1530.

la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la succession.

(92) Umer-Mirza, quatrieme fils d'Ebou-Seïd, naquit à Semarkand en 1456, & mourut en 1494.

(93) Zahireddin-Baber, fils d'Umer-Mirza, naquit en 1483, monta sur le thrône le 8 Juin 1494, regna d'abord dans *Mavera Ulnchre*, fit ensuite la Conquête de Kiabul, de Kandehar, de Bedakhechan, de Gasnin & de toute l'Inde, excepté le Dekien, le Gatcherat & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Homayum, ou Nafreddin-Humaïoun.

Homayum (94), ſon fils, fut traverſé au commencement de ſon regne, par Chira, Prince d'une race que Babar avoit déthrônée. Après divers combats, dans la ville de Dehli, le parti de Chira devint ſupérieur, & força Homayum de ſe retirer en Perſe. Cette diſgrace lui arriva l'onzieme année de de ſon regne. Mais, Chira étant mort neuf ans après, il ſe mit en poſſeſſion des Indes avec une armée Perſane, & ſa domination fut paiſible pendant deux ans, qui furent le terme de ſa vie, en 1552.

1552.

Ekbar, ou Dgelal-Eddin-Ekber.

Akebar ou Ekbar (95), ſon fils, aggrandit l'Empire par ſes Conquêtes. Il vainquit Babare, Roi de Guzarate, avec le ſecours des Portugais de Goa, & ſe rendit Maître des Royaumes de Decan & de Candish. Il fit rebâtir la ville d'Agra, pour y établir le ſiege de

enterré à Kiabul. Il a fait la Relation de ſa vie, ſous le titre de Vakeat Baberi. *Otter, ubi ſupra.*

(94) Naſreddin-Humaïoun, fils de Babar, naquit à Kiabul en 1508, monta ſur le thrône à *Egré* en 1530, fit la Conquête du *Maleva*, du Gutchera & du Bengale, fut chaſſé enſuite de ſes Etats, ſe retira en Perſe & demanda du ſecours à Schah-Tahmas, fils d'Iſmail, qui l'aida à rentrer dans ſes Etats. Il mourut en 1556. *Otter, ubi ſupra.*

(95) Dgelal-Eddin-Ekber naquit à Emir-Kiour en 1542, fut proclamé Empereur en 1556 à Kalaïnour, dans la Province de Lahour. Il réduiſit preſque toute l'Inde ſous ſon obéiſ-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

son Empire. Il assiegea la Forteresse de Chitor, & enleva par trahison le *Rana* : mais la femme de ce malheureux Prince soutint le siege & trouva le moyen de rendre la liberté à son mari. Ekbar revint assieger le Château de Chitor. Le Rana fut tué, & la place se soumit au Vainqueur, qui conquit ensuite le Royaume de Kachemire. Il mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de sa puissance.

Jehan-Guir, ou Nouréd-din Dgihan-guir.

Jehan-Guir (96), son fils, succeda au thrône, sans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de son pere. Il se laissa gouverner par la Sultane Nur-Jaham (97), & fut arrêté par Mahomet-Khan, un de ses Ministres. Cosron (98), son fils aîné, s'empara aussi-tôt de l'autorité : mais Mahomet-Khan défit ses troupes, & remit Jehan-Guir en liberté. Cosron fut jetté dans une prison, où il fut étranglé par

sance, & mourut à Egré en 1605. *Otter.*

(96) *Selim*, fils aîné d'Ekber, naquit à douze lieues d'Egré en 1569, monta sur le thrône en 1605, sous le nom de Noureddin-Dgihanguir, & mourut à Tchingarilli en 1627. C'étoit un Prince efféminé, qui se laissa gouverner par une belle femme nommée *Nour-Dgihan. Otter*, *ibid.*

(97) Tous les Voyageurs la nomment Nourmahal.

(98) Rhoe qui étoit alors à la Cour, le nomme Coronsroë.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

l'ordre de Chorrom (99), ſon frere, qui avoit épouſé la fille de Nur-Jaham. Chorrom ne jouit pas long-temps de ſon crime: il fut envoyé dans ſon gouvernement de Guzarate, où s'étant révolté contre ſon pere, il ſe mit en campagne avec une armée de ſoixante mille hommes. Jehan-Guir le vainquit dans trois combats. Chorrom, qui s'étoit ſauvé, reprit courage après la retraite de ſon pere. Mais n'ayant pas eu plus de ſuccès dans ſes nouvelles entrepriſes, il fit la paix; & Jehan-Guir finit tranquillement ſes jours, à Bimber, en 1627.

Après ſa mort, Bolaki, fils de Coſron, fut appellé au thrône. Chorrom feignit d'être malade, & fit courir enſuite le bruit de ſa mort. On demanda la permiſſion, à Bolaki, d'enterrer ſon oncle dans le tombeau de ſes peres; & ſous ce prétexte, Chorrom déguiſé ſuivit lui-même ſon cercueil. Bolaki, qui ſortit d'Agra pour aller au-devant du Convoi funebre, fut ſurpris par les complices de ſon Rival, & n'eut pas peu de peine à ſe ſauver en Perſe. Auſſi-tôt, Chorrom ſe fit proclamer Empereur, ſous le nom de (1) Scha-

(99) Rhoe le nomme Corone.

(1) Chihabeddin Chah-Dgehan troiſieme fils de

Sha Jehan, ou Chahabeddin - Chah-Dgihan.

Jehan. Il commença ſon regne par une guerre contre les Portugais, auſquels il enleva la ville d'Ou-li. Il avoit déja quatre fils, auſquels il donna des gouvernemens. Dara qui étoit l'aîné, gouverna ſous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à Cha-Chuia, celle du Decan à Aureng-Zeb, & celle de Guzarate au plus jeune, qui ſe nommoit Morad-bax (2). La mauvaiſe conduite de Dara le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'Aureng-Zeb ſe couvrit de gloire en portant ſes armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur pere étant tombé malade, chacun forma le deſſein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut Cha-Chuia, qui s'étant avancé jusqu'à Dehli, avec une armée conſidérable, obligea ſon pere de ſe retirer dans Agra; mais ayant eu l'audace de le pourſuivre, il fut vaincut & contraint de ſe retirer au Bengale. Morad-bax,

Guerres ſanglantes entre ſes fils.

Dgihanguir, naquit en 1592, monta ſur le thrône en 1628, & tranſporta le ſiege de l'Empire à *Egré* à *Dilli* en 1647, ce qui a fait donner depuis à cette derniere ville le nom de Dgian-abad. Après avoir regné trente ans, il fut dépoſé par ſon fils Eurenk-zib, qui le fit enfermer dans le Château d'Egré, où il mourut en 1666 *Otter, ubi ſupra*. L'erreur de pluſieurs Hiſtoriens eſt ici conſidérable, puiſqu'ils font regner le troiſieme fils de Jehan-Guir au lieu du ſecond

(2) La plûpart de ces



T.X.N°V.

qui suivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers Dehly, & trouva Aureng-Zeb disposé à se joindre à lui, avec les troupes de Mirsa-Mula (3), Général de Golkonde. Après leur jonction, Aureng-Zeb, plus rusé que son frere, dont il vouloit employer habilement les forces à sa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marcherent ensemble, à grandes journées, & défirent l'armée de Cha-Jean leur pere. Dara vint au-devant d'eux avec d'autres troupes; mais ayant été vaincu par la trahison d'un de ses Généraux, il n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Alors Aureng-Zeb & Morad-bax firent avancer leur armée victorieuse à la vûe d'Agra. Ils se rendirent maîtres de cette ville; & s'étant saisis de la personne de Cha-Jehan, ils ne penserent en apparence qu'à marcher contre Dara. Mais Aureng-Zeb crut l'occasion favorable pour exécuter ses desseins. Il arrêta son frere Morad-bax. Il se fit reconnoître Empe-

noms sont écrits differemment par les Voyageurs; mais il seroit inutile de rapporter ces différences, lorsqu'elles sont également éloignées de la vérité, suivant le témoignage de Mr Otter.

(3) Il se trouve nommé l'Emir-Jemla par Bernier, Mirgimola par Tavernier, &c. *Voyez* ci-dessus leurs Journaux.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

reur, & mena toutes ses troupes contre Dara, qui de Lahor, où il s'étoit retiré, passa dans une Forteresse éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, Cha-Chuia se hâta d'avancer contre Aureng-Zeb. Mais il se vit forcé de céder à l'ascendant de sa fortune & de le laisser paisible possesseur de l'Empire. Dara se procura de nouvelles forces, avec lesquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perse, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque temps prisonnier. Cha-Chuia fut massacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un asyle. Enfin Aureng-Zeb fit donner aussi la mort à Morad-bax, & à Chacha, fils aîné de Dara; après quoi se croyant bien établi sur le thrône, il laissa traîner à Cha-Jehan, son pere, une vie languissante dans sa prison.

Aureng Zeb, ou Eurenkzeb.

Son regne (4) fut troublé, par la

(4) Muhy-Eddin-Eurenkzeb, troisième fils de Chah-Dschihan, naquit le 22 d'Octobre 1618, monta sur le thrône en 1658, fit enfermer son frere Murad-Bachse, se rendit maître de Dehli, relégua son pere à Agré, marcha contre son frere Sultan Chudja, le défit près de Kievre, fut proclamé Empereur pour la seconde fois en 1659, sous le nom d'Alem-Guir, & fit mourir son frere aîné Dara Chukiouh dans le Château de Guvalier. Son fils Muhammed-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Cause des differens de Sevagi avec le grand Mogol.

guerre qu'il eut à ſoutenir contre Sevagi, dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (5). Ce fameux Indien avoit été Gouverneur d'une Province du Roi de Viſapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cédé quelques Places des Etats du Mogol. Dans la ſuite Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut ſe faire reſtituer ſes préſens. Segavi, qui les regardoit comme un bien juſtement acquis par ſes ſervices, refuſa de les rendre; & piqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indouſtan. Les effets de cette querelle jetterent Aureng-Zeb dans un chagrin qui lui cauſa une maladie dangereuſe. Ses enfans firent auſſi-tôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou

Ekber ſe révolta contre lui en 1664, dans le temps qu'il marchoit contre les Rodjeputs. Il le pourſuivit juſques dans le Dekien, & l'obligea de ſe ſauver par mer en Perſe. Pendant un regne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre Il conquit Bichapour, Haïder-abad, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmenterent conſidérablement les revenus de l'Empire: mais il perdit Kandchar, Balke & Bedakchau. Il en mourut à Ahmed-Niguer en 1707, il fut enterré près d'un fameux Derviche, nommé Chahz-cin-Eddin dans le voiſinage de cette ville. *Otter*, *ibid.*

(5) Voyez les Relations du Tome 33, & l'article des Etabliſſemens François au Tome 36.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-pere, qui languissoit toujours dans sa captivité. Aureng-Zeb se rétablit contre toute esperance, fit empoisonner Cha-Jehan, & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il soutint les efforts du Roi de Perse; il mit à la raison Segavi & d'autres mécontens; il soutint le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekbar, l'aîné de ses fils, qui s'étoit retiré en Perse.

Enfans d'Aureng Zeb.

Il avoit trois autres fils, qui aspiroient tous trois à l'autorité Souveraine: Cha-Halam, Azam-Chah, & Cambashe. Cha-Halam, qui se trouvoit à la tête d'une armée, conquit le Royaume de Golkonde, & fit ensuite la paix avec Abdalacan, qui portoit cette couronne. Mais Aureng-Zeb, ayant réduit presqu'en même temps le Roi de Visapour, conçut tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. Ensuite, portant lui-même la guerre dans le pays de Golconde, il en assiégea la principale Forteresse. Le danger auquel sa vie y fut exposée l'obligea d'abandonner la conduite du siege à Azam-chah, l'aîné de ses deux autres fils, qui surprit Abdalacan, & l'envoya prisonnier

à l'Empereur ſon pere. Ce fut dans la perſonne de ce malheureux Roi, que finit, en 1698, la race des Rois de Golkonde (6), qui tiroient leur origine des anciens Monarque de Biſnagar. Il ne reſtoit plus à Aureng-Zeb, pour ſe voir entiérement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes poſſédées par Sambagi, & le pays de Maduré, qui forme la pointe de la preſqu'Iſle de l'Inde. Il envoya ſon fils Azam-Chah dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la réſiſtance qu'il y trouva ne pût l'empêcher de ſe ſaiſir de Sambagi, auquel il fit ôter la vie. Cependant Ram-Raja, frere de Sambagi, continua de ſoutenir la guerre, défit l'armée Mogole, & força Aureng-Zeb de lever le ſiege de devant Pamalaguer. La fortune, pour le conſoler, fit prendre, à Azam-Chah, la Citadelle de Gingi, & le rendit maître de tout le pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalouſie, qui lui fit rendre la liberté à Cha-Halam. Cette cruelle paſſion ne ceſſa point de le tourmenter, pendant tout le reſte de ſon regne. Enfin, lorſqu'il ſe crut proche de ſa fin, il fit un Teſtament, par le-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Fin de la Race des Rois de Golkonde.

(6) Voyez la Deſcription de Golkonde au Tome 3.

(6) Voyez la Deſcription de Golkonde au Tome 3.

quel il divisoit ses Etats entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-de-là du Sind à Cha-Halam : les Royaumes de Decan & de Guzarate à Azam-Chah, & ceux de Golkonde & de Visapour à Cambash. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Février 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Aprés s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. Cambash obéit ; mais Azam-Chah ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année. Aureng-Zeb mourut âgé de plus de cent ans.

Azam-Chah s'étant emparé de l'Empire & des thrésors de son pere, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, assembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fiérement contre Azam-Chah. Les deux Partis étant venus aux mains, se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara : mais le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se tua dans le mouvement de son désespoir. Cha-

Halam recueillit les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussitôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frere Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat & dont la mort le laissa paisible sur le thrône.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Malheureusement cette succession, qui est la derniere dont nos Voyageurs & nos Historiens ayent publié l'Histoire, paroît entiérement démentie par le témoignage de Mr Otter, qui donne pour successeur, à Aureng-Zeb, Muhammed-Muzem, l'aîné de ses fils. On cesse ici de releguer ses observations dans les Notes, parce qu'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. » Muhamed-Muzem, partit, dit-il, » de Kamboul à la tête d'une armée, » livra bataille, près d'Agra, à son » frere Muhammed-Azem (Azam-» Chah), le défit, & fut proclamé Em» pereur sous les noms, de Kute» beddin-Behadir-Chah, & de Cha-» Halem. Alors, marchant contre son » frere Kiam-Bahche, (celui que nos » Historiens nomment Cambashe, ou » Cambax), qui s'étoit établi à Hai» der-Abad, il le fit prisonnier.

Cha-Halam, ou Kutebeddin-Behadir-Chah.

A la vérité, Mr Otter a donné, dans

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN. un autre endroit, le nom de Muhammed-Ebker au fils aîné d'Aureng-Zeb, & le nom de Cha-Halem qu'il fait prendre au Successeur, n'est gueres différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul; au lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehli; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem.

Dgihandar. Quelque jugement qu'on porte de ce Behadir-Chah, ce fut Dgihandar, son fils, qui fut l'héritier de son thrône, après avoir vaincu & tué trois de ses freres, à l'exemple de ses deux Prédécesseurs. Il fut défait, à son tour, par Ferruh-Sier & forcé de recourir à la fuite.

Ferruh-Sier. *Ferruh-Sier*, fils d'Azim-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, monta sur le thrône, & fut déposé quelque temps après par deux Seigneurs de sa Cour, nommés les Seids, qui l'aveuglerent &
1719. le firent mourir en 1719.

Resi Ed-Deredjat. *Resi-Ed-Deredjat*, fils de Resi-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré par les Seids, du Château de Selimguer, où il étoit enfermé, & mis sur le thrône à la place de Ferruh-

sier. Trois mois après, les Seids lui ôterent aussi la vie, & mirent à sa place son frere Resi-Ed-Deoulet, qui mourut peu de temps après de mort naturelle.

Nasreddin Muhammed-Chah.

Nasreddin-Muhammed-Chah, fils de Djian-Chah, & petit-fils de Behadir-Chah, fut mis sur le thrône par les mêmes Seids, qui le gouvernerent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-unieme année de son regne, que le fameux Kouli-Kam, ou Nadir-Chah, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la mollesse de ce Prince, pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, & forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le Voyageur, qu'on ne cesse pas de citer, dans l'opinion qu'on a de sa fidélité, se trouvoit alors en Perse; & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux. On peut lire, dans sa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de sa fortune (7). Il suffira d'en détacher

1739.

(7) Voyage d'Otter, Tome I, pages 298 & suivantes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

ici ce qui appartient à cet article.

Exploits de Thamas-Kouli-Khan, ou Nadir-Chah, dans l'Inde.

L'Ennemi des Mogols, encouragé par la foiblesse de leur résistance & par les invitations de quelques Traîtres, mena son armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avoit presque toujours accompagné ses armes, il mit bientôt ce malheureux Empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, Nizam-ul-Mulk (8), ce même Traître, qui avoit appellé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation.

Le grand Mogol Muhammed-Chah lui demande la paix. Conditions du Traité.

Il se rendit au camp du Vainqueur avec un plein pouvoir. L'un & l'autre souhaitoient de se voir, pour concerter l'exécution entiere de leurs desseins. Ils convinrent que Muhammed-Chah,

(8) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Decan, & passoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu de la part des Ministres de l'Empereur, divers sujets de mécontentement, qui ne lui faisoient respirer que la vengeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Persans. La mort du premier Ministre Khan Devran, qui avoit été tué à la bataille de Kiernac, n'avoit pas satisfait toute son animosité, quoiqu'elle l'eût laissé maitre absolu dans le Conseil & dans l'armée. Muhammed, dans l'embarras de sa situation, venoit de le nommer tout à la fois *Vekil Mutlak*, c'est-à-dire, Lieutenant Général de l'Etat, & Généralissime de ses troupes.

med-Chah auroit une entrevûe avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un préfent de deux mille Kiurours (9), & que l'armée Perfane fortiroit des Etats du Mogol. Le cérémonial fut auffi réglé. Il portoit, qu'on drefferoit une tente entre les deux armées; que les deux Monarques s'y rendroient fucceffivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorfque l'autre y feroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Perfe, feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir-Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit jufqu'au fond de la tente, où ils fe placeroient en même-temps fur deux thrônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens d'entretien, Muhammed-Chah retourneroit à fon camp; & qu'en fortant, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à fon arrivée.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Un autre Traître nommé Scadet-Khan, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vûe, le parti d'encherir fur fa méchanceté. Il fit infi-

Comment elles font obfervées.

(9) Le Kiurours fait cent leuks. Le leuk fait cent mille roupies; & la roupie vaut environ quarante cinq fous de notre monnoie.

nuer au Roi, que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perse. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher jusqu'à Dehli; à condition néanmoins qu'il n'écoutât plus les conseils de Nizam-ul-Mulk, qui le trompoit; qu'il retînt l'Empereur, lorsqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il se fît rendre compte du thrésor. Cette proposition, qui flattoit l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue qu'elle lui fit prendre aussi-tôt la résolution de ne point observer le Traité (10).

Nadir-Chah donne un festin au grand Mogol.

Il ordonna un grand festin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraîchissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'Empereur: » Est-il possible que vous » ayiez abandonné le soin de votre

Discours qu'il lui tient.

(10) Otter, *ubi supra*, pages 385 & 386.

» Etat, au point de me laiſſer venir » juſqu'ici ? Quand vous apprîtes que » j'étois parti de Kandahar, dans le » deſſein d'entrer dans l'Inde, la pru» dence n'exigeoit-elle pas que quittant » le ſéjour de votre Capitale, vous mar» chaſſiez en perſonne juſqu'à Lahor, » & que vous envoyaſſiez quelqu'un » de vos Généraux avec une armée » juſqu'à Kaboul, pour me diſputer » les paſſages ? Mais ce qui m'étonne » le plus, c'eſt de voir que vous ayiez » eu l'imprudence de vous engager » dans une entrevûe avec moi, qui » ſuis en guerre avec vous, & que » vous ne ſcachiez pas que la plus » grande faute d'un Souverain eſt de » ſe mettre à la diſcrétion de ſon En» nemi. Si, ce qu'à Dieu ne plai» ſe, j'avois quelque mauvais deſ» ſein ſur vous, comment pourriez» vous vous en défendre ? Maintenant » je connois aſſez vos Sujets, pour » ſçavoir que Grands & Petits, ils » ſont tous des lâches ou même des » traîtres. Mon deſſein n'eſt pas de vous » enlever la Couronne. Je veux ſeule» ment voir votre Capitale, m'y arrêter » quelques jours, & retourner enſuite » en Perſe. En achevant ces derniers » mots, il mit la main ſur l'Alcoran, &

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» fit serment de tenir sa parole (11).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Muhammud - Chah est arrêté.

Muhammed-Chah, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement : mais les dernieres déclarations le jetterent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu refléchi sur le danger dans lequel il s'étoit jetté, il rompit le silence, pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Chah la lui refusa, & le mit sous la garde d'Abdul-Baki-Khan, un de ses principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée Indienne. L'Intimadud-Deoulet & tous les Omhras passerent la nuit dans une extrême inquiétude (12).

Adresse de Nadir Chah.

Ils virent arriver, le lendemain matin, un Officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du thrésor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le camp, que chacun pouvoit se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, sans craindre d'être arrêté

(11) *Ibid*, page 387.

(12) Voilà donc le véritable titre du grand Visir de l'Indoustan, que d'autres nomment l'Athamadoulet,

nir de recevoir d'insulte. Un moment après, dix cavaliers Persans vinrent enlever l'Intimadud-Deoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre Camp, & le laisserent avec ce Prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Chah pouvoit marcher droit à la Capitale : mais voulant persuader au peuple que sa marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à Scadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce Khan partit avec deux mille chevaux Persans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeller le Gouverneur du Fort, il lui communiqua des Lettres munies du sceau de l'Empereur, qui portoit ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad, pour Nadir-Chah, & d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit suivi. Cet ordre parut étrange au Gouverneur ; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrerent dans le Fort. Schadet-Khan prit le temps de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'Empereur

Précautions qu'il prend du côté de Dehli.

DESCR PT. DE L'INDOUSTAN.

ſur les coffres, & aux portes des magaſins. Enſuite il dreſſa un état exact des Omhras, des Miniſtres, des autres Officiers, & de tous les riches Habitans de la ville, Indiens ou Mahométans. Cette liſte devoit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit exiger de l'argent à ſon arrivée. Scadet-Khan fit auſſi marquer les Palais, qui devoient être évacués pour loger les Officiers Perſans (13).

Dans quel ordre il marche vers cette Capitale.

Cependant le Vainqueur, maître de la caiſſe militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre qui s'étoient trouvées dans le camp, envoya tout, ſous une bonne eſcorte, à Kaboul, pour le faire tranſporter en Perſe. Il partit enſuite de Kiernal, dans l'ordre ſuivant: l'Empereur, porté dans une litiere, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Viſir, de Serbulend-Khan & d'autres Omhras, marchoit à la droite, ſuivi de quarante mille Perſans. Une autre partie de l'armée Perſane étoit à la gauche; & Nadir-Chah faiſoit l'arriere-garde avec le reſte de ſes troupes. Après pluſieurs jours de marche, ils arriverent au (14) Jardin Impérial de Cha-

(13) Otter, *ubi ſupra*, pages 390 & précédentes.

(14) Le 7 de Zil-Hadgé, qui répond au mois de Mars.

lémar, où ils passerent la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut descendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour suivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs maisons, & défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toits pour voir l'entrée du Roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avoit préparé. Schadet-Khan s'étoit empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au jardin de Charlemar, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit descendu. Il se flattoit d'obtenir une audience particuliere, & de lui donner avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportoit aussi-tôt le présent qu'il avoit promis. Un traitement si dur lui fit connoître d'où partoit le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avoit feint pendant

Punition d'un traître.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

quelques jours de l'associer à sa trahison; mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoit déja trouvé les moyens de le perdre, en faisant soupçonner sa bonne foi. Le malheureux Scadet-Khan épuisa toutes ses ressources; & desesperant de l'emporter sur son Rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain (15)

Carnage des [illegible] dans [illegible].

Le même jour, un bruit répandu vers le soir, persuada aux Habitans de Dehli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueusement les armes; & leur haine les portant à faire main-basse sur tout les Persans, qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre. Mais au lever du Soleil, s'étant transporté à la Mosquée de Renchenud-Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons & les boutiques. A

Vengeance qu'ils en tirent.

(15) *Ibid*, page 392.

l'inſtant, on vit ſes ſoldats répandus, le ſabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui tomboit ſous leurs coups, enfonçant les portes & ſe précipitant dans les maiſons. Hommes, femmes, enfans, tout fut maſſacré ſans diſtinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, refugiés dans les Moſquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui échapperent à la mort pour aſſouvir la brutalité du ſoldat, ſans aucun égard au rang, à la naiſſance, ni même à la qualité d'étrangere. Ces barbares, las enfin de répandre du ſang, commencerent le pillage. Ils s'attacherent particuliérement aux pierres précieuſes, à l'or, à l'argent; & leur butin fut immenſe. Ils abandonnerent le reſte; & mettant le feu aux maiſons, ils réduiſirent en cendre pluſieurs quartiers de la ville.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Quelques Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attrouperent pour la défenſe de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, ſe raſſemblerent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne ſe mit à leur tête, avec Jenan-Eddin, Medecin de la Cour. Ils ſe battirent, quel-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

que temps, en desesperés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. L'Auteur assure qu'il périt, dans ce massacre, plus de deux cens mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échapperent au carnage prirent heureusement la fuite (16).

Nizam-ul-Mulk & le Grand-Visir, pensant à sauver le reste de la ville, allerent se jetter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnoit ordre en ce moment, de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Omhras furent mal reçus. Cependant après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher ; & l'ordre fut donné aux Officiers de rappeller les troupes. Les Habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussi-tôt rétablie.

L'ordre est rétabli à Dehli.

Le lendemain, on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandoient le temps de séparer les

(16) *Ibidem*, pages 395 & précédentes.

corps des Musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, suivant leur religion : mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent, à la hâte, les uns des fosses dans les marchés, où ils enterrerent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brulerent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés ; & ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer, des maisons, les cadavres à moitié pourris. Seid-Khan & Chehsurah-Khan, l'un parent du Visir, l'autre de Kharan-Khan, qui avoit été tué à la bataille, furent accusés, avec Reimany, Chef des Tchoupdois ou des Huissiers de l'Empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de Persans. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre ; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du Visir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Avidité de Nadir-Chah pour les richesses des Mogols.

Nadir-Chah se fit apporter d'Audih, le thrésor de Schadet-Khan, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. Mund-Khan fut envoyé au Bengale,

pour se saisir de la caisse des impôts. Nizam-ul-Mulk & le Visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui étoit d'un Kiurour de roupies, lorsqu'ils étoient sortis de la Capitale pour marcher contre les Persans. Ils furent sommés aussi de faire venir, de leurs Gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à l'Empereur. Nizam-ul-Mulk eut l'adresse de se retirer de cet embarras. » Vous sçavez, Seigneur, dit-» il au Roi, que je vous suis dévoué, » & que je vous ai toujours parlé » sincerement; ainsi j'espere que vous » serez disposé à me croire. Lorsque » je suis parti du Dekan, j'y établis » mon fils en qualité de Lieutenant, » & je remis entre ses mains tous les » biens que je possedois. Tout le mon-» de sçait qu'il ne m'est plus soumis, & » qu'il ne dépend pas de moi de le » faire rentrer dans le devoir; vous » êtes seul capable de le réduire, & » de soumettre les Rajas du Dekan, » qui sont autant de rebelles. Outre » les thrésors que mon fils a rassem-» blés, vous pourrez lever de fortes » contributions sur ces fiers Rajas, » qui ne respectent plus aucune au-» torité.

Nadir-Chah ſentit toute l'adreſſe de cette réponſe ; mais comme Nizam-ul-Mulk lui étoit encore néceſſaire, il prit le parti de diſſimuler, & ne parla plus du thréſor du Dekan. Le Viſir fut traité avec mois de ménagement. On le croyoit très riche. Le Roi, n'ayant pas réuſſi à l'intimider par des menaces, fit venir ſon Sécretaire, qu'il accabla d'injures, en le preſſant de repréſenter ſes comptes ; & loin d'écouter les raiſons, il lui fit couper une oreille. Le Viſir fut expoſé au ſoleil, ancien genre de ſupplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiurour de roupies, ſans y comprendre quantité de pierres précieuſes, & pluſieurs éléphans. Le Sécretaire fut taxé à de groſſes ſommes, & remis entre les mains de Serbulend-Khan, avec ordre d'employer les tourmens pour ſe faire payer. Mais il ſe délivra de cette vexation par une mort volontaire.

Elle s'exerce juſques ſur les Morts.

Nadir-Chah n'épargnant pas même les morts, mit garniſon dans les Palais de Muzaffer Khan, de Mirklu, & de quantité d'autres Omhras qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiurour de roupies. Comme la Ville ne

cessoit pas d'être investie, les Habitans qui entreprenoient de se soustraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des troupes Persanes, & périssoient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs Etrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetterent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prieres, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur subsistance, du côté de Ferid-Abad; mais faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Nadir-Chah s'empare du thrésor Impérial.

Enfin Nadir-Chah se fit ouvrir le thrésor Impérial & le garde-meuble, ausquels on n'avoit pas touché depuis plusieurs regnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia point le thrône du Paon, évalué à neuf Kiurours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, sous de fidelles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délica-

tesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les Artistes Mogols, des Architectes, des Menuisiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le thrésor. Ils devoient être employés à bâtir une ville & une forteresse, d'après celles de Jehannabad. En effet, il marqua dans la suite, un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville, qui devoit porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles, qui l'occuperent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet : mais, pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnoie d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses troupes. On assura l'Auteur de ce récit, qu'il en fit battre aussi à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale, & vraisemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres pays (17).

Il enleve les Artistes de Dehli pour un grand projet.

Monnoie qu'il fait battre.

(17) Quelques-unes de ces monnoies avoient pour légende : *Sultan her Selatini Djihan-Chah Chahan Nadir-Iranu-Zeman*; c'est-à-dire, *le Prince des Princes du Monde, le Roi des Rois, la Merveille de la Perse & du Siecle*.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Il marie son fils avec une Princesse Mogole.

Après avoir épuisé le thrésor Impérial & toutes les richesses des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princesse de son sang, nommée *Kiambahche*, pour Nasrullah-Mirza son fils, & ce Monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des Loix Musulmannes ; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornoit point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un si vaste Empire, & de l'impossibilité même à le conserver, il vouloit s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les autres pays de l'Inde situés au-de-là de la riviere d'Atek. Dans la nécessité de céder à la force, Muhammed, par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau (18),

Cession d'une partie des Etats du Mogol a Nadir-Chah.

(18) La datte de cet Acte est du mois Muharrem, l'an de l'Hegire 1152 ; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'article Géographique ; mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la singularité des motifs : » Le Prince des » Princes, le Roi des Rois, » l'ombre de Dieu sur la » terre, le Protecteur de » l'Islam (c'est-à-dire de la » vraie foi) le second Ale» xandre, le puissant Na» dir-Chah, que Dieu fasse

abandonna ſes droits ſur de ſi belles Provinces. Nadir-Chah ne ſongea plus alors qu'à groſſir ſes richeſſes par de nouvelles extorſions. Il exigea des Omhras & de tous les Habitans de la ville, des ſommes proportionnées à leurs forces, ſous le nom de préſent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maiſons de la ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxerent enſemble à un Kiurour & cinquante Leuks de roupies : mais, lorſqu'ils préſenterent leur liſte au Roi,

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» regner long-temps, » ayant envoyé ci-devant » des Ambaſſadeurs auprès » de moi, proſterné devant le Thrône de Dieu, » j'avois donné ordre de » terminer les affaires » pour leſquelles ils étoient » venus. Le même dépêcha » depuis, de Kandahar, » pour me faire ſouvenir » de ſes demandes : mais » mes Miniſtres l'amuſerent, & tâcherent d'éluder l'execution de mes » ordres. Cette mauvaiſe » conduite de leur part a » fait naître de l'inimitié » entre nous. Elle a obligé » Nadir-Chah d'entrer » dans l'Inde avec une armée. Mes Généraux lui » ont livré bataille auprès » de Kiernab. Il a remporté la victoire ; ce qui a » donné occaſion à des négociations qui ont été » terminées par une entrevûe que j'ai eue avec » lui. Ce grand Roi eſt » enſuite venu avec moi » juſqu'à Chah-Dgihan-Abad. Je lui ai offert mes » richeſſes, mes thréſors & » tout mon Empire ; mais » il n'a pas voulu l'accepter » en entier, & ſe contentant d'une partie, il m'a » laiſſé maître comme j'étois de la Couronne & du » thrône. En conſidération » de cette généroſité, je lui » ai cedé, &c. *Otter*, pages 404 & ſuivantes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

cette somme lui parut trop modique ; & devenant furieux il demanda sur le champ les quatre Kiurours que Scadet-Khan lui avoit promis. Les Commissaires effrayés diviserent entr'eux les différens quartiers de la ville, & leverent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramasserent trois Kiurous de roupies, dont ils déposerent deux & demi dans le thrésor de Nadir-Chah, & garderent le reste pour eux. Un Dervis, touché de compassion pour les malheurs du Peuple, présenta un Ecrit, dans ces termes : » Si tu es Dieu, agis en » Dieu. Si tu es Prophete, conduis-» nous dans la voie du salut. Si tu es » Roi, rends les peuples heureux, & » ne les détruis pas. Nadir-Chah ré-» pondit, sans s'émouvoir : Je ne suis » pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni » Prophete, pour montrer le chemin » du salut ; ni Roi, pour rendre les » Peuples heureux. Je suis celui que » Dieu envoie contre les Nations sur » lesquelles il veut faire tomber sa ven-» geance (19).

Nadir-Chah part de Dehli.

Enfin, content de ses succès dans

(19) *Ibid.* page 414.

l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de Mai, il assembla au Palais tous les Omhras, devant lesquels il déclara qu'il rétablissoit l'Empereur dans la possession de ses Etats. Ensuite, après avoir donné à ce Monarque plusieurs avis sur la maniere de gouverner, il s'adressa aux Omhras, du ton d'un Maître irrité. » Je veux bien vous laisser la vie, leur » dit-il, quelqu'indigne que vous en » soyez ; mais si j'apprens à l'avenir » que vous fomentiez dans l'Etat l'es- » prit de faction & d'indépendance, » quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir » le poids de ma colere, & je vous » ferai mourir tous sans (20) miseri- » corde.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiurours de roupies ; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses soldats, qu'on fait monter à dix Kiurours. L'Auteur évalue toutes ces sommes à dix huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'armée Per-

Ses adieux aux Omhras.

(20) Otter, Tome II, p. 91.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

ſanne marcha, ſans s'arrêter un ſeul jour, juſqu'à Sethind (21). De-là Nadir-Chah fit ordonner à Zekierſa-Khan, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiurour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne ſeroit pas épargné, tenoit de groſſes ſommes prêtes, & ſe mit auſſitôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverſes faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevoit avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne la put faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faiſoit emmener, dans le deſſein de s'inſtruire à fond des affaires de l'Inde. Ces malheureux, n'enviſageant qu'un triſte eſclavage, chercherent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite. D'autres, que cette raiſon fit reſſerrer avec plus de rigueur, ſe donnerent la mort, ou ſe firent Muſulmans (22).

(21) *Ibidem*, page 92. Sethind eſt à cent vingt milles de Dehli, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de Semana, qui eſt une autre ville à l'Oueſt. Firouz-Chah y fit bâtir un Fort l'an de l'Hegire 753, & lui donna le nom de Firouz-Abad.

(22) *Ibid.* page 94.

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, de la Capitale, de la personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres rivieres, dans un temps où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jetter des ponts. On a pas douté que si les Afgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formerent, d'attaquer au passge une armée chargée de butin, Nadir-Chah eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuerent ; on jetta un pont sur le Fleuve, & l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses troupes, un ordre de porter à son thrésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Dangers dont son bonheur le tire.

Action extraordinaire de Nadir-Chah.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

prétexte de les ſoulager, en ſe chargeant de ce qui pouvoit les embarraſſer dans leur marche. Elles obéirent : mais il pouſſa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries : il les fit fouiller tour à tour, en partant ; & leur bagage fut viſité avec la même rigueur. Ainſi rien ne put échapper à ſes recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit diſtribuer à chaque Soldat cinq cens roupies, & quelque choſe de plus aux Officiers, pour les conſoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'armée ne ſe fût pas ſoulevée contre lui, plutôt que de ſe laiſſer arracher le fruit d'une ſi pénible expédition. L'Auteur obſerve que ce qui arrêta le ſoulevement, fut l'adreſſe qu'il avoit toujours, de ſemer dans l'eſprit de ſes Sujets, ſur-tout de ceux qui compoſoient ſes armées, une défiance mutuelle qui les empêchoit de ſe communiquer leurs deſſeins. Pluſieurs, à la vérité, ſongerent à déſerter : mais la crainte d'être maſſacrés par les Indiens, les retint, & le ſervice en devint plus exact (23).

Politique qui la fait réuſſir.

(23) *Ibid.* p. 94. Avant que de paſſer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à Rehnas, Ville & Fort à

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Derniers obstacles qu'il surmonte.

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes : & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers detachemens, qui pénétrerent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de Pekier, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de Zackouen, & sac-

l'Orient de la riviere d'Atek, sur le bord de celle de Suvat, à une journée & demie au Sud de Ferhalé. On remarque toutes ces Places en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer d'après Mr Otter, que Multan, ville fameuse, qu'on n'a fait que nommer dans l'article précédent, est, suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, sur vingt neuf & demi de latitude; mais suivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt seize degrés vingt cinq minutes de longitude, sur vingt neuf degrés quarante minutes de latitude, à cent soixante lieues au Sud de Gazné ou Gaznin. Le *Tchenhav* ou le Chenab, passe à une heure de chemin au Sud du Multan, & se rend ensuite à Ourcherché, prenant son cours vers l'Ouest. Le district de Multan est fort grand. Il s'étend du côté de l'Ouest, jusqu'à la frontiere de Mekran, & vers le Sud jusqu'à Mansouré. Multan est défendu par un bon Fort. On voit aux environs, des vignes & des jardins d'une demi-lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. *Otter, ibid. Note de la page 99.*

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

cagea, par le feu, les forêts & les campagnes; ensuite renfermant tous ses thrésors dans la forteresse d'Emir-Kiout, située sur la riviere de Heft Nud, il fit entrer une partie des Tribus dans celle Habsul-Emir, & se fortifia lui-même dans celle de Khuda-Abad, avec une armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approhes. Mais il ne résista pas long-temps à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils; après quoi passant la riviere de Heft-Nud, il s'empara du fort d'Emir-Kiout, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Muhammed-Chah; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joie, dans l'Inde qu'il avoit repris la route de Kandahar; & l'inquiétude diminua par dégrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

§ III.

§ III.

Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.

Nizam-ul-Mulk se soutient dans l'administration.

LEs détails sont précieux dans un Voyageur exact & fidele ; sur-tout ceux qui regardent un pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons avec confiance, ce que Mr Otter a jugé digne de la sienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahison de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raisons de se défier de sa conduite. Mais le voyant protégé par Nadir-Chah, il se vit dans la nécessité de lui laisser l'administration. Ce Ministre actif ne négligea rien pour confirmer son pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans ses intérêts tous les Partisans du dernier Ministre, & des autres Omhras qui avoient péri à Kiernal & dans la suite des troubles. A la vérité ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépouilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les distribuer à ses nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands ; mais elle lui assuroit la faveur populaire ;

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

& , ce qu'il se proposoit encore plus, elle servoit à dissiper le soupçon de sa perfidie. Cependant l'Empereur leva le masque de la dissimulation, lorsqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens Serviteurs de la Cour; & pour faire sentir, par un coup d'autorité, combien cette injustice lui déplaisoit, il rappella, malgré lui, Emir-Khan & Iskak-Khan. Le premier fut revêtu de la troisieme dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'Allah-Abad; & le second, de la qualité de Sécretaire d'Etat. Ces deux Omhras entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulk la plûpart de ses créatures, de le traverser dans ses entreprises & de lui causer toutes sortes de dégoûts. Le Grand Visir, toujours attaché à l'Empereur, & personnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favorisa secretement leurs mesures (24).

L'Empereur s'efforce de le perdre.

Ligue formée contre lui.

Cette nouvelle division, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux désordres. Un Gouverneur subalterne de celle d'Ekbar-Abad prit le nom de Deranti-Chah, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, se rendit maître de son canton. A son exemple,

(24) Otter, *ubi sup.* p. 107 & suivantes.

d'autres petits Gouverneurs ſecouerent le joug, & s'érigerent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, Azim-Ullah-Khan, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêt avec Emir-Khan. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes troupes, & tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de ſon expédition. Il défit & diſperſa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occaſion de cet important ſervice, pour le nommer Général de ſes Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il ſe joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omhras engagerent l'Empereur à ſortir de la Capitale, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Lorſqu'ils le virent hors Dehli, c'eſt-à-dire, aſſez libre pour les écouter tranquillement, ils lui propoſent de déliberer ſur les moyens de ſe délivrer de l'oppreſſion du Miniſtre. Dans ce conſeil ſecret, on résolut d'envoyer Seïd-Muhammed-Khan à Nadir-Chah, pour ſe plaindre de la mauvaiſe adminiſtration de Nizam-ul-Mulk. On convint auſſi que l'Empereur écriroit à Badgira, pour l'engager à chaſſer du Dekan, le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promeſſe de le revêtir lui-même de ce Gouvernement. Emir-Khan ſe

Conſeil tenu hors de Dehli.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

chargea de rappeller à la Cour tous les Seigneurs que le Miniftre en avoit éloignés, fur-tout Muhammed-Khan & fes fils. Après avoir pris ces mefures, l'Empereur & les Omhras rentrerent fans affectation dans la Capitale (25).

Habileté de Nizam-ul-Mulk.

Malheureufement pour le fuccès de leurs vûes, le grand Vifir étoit vivement piqué de voir croître la faveur d'Emir-Khan, & la fienne diminuer de jour en jour. Sa pareffe l'empêchoit d'écouter fon reffentiment. Mais Nizam-ul-Mulk, plus actif, découvrit fes difpofitions & ne manqua pas d'habileté pour les feconder. Sans pénétrer les deffeins qui fe formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulceré. Non feulement l'Empereur n'avoit pas défendu de renvoyer Emir-Khan dans fon Gouvernement d'Allah-Abad & d'éloigner Iskak-Khan; mais il marquoit fi peu d'égard pour fes demandes, qu'il lui avoit refufé de donner à fon fils Gazi-Eddin le commandement de l'artillerie, & à Bafiz-Eddin l'Office de Sécretaire d'Etat. Dans fon chagrin, Nizam-ul-Mulk réfolut de fe lier avec le grand Vifir, qui malgré la foibleffe de fon autorité,

(25) Page 111.

conſervoit une ſorte de puiſſance par ſes richeſſes & par le nombre de ſes domeſtiques & de ſes créatures. Il le prit en particulier ; & feignant d'avoir oublié leurs anciennes diviſions, il lui repréſenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du parti oppoſé. » Ne vous appercevez-vous pas, lui-» dit-il, que depuis quelque temps » nous ſommes ici des Serviteurs inu-». tiles, & que cet état nous expoſe au » mépris ? Le ſeul parti qu'il y ait à » prendre eſt de nous unir étroitement; » feignons de vouloir quitter la Cour. » Le beſoin qu'on a de nous fera bien-» tôt renaître notre conſidération (26).

Il engage le Viſir à feindre de ſe retirer avec lui.

Cette feinte parut dangereuſe au Viſir. Mais Nizam-ul-Mulk revint ſi ſouvent à la charge, en lui repréſentant que l'Empereur ne pouvoit ſe paſſer de leurs ſervices, & lui promettant de le rendre Maître du Conſeil, s'ils en chaſſoient une fois les Khans Emir & Iskak, qu'il le fit conſentir à préſenter chacun leur Requête, pour demander la permiſſion de ſe retirer. Mais ils furent extrêmement ſurpris de ſe voir prendre au mot, à la ſollicitation d'Emir & d'Iskak, qui exciterent l'Empereur à profiter d'une

(26) Page 113.

si belle occasion de se délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent sortir sur le champ de la Capitale tous leurs gros bagages ; & ramassant dans un seul jour dix sept mille fusils, dont ils armerent un même nombre d'hommes, ils partirent, le 6 du mois de Zilkadé, qui répond au mois de Février (27).

Les circonstances de leur départ effrayerent jusqu'aux deux Kans, auteurs de leur disgrace. Ils craignirent un dessein formé de susciter de nouveaux troubles ; & leur foiblesse, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui représenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis si puissans, qu'on ne pouvoit trop se hâter de prévenir leur révolte, & qu'il falloit sur le champ les satisfaire tous deux.

La foiblesse de la Cour les fait rappeller tous deux.

Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ses deux Favoris, & ne trouvant personne au-tour de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, se rendit à leur conseil, & leur laissa la liberté d'agir en son nom. Emir-Khan se transporta aussi-tôt à la tente du Visir, qui étoit campé hors de la ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa fuite causoit à l'Empereur,

(27) Page 114.

& la douleur qu'il en ressentoit lui-me, il le pria instamment de revenir. Cette proposition ne déplut point au Visir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret; mais ne voulant se déterminer à rien sans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la décision de ce Ministre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un Palanki (28). Ils se rendirent à la tente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de se prosterner à ses pieds, & de lui demander grace pour le passé. Nizam-ul-Mulk consentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan se retireroit dans son Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ses tentes & ses bagages fussent transportés de l'autre côté de la riviere. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur; & l'ayant informé du succès de sa négociation, il lui demanda la permission de se retirer. Elle lui fut d'abord refusée: mais ses instances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Iskak-Khan crut que le moyen de se justifier étoit de rejetter sur Emir-Khan, la cause de tous les troubles. Quelques soumis-

Nizam-ul-Mulk fait ses conditions.

(28) D'autres écrivent Palcki; d'autres Palanquin.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

sions, accompagnées d'une promesse de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, lui firent conserver son poste (29).

Adresse avec laquelle il se fait presser de revenir.

Le Visir, & Gazi-Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-temps à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ pour aller faire leurs soumissions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de persister dans le dessein de se retirer, & continua sa marche l'espace de quatre lieues, après lesquelles il s'arrêta, pour donner le temps à l'Empereur de lui faire de nouvelles instances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute sa répugnance, se laissa déterminer à cette humiliante démarche. Le Visir alla même trouver de sa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque forcé de dissimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ses plus riches habits, & lui rendit toute sa confiance dans un long entretien.

Quatre ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Visir que l'affaire la plus pressante étoit celle du Dekan. Il lui représenta que si Badgira, dans l'esperance qu'Emir-Khan lui avoit donnée de le mettre

(29) Page 117.

en possession de ce Gouvernement, venoit à bout d'en chasser son fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ses Merchais. Là-dessus ajoûtant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour sans danger, il proposa au Visir de partir à la tête de l'armée. Mais la confiance étoit déja diminuée entr'eux (30). Le Visir s'étoit apperçu que Nizam-ul-Mulk éludoit l'exécution de ses promesses. Cette proposition acheva de les diviser.

Bien-tôt les Ganimes, s'étant assemblés dans le Dekan au nombre de cent mille hommes, s'approcherent de Baçaim, ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en possession. Goa même seroit tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnerent aussi de l'inquiétude aux Anglois; mais il n'oserent attaquer Bombay, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Guerres intestines des Mogols.

Les Rajas Badgira & Sahou n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expedié par Emir-Khan, qu'oubliant leurs secrettes liaisons avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils

(30) Page 119.

du Dekan. Ils l'assiegerent dans Aurengubad (31) ; & les vivres devinrent si chers, qu'il étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son pere, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires. Il sortit de la Place, & les Merchais se retirerent ; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. Muchardgi, Ratoudgi, & d'autres Chefs de ces brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la résolution d'enlever le tribut de l'Inde. Ils s'avancerent jusqu'aux dépendances de Benaris, à huit journées d'Azimabad, saccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à passer la riviere de Kiunk, pour répandre la désolation dans les Provinces d'Allah - Abad & d'Audish (32), lorsqu'Ebul-Mansour-Kan, Gouverneur de la derniere, se

(31) Autrement Ahmed-Niguer, Capitale du Dekan, ou Dekien.

(32) Audish se nomme aussi Tchourpour. C'est la Capitale des Etats du Rana, qui sont situés entre le Guzarate, le pays de Derler Abad, & la Province de Lahor. La ville d'Audish est située sur une montagne aride, à l'Ouest & peu éloignée d'Agra, à quatre journées de Tchipour, ville & canton du même pays, à dix journées d'Amadabat, à la même distance au Sud de la ville de Taktour, qui est à quatre journées de Lahor à l'Ouest, & à deux au Nord-Est de Djalour. La ville de Surouhi est à dix journées au Sud d'Audish. Il pleut fort peu dans le pays d'Audish, & la plûpart des Habitans y sont idolâtres. *Otter, ubi sup. N. de la p. 127.*

mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'oppoſer à leurs courſes. Emir-Kan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après ſa diſgrace volontaire, n'eut pas le courage de ſe joindre à Ebul-Manſour; mais un autre Kan, originaire de ce pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de Ferach-Abad. Les Chefs des Merchais ayant appris qu'Ebul-Manſour Kan marchoit vers eux, & qu'Ali-Verdi-Kan, Naïb de la Province de Bechar, après avoir tué Serefraz-Kan, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ſes thréſors, partirent de Benaris, & prirent la route d'Azim-Abad. Enſuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs terres.

Hiſtoire du fils du Viſir.

On ne connoît point de Mémoires plus récens ſur l'état intérieur de l'Empire Mogol. Mais la ſechereſſe de cet article m'engage à le terminer par un récit plus intereſſant. Bedreddin Khan, fils aîné du Viſir, avoit diſparu à la bataille de Kiernal, ſans qu'on eût pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui reſſembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à Perver, à la tête d'une troupe de Mendians. Quelques

domestiques du Raja, qui connoissoient Bedreddin, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empresserent d'apprendre à leur Maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Visir. Le Raja se le fit amener, le reçut avec toute la distinction qu'il crut devoir au rang de son pere, & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. En vain le jeune Avanturier refusa ces marques d'honneur, en protestant qu'il n'étoit pas Bedreddin. On refusa de l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes respects, & le retint malgré lui, pour se donner le temps d'apprendre au Visir que son fils étoit heureusement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joie, non seulement dans sa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célebrée par des réjouissances publiques. Le Visir fit un riche présent au Messager, qui la lui avoit annoncée, & pressa, par sa réponse, le retour d'un fils si cher. Aussitôt le Raja fit préparer un beau Palanki, porté sur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, sous une escorte de cinq cens Cavaliers, qui le conduisirent jusqu'à Eckbar-Abad, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Visir avoit envoyés au-devant de

lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner la fatigue, jufqu'à Fibet, Bourg voifin de Dehli, où Nizam-ul-Mulk fe trouvoit alors campé. On le fit defcendre chez ce Miniftre, qui, étant ami du Vifir, embraffa fon fils & lui baifa le front. Bien-tôt le Vifir même, amené par fon impatience, lui fit les mêmes careffes, en verfant des larmes de joie. Enfuite ils s'affirent tous trois fur le même fofa, & mangerent enfemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pat capable de faire ouvrir les yeux au Vifir; ou du moins que celui qu'il prenoit pour fon fils, n'aidât point alors à le détromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Vifir fe rendit à la Capitale, y conduifit le jeune homme à fon Palais, & le fit entrer auffi-tôt dans le Harem, pour ne pas laiffer fa mere plus long-temps dans l'impatience.

Cette Dame ne penfa point à fe voiler pour fon fils. Elle le reçut à vifage découvert. Elle examina fa phyfionomie & fa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement femblable à Bedreddin, elle voulut diffiper tous les doutes, en examinant un endroit de fon corps où

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

elle lui connoissoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, sa confusion & son repentir furent extrêmes. Ce n'est pas mon fils, s'écria-t-elle. Qu'on le fasse sortir sur le champ. Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit point le fils du Visir. Il nomma son véritable pere, & se plaignit qu'on eût refusé de le croire, avant cet éclaircissement. Ainsi le résultat d'un examen trop exact troubla toute la joie de la Maison. Le Visir, confus de sa méprise, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue d'introduire un homme de cet âge dans son Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour son fils. Mais toutes ses offres ne purent lui faire obtenir cette satisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit un libertin d'honnête naissance, fit admirer son obstination à rejetter la fortune : & son pere, informé de sa conduite, vint le reclamer avec des transports de joie (33).

Cet événement n'est pas sans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romanesque, le témoignage de Mr Otter suffit pour lui donner de la vraisemblance.

(33) Otter, *ubi supra*, pages 126 & précédentes.

§ IV.

Forces & richesses des grands Mogols.

LE prodigieux nombre de troupes, que ces Monarques ne cessent point d'entretenir à leur solde, en font, sans comparaison, les plus redoutables Souverains des Indes (34). On croit faussement en Europe, que leurs Armées sont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des combattans. C'est moins le courage qui manque à cette milice, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir des armes. Elle seroit fort inférieure à la nôtre, par la discipline & l'habileté : mais, de ce côté même elle surpasse toutes les autres nations Indiennes ; & la plûpart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces Conquérans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs troupes,

(34) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ses forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, on croit devoir employer ici quelques endroits de sa Description, avec le soin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugeta propre à l'enrichir.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

qu'Eckbar, & Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur Empire, & que le dernier a si long-temps rempli tout l'Orient de la terreur de son nom.

Trois ordres de Milice Mogole.

On peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la milice de ce grand Empire. Le premier est composé d'une Armée toujours subsistante, que le Grand-Mogol entretient dans sa Capitale, & qui monte la garde chaque jour devant son Palais; le second, des troupes qui sont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire; & le troisieme, des troupes auxiliaires, que les Rajas, Vassaux de l'Empereur, sont obligés de lui fournir.

L'armée, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que soit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie; sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales résidences des Grands-Mogols, sont toujours remplies. Aussi lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps deserts, dont une grosse armée seroit sortie. Tout suit la Cour; & si l'on excepte le quartier des Banians, ou des gros Né-

gocians, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Esclaves, & de petits Marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre les mêmes services que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les Corps militaires est celui des *quatre mille Esclaves de l'Empereur*, qui est distingué par ce nom, pour marquer son dévouement à sa personne. Leur Chef qui se nomme le Daroga, est un Officier de considération, auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats, qu'on admet dans une troupe si relevée, sont marqués au front. C'est delà qu'on tire les Mansebdars & d'autres Officiers subalternes, pour les faire monter par dégrés jusqu'au rang d'Omhras de guerre; titre, qui répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux (35).

Corps des quatre mille Esclaves.

Les Gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & de la masse de fer, composent aussi trois différentes Compagnies, dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye

Gardes des trois masses.

(35) Voyez ci-dessus dans l'article de Bernier, la curieuse Description d'un camp Mogol.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

est plus grosse, & leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces Corps sont remplis de soldats d'élite, que la valeur a rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelques-unes de ces troupes, & s'y être distingué, pour s'élever aux Dignités de l'Etat. Dans les armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui régle les prééminences; & souvent le fils d'un Omhra se voit confondu dans les derniers dégrés de la milice. Aussi ne reconnoît-on guere d'autre Noblesse, parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques descendans de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

Dénombrement des Troupes qui sont toujours sur pied.

En général, lorsque la Cour réside dans la ville de Dehli, ou dans celle d'Agra, l'Empereur y entretient, même en temps de paix, près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie, & de trente mille d'infanterie; regle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du Mogol, où les gens de pied sont toujours au double

des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours, dans Agra, une petite armée sur pied : la premiere, c'est qu'en tout temps on y conserve le thrésor de l'Empire ; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les Paysans du District, gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

La Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor ; mais lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y entretient toujours douze mille hommes de cavalerie, & de l'infanterie à proportion. Dans la Province d'Asmire, il paye constamment six mille cavaliers de garnison ; dix mille dans celle de Guzarate ; sept mille dans celle de Malway ; sept mille dans celle de Patano ; six mille dans celle de Multan. L'armée, qui défendoit la Province de Kaboul avant l'invasion de Nadir-Chah, étoit toujours assez nombreuse, pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux, que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de Tata, de Bokas, d'Ureka & de Kachemire, n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

On en compte huit mille dans la Province de Dekan ; sept mille dans celle de Barar ; six mille dans celle de Brampour ; cinq mille dans celle de Baglana ; quatre mille dans celle de Ragi-Mohol, & six mille dans celle de Nandé. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb, les Royaumes de Bengale, d'Ugen, de Visapour & de Golkonde, ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale, qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-de-là du Gange, & de l'autre au Royaume d'Arrakan, & à la ville de Chatigam, a besoin d'un plus grand nombre de soldats pour sa défense. On y entretient constamment une armée de quarante mille chevaux. Ugen, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu des plus puissans Rajas, & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'armée, ou la garnison du Visapour, n'est pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où sont les mines de diamans, est de vingt mille chevaux, & celle du Carnate, à-peu-près du même nombre, pour tenir, dans le respect, quantité de petits Rois, qui ne sont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand-Mogol, dans leurs propres Etats.

Si ce grand nombre de soldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la solde du Prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'Etat, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Vicerois & sur les troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulevemens sont impossibles : mais aussi-tôt que les Princes du sang se révoltent contre la Cour, ils trouvent souvent, dans les troupes de leur Souverain, de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le thrône ; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en sa faveur, toutes les forces que Cha-Jehan son pere entretenoit pour sa défense. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre lesquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle sert à faire subsister, de leurs revenus, une bonne partie de ses Sujets. Les troupes auxiliaires que les Rajas sont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indoustan (36) ; mais elles ne sont

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Observation sur cette nombreuse Milice.

Troupes auxiliaires.

(36) Voyez ci-dessus la Description Géographique, où l'on rapporte le nombre & les forces de ces Rajas.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

employées ordinairement que dans les guerres, & moins par nécessité que par grandeur (37).

(37) Il faut se souvenir que toutes les troupes qu'on a nommées sont constamment sur pied; car dans les besoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de Guzarate, assure Mandeslo, peut fournir seule quatre-vingt dix mille chevaux; celle d'Orixa, quatre-vingt mille, & celle de Dehly, cent cinquante mille. *Tome I*, *p.* 123. Toute cette cavalerie, dit le même Voyageur, est distribuée en divers Régimens, dont les uns sont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne sont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres sont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux; & la dignité de ceux qui les commandent est proportionnée au nombre. Mandeslo donne un détail curieux de l'armée que Cha Choram ou Corone, fils du grand Mogol, commandoit alors dans la guerre contre Chan Khan. Elle étoit composée d'environ cent cinquante mille hommes, en quatre corps de cavalerie, sans y comprendre les éléphans, les chameaux, les mulets & les chevaux de bagage. Le premier étoit commandé par Scha-Ast-Khan, fils d'Asaph-Khan, & composé de douze Régimens.

Ceux de Scha Ast-Khan,	5000 chevaux.
Sadoc-Khan,	300
Mirsa Yedt Madaffer,	300
Giafer-Khan,	2500
Godia-Saber,	200
Seid Jaffer,	2100
Jafter Khan,	1000
Mahmud Khan,	1000
Alavardi-Khan,	2000
Safdel-Khan-Badari,	700
Mirsa-Seer Seid,	500
Baaker Khan,	500

On y joignit quatre mille six cens Mansebdars, distribués en plusieurs Compagnies franches. Tout ce corps montoit à 32900 chevaux.

Le second corps, commandé par Eradet-Khan, étoit composé de treize Régimens.

Des armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'Em-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Eradet-Khan,	4000 chevaux.
Ran-Douda,	1000
Dorkadas,	1200
Kerous,	1200
Ram-Tchaud Harrak,	1200
Mustafa-Khan,	1000
Jakoul-Khan,	2000
Killosy,	3000
Sidir-Fakir,	1000
Ecka-Berkendas,	1000
Jogi Rasgi,	7000
Teluck Tchaud,	400
Jakoet-Beg,	400

Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux. Aganour, Chabonec-Kan, Babou-Khan, Seid-Kamel, Siddi-Ali, & Sadaed-Khan en commandoient chacun cinq cens. En tout, 28000.

Le troisieme corps, commandé par Raja-Jesseing, avoit les Régimens suivans :

Raja Jesseing,	3000 chevaux.
Raja Bideldas,	3000
Oderam,	3000
Raja Biemsor,	2000
Madozin,	1000
Raja-Ros Affou,	1000
Badouria-Raja-Bhoozo,	1000
Raja Kristensing,	1000
Raja-Sour,	1000
Raja-Chetersing,	500
Wauroup,	500
Raja-Odasing,	5000

Plusieurs Rajas inférieurs commandoient 4500 chevaux en differentes Compagnies.

Total 26500

Le quatrieme corps, qui demeura près de l'Empereur à Brampour pour la sûreté de sa personne, étoit composé de vingt trois Régimens :

Hadys & Berken-Dasse,	15000 chevaux.
Asaph Khan,	5000
Rautaui,	4000

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

pire, procurent ordinairement de la sûreté aux Frontieres, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantassins. Ce sont les espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plûpart des ordres qui passent dans les Provinces.

Armes de la Cavalerie Mogole.

Les armes offensives des Cavaliers Mogols, sont l'arc, le carquois, chargé de quarante on cinquante fleches,

Vasir Khan,	3000 chevaux.
Mabot-Khan,	3000
Godia-Abdul-Hessen,	3000
Aftel-Khan,	2000
Serdan-Khan,	2000
Raja-Jessing,	2000
Feddey-Khan,	2000
Jesser,	1000
Mockly-Khan,	1000
Serif-Khan,	1000
Seid-Allem,	1000
Amiral,	1000
Raja-Ramdas,	1000
Torc - Taes-Khan,	1000
Mir-Jemla,	1000
Mirsa-Abdulac,	500
Mahmud Khan,	500
Mirsa-Maant-Cher,	500
Ghavaes-Khan,	1000
Moried-Khan,	1000

Plusieurs Ombras commandoient encore dix mille chevaux en differentes Compagnies.

Total 6250

le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimetere d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défensives, ils ont l'écu, espece de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la fleche, une pique de dix ou douze pieds, qu'ils emploient au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais ils s'en trouvent fort peu qui se servent de casques, parce que rien ne feroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arriere-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'arsenaux, chaque Chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses Soldats. De-là vient le mêlange de leurs armes, qui souvent ne sont pas les mêmes dans chaque Corps. C'est un désordre qu'Aureng-Zeb avoit

entrepris de réformer. Mais l'arſenal particulier de l'Empereur eſt d'une magnificence éclatante ; ſes javelines, ſes carquois, & ſur-tout ſes ſabres, y ſont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuſes. Il prend plaiſir à donner lui-même des noms à ſes armes. Un de ſes cimeteres s'appelle *Alam-Guir*, c'eſt-à-dire, le Conquerant de la Terre. Un autre *Fate-Alam*, qui ſignifie le Vainqueur du Monde. Tous les Vendredis au matin, le Grand-Mogol fait ſa priere dans ſon arſenal, » pour demander à Dieu, » qu'avec ſes ſabres il puiſſe remporter des victoires, & faire reſpecter » le nom de l'Eternel à ſes ennemis.

Arſenal du grand Mogol.

Ses écuries.

Ses écuries répondent au nombre de ſes ſoldats. Elles ſont peuplées d'une multitude prodigieuſe de chevaux & d'éléphans. Le nombre de ſes chevaux eſt d'environ douze mille, dont on ne choiſit, à la vérité, que vingt ou trente pour le ſervice de ſa perſonne. Le reſte eſt pour la pompe, ou deſtiné à faire des préſens. C'eſt l'uſage des Grands-Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le moindre ſervice. On fait venir tous ces chevaux de Perſe, d'Arabie, & ſur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on

élevé aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit considerable pour les Douanes de l'Empire, qui font payer vingt cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince, & le reste se vend à ceux qui par leur emploi sont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer dans plusieurs relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays si chaud, on ne recueille guere de fourage, que sur le bord des rivieres. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les éléphans sont tout à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens, pour lui servir de monture, sous de grands Porches bâties exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands (38) animaux

Elephans des Mogols.

(38) Tels que *Memune-abareck*, qui signifie celui qui marche gravement. *Del-Singar*, c'est-à-dire, terreur des armées, &c. Les chevaux reçoivent aussi des noms. Hawkins ne compta que trois cens éléphans pour la monture de l'Empereur. Mais il parle

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

maux. Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a sur le dos un thrône éclatant d'or & de pierreries précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du thrône, qui porte le nom d'Aureng-Gas, c'est-à-dire, Capitaine des éléphans, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de tymbales, de trompettes & de banieres. Il a triple paye pour sa dépense. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner ; deux, qui attachent ses chaînes ; deux, qui lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire ; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le peuple ; deux, qui allument des feux d'artifice devant ses yeux,

d'un grand nombre d'autres, que Terri fait monter à quatorze mille, & qui sont entretenus dans les maisons des Grands, auxquels l'Empereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux ne dépensent ; car ils coutent environ dix écus par jour, en sucre, en beurre, en graines, & en cannes de sucre. On ne ménage rien pour les entretenir ; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit risque de perdre sa fortune. *Havvkins, page 1. Terri, page 15.*

pour l'accoutumer à cette vûe; un pour ôter sa litiere, & lui en fournir de nouvelle; un autre enfin pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces éléphans du Palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faisant attaquer des lions & des tigres. Le manége qu'on leur fait faire, pour enfoncer les portes des villes a quelque chose de fort militaire.

Leur artillerie.

L'artillerie de l'Empereur est nombreuse; & la plûpart des pieces de canon, qu'il emploie dans ses armées, sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne sçauroit douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes, long-temps avant les conquêtes de Timur-Berg. C'est une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le temps qu'ils en étoient les maîtres. Chaque piece est distinguée par son nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les canoniers de l'Empire étoient Européens; mais le zele de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à son service. On ne voit

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

plus guere à cette Cour, d'autres Fran-guis que des Médecins ou des Orfé-vres. On n'y a que trop appris à se paf-fer de nos canoniers, & de presque tous nos Artistes.

Revenus & richesses de l'Empire.

Une Cour si puissante & si magni-fique ne peut fournir à ses dépenses, que par des revenus proportionnés. Mais, quelqu'idée qu'on ait pu pren-dre de son opulence, par le dénom-brement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Sou-verain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du Grand-Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond seroit fertile, mais de-meure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans l'Indoustan, à faire valoir son propre domaine. C'est un mal qui suit naturellement du despotisme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Ek-bar, pour y remédier, & mettre quel-que réformation dans ses Finances, cessa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme

Les Terres sont mal cultivées.

plus ou moins forte, ſuivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne ſont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers ſubalternes. La difficulté conſiſte à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent ſe charger du travail de la culture, toujours ſans profit, & ſeulement pour leur nourriture. C'eſt avec violence qu'on attache les Payſans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuſes méthodes ſervent à dépeupler inſenſiblement les les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Produit du Commerce.

Mais l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, ſupplée avantageuſement au défaut de la culture, & multiplie ſans ceſſe les thréſors du Souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'éxagération, comme la plûpart des Voyageurs, l'Indouſtan eſt comme l'abîme de tous les thréſors qu'on tranſporte de l'Amérique dans le reſte du monde. Tout l'argent du Mexique, dit il, & tout l'or du Perou, après avoir circulé

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

quelque temps dans l'Europe & dans l'Asie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus sortir. On sçait, continue-t-il, qu'une partie de ses thrésors se transporte en Turquie, pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie ils passent dans la Perse par Smyrne, pour le payement des soies qu'on y va prendre. De la Perse, ils entrent dans l'Indoustan, par le Commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Bassora, & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaisseaux des Compagnies de Commerce. Presque tout l'argent, que les Hollandois tirent du Japon, s'arrête sur les terres du Mogol. On trouve son compte à laisser son argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indoustan tire quelque chose de l'Europe & des autres Régions de l'Asie. On y transporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade & des éléphans, de l'Isle de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie, &c. Mais la plûpart des Marchands payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les Vaisseaux sur lesquels ils ont

apporté leurs effets. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indoustan, & n'en a presque point pour en sortir (39).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Réflexion de Bernier.

Bernier ajoute une réflexion singuliere. Malgré cette quantité presqu'infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort point, il est surprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut disconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent sans cesse, les ouvrages d'orfevrerie, & surtout les dorures, n'y consument une assez grande partie des especes : mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses, qui les portent à déposer leur argent dans la terre, & à faire disparoître les thrésors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indoustan, au sein de la terre, dont on l'avoit tirée dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des especes dans l'Empire du Mogol, c'est la conduite ordinaire de

(39) Lettre de Mr Bernier à Mr Colbert, au Tome II. de ses Mémoires.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

la Cour. Les Empereurs amassent de grands thrésors ; & quoiqu'on n'ait accusé que Cha Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer dans des caves souterraines une abondance d'or & d'argent, qu'ils croyent pernicieuse entre les mains du Public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les thrésors du Souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voie du Commerce, va fondre comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en sort guere que dans les plus pressans besoins de l'Etat ; & l'on doit conclure que Nadir Chah n'avoit pas réduit le Grand-Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de Mr Otter, il eut enlevé plus de dix sept cens millions à ses Etats.

Revenus fixes du grand Mogol.

L'Auteur, qu'on fait profession de suivre dans cet article, donne une liste des revenus de ce Monarque ; tels qu'ils étoient en 1697, tirée des archives de l'Empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut se souvenir qu'un kiurour vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, suivant l'évaluation de Mr Otter, environ quarante

cinq sous de France. Il faut remarquer aussi que tous les Royaumes, dont l'Empire est composé, se divisent en Sarkars, qui signifie Provinces, & que les Sarkars se divisent en Parganas, c'est-à dire, en Gouvernemens particuliers.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Le Royaume de Dehli a, dans son Gouvernement général, huit Sarkars & deux cens vingt Parganas, qui rendent un kiurour, vingt cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans son enceinte, quatorze Sarkars & deux cens soixante & dix huit Parganas. Ils rendent deux kiurours, vingt deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq Sarkars & trois cens quatorze Parganas, qui rendent deux kiurours, trente trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Asmire, dans ses Sarkars & ses Parganas, paye deux kiurours, dix neuf leuks & deux roupies.

Guzarate, divisé en neuf Sarkars & dix neuf Parganas, donne deux kiurours, trente trois leuks & quatre-vingt quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze Sarkars

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

& deux cens cinquante petits Parganas, ne rend que quatre-vingt dix neuf leuks, ſix mille deux cens cinquante roupies.

Bear compte huit Sarkars & deux cens quarante cinq petits Parganas, dont l'Empereur tire un kiurour, vingt & un leuks & cinquante mille roupies.

Multan qui ſe diviſe en quatorze Sarkars & quatre vingt ſeize Parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt cinq mille roupies.

Kaboul, diviſé en trente cinq Parganas, rend trente deux leuks & ſept mille deux cens cinquante roupies.

Tata paye ſoixante leuks & deux mille roupies. Tata donne ſeulement vingt quatre leuks.

Urecha, quoiqu'on y compte onze Sarkars & un aſſez grand nombre de Parganas, ne paye que cinquante ſept leuks & ſept mille cinq cens roupies.

Kachemire, avec ſes quarante ſix Parganas, ne rend que trente cinq leuks & cinq mille roupies.

Illavas donne ſoixante & dix ſept leuks, & trente huit mille roupies.

Le Dekan, qu'on divise en huit Sarkars & soixante & dix neuf Parganas, paye un kiurour soixante deux leuks & quatre-vingt mille sept cens cinquante roupies. DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Barar compte dix sarkars & cent quatre-vingt onze petits Parganas, qui rendent un kiurour cinquante huit leuks & sept mille cinq cens roupies.

Candish rend, au Mogol, un kiurour, onze leuks & cinq mille roupies.

Nande ne paye que soixante & douze leuks.

Baglana, divisé en quarante trois Parganas, donne soixante huit leuks & quatre-vingt cinq mille roupies.

Le Bengale rend quatre kiurours. Ugen, deux kiurours. Ragi-Mohol, un kiurour & cinquante mille roupies.

Le Visapour paye à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiurours.

Golkonde, & l'autre partie de Carnate, payent aussi cinq kiurours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt sept millions cent quatre-vingt quatorze mille roupies.

Outre ces revenus fixes, qui se ti- Revenus casuels.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

rent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'Empire est une autre source de richesses pour l'Empeur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens Idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites de ces anciens Habitans de l'Indoustan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguisement 2°. Toutes les marchandises que les Négocians Idolâtres font transporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, est encore la matiere d'un tribut. 4°. Le Fermier de la mine de diamants paye à l'Empereur une très grosse somme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de mer, particuliérement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoies qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports situés sur les bords du Gange, produisent de

gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'armée sont souvent réduites à des pensions modiques, & que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas sont assez considérables, pour tenir place entre les principaux revenus du Grand-Mogol.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Emploi annuel d'une partie de ces thrésors.

Ce casuel de l'Empire égale à-peu-près, ou surpasse même les immenses richesses que l'Empereur tire des seuls fonds de terre de son Domaine. On seroit étonné d'une si prodigieuse opulence (40), si l'on ne consideroit

(40) Joignons à cet article quelques remarques de Mandeslo, dont on a vû qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palai d'Agra une grosse tour dont le toît est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme en huit grandes voutes remplies d'or, d'argent & de pierres précieuses. On l'assura que le grand Mogol qui regnoit de son temps, avoit un thrésor dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoûte est beaucoup plus positif » Je suis assez heu» reux, dit il, pour avoir » entre les mains l'inven» taire du thrésor qui fut » trouvé après la mort de » Cha-Ekbar, tant en or & » en argent monoié, qu'en » lingots & en barres, en » or & argent travaillés, en

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

qu'une partie de ces thrésors sort tous les ans de ses mains & recommence

» pierreries, en brocards » & autres étoffes, en por- » celaines, en manuscrits, » en munitions de guerre, » armes, &c. : inventaire » si fidele, que j'en dois la » communication aux Le- » cteurs.

» Ekbar avoit fait battre » des monnoies, de vingt » cinq, de cinquante & de » cent toles jusqu'à la va- » leur de six millions neuf » cens soixante & dix mil- » le massas, qui font qua- » tre-vingt mille roupies. » Il avoit fait battre cent » millions de roupies en » une autre espece de mon- » noie qui prirent de lui » le nom de roupies d'Ek- » bar, & deux cens trente » millions d'une monnoie » qui s'appellent Paises, » dont trente font une » roupie.

» En diamans, rubis, » émeraudes, saphirs, per- » les, & autres pierreries, » il avoit la valeur de soi- » xante millions vingt mil- » le cinq cens vingt & une » roupies. En or façonné, » sçavoir en figures & sta- » tues d'éléphans, de cha- » meaux, de chevaux & » autres ouvrages, la va- » leur de dix neuf mil- » lions six mille sept cens » quatre vingt cinq rou- » pies. En meubles & vais- » selle d'or, la valeur d'on- » ze millions sept cens » trente trois mille sept » cens quatre-vingt dix » roupies. En meubles & » ouvrages de cuivre, cin- » quante & un mille deux » cens vingt cinq roupies. » En porcelaine, vases de » terre sigillée & autres, la » valeur de deux millions » cinq cens sept mille sept » cens quarante sept rou- » pies. En brocards, draps » d'or & d'argent, & au- » tres étoffes de soie & de » coton de Perse, de Tur- » quie, d'Europe & de » Guzarate, quinze mil- » lions cinq cens neuf mil- » le neuf cens soixante dix » neuf roupies. En draps » de laine d'Europe, de » Perse & de Tartarie, » cinq cens trois mille deux » cens cinquante deux rou- » pies. En tentes, tapisse- » ries & autres meubles, » neuf millions neuf cens » vingt cinq mille cinq » cens quarante cinq rou- » pies. Vingt quatre mille » Manuscrits, ou Livres » écrits à la main, & si ri- » chement reliés, qu'ils » étoient estimés six mil- » lions quatre eens soixan- » trois mille sept cens rou- » pies. En artillerie, pou- » dre, boulets, balles & au- » tres munitions de guerre, » la valeur de huit millions » cinq cens soixante quin-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

à couler sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les libéralités du Souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Paysans qui labourent pour lui sont nourris à ses frais; & la plus grande partie des Artisans des villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du thrésor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur Maître (41).

» ze mille neuf cens soixante & onze roupies. » En armes offensives & » défensives, comme épées, » rondaches, piques, arcs, » fleches, &c., la valeur » de sept millions cinq cens » cinquante cinq mille cinq » cens vingt cinq roupies. » En selles, brides, étriers » & autres harnois d'or & » d'argent, deux millions » cinq cens vingt cinq mil» le six cens quarante huit » roupies. En couvertures » de chevaux & d'élé» phans, brodées d'or, » d'argent & de perles, » cinq millions de rou» pies. Toutes ces sommes ensemble ne faisant que celle de trois cens quarante huit millions deux cens vingt six mille roupies, elles n'approchent point des richesses de l'arriere-petit-fils d'Eckbar, que Mandeslo trouva sur le thrône, ce qui confirme que le thrésor des grands Mogols grossit tous les jours. *Mandeslo, Tome I, pages* 119 *& suivantes.*

(41) Tout ce détail est tiré de Bernier, de Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise & des Lettres édifiantes.

§ V.

Gouvernement & Police de l'Indouſtan.

Principes de l'adminiſtration.

RIen n'eſt plus ſimple que les reſſorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain ſeul en eſt l'ame. Comme ſa Juridiction n'eſt pas plus partagée que ſon Domaine, toute l'autorité réſide uniquement dans ſa perſonne. Il n'y a proprement qu'un ſeul Maître dans l'Indouſtan. Tout le reſte des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Eſclaves.

Office du Miniſtre & des Sécretaires d'Etat.

A la Cour, les affaires de l'Etat ſont entre les mains de trois ou quatre Omhras du premier ordre, qui les reglent ſous l'autorité du Souverain. L'Itimad-ud-Deoulet (42), ou le premier Miniſtre, tient auprès du Mogol le même rang que le Grand Viſir occupe en Turquie. Mais ce n'eſt ſouvent qu'un titre ſans emploi & une dignité ſans fonction. L'Empereur choiſit quelquefois pour Grand Viſir un homme ſans expérience, auquel il ne laiſſe que les appointemens de ſa charge. Tantôt c'eſt un Prince du Sang Mogol, qui s'eſt aſſez bien conduit pour mériter qu'on

(42) On ſuit l'orthographe de Mr Otter.

le laiſſe vivre juſqu'à la vieilleſſe. Tantôt c'eſt le pere d'une Reine favorite, ſorti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe ſur les deux Sécretaires d'Etat. L'un raſſemble les thréſors de l'Empire, & l'autre les diſpenſe. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les Troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troiſieme Officier des Finances, mais d'une moindre conſideration que les Sécretaires d'Etat, eſt chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au ſervice du Prince; commiſſion lucrative, mais odieuſe. Au reſte, on n'arrive à ces poſtes éminens de l'Empire que par la voie des armes. C'eſt toujours d'entre les Officiers d'armée que ſe tire également, & les Miniſtres qui gouvernent l'Etat & les Généraux qui conduiſent les troupes. Lorſqu'on a beſoin de leur entremiſe auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les préſens à la main. Mais cet uſage vient moins de l'avarice des Omhras que du reſpect des Cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'eſſentiel eſt de ne

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Comment on ſe préſente à eux.

pas se présenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Ordre établi pour le gouvernement militaire.

Si l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses troupes, le commandement des armées est confié à quelqu'un des Princes du Sang ou à deux Généraux choisis par le Souverain ; l'un du nombre des Omhras Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire sont commandées par l'Omhra. Les troupes auxiliaires n'obéissent qu'aux Rajas de leur Nation. Ekbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre suivant, qui s'observe depuis son regne. Il voulut que tous les Officiers de ses troupes fussent payés sous trois titres différens. Les premiers sous le titre de douze mois ; les seconds, sous le titre de six mois ; & les troisiemes, sous celui de quatre. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un Mansepdar, c'est-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, sa paye monte par an à sept cens cinquante roupies, car on ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on assigne par mois la même paye au second titre, en reçoit par an trois cens soixante & quinze. Celui dont la paye n'est qu'au troisieme titre, n'a par an

Difference de la paye des Officiers.

que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce réglement est d'autant plus bisarre, que ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Mais, suivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent se donner un air de grandeur en faisant concevoir que l'inégalité du salaire vient de celle des services. D'ailleurs, lorsqu'ils ordonnent la pension d'un Mansepdar, ils ne se serve jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui est une petite monnoie, assez rare dans le Commerce, & dont quarante font une roupie. Ainsi en honorant un Officier d'une pension de mille roupies; je lui assigne, dit l'Empereur, cinquante mille dams d'appointemens : emphase d'expression qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la maniere Espagnole de compter par Maravedis.

Cette difference forme les degrés du rang.

Lorsque la pension d'un Officier de l'armée, ou de la Cour, monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre (43), il quitte l'ordre des Mansepdars pour prendre la qualité d'Omh-

(43) C'est ce qui s'appelle un Azari-Omarhao.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

ra. Ainſi ce titre de grandeur eſt tiré de la paye qu'on reçoit. On eſt obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cens cinquante cavaliers pour le ſervice du Prince. La penſion de cinquante mille roupies ne ſuffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une ſi groſſe Compagnie ; car l'Omhra eſt obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier : mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il aſſigne, à l'Officier, quelques rerres de ſon Domaine. On lui compte la dépenſe de chaque cavalier, à dix roupies par jour : mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omhras, pour faire cultiver, produiſent beaucoup au-delà de cette dépenſe.

Appointemens des premiers Omhras.

Les appointemens de tous les Omhras ne ſont pas égaux. Les uns ont deux azaris de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques uns cinq ; & ceux du premier rang en reçoivent juſqu'à ſix ; c'eſt-à-dire, qu'à tout prendre la penſion annuelle des principaux peut monter juſqu'à trois millions de roupies. Auſſi leur train eſt magnifique ; & la cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites armées. On a vû quelquefois ces Omhras devenir redoutables au Souverain. Mais

Descript. de l'Indoustan.

c'eſt un réglement d'Ekbar, auquel ſes inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement ſix Omhras de la groſſe penſion, l'Himad-ud-Deoulet, les deux Sécretaires d'Etat, le Viceroi de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des ſimples Cavaliers & du reſte de la Milice, leur paye eſt à la diſcrétion des Omhras qui les levent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il eſt mal obſervé. On ſe contente de leur faire tous les mois quelque diſtribution d'argent, & ſouvent on les oblige d'accepter, en payement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omhras ont quittés. C'eſt par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands thréſors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

Adminiſtration de la Juſtice Civile.

La Juſtice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du Grand-Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des Villes & des ſimples Bourgades, font préciſément dans le lieu de leur Juriſdiction, ſous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait Agra ou dans

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Dehli ; c'eſt-à-dire, que par des Sentences qu'ils prononcent ſeuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque Ville a néanmoins ſon Kutual & ſon Cadi, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers ſont libres de ne pas s'adreſſer à ces Tribunaux ſubalternes ; & le droit droit de tous les Sujets de l'Empire eſt de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de ſa réſidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les villes de leur dépendance. Le Kutual fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prevôt. Sous Aureng-Zeb, obſervateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui diſtilloient de l'Arrack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des déſordres domeſtiques de toutes les familles, des querelles & des aſſemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la ville, un prodigieux nombre d'Eſpions, dont les plus redoutables ſont une eſpece de valets publics, qui ſe nomment Alarcos. Leur office eſt

Office du Kutual.

est de balayer les maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves, & font leur rapport au Kutual. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la campagne comme à la ville. Sa vigilance & son zele ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des Soldats en campagne & des Emissaires déguisés dans les villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

La Jurisdiction du Cadi ne s'étend guere au de-là des matieres de Religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges subalternes, de prononcer des Sentences de mort, sans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Vicerois des Provinces; &, suivant les Statuts d'Ekbar, ces Juges suprêmes doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Office du Cadi.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

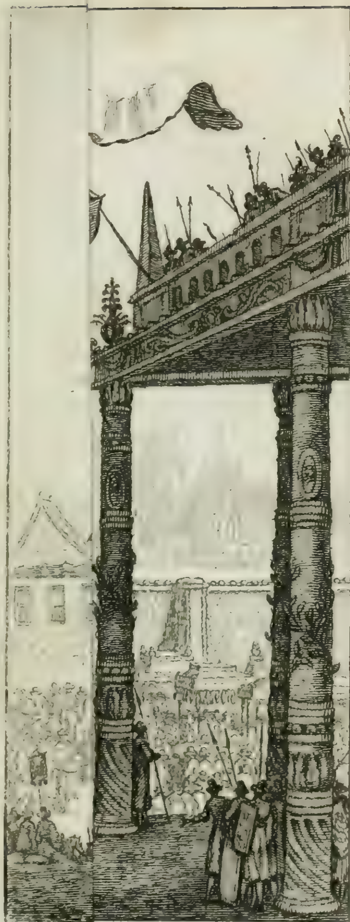
Quoique diverſes explications, répandues dans les articles précédens, ayent déja pu faire prendre quelqu'idée de la majeſtueuſe forme de cette juſtice Impériale, on croit devoir en raſſembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidele (*).

Deſcription de l'Amkas.

Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'Amkas, qui m'a ſemblé quelque choſe de royal. C'eſt une grande Cour quarrée, avec des arcades qui reſſemblent aſſez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-deſſus, & qu'elles ſont ſéparées les unes des autres par une muraille; de ſorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour paſſer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui eſt au milieu d'un des côtés de cette Place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme Nagar Kanay, parce que c'eſt le lieu où ſont les trompettes, ou plutôt les haubois & les tymbales, qui jouent enſemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'eſt un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y eſt pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant

Effet de la Musique Mogole ſur Bernier.

(*) Bernier.



T. X. N.° III.



T. X N.° III.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

de tymbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle Karna, ſont longs d'une braſſe & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des tymbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une braſſe de diametre. Bernier raconte que dans les premiers temps, cette muſique le pénétroit, & lui cauſoit un étourdiſſement inſupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très agréable, ſur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans ſon lit & de ſa terraſſe. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majeſté. Comme elle a ſes régles & ſes meſures, & que d'excellens Maîtres inſtruits dès leur jeuneſſe, ſçavent moderer & flechir la rudeſſe des ſons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en doivent tirer une ſymphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'oppoſite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au-de-là de toute la cour, s'offre une grande & magnifique ſalle à pluſieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regardent ſur la cour, & dont les piliers & le plat-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

fond font peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui ſépare cette ſalle d'avec le Serrail, on a laiſſé une ouverture ou une eſpece de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'eſt-là qu'Aureng-Zeb ſe montroit au public, aſſis ſur ſon thrône; quelques-uns de ſes fils à ſes côtés, & pluſieurs Eunuques debout, les uns pour chaſſer les mouches avec des queues de Paon, les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ſes ordres. De-là il voyoit en-bas tous les Omhras, les Rajas & les Ambaſſadeurs, debout auſſi ſur un Divan entouré d'un baluſtre d'argent, les yeux baiſſés & les mains croiſées ſur l'eſtomach. Plus loin, il voyoit les Manſebdars, ou les moindres Omhras, de bout comme les autres, & dans le même reſpect. Plus avant, dans le reſte de la ſalle & dans la cour, ſa vûe pouvoit s'étendre ſur une foule de toute ſortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & de-là venoit, à cette ſalle, le nom d'Amkas, qui ſignifie lieu d'aſſemblée, commun aux Grands & aux Petits.

Pendant une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguste scene, l'Empereur s'amusoit d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il faisoit amener aussi quelques éléphans, dont la propreté s'attiroit toujours l'admiration de Bernier. Non seulement, dit-il, leur sale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui descendant du haut de la tête, venoient se joindre vers la trompe. Ils avoient aussi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passoit par-dessus le dos, & plusieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petit éléphans bien parés marchoient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paroissoient fiers de leurs ornemens, & marchoient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivoient devant l'Empereur,

Spectacles que l'Empereur se donne à l'Amkas.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

leur guide, qui étoit assis sur leurs épaules avec un rochet de fer à la main, les piquoit, leur parloit, & leur faisoit incliner un genoux, lever la trompe en l'air, & pousser un espece d'hurlement, que le peuple prenoit pour un Taslim, c'est-à-dire une salutation libre & reflechie. Après les éléphans, on amenoit des gazelles apprivoisées; des nilgaux ou bœufs gris que Bernier croit une espece d'élans; des rinoceros; des bufles de Bengale, qui ont de prodigieuses cornes; des leopards ou des pantheres apprivoisées, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse Usbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lievre & pour le gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs aîles & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omhras faisoient alors passer leur cavalerie en revûe devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts, qu'on apportoit sans entrailles, & fort proprement empaquetés. Les jeunes Omhras s'efforçoient de faire admirer leur force & leur

adreſſe, en coupant d'un ſeul coup, les quatre pieds joints enſemble, & le corps d'un mouton.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Comment il y rend la Juſtice.

Mais tous ces amuſemens n'étoient qu'autant d'intermedes, pour des occupations plus ſérieuſes. Aureng-Zeb ſe faiſoit apporter chaque jour, les Requêtes qu'on lui montroit de loin, dans la foule du Peuple. Il ſe les faiſoit lire. Il faiſoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit ſur le champ leur Sentence. Outre cette Juſtice publique, il aſſiſtoit régulierement, une fois la ſemaine, à la Chambre qui ſe nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ſes deux premiers Kadis, ou Chefs de Juſtice. D'autres fois il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix perſonnes du Peuple, qu'un vieil Officier lui préſentoit.

Flaterie des Mogols.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande aſſemblée de l'Amkas, c'étoit une flatterie trop baſſe & trop fade, qu'on y voyoit regner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fît lever les mains aux principaux Omhras, en criant *Karamat*, c'eſt-à-dire, merveilles.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Gofel Kanay.

De la falle de l'Amkas, on paffe dans un lieu plus retiré, qui fe nomme le Gofel Kanay (44), & dont l'entrée ne s'accorde pas fans diftinction. Auffi la cour n'eft-elle pas fi grande que celle de l'Amkas: mais la falle eft fpacieufe, peinte, enrichie de dorures, & relevée de quatre ou cinq pieds au-deffus de rez-de chauffée, comme une grande eftrade. C'eft-là que l'Empereur, affis dans un fauteuil, & fes Omhras de bout au-tour de lui, donnoit une audience plus particuliere à fes Officiers, recevoit leurs comptes & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de fe trouver chaque jour au foir à cette affemblée, comme le matin à l'Amkas; fans quoi on leur retranchoit quelque chofe de leur paye. Bernier remarque comme une diftinction fort honorable pour les Sciences, que Dannek-mend Khan, fon Maître, étoit difpenfé de cette fervitude en faveur de fes études continuelles; à la réferve néanmoins du Mercredi, qui étoit fon jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas furprenant que tous les au-

Faveur accordée aux Sciences.

(44) C'eft ce que Rhoe a nommé Gouzalkan. Il n'eft pas aifé de fe déterminer entre deux témoignages d'un poids égal; & c'eft par cette raifon qu'on a pris le parti de les rapporter tous deux.

tres Omhras y fussent assujettis, lorsque l'Empereur même se faisoit une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisoit porter, du moins une fois le jour ; & c'étoit alors qu'il y croyoit sa personne plus nécessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on auroit eu de sa mort, on auroit vû tout l'Empire en désordre, & les boutiques fermées dans la ville.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Pendant qu'il étoit occupé dans cette salle, on n'en faisoit pas moins passer, devant lui, la plûpart des mêmes choses qu'il prenoit plaisir à voir dans l'Amkas ; avec cette difference que la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisoit point la revûe de la cavalerie. Mais, pour y suppléer, les Mansebdars de garde venoient passer devant l'Empereur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du Kours, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons ; deux autres, un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eicdeha* ; d'autres, deux lions ; d'autres, deux mains ; d'autres, des balances, &

Procession du Gusel Kanay.

Descript. de l'Indoustan.

quantité de figures aussi mystérieuses. Cette procession étoit mêlée de plusieurs Gouze-Berdars, ou Portes-Massue, gens de bonne mine, dont on a déja dit que l'office consiste à faire regner l'ordre dans les assemblées.

Bernier voit l'Amkas dans une des plus brillantes fêtes.

Terminons cet article par une peinture de l'Amkas, tel que le même Voyageur eut la curiosité de le voir dans une des principales Fêtes de l'année, qui étoit en même temps celle d'une réjouissance extraordinaire pour le succès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette description, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

Peinture qu'il en fait.

L'Empereur étoit assis sur son thrône, dans le fond de la grande salle. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soie. Son turban étoit de toile d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyoit une grande Topaze orientale, qui n'a rien d'égal au monde, & qui jettoit un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendoit du coup sur l'estomach. Son thrône étoit soutenu par six gros pieds

d'or massif, & parsemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parce qu'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en grand nombre, & que tout le thrône est estimé quatre Kiurours, c'est-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'ouvrage de Cha-Jehan, pere d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierreries, accumulées dans son thrésor, des dépouilles de plusieurs anciens Rajas, & des présens que les Omhras sont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matiere. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, c'étoient deux paons, couverts de pierres précieuses & de perles (*) dont on attribuoit l'invention à un Orfevre François, qui après avoir trompé plusieurs princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faisoit merveilleusement, s'étoit refugié à la Cour du Mogol où il avoit fait sa fortune.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Au pied du thrône, tous les Omhras, magnifiquement vêtus étoient ran-

(*) On a vû que ce thrône fut enlevé par Nadir Chah.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

gés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houpes de soie, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoient couvert de grands tapis de soie très riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour on avoit dressé une tente, qu'on nomme l'*Aspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent, & soutenue par des piliers de différentes grosseurs, tout couverts aussi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chittes, ou toiles pintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les auroit prises pour un parterre suspendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omhra étoit chargé des ornemens de la sienne, & s'étoit efforcé de l'em-

porter par la magnificence. Le troisieme jour de cette superbe fête, l'Empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & plusieurs Omhras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joie, en apprenant que, cette année, l'Empereur pesoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriser les Marchands de soie & de brocard, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magasins dont ils n'avoient pu trouver le débit.

Ancien usage de faire des présens à l'Empereur.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage, qui ne plaît point à la plûpart des Omhras. Ils sont obligés de faire des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concussions, ou dans l'esperance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or, couverts de pierreries; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'est plus simplement un nombre de ces pieces d'or qui valent

Leur richesse.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

une pistole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Jafer-Khan, son Visir, non en qualité de Visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un Bâtiment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt cinq mille de ces pieces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus (45).

Spectacle d'une foire bizarre.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espece de Foire, qui se tient dans le Mehalu ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omhras & des grands Mansebdars sont les Marchandes. L'Empereur, les Princesses & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles voient étalé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on peut rassembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander

(45) *Ibid.* pages 102 & suivantes.

tout ce qu'il achete, ſou à ſou, comme le dernier de ſes Sujets, avec le langage des petits Marchands qui ſe plaignent de la cherté & qui conteſtent pour le prix. Les Dames ſe défendent de même & ce badinage eſt pouſſé juſqu'aux injures. Tout ſe paye argent comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les Princeſſe laiſſent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaiſent. Mais après avoir loué des uſages ſi galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne ſont pas celles des Bazars, mais celle qu'on nomme *Kenchanys*, c'eſt-à-dire, dorées & fleuries, & qui vont danſer, aux Fêtes chez les Omhras & les Manſebdars. La plûpart ſont belles & richement vêtues. Elles ſçavent chanter & danſer parfaitement à la maniere du pays. Mais comme elles n'en ſont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus ſérieux que ſes Prédéceſſeurs, abolit l'uſage de les admettre au Serrail; &, pour en conſerver quelque reſte, il permit ſeulement qu'elles vinſſent tous les Mercredis lui faire de loin le ſalam, ou la révérence, à l'Am-

Aureng-Zeb abolit un uſage indécent.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Histoire de Bernard Medecin François.

kas (46). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu si familier, qu'il faisoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit, par jour, dix écus d'appointemens ; mais il gagnoit beaucoup d'avantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omhras, qui lui faisoient des présens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profusion le faisoit aimer de tout le monde, sur-tout des Kenchenys, avec lesquelles il faisoit beaucoup de dépense. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens distingués aux charmes de la jeunesse & de la beauté. Mais sa mere, appréhendant que la débauche ne lui fit perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la perdoit point de vûe. Bernard fut desesperé de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Amkas, & lui faisoit quelques présens, pour la guerison d'une femme du Serrail, il supplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit

Comment il obtient une jeune Danseuse.

(46) *Ibid.* page 148.

amoureux, & qui étoit debout derriere l'assemblée pour faire le salam avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, & l'obstacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'une fille de cet ordre. L'Empereur après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, sans s'embarrasser qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules & qu'il l'emporte. Aussitôt Bernard ne s'embarrassant pas plus des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la Kencheny sur le dos, & sortit chargé de sa proie (47).

Observons que ce fut à Jehan-Guir que le Médecin François en eut l'obligation & qu'Aureng-Zeb, dans le zele qu'il affectoit pour l'Alcoran, n'auroit jamais permis cette liaison d'une Musulmane avec un Chrétien. Bernier paroît persuadé comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Christianisme, mourut sans Religion, & dans le dessein d'en établir une nouvelle qu'il faisoit composer sous sa direction (48).

(47) Pages 144 & précédentes.
(48) P. 151. *V.* ci dessus la fin du Journal de Rhoe.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

§ VI.

Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan.

DAns un si grand nombre de Provinces qui formoient autrefois differens Royaumes dont chacun devoit avoir ses propres Loix & ses usages, on conçoit que malgré la ressemblance du Gouvernement qui introduit presque toujours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siecles qui se sont écoulés depuis la conquête des Mogols, n'a pû mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainsi la Description de tous les points sur lesquels ils different, seroit une entreprise impossible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jetté quelque jour dans ce cahos, en divisent les Sujets du grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent Maures, & en Payens ou Gentils de differentes sectes. Cette division paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient comme dans les autres parties du monde, c'est la

Division générale des Peuples de l'Indoustan.

Religion qui regle ordinairement les usages.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Le Mahométisme est la Religion dominante.

L'Empereur, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indoustan professent le Mahométisme. Les Gouverneurs, les Commandans & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs doivent être de la même Religion. Ainsi, c'est entre les mains des Mahométans ou des Maures que réside toute l'autorité, non seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous avec beaucoup de zele au progrès de leurs opinions. On sçait que le Mahométisme est divisé en quatre Sectes; celles d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Mogols sont attachés à celle d'Ali, qui leur est commune avec les Persans, avec cette seule difference, que dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens de Hembili & de Maleki, au lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'Ali & de Tzafer-Saduck; opposés les uns & les autres aux Turcs, qui suivent celle de Hanife (49).

Fêtes Mogoles.

La plûpart des fêtes Mogoles sont celles des Persans. Ils célebrent fort solemnellement le premier jour de leur

(49) Mandeslo, Tome I, page 155.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, ſous le nom de Nourou (50), & ſe paſſe en feſtins. Le jour de la naiſſance de l'Empereur eſt une autre ſolemnité pour laquelle il ſe fait des dépenſes extraordinaires à la Cour. On en célebre une au mois de Juin en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y mêle auſſi celle d'Iſmael. L'uſage eſt d'y ſacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent enſuite avec beaucoup de réjouiſſances & de cérémonies. Ils ont encore la fête des deux freres Haſſan & Huſſein, fils d'Ali, qui étant allés par zele de Religion vers la côte de Coromandel, y furent maſſacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixieme jour de la nouvelle Lune de Juillet. Ce jour eſt conſacré à pleurer leur mort. On porte en Proceſſion dans les rues, deux cercueils avec des trophées d'arcs, de fleches, de ſabres & de turbans. Les Maures ſuivent à pied en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns danſent & ſautent autour des cercueils. D'autres eſcriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit ef-

(50) Voyez ci-deſſus l'explication de ce mot dans la Relation de Thomas Rhoe.

frayant. D'autres ſe font volontairement des playes avec des couteaux dans la chair du viſage & des bras, ou ſe la percent avec des poinçons qui font couler leur ſang le long des joues & ſur leurs habits. Il s'en trouve de ſi furieux, qu'on ne peut attribuer leur transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion par celui de leur fureur. Ces proceſſions ſe font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le ſoir, on voit dans la grande Place du Meidan ou du marché des figures de paille ou de papier, ou d'autre ſubſtance legere qui repréſentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tire des fleches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille ſi furieuſement la haine des Maures & leur inſpire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de ſe tenir renfermés dans leurs maiſons. Ceux qui oſeroient paroître dans les rues ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'expoſeroient au riſque d'être maſſacrés, ou de ſe voir tirer des fleches. Les Mogols célebrent auſſi la

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

fête de Pâques au mois de Septembre, & celle de la Confrairie le 25 de Novembre, où ils se pardonnent tout le mal qu'ils se font fait mutuellement.

Mosquées de l'Indoustan.

Les Mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plûpart sont bâties sur des éminences qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quarrées par le bas, & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierre, & sur-tout des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes pendant le Ramadan qui est leur Carême, parce que ses édifices sont fort obscurs. Au-tour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés remplis d'eau. Cenx qui sont sans fossés ou sans rivieres, ont de grandes citernes à l'entrée où les Fideles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues ni de peintures.

Chaque ville a plusieurs petites Mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande qui passe pour la prin-

cipale, où personne ne manque de se rendre tous les Samedis après midi & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour comme en Turquie pour assembler le Peuple, & tient en criant le visage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs qui portent le nom de Mulhas, s'y mettent pour faire les prieres & pour lire quelque passage de l'Alcoran dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubecker, d'Otman & d'Homar (51).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Grande Mosquée de Dehli.

On a vu dans le Journal de Tavernier la Description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir & pour l'entourer d'une belle Place à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée,

(51) Voyages de Gautier Schouten au Tome VII du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pages 1000 & précédentes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

c'est-à-dire, un au frontispice, une autre derriere, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt cinq ou trente degrés de pierres qui regnent autour de l'édifice, à l'exception du derriere qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc qui lui donnent une grace singuliere. Sur le derriere de la Mosquée s'élevent trois grands dômes de front qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays, & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les regles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions

proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge, quoiqu'il ne soit que de pierres très faciles à tailler, & qui s'alterent même avec le temps.

Descript. de l'Indoustan.

C'est à cette Mosquée que l'Empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des Mahométans pour y faire sa priere. Avant qu'il sorte du Palais, les rues par lesquelles il doit passer ne manquent pas d'être arrosées pour diminuer la chaleur & la poussiere. Deux ou trois cens mousquetaires sont en haie pour l'attendre ; & d'autres en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six cavaliers bien montés doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussiere, pour écarter le Peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré, ou dans un thrône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, qui

Faste avec lequel l'Empereur s'y rend tous les Vendredis.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omhras, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en Palekis. Cette marche avoit aux yeux de Bernier un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (52).

Revenus des Mosquées & des Mullahs.

Les revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loyer des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas de revenu fixe: ils ne vivent que des libéralités volontaires des fideles, avec le logement pour eux & pour leur famille dans les maisons qui sont autour des Mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns passent pour sçavans; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la priere. Le Ramadan ou le Carême des Mogols dure trente jours, & commence à la nou-

Office des Prêtres.

(52) Bernier, Tome III, pages 127 & précédentes.

velle Lune de Février. Ils l'obſervent par un jeûne rigoureux qui ne finit qu'après le coucher du Soleil. C'eſt une opinion bien établie parmi eux qu'on ne peut être ſauvé que dans leur Religion. Ils croyent les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plûpart ne toucheroient point aux alimens qui ſont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biſcuit fort ſec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la priere, dans l'eſpace de vingt quatre heures. Ils la font tête baiſſée juſqu'à terre & les mains jointes. L'arrivée d'un Etranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans ſa préſence; & lorſqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Caractere général des Mogols.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manieres polies, & la converſation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement qui n'eſt point ſujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceſte, l'ivrognerie & toutes ſortes de querelles. Mais ils admettent la polygamie; & la plûpart ſont livrés aux plaiſirs des ſens. Quoiqu'ils ſe privent

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Leur figure & leur habillement.

Ils sont moins blancs que basanés ; la plûpart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton qui leur touche au corps & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plûpart d'étoffes rouges rayées & larges par le haut, mais se rétrécissant par le bas : elles sont froncées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert par ses plis à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils sont vêtus à la Persane, avec cette diffe-

rence, que les Mogols paſſent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe ſous le bras gauche, au lieu que les Perſans la paſſent ſous le bras droit, & que les premiers nouent leur ceinture ſur le devant, laiſſent pendre les bouts, au lieu que les Perſans ne font que la paſſer au-tour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Ils ont des ſeripous qui ſont une eſpece de larges ſouliers faits ordinairement de cuir rouge doré. En hyver comme en été, leurs pieds ſont nuds dans cette chauſſure. Ils la portent comme nous portons nos mules, c'eſt-à-dire ſans aucune attache pour les prendre plus promptement, lorſqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de ſouiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête raſe & couverte d'un turban (53) dont la forme reſſemble à celui des Turcs ; d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de ſoie. Ils ſçavent tous le tourner & ſe l'attacher au-tour de la tête, quoiqu'il ſoit quelquefois long de vingt cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures qu'ils nomment Commerbant,

(53) Ils prononcent Tulbant ou Toulbant.

DESCRIPT. DES INDOUS-TAN.

qui leur pendent de chaque côté ſur le ſein. Elles ont au cou de riches colliers ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux qu'elles laiſſent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, ſont ordinairement noirs, & ſe nouent en boucles ſur le dos.

Les femmes de conſidération ne laiſſent jamais voir leur viſage aux Etrangers. Lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles ſe couvrent d'un voile de ſoie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un ſentiment de pudeur & de modeſtie; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'elles traitent l'uſage oppoſé, de baſſeſſe vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait ſouvent connoître que celles qui affectent le plus de ſcrupule ſur ce point, ſont ordinairement aſſez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occaſions de ſoupçonner leur fidélité (55).

Maiſons des Mogols.

Les maiſons des Maures ſont grandes & ſpacieuſes, & diſtribuées en divers appartemens qui ont pluſieurs chambres & leur ſalle. La plûpart ont des toîts plats & des terraſſes, où l'on ſe rend le ſoir pour y prendre l'air.

(55) *Ibid.* page 168.

Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever dans leurs jardins, des tombeaux en pyramide, & d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célebre maison de campagne du Grand-Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chah-Limar*, finit par cette observation : » C'est véritablement une belle & » royale maison : mais n'allez pas croire » qu'elle approche d'un Fontainebleau, » d'un Saint-Germain ou d'un Versail- » les. Ce n'en est pas seulement l'om- » bre. Ne pensez pas non plus qu'aux » environs de Dehli, il se trouve des » Saint-Cloud, des Chantillis, des » Meudons, des Liancours, des Vaux, » &c. ou qu'on y voye même de ces » moindres maisons de simples Gen-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» tilshommes, de Bourgeois & de Mar-
» chands qui sont en si grand nombre
» au-tour de Paris. Les Sujets ne pouvant
» acquérir la propriété d'aucune Terre,
» une maxime si dure supprime nécef-
» sairement cette sorte de luxe (56).

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile mêlées ensemble, & sechées au soleil. On les enduit d'un mêlange de chaux & de fiente de vache qui les préserve des insectes; & par-dessus encore d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a déja fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carrieres, plusieurs villes en sont bâties presqu'entierement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures qui servent de fenêtres, sont même sans vitres; & les portes sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très rare (57).

Magnificence des personnes riches.

Les appartemens des grandes maisons

(56) Bernier, *ubi suprà*, pages 138.

(57) Schouten, pages 190 & suivantes.

offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perſe, en nattes très fines, en précieuſes étoffes, en dorures & en meubles recherchés, parmi leſquels on voit de la vaiſſelle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinairement ſur le jardin; elles y mangent enſemble. Cette dépenſe eſt incroyable pour le mari, ſur-tout dans les conditions élevées; car chaque femme a ſes domeſtiques & ſes eſclaves du même ſexe, avec toutes les commodités qu'elle deſire. D'ailleurs les Grands & toutes les perſonnes riches entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Valets, d'Eſclaves, & ne ſont pas moins attentifs à ſe faire bien ſervir au dedans, qu'à ſe diſtinguer au-dehors par l'éclat de leur cortege. Chaque domeſtique eſt borné à ſon office. Les Eunuques gardent les femmes avec des ſoins qui ne leur laiſſent pas d'autre attention. On voit, au ſervice des principaux Seigneurs, une eſpece de Coureurs, qui portent deux ſonnettes ſur la poitrine, pour être excités par le bruit à courir plus vîte, & qui font régulierement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des chartiers & des

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Leurs femmes & leurs domeſtiques.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

cameliers pour la provision d'eau, des porteurs de Palanquins, & d'autres sortes de valets pour divers usages.

Voitures les plus communes.

Entre plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carosses à l'Indienne, qui sont tirés par des bœufs : mais les plus communes sont diverses sortes de Palanquins, dont la plûpart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retroussent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue piece de bambou, courbé avec art, passe d'un bout à l'autre de cette litiere, & soutient toute la machine dans une situation si ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y est assis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le cours des plus longs voyages. On y peut même avoir avec soi quelques amis, & la plûpart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes : mais ils apportent de grands soins pour les dérober à la vûe des passans.

Comment elles sont portées.

Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage, & les airs de grandeur que le Maître cherche à se donner. Ils vont pieds nuds par des chemins d'une argile dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au

COCHES MOGOLS

TIRÉS PAR DES BŒUFS



T X N'X

travers
sans a
la d
trop d
raiem
par-de
cient
suivent
cede:
au-tea
strume
d'autre
tambo
armes
tentes
pour
metho
dont
le &
ter
que
sortes
tre
ne ga
On fe
mettes
Un c
ses d
man
& q
seat c

travers des broſſailles & des épines, ſans aucune marque de ſenſibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au Palanquin. Ordinairement, il n'y a que deux porteurs par-devant & deux par derriere, qui marchent ſur une même ligne. Les autres ſuivent, pour être toujours prêts à ſuccéder au fardeau. On met avec eux au-tour de la litiere des joueurs d'inſtrumens, des gardes, des cuiſiniers, & d'autres valets, dont les uns portent des tambours & des flutes, les autres des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture eſt toujours difficile & d'une grande dépenſe, ſans compter que rien n'eſt à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq ſous. Quelques-uns même ne gagnent que deux ſous par jour. On ſe perſuadera aiſément qu'ils ne mettent leurs ſervices qu'à ce prix, ſi l'on conſidere que dans toutes les parties de l'Indouſtan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau; & que s'élevant rarement au-deſſus de leur condition, ils apprennent le mé-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

tier de leurs peres, avec l'habitude de la soumiſſion & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang ſupérieur.

Feſtins.

Les Seigneurs & les riches Commerçans ſont magnifiques dans leurs feſtins. C'eſt une grande partie de leur dépenſe. Le maître de la maiſon ſe place avec ſes convives ſur des tapis, où le maître d'Hôtel préſente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des ſieges & des bancs ſur leſquels on peut s'aſſeoir ; mais ils ſe mettent plus volontiers ſur des nattes fines & ſur des tapis de Perſe, en croiſant leurs jambes ſous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils, pour les offrir aux Marchands Européens(58).

Education des enfans.

Dans les conditions honnêres, on envoye les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & ſurtout à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent auſſi les principes des autres Sciences, auxquelles ils ſont deſtinés, telles que la Philoſophie, la Rhétorique, la Medecine, la Poéſie, l'Aſtronomie & la Phyſique. Les Moſquées ſervent d'écoles, & les Mullahs de maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élevent leurs enfans pour la ſervitude, ou

(58) *Ibid.* page 191.

pour la profeſſion des armes, ou pour quelque métier dans lequel ils les croyent capables de réuſſir (59).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Mariages.

Ils les fiancent dès l'âge de ſix à huit ans: mais le mariage ne ſe conſomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou ſuivant l'ordre du pere & de la mere. Auſſi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mene avec beaucoup de cérémonie au Gange ou ſur le bord de quelqu'autre riviere. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouiſſances ſont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propoſitions du mariage, une famille négocie long-temps. Après la concluſion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques ſoirées. On lui porte ſur la tête pluſieurs paraſols. Il eſt accompagné de ſes amis, & d'une ſuite nombreuſe de ſes propres domeſtiques. Ce cortege eſt environné d'une multitude d'inſtrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit parmi eux des danſeurs & tout ce qui peut ſervir à donner plus d'éclat à la fête. Une foule de peuple ſuit ordinairement cette cavalcade. On paſſe dans toutes les grandes rues; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le Ma-

(59) *Ibid.* page 178.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

rié se place sur un tapis, où ses parens le conduisent. Un Mullah tire son livre & prononce hautement les formules de Religion, sous les yeux d'un Magistrat qui sert de témoin. Le Marié jure devant les spectateurs, que s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue ; après quoi le Prêtre acheve, & leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de betel ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun & le plus estimé est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques & mêlé d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite, & les fait dormir.

Divorce.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir ; mais en donnant à celles qui lui déplaisent le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement pour dot, que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari avec leurs

femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultere les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux avec leurs sabres. Mais une femme qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au Juge, & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmene ses filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches particuliers, sur-tout les Marchands établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les differens lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maison prête & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent par leurs caresses de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (60).

Punition de l'adultere.

Femmes d'un même homme établies en differens lieux.

(60) *Ibid.* pages 184 & précédentes. Ces soins

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les devoirs qu'on rend aux Morts sont accompagnés de tant de modestie

n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands desordres jusques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. » On vit, dit-il, Aureng-Zeb un peu dégouté de Rauchenara Begum sa favorite, parce qu'elle fut accusée d'avoir fait entrer à diverses fois dans le Serrail, deux hommes qui furent découverts & menés devant lui. Voici de quelle façon une vieille Mestice de Portugais qui avoit été long-temps Esclave dans le Serrail, & qui avoit la liberté d'y entrer & d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit que Rauchenara-Begum après avoir épuisé les forces d'un jeune homme pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques-unes de ses femmes, pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques jardins & le faire sauver; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles craignissent de l'être, elles s'enfuirent, & le laisserent errant parmi ces jardins, sans qu'il sût de quel côté tourner. Enfin, ayant été rencontré & mené devant Aureng-Zeb, ce Prince l'interrogea beaucoup, & n'en put presque tirer aucune réponse, sinon qu'il étoit entré par dessus les murailles. On s'attendoit qu'il le feroit traiter avec la cruauté que Chah-Jehan son pere avoit eue dans les mêmes occasions; mais il commanda simplement qu'on le fît sortir par où il étoit entré. Les Eunuques allerent peut-être au-delà de cet ordre, car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme me dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la porte, Aureng-Zeb commanda aussi simplement qu'on le fît sortir par la porte, se réservant néanmoins de faire un grand & exemplaire châtiment sur les Eunuques, parce que c'est une chose qui non seulement regardoit son honneur, mais aussi la sûreté de sa personne. *Bernier, Tome II, pages 34 & suivantes.*

Citons un autre trait du même Voyageur. » En ce même temps, dit-il, on vit arriver un accident

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Enterremens & devoirs funebres.

& de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche à sa Nation d'en avoir beaucoup moins (61). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voisins poussent de grands cris. Ensuite on lave le corps. On l'ensevelit dans une toile blanche qu'on cout soigneusement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois Prêtres qui tournent plusieurs fois au-tour du corps, en prononçant quelques prieres. Huit ou dix hommes vêtus de blanc, le mettent dans la

» bien funeste qui fit grand » bruit dans Dehli, principalement dans le Serrail, & qui désabusa » quantité de personnes » qui avoient peine à croire comme moi, que les » Eunuques, quoique coupés tout raz, devinssent » amoureux comme les autres hommes. Didar-» Khan, un des premiers » Eunuques du Serrail, & » qui avoit fait bâtir une » maison où il venoit souvent coucher & se divertir, devint amoureux » d'une très belle femme » d'un de ses voisins, qui » étoit un Ecrivain Gentil. » Ces amourettes durerent » assez long-temps sans » que personne y trouvât » beaucoup à redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque, qui a droit d'entrer par-tout; mais cette » familiarité devint si » grande & si extraordinaire, que les voisins se » douterent de quelque » chose, & raillerent l'Ecrivain. Une nuit qu'il » trouva les deux Amans » couchés ensemble, il poignarda l'Eunuque, & » laissa la femme pour » morte. Tout le Serrail, » Femmes & Eunuques, se » ligua contre lui pour le » faire mourir; mais Au-» reng-Zeb se mocqua de » toutes leurs brigues, & » se contenta de lui faire » embrasser le Mahométisme. *Ibidem*, page 31.

(61) Schouten, *ubi sup.* p. 204.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

biere, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Le tombeau est ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le visage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-dessus. Ensuite toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains dans un lieu préparé pour cet usage. Les Prêtres & les assistans reviennent former un cercle au tour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le Ciel, & font une courte priere, après quoi chacun reprend son rang, pour suivre les parens jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scêne, l'assemblée se sépare, & chacun se retire d'un air sérieux.

Ces usages, qui sont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de ressemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la difference du climat (62). Mais on ne trouve pas la

(62) Quand on les distingue, observe Mandeslo, en Patans, en Mogols, ou Mogollies, & en Indou-

même conformité dans les Sectes idolâtres, qui composent encore la plus grande partie des Sujets du Grand-Mogol. Les Voyageurs en distinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le sujet d'un autre article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les Banians, qui faisant sans comparaison le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le second Ordre d'une Nation dont les

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

stans, qui sont subdivisés en plusieurs Castes ou Tribus, comme celles de Sayedt, de Sigh & de Lith, il faut avouer que si l'on trouve quelques differences dans leur caractere & dans leurs usages, ils les ont apportées du pays dont ils sont sortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Patans sont d'origine libre, de ces especes de Montagnards dont on a parlé plusieurs fois; gens orgueilleux, insolens, cruels, livrés au brigandage, qui méprisent ceux qu'ils voyent moins téméraires qu'eux à risquer leur vie sans nécessité. Les Mogols ou Mogolies, qui sont proprement les anciens Conquérans, sortis de la Tartarie, sont d'un caractere doux, sage, civil, obligeant. Les Indoustans, ou les Indous, sont les anciens Habitans du pays. On les reconnoît à leur couleur, qui est beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce sont des gens rustiques & avares, qui ont moins d'esprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Haja-Khan, on trouve certains Peuples nommés *Blotions*, qui sont courageux & robustes comme les Patans. La plûpart sont Voituriers & se mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les Caffilas ou les Caravanes; ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer au moindre reproche. *Mandeslo, Tome I, page* 197.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Mahométans sont le premier.

Caractere général des Banians.

Suivant le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Etrangers (63) que les Banians. Il n'y en a point aussi de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus sçavans. On voit, parmi eux des gens éclairés dans toutes sortes de professions; sur-tout, des Banquiers, des Jouailliers, des Ecrivains, des Courtiers très-adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles, de coton, d'étoffes de soie, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, & leurs magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui ait eu vie; de sorte qu'il n'y faut chercher ni viande ni poisson. Les Banians sçavent mieux l'arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns font un gros commerce sur mer, & possedent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons,

(63) C'est le témoignage de Schouten, page 204. Mandeslo dit au contraire qu'il faut être sur ses gardes avec eux. page 159.

des appartemens commodes & bien meublés, & des baſſins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de Domeſtiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richeſſes n'empêchent point qu'ils ne ſoient ſoumis aux Maures dans tout ce qui regarde l'ordre de la ſociété ; à l'exception du culte religieux, ſur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais oſé les chagriner. Il eſt vrai qu'ils achetent cette liberté par de gros tributs qu'ils envoyent à la Cour par leurs Prêtres qui ſont les Bramines. Elle en eſt quitte pour quelques veſtes ou quelque vieil éléphant dont elle fait préſent à leurs Députés (64). Ils payent auſſi de groſſes ſommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fauſſes accuſations, ou que ſous quelque prétexte on ne confiſque leurs biens (65). Le Peuple de cette Secte eſt compoſé de toutes ſortes d'Artiſans qui vivent du travail de leurs mains, mais ſurtout d'un grand nombre de Tiſſerands, dont les villes & les champs ſont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis,

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Tribut qu'ils payent aux Empereurs Mogols.

(64) Bernier, Tome III, page 9.

(65) Schouten, *ubi ſup.* page 205.

des couvertures, des courtes-pointes, & toutes sortes d'ouvrages de coton ou de soie, avec la même industrie dans les deux sexes, & la même ardeur pour le travail.

Les riches Banians sont vètus à peu près comme les Maures ; mais la plûpart ne portent que des etoffes blanches depuis la tète jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoit aussi à leurs hautes-chausses qui sont plus courtes. D'ailleurs, ils ne se font point raser la tète, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mèlange d'eau & de bois de sandal, dans lequel ils broyent quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (66).

Leurs femmes ne se couvrent point le visage comme celles des Mahométans ; mais elles parent aussi leur tète

(66) Mandeslo, Tome I, page 158.

d

de pendans & de colliers. Les plus riches sont vètues d'une toile de coton si fine, qu'elle en est transparente, & qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent par-dessus une sorte de veste qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nûes depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'Eté, elles ne portent que des sabots ou des souliers de bois qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroyes; mais l'Hyver elles ont des souliers de velours ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre sexe, vont nuds jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (67).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

La plûpart des femmes Banianes ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derriere du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux

Agrémens des femmes Banianes.

(67) Schouten, page 216; Mandeslo, page 151.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'yvoire, de verre, ou d'étaim. Comme l'usage du betel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. Fi, disoient-elles à Mandeslo ; vous avez les dents blanches comme les chiens & les singes (68).

Habits des Bramines.

Les Bramines sont distingués des autres Banians par leur coeffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entierement leurs cheveux qu'ils ne font jamais couper; & par trois filets de petite ficelle qu'ils portent sur la peau, & qui leur descend en écharpe sur l'estomac depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il seroit question de la vie (69).

Education & mariages des Banians.

L'éducation des enfans de cette nombreuse Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique & l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les pousser dans la profession de leurs peres. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans le

(68) Mandeslo, page 158. (69) *Ibid.* page 165.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

quel ils ſont nés. L'uſage eſt de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-deſſus de dix ; après quoi les parens leur laiſſent la liberté de ſuivre l'inſtinct de la nature. Ainſi l'on voit ſouvent parmi eux de jeunes meres de dix ou douze ans. Une fille qui n'eſt pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des Noces ſont differentes dans chaque canton, & même dans chaque ville. Mais tous les peres s'accordent à donner leurs filles pour une ſomme d'argent, ou pour quelque préſent qu'on leur offre. Après avoir marché avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles ſe placent ſur des nattes près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans ; tandis qu'un Bramine prononce quelques mots qui ſont comme la bénédiction du mariage. Dans pluſieurs endroits, l'union ſe fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un livre (70). Le feſtin nuptial eſt proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que ſoient les parens d'une fille, il eſt rare qu'elle ait

(70) Schouten, page 108.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisieme femme : mais la premiere conserve toujours son rang & ses privileges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent gueres en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages des Banians.

Les Banians sont d'une extrême propreté dans leurs maisons. Ils couvrent le pavé de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachetent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer pendant la nuit du feu ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition qu'ils doivent à l'ancienne

opinion de la tranſmigration des ames, leur donne de l'horreur pour la guerre & pour tout ce qui peut conduire à l'effuſion du ſang. Auſſi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun ſervice militaire. Mais cette exemption les rend auſſi mépriſables que leur idolâtrie aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Eſclaves; ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laiſſe l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs héritiers mâles, ſous la ſeule condition d'entretenir leur mere juſqu'à la mort, & leurs ſœurs juſqu'au temps de leur mariage (71).

(71) Schouten, page 209.



§ VII.

Sectes Idolâtres des Indes.

Multitude de Sectes idolâtres.

QUELQUES Voyageurs (72) ont fait le compte des Sectes Idolâtres, qui sont autant de branches des Banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'Idolâtre Indien qui laisse passer le jour sans se laver. La plûpart n'ont pas de soin plus pressant dès le plus grand matin, avant le lever du soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille que le Bramine leur distribue pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il prêche ses opinions à ceux qui se purifient. Les Habitans des bords du Gange se croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée particuliere de sainteté aux eaux de ce fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais

Leurs purifications.

(72) Mandeslo, Abraham Rogers, Gautier, Schouten, &c.

ils ordonnent que leurs cendres y ſoient jettées après leur mort. Le comble de leur ſuperſtition eſt dans le temps des Eclipſes, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du ſpectacle dont il fut témoin. Il ſe trouvoit à Dehli, pendant la fameuſe Eclipſe de 1666 : » Il monta, dit-il, ſur la terraſſe de » ſa maiſon, qui étoit ſituée ſur les » bords du Gemna. De-là, il vit les » deux côtés de ce fleuve dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, » qui étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, regardant le Ciel pour ſe plonger & ſe laver dans le moment où » l'Eclipſe alloit commencer. Les petits garçons & les petites filles étoient » nûs comme la main. Les hommes l'étoient auſſi, excepté qu'ils avoient » une eſpece d'écharpe bridée à l'entour des cuiſſes. Les femmes mariées » & les filles qui ne paſſoient pas ſix » ou ſept ans, étoient couvertes d'un » ſimple drap. Les perſonnes de condition, tels que les Rajas, Princes Souverains Gentils, qui ſont ordinairement à la Cour & au ſervice de l'Empereur, les Serrafs ou Changeurs, » les Banquiers, les Jouailliers, & tous » les riches Marchands avoient traverſé

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Superſtitions à l'occaſion d'une Eclipſe.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» l'eau avec leurs familles. Ils avoient
» dreſſé leurs tentes, ſur l'autre bord,
» & planté, dans la riviere, des Ka-
» nates, qui ſont une eſpece de pa-
» ravents, pour obſerver leurs céré-
» monies, & ſe laver tranquille-
» ment, ſans être expoſés à la vûe de
» perſonne. Auſſi-tôt que le Soleil eut
» commencé à s'éclipſer, ils pouſſe-
» rent un grand cri; & ſe plongeant
» dans l'eau, où ils demeurerent ca-
» chés aſſez long-temps, ils ſe rele-
» verent, pour y demeurer debout les
» yeux & les mains levés vers le So-
» leil, prononçant leurs prieres avec
» beaucoup de devotion, prenant par
» intervalles de l'eau avec les mains,
» la jettant vers le Soleil, inclinant
» la tête, remuant & tournant les
» bras & les mains, & continuant
» ainſi leurs plongemens, leurs prieres
» & leurs contorſions juſqu'à la fin de
» l'Eclipſe. Alors chacun ne penſa qu'à
» ſe retirer, en jettant des pieces d'ar-
» gent fort loin dans la riviere, &
» diſtribuant des aumônes aux Bra-
» mines, qui ſe préſentoient en grand
» nombre. L'Auteur obſerva qu'en
» ſortant de la riviere, ils prirent tous
» des habits nouveaux, qui les atten-
» doient ſur le ſable, & que les plus

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» devots laisserent leurs anciens habits
» pour les Bramines. Cette Eclipse,
» dit-il, fut célebrée de même dans
» l'Indus, dans le Gange, & dans tous
» les autres Fleuves des Indes; mais
» sur-tout dans l'eau du Tanaiser, où
» plus de cent cinquante mille person-
» nes se rassemblerent de toutes les
» Régions voisines, parce que ce jour-
» là son eau passe pour la plus sain-
» te (73).

Secte des Ceurawaths.

Les quatre-vingt trois Sectes de Banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceurawaths, des Samaraths, des Bisnaux, & des Gonghys.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs Bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'asseyent point, sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font

(73) Bernier, Tome III, page 8 de l'article des Gentils de l'Inde.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

jamais de feu dans leurs maiſons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des inſectes ; & s'ils la font bouillir, c'eſt dans quelque maiſon voiſine. Leur habit eſt une piece de toile, qui leur pend depuis le nombril juſqu'aux genoux. Ils ne ſe couvrent le reſte du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une ſeule toiſon.

Leurs Pagodes ſont quarrées dans leur forme, avec un toît plat, &, vers la partie orientale, une ouverture, ſous laquelle ſont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui contiennent pluſieurs figures de bois, de pierre & de papier, repréſentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes devotions ſe font au mois d'Août, pendant lequel ils ſe mortifient par des pénitences fort auſteres. Mandeſlo confirment, avec certitude, ce qu'on a déja rapporté ſur d'autres témoignages, qu'il ſe trouve de ces Idolâtres qui paſſent un mois ou ſix ſemaines, ſans autres nourritures que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui ſoutient leurs forces.

Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septieme année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austere, & qu'ils s'engagent a la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zele est rare. Dans les Dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Etre infini, qui préside aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint qu'ils nomment Fiel-Tenckser. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croyent l'ame immortelle: mais ils croyent qu'en sortant du corps, elle entre dans

Prêtrise accordée aux femmes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

Secte des Samaraths.

La seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi les Soldats (74), des Ecrivains & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait de commun avec la premiere, de ne pas souffrir qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une premiere Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & sans bornes. Son nom est

Leur Doctrine.

(74) C'est l'espece des Soldats qui se nomment Rasbouts.

Permiſer & *Viſtnum*. Elle lui donne trois Subſtituts, qui ont chacun leur emploi ſous ſa direction. Le premier, nommé *Brahma*, diſpoſe du ſort des ames, qu'il fait paſſer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le ſecond, qui s'appelle *Buffinna*, apprend aux créatures humaines, à vivre ſuivant les loix de Dieu, qui ſont compriſes en quatre Livres. Il prend ſoin auſſi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troiſieme ſe nomme *Mais*, & ſon pouvoir s'étend ſur les Morts. Il ſert comme de Sécretaire à Viſtnum, pour examiner les bonnes & les mauvaiſes œuvres. Il en fait un rapport fidele à ſon Maître, qui, après les avoir peſées, envoie l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames, qui ſont envoyées dans le corps des vaches, ſont les plus heureuſes, parce que cet animal ayant quelque choſe de divin, elles eſperent d'être plutôt purifiées des ſouillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un leopard, d'un porc, d'un ſerpent, ou de quelqu'autre bête immonde, ſont fort à plaindre; parce qu'elles paſſent de-là dans d'autres corps

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

de bêtes domeftiques, & moins féroces, où elles achevent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Mais présente les ames purifiées à Viftnum, qui les reçoit au nombre de fes ferviteurs.

Ufage des Samaraths.

Les Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-deffous de l'âge de trois ans: mais ils obfervent de faire les obféques fur le bord d'une riviere, ou de quelque ruiffeau d'eau vive. Ils y portent même leur malades, lorfqu'ils font à l'extrêmité, pour leur donner la confolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes fe facrifient fi gaiement à la mémoire de leurs maris. Elles font perfuadées que cette mort n'eft qu'un paffage, pour entrer dans un bonheur fept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaifir fur la terre. Un autre de leurs plus faints ufages, eft de faire préfenter à leur enfant, auffi-tôt qu'elles font accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; fi c'eft un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux fignes eft pour engager Buffinna à graver la loi dans l'efprit de l'enfant; & l'autre lui promet fa fortune à la guerre, s'il embraffe cette profeffion, à l'exemple des Rafbouts.

Secte des Bisnaux.

La troisieme Secte, qui est celle des Bisnaux, s'abstient, comme les deux précedentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes, ses Temples portent le nom particulier d'*Agoges*. La principale devotion des Bisnaux consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent Ram-Ram. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre, & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent Ram-Ram & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre, & de lait avec ce qu'ils nomment l'Atsenia, qui est une composition de gingembre, de mangues, de citrons, d'ail & de graine de moutarde, confite au sel. Ce sont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers, qui

Ram-Ram, Divinité fameuse,

pourroient périr par le feu, ils emploient de la fiente de vache, fechée au foleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarreaux, comme les tourbes. La plûpart des Banians Bifnaux exercent le commerce par commiffion ou pour leur propre compte. Ils y font fort entendus. Leurs manieres étant fort douces, & leur converfation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choififfent, parmi eux, leurs Interpretes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de fe faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpetuel, quand le mari feroit mort avant la confommation du mariage. Il n'y a pas long-temps que le fecond frere étoit obligé, parmi eux, d'époufer la veuve de fon aîné : mais cet ufage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

En fe baignant, fuivant l'ufage commun de toutes les Sectes Banianes, les Bifnaux doivent fe plonger, fe vautrer, & nâger dans l'eau ; après quoi, ils fe font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue compofée de quelque bois odoriférant ; & pour fa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans



T.X.N.° IV.

les [illegible]

leurs maisons, des bassins d'eau pure, qu'ils y amenent à grands frais, & ne vont aux rivieres que dans les occasions solemnelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pélerinages & les Eclipses.

Secte des Gougis & des Fakirs.

La Secte des Gougis qui comprend les Fakirs (75), c'est-à-dire, les Moi-

(75) On cite toujours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur, tel que Bernier. ,, Entre ,, une infinité, dit-il, & ,, une très grande diversité ,, de Fakirs, de Pauvres, ,, de Derviches, de Reli- ,, gieux ou Santons Gentils ,, des Indes, il y en a grand ,, nombre qui ont une es- ,, pece de Couvents où il y ,, a des Superieurs. & qui ,, font une sorte de vœux ,, de chasteté, de pauvreté ,, & d'obéissance. Ils me- ,, nent une vie si étrange, ,, que je ne sçais si on pour- ,, ra le croire. Ce sont pour ,, l'ordinaire ceux qu'on ,, appelle Janguis (ou ,, Gougis), comme qui ,, diroit unis avec Dieu. ,, On en voit quantité tout ,, nuds ou couchés jour & ,, nuit sur la cendre, as- ,, sez ordinairement sous ,, quelques-uns de ces ,, grands arbres qui sont ,, sur les bords des Talabs ,, ou Réservoirs, ou bien ,, dans des galleries qui ,, sont au-tour de leurs ,, Deutas ou Temples d'I- ,, doles. Il y en a dont les ,, cheveux leur tombent ,, jusqu'à mi-jambes, & ,, qui sont entortillés par ,, branches, comme ce ,, grand poil de nos bar- ,, bets. De ceux là, j'en ai ,, vû en plusieurs endroits, ,, qui tenoient un bras, & ,, quelquefois les deux, ,, élevés & tendus perpé- ,, tuellement par-dessus ,, leurs têtes, & qui avoient ,, au bout des doigts les ,, ongles entortillées, plus ,, longues, suivant la me- ,, sure que j'en ai prise, que ,, la moitié de mon petit ,, doigt. Leurs bras étoient ,, petits & maigres, com- ,, me ceux des Etiques, ,, parce que dans cette po- ,, sture forcée ils ne pre- ,, noient point assez de ,, nourriture; & leurs nerfs ,, s'étant retirés, & les join- ,, tures remplies & se- ,, chées, ils ne pouvoient ,, les abbaisser pour pren- ,, dre quoi que ce soit. ,, Aussi ont-ils de jeunes ,, Novices qui les servent ,, avec le plus grand res- ,, pect. Il n'y a point de ,, Megere dont la figure ,, approche de la leur. J'ai

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

nes Banians, les Hermites, les Missionnaires, & tous ceux qui se livrent

„ souvent rencontré à la „ Campagne, principalement dans les terres des „ Rajas, des bandes de „ ces Fakirs tout nuds, „ qui me faisoient horreur. Les uns tenoient „ leurs bras élevés dans la „ posture que je viens de „ dire. Les autres avoient „ leurs cheveux épars, ou „ bien ils les avoient liés & „ entortillés au tour de la „ tête. D'autres avoient à „ la main des massues, & „ d'autres une peau de tigre, seche & roide sur „ leurs épaules. Je les „ voyois passer effrontément au travers d'une „ grande Bourgade; j'admirois comment les „ hommes & les femmes „ les regardoient sans s'émouvoir, & comment „ les femmes leur portoient dévotement l'au„ mône. J'ai vû assez long-temps à Dehli, un fameux Fakir nommé *Sormet*, qui alloit ainsi nud par les rues, & qui aima mieux enfin se laisser couper le cou, que de se vétir, quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire Aureng Zeb. J'en ai vû plusieurs qui par dévotion faisoient de longs pélerinages, non seulement nuds, mais chargés de grosses chaines de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient sept ou huit jours debout sur leurs jambes qui devenoient fort enflées, s'appuyant seulement quelques heures de la nuit sur une corde tendue; d'autres qui se tenoient des heures entieres sur leurs mains sans branler, la tête en bas & les pieds haut, & dans d'autres postures si contraintes & si difficiles, que nous n'avons pas de Bateleurs qui puissent les imiter, &c. Bernier explique en Philosophe tant d'effets surprenans, & les attribue moins à l'imposture qu'à la force de la superstition. Tavernier ne s'étend pas moins sur le même sujet; mais on a fait remarquer qu'il est accusé d'avoir emprunté ses lumieres d'autrui. Il paroît néanmoins ne les devoir qu'à lui-même sur les plus célebres pélerinages des Indiens, dont il avoit vû la plûpart, & qu'il rapporte fort au long. *Bernier, Tome III, article de la Religion des Gentils. Tavernier, Tome II.* Mais personne n'a mieux traité le même sujet qu'Abraham Roger, Henri Lor, & les Peres Kirker & Roa, Jésuites Allemands.

à la dévotion par état, font profeſſion de reconnoître un Dieu Créateur & Conſervateur de toutes choſes, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils repréſentent ſous différentes formes. Ils paſſent pour de ſaints perſonnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur ſainteté conſiſte à ne rien manger, qui ne ſoit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus ſacré. Ils ne peuvent rien poſſeder en propre. Les plus auſteres ne ſe marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils mépriſent les biens & les plaiſirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attrait pour eux. Ils paſſent leur vie à courir les chemins & les bois, où la plûpart vivent d'herbes vertes & des fruits ſauvages. D'autres ſe logent dans des maſures ou dans des grottes, & choiſiſſent toujours les plus ſales. D'autres, plus ſaints encore, vont nuds, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de ſe montrer, dans cet état, au milieu des grands chemins & des villes. Ils ne ſe font jamais raſer la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

que leur chevelure. Aussi paroissent-ils couverts de poil, comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes, sous un Chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur sainteté, porte toutes les autres Sectes Banians, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres se livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables austerités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies (76).

Rasbouts.

Quelques Voyageurs mettent les Rasbouts (77) au nombre des Sectes Banianes, parce qu'ils croyent aussi la transmigration des ames, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant au lieu que tous les autres Banians ont l'humeur douce, & qu'ils

(76) *Ubi sup.* page 230.

(77) D'autres les nomment Ragipouts, Rasbouts, Rasboutes, &c. Ils sont répandus dans les Provinces, sans autre raison pour se marier entre eux que celle de leurs opinions

abhorrent l'effuſion du ſang, les Raſbouts ſont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Leur intrépidité.

Le Grand-Mogol, & la plûpart des autres Princes Indiens, les emploient dans leurs armées, parce que, mépriſant la mort, ils ſont d'une intrépidité ſurprenante. Mandeſlo raconte que cinq Raſbouts, étant un jour entrés dans la maiſon d'un Payſan, pour s'y repoſer d'une longue marche, le feu prit au village, & s'approcha bien-tôt de la maiſon où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamais ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient réſolus de donner au feu la terreur qu'il inſpiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vûe. En effet ils s'obſtinerent à ſe laiſſer brûler, plutôt que de faire un pas pour ſe garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de ſe retirer : mais il ne put ſe conſoler de n'avoir pas ſuivi l'exemple des autres (78).

Les Raſbouts n'épargnent que les bêtes, ſur-tout les oiſeaux, qu'ils nourriſſent même avec ſoin, parce qu'ils

(78) *Ubi ſup.* page 178.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

croyent que leurs ames sont particuliément destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils esperent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Banians, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le Contrat de Mariage, elles n'ayent stipulé qu'on ne puisse les y forcer. Cette précaution ne les deshonore point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reste, cette variété d'opinions & d'usages, qui forment tant de Sectes différentes entre les Banians, n'empêche point qu'ils n'ayent quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache pariculiérement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

Colleges & Science des Gentils Indiens.

Benarés, ville située sur le Gange, dans un pays très riche & très agréable, est l'Ecole générale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les Bramines,

& tous ceux, qui aſpirent à la qualité de Sçavans, ſe rendent pour communiquer leurs lumieres, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Colleges, & de Claſſes ſubordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de reſſemblance avec l'ancienne maniere d'enſeigner. Les Maîtres ſont diſperſés, par la ville, dans leurs maiſons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leurs permettent de ſe retirer. Les uns ont quatre diſciples, d'autres ſix ou ſept; & les plus célébres, douze ou quinze au plus, qui employent dix & douze années, à recevoir leurs inſtructions. Cette étude eſt très lente, parce que la plûpart des Indiens ſont naturellement pareſſeux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient ſans contention, en mangeant leur Kichery, c'eſt-à-dire un mêlange de légumes, que les riches Marchands leur font apprêter.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Leur premiere étude eſt ſur le Hanſcrit, qui eſt une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'eſt ſçue que des Pendets, ou des Sçavans. C'eſt de cette langue que le Pere de Kirker à publié l'Alphabet,

Origine des quatre Livres qu'ils nomment Beths.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

tel qu'il l'avoit reçu du Pere Roa. Elle se nomme Hanscrit, qui signifie, *langue* pure ; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministere de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. » Je voudrois caution, dit Bernier, » de cette étrange antiquité. Mais il » ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne » soit très ancienne, puisque leurs » Livres de Religion, qui l'est, sans » doute, beaucoup, ne sont écrits que » dans cette langue, & que, de plus, » elle a ses Auteurs de Philosophie & » de Médecine, en Vers, quelques » autres Poësies, & quantité d'autres » Livres, dont il vit une grande salle » toute remplie à Benarés.

Ordre de leurs Etudes.

Lorsqu'ils ont appris le Hanscrit ; travail difficile, parce qu'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Purane*, c'est une interprétation, & comme un abregé des Beths, parce que les Beths sont fort gros, du moins, si ce sont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils sont même

si

ſi rare que Danek-Mend ſon Maître, ne put trouver l'occaſion de les acheter, avec quelque ſoin qu'il les eût fait chercher. On ne les tient pas moins ſecrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en ſaiſiſſent, & ne les faſſent brûler, comme ils ont fait pluſieurs fois. Après le Purane, quelques-uns ſe jettent dans la Philoſophie. Entre leurs Philoſophes, ils en comptent ſix principaux, qui ſont autant de différentes Sectes. De-là naiſſent quantité de différends & de jalouſies, par la préférence que chacun donne à la ſienne, parce qu'il la croit, non ſeulement meilleure, mais plus conforme aux Beths. D'une de ces ſix Sectes, qui ſe nomme *Bauté*, ſortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle eſt moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs ſont hais & mépriſés. Ils paſſent pour des Athées, dont les uſages ne ſont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les Traités de Philoſophie Indienne s'accordent ſur les premiers principes des choſes. Les uns établiſſent que tout eſt compoſé de petits corps indiviſibles, moins par leur réſiſtance & leur dureté, que par leur petiteſſe. D'autres veulent que tout ſoit compoſé de

Leur Philoſophie.

Premiers principes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

matiere & de forme ; d'autres que tout le ſoit des quatre Elemens & du néant. Quelques-uns regardent la lumiere & les ténébres, comme les premiers principes. Pluſieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils diſtinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout eſt compoſé d'accidens. Ce qu'ils diſent, pour appuyer leurs ſyſtêmes, eſt obſcur & mal conçu : mais Bernier, qui n'avoit pû lire leurs Livres, & qui trouvoit, d'ailleurs, les Pendets fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (79). Au reſte, ils s'accordent tous à penſer que leurs principes ſont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'eſprit, non plus qu'à la plûpart des anciens Philoſophes. Il n'y a qu'un ſeul de leurs Auteurs, qui ſemble en avoir eu quelqu'idée.

Médecine Indienne.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qui ne contiennent gueres que des methodes & des recettes. Le plus ancien & le principal eſt écrit en Vers. Leur pratique eſt fort différente de la nôtre. Ils ſe fondent ſur ces principes ; qu'un Malade qui

(79) *Ubi ſup.* pages 102 & ſuivantes.

à la fievre, n'a pas beſoin de nourriture ; que le principal reméde des maladies eſt l'abſtinence ; qu'on ne peut donner rien de pire, à un malade, que des bouillons de viande, ni qui ſe corrompe plutôt dans l'eſtomac d'un fievreux ; & qu'on ne doit tirer du ſang que dans une grande & évidente néceſſité, telle que la crainte d'un tranſport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie conſiderable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique ; mais il en vérifia le ſuccès. Il ajoute qu'elle n'eſt pas particuliere aux Médecins Gentils ; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui ſuivent Avicenne & Averroes, y ſont fort attachés, ſur-tout à l'égard des bouillons de viande ; que les Mogols, à la vérité, ſont un peu plus prodigues de ſang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils ſaignent ordinairement une ou deux fois : mais, » ce n'eſt pas de ces petites » ſaignées, qu'il appelle de nouvelle » invention ; *ce ſont de ces ſaignées* » *copieuſes des Anciens*, de dix-huit » & vingt onces de ſang, qui vont » ſouvent juſqu'à la défaillance, mais

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» qui ne manquent gueres aussi d'é-
» trangler, suivant le langage de Galien, les maladies dans leur origine (80).

Anatomie.

Dans l'Anatomie, on peut dire absolument que les Indiens Gentils n'y entendent rien. La raison en est simple : ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées.

Astronomie.

A l'égard de l'Astronomie, ils ont leurs Tables, suivant lesquelles ils prévoient les Eclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des Astronômes de l'Europe, ils y parviennent à-peu-près. Mais ils ne laissent pas de joindre, à leurs lumieres, de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infectent. Ils prétendent avec autant d'obstination dans leur ignorance, que la Lune est de quatre cens mille cosses au-dessus du Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante mille lieues, qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui s'assemble & se range prin-

(80) *Ibidem*, page 108.

cipalement dans le cerveau, descendant de-là, comme d'une source dans tous les membres, pour servir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune & généralement tous les Astres, soient des Deutas, ou des Temples; que la nuit arrive lorsque le Soleil est derriere le sommet d'une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, à laquelle ils donnent plusieurs mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de sucre renversé; de sorte que le jour ne luise, chez eux, que lorsque le Soleil revient du derriere de cette montagne.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Leurs idées de Géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croyent que la terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans, dont chacune est entourée de sa mer; que de ces mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c; qu'après une terre vient une mer, & une mer après une terre; & que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au premier qui les contient toutes.

Géographie.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des anciens Brachmanes des Indes, on s'est

Réflexion de Bernier sur les anciens Brachmanes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à se le persuader, s'il n'avoit vû que la Religion des Indes est d'un temps immémorial; qu'elle s'est conservée dans la langue Hanscrit, qui ne peut être que très ancienne, puisqu'on ignore son origine, & que c'est une langue morte qui n'est connue que des Savans & qui a ses Poësies; que tous les Livres de sciences ne sont écrits que dans cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très grande antiquité (81).

Visite que Bernier rend au grand Pendet de Benarés.

L'Auteur, qu'on cite avec complaisance, raconte qu'en descendant le Gange & passant par Benarés, il alla trouver un Chef des Pendets, qui fait sa demeure ordinaire dans cette Ville. C'étoit un Bramine, si renommé par son sçavoir, que Scha-Jehan, par estime pour son mérite, autant que pour faire plaisir aux Rajas, lui avoit accordé une pension annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable physionomie. Son habillement consistoit dans une espece

Portrait de ce Docteur.

(81) *Ibid.* 114. Il n'y a rien à conclure de la Chronologie Indienne, qui ne fait pas le monde éternel, mais qui le fait si vieux, dit Bernier, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. *Ibid.* page 122.

d'écharpe blanche de ſoie, qui étoit liée au-tour de ſa ceinture & qui lui pendoit juſqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de ſoie rouge, aſſez large, qu'il portoit ſur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vû pluſieurs fois à Dehli, devant l'Empereur, dans l'aſſemblée de tous les Omhras, & marchant par les rues, tantôt à pied, tantôt en paleki. Il l'avoit même entretenu pluſieurs fois chez Danek-Mend, à qui ce Docteur Indien faiſoit ſa cour, dans l'eſperance de faire rétablir ſa penſion, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer ſon attachement au Mahométiſme. » Lorſqu'il me vit à Benarés, dit » Bernier, il me fit cent careſſes, & » me donna un collation dans la Biblio» théque de ſon Univerſité, avec les » ſix plus fameux Pendets de la ville. » Me trouvant en ſi bonne compa» gnie, je les priai tous de me dire » leurs ſentimens ſur l'adoration de » leurs Idoles, parce que me diſpoſant » à quitter les Indes, j'étois extrême» ment ſcandaliſé de ce côté-là, & » que ce Culte me paroiſſoit indi» gne de leurs lumieres & de leur phi» loſophie. Voici la réponſe de cette » noble aſſemblée.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Civilités des Pendets.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Explications qu'ils donnent à Bernier.

Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos Temples, quantité de ſtatues diverſes, comme celle de Brahma, Mchaden, Genich & Gavani, qui ſont des principales; & beaucoup d'autres moins parfaites auſquelles nous rendons de grands honneurs, nous proſternant devant elles & leur préſentant des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du ſafran, & d'autres offrandes, avec un grand nombre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces ſtatues ſoient ou Brahma même, ou les autres, mais ſeulement leurs images & leurs repréſentations; & nous ne leur rendons ces honneurs, que par rapport à ce qu'elles repréſentent. Elles ſont dans nos Deutas, parce qu'il eſt néceſſaire à ceux qui font la priere d'avoir quelque choſe, devant les yeux, qui arrête l'eſprit. Quand nous prions, ce n'eſt pas la ſtatue que nous prions, mais celui qui eſt repréſenté par la ſtatue. Au reſte, nous reconnoiſſons que c'eſt Dieu, qui eſt le Maître abſolu & le ſeul Tout-puiſſant.

Leurs idées ſur les Deutas.

» Voilà, reprend Bernier, ſans y » rien ajouter ni diminuer, l'explica- » tion qu'ils me donnerent. Je les pouſ- » ſai enſuite ſur la nature de leurs

Descript. de l'Indoustan.

» Deutas (82), dont je voulois être » éclairci : mais je n'en pus rien tirer » que de confus ; qu'il y en avoit de » trois sortes, de bons, de mauvais, & » d'indifférens, c'est-à-dire, qui n'é- » toient ni bons ni mauvais ; que quel- » ques-uns vouloient qu'ils fussent de » feu ; que d'autres les croyoient faits » de lumieres ; que plusieurs préten- » doient qu'ils étoient *Diapek*, terme » que je ne pus me faire expliquer net- » tement, excepté qu'ils me disoient » que Dieu est Diapek, que notre » ame est Diapek, & que ce qui est » Diapek est incorruptible, & ne dé- » pend ni des temps ni des lieux : que » suivant d'autres, les Deutas n'é- » toient que des portions de la divi- » nité, & que d'autres encore les pre- » noient pour certaines especes de di- » vinités, séparées & dispersées dans » le monde.

Bernier continue : » Je les mis en- » core sur la nature du *Lengue-cheri-* » *re*, admis par quelques-uns de leurs » meilleurs Auteurs : mais je n'en pus » tirer que ce que j'avois depuis long- » temps entendu d'un autre Pendet ; » sçavoir, que les semences des ani-

(82) Ce mot signifie tout la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de *Pagode*.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» maux, des plantes & des arbres ne
» se forment point de nouveau ; qu'el-
» les sont toutes, dès la premiere
» naissance du monde, dispersées par-
» tout, mêlées dans toutes choses, &
» qu'actuellement, comme en puissan-
» ce, elles ne sont que des plantes, des
» arbres & des animaux même entiers
» & parfaits, mais si petits, qu'on ne
» peut distinguer leurs parties ; sinon,
» lorsque se trouvant dans un lieu
» convenable, elles se nourrissent,
» s'étendent & grossissent, en sorte
» que les semences d'un pommier &
» & d'un poirier sont un Lengue-che-
» rire, un petit pommier & un petit
» poirier parfait, avec toutes ses par-
» ties essentielles, comme celles d'un
» cheval, d'un éléphant, & d'un
» homme sont un Lengue-cherire, un
» petit cheval, un petit éléphant, &
» un petit homme, ausquels il ne
» manque que l'ame & la nourriture
» pour les faire paroître ce qu'ils sont
» en effet (83).

(83) Bernier, *ubi sup.* pages 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'ame universelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parce que quelques Pendets en avoient infecté l'esprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan : mais que cette Doctrine faisoit une sorte de cabale, comme fait en Perse celle des Soufys & de la plûpart des Persans

Quoique Bernier ne sçût pas le Hanscrit, ou la langue des Savans, il eut une précieuse occasion de reconnoître les Livres composés dans cette langue. Danek-Mend-Khan, son Agah, prit à

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Daneck-Mend prend un Pendet à ses gages.

lettrés; qu'elle se trouve expliquée en vers *Persiens* fort relevés & fort emphatiques dans leur Goul-tchenraz ou Parterre des mysteres; que si l'on pénétroit bien dans Platon & dans Aristote, peut-être trouveroit-on qu'ils ont donné dans cette idée; que c'est celle de Flud, refutée par Gassendi, & celle enfin où se perdent la plûpart de nos *Chymiques* : mais que les cabalistes Indiens portent cette chimere plus loin que tous les autres; qu'ils prétendent que Dieu ou l'Etre souverain qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a non seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la maniere des causes efficientes, mais à la façon d'une araignée qui produit une toile, qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'est donc, suivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extention que Dieu fait de sa propre substance, par ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise, de cette divine substance & de ces divins rets dans lui même: de sorte que le dernier jour du monde, qu'ils appellent *Maperlé* ou *Pralea*, dans lequel ils croyent que tout doit être détruit, ne sera qu'une reprise générale de tous les rets que Dieu aura tiré de lui-même. Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens; que tout ce monde n'est qu'une espece de songe, & une pure illusion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c., ne sont qu'une même unité, répétée plusieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier; misérable fruit que je retire de tant de Voyages & de réflexions *Ubi sup. pages 135 & précédentes.*

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

ses gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernieres découvertes d'Harvey & de Peket, sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisois en langue Persanne, le Pendet étoit notre ressource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toujours *Achar*, c'est-à-dire immobile ou immuable, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent Beths; nom qui signifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences sont comprises. Le premier se nomme Atherbaded; le second, Zagerbed; le troisieme, Rekbed, & le quatrieme, Samabed. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la premiere, de Bramines, ou gens de Loi; la seconde, de Quetterys, qui sont les gens de guerre; la troisieme, de Bescué, ou des Marchands, qu'on appelle proprement Banians; & la quatrieme de Seydra, qui sont les Artisans & les Laboureurs (84). Ces Tri-

Lumieres que Bernier tire de lui.

(84) Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vû ces Bergers d'Egypte, qui, pour traverser

bus ne peuvent s'allier les unes avec les autres ; c'est-à-dire, qu'un Bramine, par exemple, ne peut se marier avec une femme Quettery.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Ils conviennent tous dans une Doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens, sur la Métempsicose, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde Tri-

le Nil, tiennent de la main gauche la queue d'un bufle ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton pour le conduire ; ou plutôt, suivant Bernier, ils peuvent avoir inspiré ce respect pour la vache, parce que c'est d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui font une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par conséquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en est pas des Indes comme de l'Europe. La terre sechée l'espace de huit mois par des chaleurs excessives, n'y peut pas nourrir une si grande quantité de bestiaux. Si l'on y en tuoit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le pays en seroit bientôt dépourvû, & demeureroit sans culture. Les Bramines firent valoir la disette du bétail pour obtenir de Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années ; & du temps de l'Auteur, ils présenterent une requête à Aureng Zeb, avec l'offre d'une somme considérable pour l'engager à la même défense. Ils représentoient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Législateurs peuvent avoir considéré aussi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y est gueres saine, si ce n'est pendant le froid très court de l'hyver ; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils se traitoient les uns les autres, en leur inspirant de l'humanité pour les animaux mêmes. *Bernier, ubi suprà, pages 77 & précédentes.*

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

bu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache & de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un Fleuve dans l'autre vie, en se tenant à la queue d'un de ces animaux.

La Doctrine des Beths oblige ses Sectateurs à faire la priere tous les jours, trois fois pour le moins, le matin, à midi, & le soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils doivent se laver trois fois tout le corps, ou du moins une fois avant le manger, & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peut-être les Législateurs n'ont-ils pensé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile, dans un pays où le bain ne convient pas moins à la santé qu'à la propreté.

Les Beths enseignent que Dieu ayant résolu de créer le Monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage, mais qu'il créa trois Etres très parfaits. Le premier nommé Brahma, qui signifie, pénétrant en toutes choses; le second, sous le nom de Beschen, qui veut dire, existant en toutes choses; & le troisieme, sous celui de Mehahden, c'est-à-dire, grand Sei-

gneur : que par le miniftere de Brahma, il créa le Monde ; que par Befchen, il le conferve ; & qu'il le détruira par Mehahden : que Brahma fut chargé de publier les quatre Beths, & que c'eft par cette raifon qu'il eft quelquefois repréfenté avec quatre têtes. Quelques Miffionnaires Européens ont cru reconnoître, dans ces trois Etres, une idée corrompue du Myftere de la Trinité (85).

(85) Le Pere Roa, Jéfuite Allemand, qui s'étoit appliqué à l'étude du Hanfcrit pendant fon féjour dans Agra, foutenoit que non feulement on trouve dans les Livres des Banians un Dieu en trois Perfonnes, mais que la feconde Perfonne de leur Trinité s'eft incarné neuf fois. Leurs traditions portent que la dixieme incarnation fe fera pour délivrer le monde de l'efclavage des Mahométans. C'eft ce que le Pere Kirker a publié dans fa *Chine illuftrée*, d'après le Pere Roa même, qui lui avoit communiqué fes lumieres à Rome. Elles ont été confirmées par un Pere Carme de Chiras, qui lui en avoit dérobé une partie par adreffe lorfqu'il retournoit en Europe par la Perfe. Mais Bernier qui avoit lû le Pere Kirker, ne convient pas que le mot d'*incarnation* foit expreffément ufité. Seulement, dit-il, il avoit entendu quelques Pendets qui expliquoient ainfi la chofe : Dieu avoit autrefois paru en diverfes figures corporelles, où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'ame de certains grands hommes, tels que nous dirions les Héros qui avoit paffé dans ces corps, & que ces Héros étoient ainfi devenus *Deutas* ; ou, pour parler comme nos anciens Idolâtres, qu'ils étoient devenus une efpece de Divinités puiffantes, comme des *Numina*, des *Genii*, des *Demones* ; ou fi l'on veut, comme des Efprits & des Fées. Il ne paroît pas, dit-il, que le mot de Deuta puiffe avoir une autre fignification. *Bernier, ubi fupra, p 91 & précédentes.*

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

On a cru que ce petit nombre de recherches, tirées d'un Voyageur tel que Bernier, satisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui se trouvent rassemblées dans la plûpart des Relations. Figurons-nous que de plusieurs Indiens arrivés en Europe, l'un, aussi discret qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Savans les plus éclairés, tandis que les autres, quoique en grand nombre, recevroient toutes les lumieres qui leur viendroient de leurs premiers correspondans, & prêteroient l'oreille au hasard de ceux qui les connoîtroient.

Autres Sectes d'Idolâtres.

Mais les Banians, dans les différentes Sectes, ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particulierement, dans la Province de Guzarate, une sorte de Payens, qui se nomment *Parsis*, dont la plûpart sont des Persans des Provinces de Fars & de Korasan, qui abandonnerent leur Patrie dès le septieme siecle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en Perse, par la force des armes, le Roi qui occupoit alors le thrône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au

Port d'Ormus, avec dix huit mille hommes, fideles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaie. Non seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays où cette faveur attira d'autres Persans qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les Parsis n'ont rien de si sacré que le feu, parce que rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur maison seroit exposée à périr par les flammes. Ils emploient alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croient avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs maisons, qu'ils soient obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des Guebres & des anciens Habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoissent un Dieu, conservateur de l'Univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel il donnent sept Ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une admi-

Parsis, Idolâtres originaires de Perse.

Respect qu'ils ont pour le feu.

Leurs opinions religieuses.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

niſtration dépendante, dont ils ſont obligés de lui rendre compte. Au-deſſous de ces premiers Miniſtres, ils en comptent vingt ſix autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui ſignifie Seigneurs; & quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs néceſſités, parce qu'ils ſont perſuadés que Dieu ne refuſe rien à leur interceſſion. Leur reſpect eſt extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fourniſſent abondamment de quoi ſubſiſter avec leurs familles. On ne leur connoît point de Moſquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils conſacrent à cet uſage une chambre de leurs maiſons, dans laquelle ils font leurs prieres, aſſis, & ſans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jours particuliers pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtieme de la Lune, qu'ils chomment religieuſement. Tous leurs mois ſont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne ſoit compoſée de trois cens ſoixante cinq jours,

Leur Culte.

parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs Prêtres à l'habit, qui leur est commun non seulement avec tous les autres Parsis, mais avec tous les Habitans du pays. L'unique distinction de ces Idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, & qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paroît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (86).

Leur habillement.

La plûpart des Parsis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paisiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du Commerce, de Banque, & de toutes sortes de Professions, à la réserve des Métiers de Maréchal, de Forgeron &

Leur habitation & leurs usages.

(86) Mandeslo Tome I, pages 184 & précédentes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

de Serrurier, parce que c'eſt pour eux un péché irrémiſſible d'éteindre le feu. Leurs maiſons ſont petites, ſombres & mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'ayent point de Magiſtrats particuliers, ils choiſiſſent, entr'eux, deux des plus conſidérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans ſe marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la maiſon paternelle, juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans. Les veuves ont la liberté de ſe remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus ſurprenant, dans les Parſis, qu'ils ont une extrême averſion pour le larcin, ils ſont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (87). Leurs mœurs ſont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes ſortes de déſordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Cérémonies des Parſis pour leurs Morts.

Lorſqu'un Parſis eſt à l'extrêmité de ſa vie, on le tranſporte de ſon lit ſur un banc de gazon, où on le laiſſe expirer. Enſuite cinq ou ſix hommes

(87) *Ibid.* page 186.

l'enveloppent dans une piece d'étoffe, & le couchent ſur une grille de fer, en forme de civiere, ſur laquelle ils le portent au lieu de la ſépulture commune, qui eſt toujours à quelque diſtance de la ville. Ces Cimetieres ſont trois champs fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un eſt pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troiſieme pour les enfans. Chaque foſſe a, ſur ſon ouverture, des barres, qui forment une autre eſpece de grille, ſur laquelle on place le corps, pour y ſervir de pâture aux oiſeaux de proie, juſqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans la foſſe. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémiſſemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la ſépulture, pour attendre qu'il ſoit couché ſur la grille. Six ſemaines après, on porte, au Cimetiere, la terre ſur laquelle le mort a rendu l'ame, comme une choſe ſouillée, que perſonne ne voudroit avoir touchée. Elle ſert à couvrir les reſtes du corps & à remplir la foſſe. L'horreur des Parſis va ſi loin pour les Cadavres, que s'il leur arrive de toucher ſeulement aux os d'une bête morte, ils ſont obligés de jetter

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Leur horreur pour les Cadavres.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une penitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croyent particulierement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie (88). Leur loi défend de manger les animaux : mais cette défense n'est pas si sévére, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chevre & de cerf, de la volaille & du poisson.

Autres usages.

Cependant ils s'interdissent si rigoureusement la chair de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur pere & leur mere (89). Quoique le terry, ou le vin de palmier leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enivrer. L'ivrognerie est un si grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence; & ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur Communion.

La taille des Parsis n'est pas des plus hautes : mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens; & leurs femmes sont incomparablement plus blan-

(88) *Ibid.* page 185. (89) *Ibid.* page 186.

ches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & d'autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce (90).

On distingue, dans l'Indoustan, deux autres Sectes de Payens, dont les uns sont Indous, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne sont point Banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que, dans leurs assemblées de Religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plûpart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand-Mogol, à la garde de ses meilleures Places.

La seconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & sont aussi moins considerés. La plûpart ont l'ame basse & servile. Il sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi sur-

(90) *Ibidem.*

prenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils se reposent sur leurs Prêtres. Ils croient que, dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui s'en est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par les belles actions. Ils reconnoissent l'immortalité & la transmigration des ames; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultere; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées Bagavares, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement (91).

(91) Leur simplicité va plus loin encore. Dans la Ville de Jagannat, dit Bernier, située sur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il se fait tous les ans une fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent & font rouler. Au centre est placée l'Idole Jagannat, richement parée, qu'on transporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des Misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jetter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion que Jagannat les fera renaître grands & heu-

Les

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Les Gentives du Bengale ſont Laboureurs ou Tiſſerands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte ; & dans les Villes ils occupent pluſieurs grands quartiers. C'eſt de leurs Manufactures que ſortent les plus fines toiles de coton, & les plus belles étoffes de ſoie. » C'eſt » un ſpectacle fort amuſant, raconte » Schouten, de voir leurs femmes & » leurs filles, tout-à-fait noires, & » preſque nues, travailler avec une » adreſſe admirable à leurs métiers,

reux. Ce n'eſt point contes ni fables, ajoute Bernier. Les Bramines paſſent à des fourberies & vilainies ſi infâmes, que je ne les aurois pû croire, ſi je ne m'en étois pleinement aſſuré. Ces fourbes prennent une jeune fille des plus belles qui ſe trouvent entr'eux, pour être l'épouſe de Jagannat. Ils la laiſſent la nuit dans le Temple, où ils l'ont tranſportée en grande cérémonie avec l'Idole, lui promettent que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de demander au Dieu ſi l'année ſera fertile, quelles Proceſſions, quelles Fêtes, quelles prieres & quelles aumônes il deſire qu'on faſſe pour cela. Cependant un de ces Impoſteurs entre la nuit par une petite porte de derriere, jouit de la fille, & lui fait croire tout ce qu'il juge à propos. Le lendemain qu'on la tranſporte de ce Temple dans un autre à côté de Jagannat, ſon Epoux, les Bramines lui font dire, au peuple, tout ce qu'elle croit avoir appris. *Bernier, ubi ſupra, pages 17 & précédentes.* Il a vû, dit il encore, des femmes renommées pour leur beauté & pour leur ſageſſe, refuſer des préſens conſidérables de Mahométans, des Chrétiens & des Gentils étrangers, & les dédaigner, parce qu'elles ſe croient honorées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.* page 18.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» & s'occuper à faire blanchir des toi-» les, en accompagnant, de chan-» sons, le travail & le mouvement de » leurs mains & de leurs pieds. Les » hommes me paroissoient plus lâ-» ches & plus paresseux. Ils se fai-» soient aider par leurs femmes dans » les plus pénibles exercices, tels que » de cultiver la terre, & de moissonner. Elles s'en acquittoient mieux » qu'eux. Après avoir travaillé avec » beaucoup d'ardeur, elles alloient en-» core faire le ménage, pendant que » leurs maris se reposoient. J'ai vû » cent fois les femmes Gentives, tra-» vailler à la terre avec leurs petits » enfans à leur cou, ou à la mam-» melle (92).

Secte des Theers.

On trouve, dans l'Indoustan, une autre sorte de Sectaires, qui ne sont, ni Payens, ni Mahométans, & qui porte le nom de *Theers*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société, qui ne sert, dans tous les lieux, qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice; & quelquefois ils sont chargés de l'exécution. Aussi passent-ils

(92) Schouten, *ubi supra*, pages 211 & suivantes.

pour une race abominable. D'autres Indiens, qui les auroient touchés, se croiroient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le surnom d'*Alkores*. On ne souffrent point qu'ils demeurent au centre des Villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrêmité des Fauxbourgs, & de s'éloigner du Commerce des Habitans (93).

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde se nomment Bramines.

Schouten, après avoir observé que la différence des Sectes Idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de Bramines, ou Brahemers (94), releve néanmoins les Bramines des Banians fort au-dessus de tous les autres. Ils sont, dit-il, plus polis, plus graves & plus intelligens. On a déja remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leurs passent par dessus les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reste de leur habillement soit libre, la plûpart sont nuds, depuis les reins jusqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture, & qui leur pend jusqu'aux

(93) Mandeslo, page 187.

(94) Schouten, *ubi sup.* pages 214 & précédentes. Nos François de Pondichery les nomment Brames.

Descript. de l'Indoustan.

pieds. Ceux du Bengale ne sortent jamais de leurs maisons, sans une grande robbe de quelqu'étoffe de coton. Leur tête est couverte d'un autre morceau de toile ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une tresse, dans laquelle ils les réunissent, sert à les soutenir derriere la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leur femmes sont fort hautaines. Elles se parfument le corps d'un mêlange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriferantes. Leur robbe est une toile transparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caste, ou de la Tribu des Bramines, il s'en trouve un grand nombre qui se disent descendu de race royale, & qui en conservent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés.

Usages communs dans l'Empire Mogol.

On ne fera point un Article particulier de quelques usages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroissent communs à toutes les Provinces de l'Empire. Mandeslo remarque que tous les Mogols se plaisent fort à la chasse;

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

& que leurs levriers ſont un peu plus petits que les nôtres. Ils apprivoiſent des tigres & des leopards, qui leur tiennent lieu de chiens; & qui prennent les bêtes fauves d'un ſeul ſaut, mais qui ne les pourſuivent jamais. Ils ont une méthode fort ſimple pour la chaſſe de l'oiſeau de riviere : c'eſt d'y employer en canard domeſtique, qu'ils vuident, & qu'ils rempliſſent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le ſuivant entre deux eaux, & le mêlent inſenſiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, ſans leur cauſer le moindre effroi. Leur adreſſe eſt extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont de cornes de buſle, & leurs flêches d'une canne fort legere.

Chaſſe.

Ils aiment, avec paſſion, le jeu des échecs, celui d'une eſpece de cartes, qui les expoſent quelquefois à la perte de leur fortune. La muſique, quoique mal exercée par leurs inſtrumens, eſt un goût commun à tous les états. Ils ne ſe reſſemblent pas moins par la confiance qu'il ont à l'aſtrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaire importante, ſans avoir conſulté le Minatzim ou l'Aſtrologue.

Jeu.

Aristote & Avicenne sont respectés des Mogols.

Outre leurs ouvrages de Religion & leurs propres Traités de Philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils respectent beaucoup, parce qu'il étoit natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur maniere d'écrire n'est pas sans force & sans éloquence. Ils conservent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plûpart de ceux qui participent aux affaires laissent des Mémoires, qui pourroient servir à composer une bonne Histoire de l'Empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la droite à la gauche. Mais, entre les personne de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Persanne, & même l'Arabe.

Leurs Medecins & leurs Chirurgiens.

Leurs maladies les plus communes, sont la dyssenterie, & la fièvre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers qui sont en très grand nombre, & dont les lumieres se bornent à la saignée, & à l'application des ventouses.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Climat de l'Indoustan.

On n'entreprendra point de repréſenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (95). En général, l'Hyver commence, dans l'Indouſtan, vers la fin du mois de Juin, & dure juſqu'au mois de Septembre. Les pluies, de cette ſaiſon, n'y ſont pas ſi continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalle, ſur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y regne pendant ſix mois, & celui du Midi ſuccede avec la même conſtance. Les mois les plus chauds de l'année ſont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant leſquels la chaleur ſeroit inſupportable, ſi les vents, qui s'élevent avec aſſez de régularité, ne rafraîchiſſoient l'air. Mais ils ſont d'ailleurs tres incommodes, par une horrible quantité de pouſſiere, qui ôte la vûe du Soleil (96).

Dans tout le Pays qui eſt entre Surate & Agra, les pluies commencent & finiſſent avec des tempêtes effrayantes. Cependant le tonnerre y tombe rarement ; ce que Terri attribue à la ſub-

(95) Depuis le vingtième degré de latitude du Sud juſqu'au quarante-troiſième du Nord. C'eſt Terri qui lui donne cette étendue. *Voyez* ci deſſus la Deſcription Géographique.

(96) Mandello, pages 200 & précédentes.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

tilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour ; & quelquefois la pluie dure ſans interruption. Auſſi-tôt qu'elle eſt paſſée, l'air devient ſi clair & ſi ſerein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue ſaiſon, la terre eſt entr'ouverte de toutes parts, & reſſemble à ces deſerts de ſable qui ne ceſſent jamais d'être ſtériles. A peine a-t-il plû cinq ou ſix jours, qu'elle ſe couvre de verdure. » Je n'ai pas vû, » dit le même Voyageur, de terres, » dans tout l'Indouſtan, où le bled » vienne beaucoup plus épais & » plus fort qu'en Angleterre. On le » ſeme au mois de Mai & au com» mencement de Juin. La récolte ſe » fait dans le cours de Novembre & » de Décembre, qui ſont les deux » mois les plus temperés (97).

Obſervations de Bernier.

Bernier obſerva, pendant un long ſéjour, que jamais il ne pleut tout-à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vû paſſer, pendant pluſieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ſes conjectures ſur la cauſe de ces Phénomenes : mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains ſur

(97) Edouard Terri, *ubi ſuprà*, p. 12.

ses observations. » A la fin des pluies, » qui arrive ordinairement vers le mois » d'Octobre, la mer, dit-il, prend » son cours vers le Midi, & le vent » froid du Nord s'éleve. Ce vent souffle quatre ou cinq mois, sans intermission & sans tempête, avec la » même égalité, pour sa force & pour » sa route; si ce n'est qu'il change ou » cesse quelque jour par hasard: mais » il recommence aussi-tôt. Il se passe, » ensuite, environ deux mois, pendant » lesquels les autres vents regnent sans » regle. Après ces deux mois, qu'on » appelle l'entre deux de saisons, & » que les Hollandois n'ont pas mal » nommé, le vent douteux, la mer » retourne sur ses pas, du Midi au » Nord, & le vent du Midi s'éleve, » pour regner à son tour, pendant » quatre ou cinq mois, comme le courant des flots. Deux mois de temps » incertain, qui se passent ensuite, » font un autre entre-deux de saison. » Dans ces intervalles, la navigation » est également dangereuse & difficile; » au lieu que, pendant les deux saisons, elle est agréable & sans danger, excepté vers la fin de la saison » du vent du Sud. De ce double entre-deux, celui qui suit ce vent est in-

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

» comparablement plus dangereux que » l'autre. Aussi ce vent, dans la saison même, est-il ordinairement plus » impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce qui parut encore plus étrange à Bernier, c'est que » vers la fin du vent du Sud, & pendant les pluies, quoique le calme » regne en haute mer, les tempêtes » & les coups de vent sont continuels » proche des Côtes jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues. Un » Vaisseau de l'Europe, qui veut approcher alors de la Côte des Indes, » pour aborder, par exemple, à Surate, évite rarement de se briser, » s'il ne prend son temps avec beaucoup de justesse, pour arriver immédiatement après les pluies (98).

Les Mogols ont l'usage du Caffé.

Terminons un si long Article, par une observation d'Edouard Terri (99). » Les personnes de l'Indoustan, dit-il, » à qui leur Religion ne permet pas » de boire du vin, se servent d'une » liqueur plus saine qu'agréable, qui

(98) Bernier Tome IV, pages 232 & précédentes. A l'occasion des inondations qui arrivent après les pluies, il observe encore que dans les pays où coule l'Indus, il se passe quelquefois des années sans pluie; & que l'Indus ne laisse pas de grossir alors, & de s'enfler assez pour arroser les terres. *Ibid.* page 2.

(99) *Ubi sup.* page 13.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

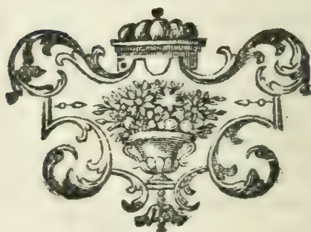
» porte, parmi eux le nom de *Cahua*. » Elle est composée d'une fève noirâ- » tre, qu'ont fait bouillir dans l'eau, » & qui lui donne peu de goût ; quoi- » qu'elle ait beaucoup de vertu pour » aider la digestion, pour réveiller les » esprits, & pour purifier le sang. « Terri parle de la fève que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de caffé. Le voisinage de l'Arabie heureuse procure à peu de frais ce dédommagement aux Mogols, pour les liqueurs fortes, dont le Mahométisme leur apprend à se priver ; & les Vaisseaux annuels, qu'ils envoient régulierement de Surate à Mocka, leur apportent cette marchandise en échange, pour les production de l'Inde. On a souvent demandé comment une contrée, d'aussi peu d'étendue que l'Arabie, pouvoit fournir du caffé, non seulement à la Perse & à la Turquie, qui en ont depuis long-temps l'usage, mais encore à la plus grande partie de l'Europe, où le même goût s'est établi depuis près d'un siecle (1). Ici la difficulté augmente, puisqu'il ne regne pas moins dans les Indes. Aussi n'a-t-on remis l'observation de Terri à la fin de cet

Transition à l'année suivante.

(1) Vers l'année 1660. Il y étoit connu dès 1644.

DESCRIPT. DE L'INDOUSTAN.

Article, que pour ſe procurer l'occaſion de l'eclaircir, en le faiſant ſervir comme de tranſition au Voyage ſuivant.



PREMIER VOYAGE
DES
FRANÇOIS,

Dans l'Arabie heureuse, par l'Océan Oriental.

OUTRE le dessein qu'on vient d'expliquer, il semble que, dans la vûe qu'on s'est proposée, de renvoyer tout ce qui regarde la Perse & la Turquie, au Recueil des Voyages par Terre, rien n'est plus convenable ici que cette Relation, pour fermer la Partie Occidentale de l'Inde. Il n'est plus question de conduire le Lecteur, par des routes qu'on lui a fait mille fois traverser. Madagascar, l'Isle de Socotora & quelques Plages de l'Abyssinie, seuls endroits où l'Auteur prit terre jusqu'au Port d'Aden, n'offriroient rien qui n'ait déja paru, sous mille formes, dans un grand nombre de Journaux. Observons seulement, pour ne laisser aucune obscurité dans un nouveau récit, que les François, dont on donne

INTRODUCT. le Voyage (2), étoient employés par une Compagnie de Négocians de Saint-Malo, les premiers de leur Nation (3) qui s'étoient avisés de faire, directement & sans l'entremise d'autrui, un Commerce dans l'Arabie; particuliement le Commerce du caffé, que les François jusqu'alors avoient acheté des Turcs, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Deux Vaisseaux nommés le *Curieux* & le *Diligent*, armés dans cette vûe, pour la course & le Commerce, & chacun de cinquante pieces de canon, sortirent de Brest le 6 Janvier 1708. On ne nous apprend pas le nom (4) du Commandant, qui joignoit, à cette qualité, celle de Directeur de la Compagnie, & qui montoit le Curieux. Le Diligent avoit pour Capitaine un Officier d'experience, nommé *Champloret*.

(2) Publié à Paris en 1716, chez Cailleau, *in*-12.

(3) L'Auteur dit, *d'entre tous les Européens*. Il ignoroit apparemment que les Anglois s'étoient ouvert depuis long-temps cette route. *Voyez* les Relations du Tome I de ce Recueil.

(4) Il est nommé de la Merveille dans le Traité de Mocka. L'omission de son nom, au Titre & dans la Preface, est d'autant plus surprenante, que M. de la Roque à qui l'on doit l'Edition du Voyage, fait profession d'en avoir reçu les Mémoires de ce Commandant même, & de les avoir rédigés avec lui. Ceux qui ont connu M. de la Roque, ne le soupçonneront pas d'infidélité. C'est le même à qui l'on doit un fort bon Voyage au Mont-Liban, frere aîné du Chevalier de la Roque, long-

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Etat présent d'Aden.

Transportons-nous vers l'entrée de la Mer-rouge, au Port d'Aden, où les deux Vaisseaux arriverent, la même année, dans le cours du mois de Décembre. L'Auteur décrit l'état présent de cette ville (5). Elle est assise au pied de plusieurs hautes montagnes, qui l'environnent presque de toutes parts ; & qui ont sur leurs sommets, cinq ou six Forts ; avec des Courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux gorges qui les séparent. De-là, un bel acqueduc conduit la meilleure eau du monde, dans un grand réservoir, qui n'est guere à plus d'un quart de lieue de la Ville, & qui fournit avec abondance aux besoins des Habitans. C'est mal-à-propos que nos Géographes font passer une riviere au travers d'Aden. Ils ont mal pris le sens d'Abulfeda, qui met simplement une porte du côté de la terre, nommée la porte des Porteurs-d'eau, parce que c'est effectivement par cette porte qu'on y fait entrer de l'eau douce (6).

temps Auteur du Mercure François.

(5) Soixante dix degrés de longitude, & douze de latitude du Nord, suivant les Tables d'Abulfeda. En approchant de l'Ouest, on prendroit le Cap d'Aden pour plusieurs Isles ensemble, à cause des diverses crêtes de montagnes qui le forment.

(6) Voyage de l'Arabie heureuse, pages 62 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Ses fortifications.

La Place est entourée de murailles, qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur-tout du côté de la Mer, où l'on voit neanmoins, par intervalles, quelques plates-formes, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de balle. On croit que c'est l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la Ville & conquis presque tout le Pays, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes. Pour s'approcher d'Aden, du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin, pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en forme de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort, avec des corps-de-gardes d'espace en espace. Une portée de canon plus bas, on trouve un autre Fort, en pâté, avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison constante. Il seroit impossible de tenter une descente de ce côté; d'autant plus qu'entre la Ville & ce dernier Fort, on rencontre encore, sur le chemin de communication, un autre Fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

Son Port.

A l'égard de la Mer, par où cette

Ville eſt fort acceſſible, c'eſt une Baye de huit à neuf lieues d'ouverture, qui eſt comme diviſée en deux Rades ; l'une, aſſez éloignée de la Ville ; l'autre, moins grande & plus proche, qu'on nomme le Port. Cependant celle-ci n'a pas moins d'une lieue de largeur, à la prendre depuis la Citadelle, qui la commande avec cinquante pieces de canon, juſqu'à la pointe avancée où ſont les Forts. On mouille partout, à dix huit, vingt & vingt deux braſſes. Aden eſt une aſſez grande Ville. On y voit encore pluſieurs belles maiſons, à deux étages, & en terraſſes ; mais elle offre auſſi beaucoup de ruines & de mazures, qui, joint aux avantages de ſa ſituation, font comprendre que c'étoit autrefois une Place importante, & le principal boulevard de l'Arabie heureuſe. Son territoire eſt aſſez étroit, mais fort agréable, & revêtu de beaucoup de verdure au-bas des montagnes (7).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Intérieur de la ville.

Quoique les François n'attendiſſent rien du Gouverneur d'Aden, la curioſité de voir cette Ville, & l'envie de preſſentir ce qu'ils avoient à ſe promettre de la civilité des Arabes, porta les deux Commandans à mouiller dans

Les François deſcendent à Aden.

(7) *Ibid.* page 63.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

la Rade. Chaque Vaiſſeau ſalua la Citadelle de ſept coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre, avec des complimens & des invitations à deſcendre au rivage. Cet accueil, ſoutenu par l'offre de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, leur inſpira tant de confiance, que s'étant fait conduire à terre, ils ne firent pas difficulté de ſuivre quelques gens armés qui les menerent à la porte qu'on appelle *Majeure de la Mer*, parce qu'elle eſt fort grande & qu'elle regarde le Port.

Deſcription de la Porte.

Ils remarquerent qu'elle eſt d'une épaiſſeur prodigieuſe, garnie de cloux, ou plutôt de groſſes chevilles de fer, & munie, pour ſurcroît de ſureté, d'une barre dont la groſſeur répond à celle des cloux. On les fit entrer, par cette porte, dans un lieu bien vouté, long d'environ quinze pas, après lequel ils trouverent une eſpece de cabinet, vouté auſſi, & terminé en angle. Un Officier de conſideration nommé l'*Emir-el-bar* (8), c'eſt-à-dire, le Prince de la Mer, mais proprement le Capitaine du Port, les y reçut fort civilement, & les fit aſſeoir dans des fauteuils d'une figure ſinguliere. La

(8) Les Européens par corruption, l'appellent le Mirebar.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

conversation fut courte, parce que le Gouverneur, déja informé de leur descente, envoya ordre de les conduire chez lui. Ils sortirent d'abord par une porte de fer, qui est à la pointe de l'angle, & qui conduit à une autre porte de simples barrreaux de bois. Leur marche se fit entre deux rangs de Soldats, l'Emir-el-bar à leur gauche. En arrivant au Palais du Gouverneur, on les fit monter par un fort bel escalier, dans le principal appartement où ils le trouverent assis au fond d'une sale sur une estrade couverte de magnifiques tapis, s'appuyant sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa Compagnie étoit rangée des deux côtés sur d'autres tapis ; & le reste de la sale paroissoit couvert de nattes très-fines. Ils s'approcherent de l'estrade sans avoir ôté leurs souliers ; faveur qui ne s'accorde ordinairement à personne. Le reste de cette Audience n'eut rien de plus remarquable (9) que l'occasion qu'ils eurent à leur tour, de faire une grace beaucoup plus précieuse au Gouverneur, en lui accordant le secours d'un de leurs Chirurgiens, qui ne fut pas moins utile à sa famille qu'à lui.

Faveurs qu'ils reçoivent du Gouverneur & qu'ils lui font.

(9) On leur demanda où ils alloient, & on leur présenta du caffé à la Sultane.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Ils obtinrent de sa reconnoissance, une Lettre de recommandation, pour le Gouverneur de Mocka, avec laquelle ils remirent à la voile le 27 de Décembre. Mais, dans la liberté qu'on leur avoit laissée de visiter la ville, ils emporterent une vive admiration pour les bains publics. Ils sont revêtus de marbre ou de jaspe, & couronnés d'un beau dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galleries, soutenues par des colomnes magnifiques. Tout l'édifice est parfaitement distribué en chambres & autres pieces voutées qui aboutissent à la principale sale du dôme (10).

Observations nautiques.

On avoit averti les deux Commandans, qu'en sortant de la Rade, ils avoient besoin de beaucoup de précautions pour se garder des Courans. En effet, du côté du Cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & malgré tous les efforts des Pilotes, les deux vaisseaux ne passerent qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui paroît avoir le tiers d'une lieue d'élévation. Il est fort droit & fort escarpé. On y découvre deux tours, avec leurs sentinelles. Ces tours sont vûes d'un Château, qui n'est qu'à demi-lieue

(10) *Ibid.* pages 57 & précédentes.

de la ville, ſur lequel les Habitans découvrent les pavillons & les ſignaux qu'on y met pour avertir dans l'occaſion ; ce qu'ils imitent dans la ville, & dans la citadelle qui a la même vûe. On aſſure que du haut de ce Cap, on découvre dix lieues à la ronde, & que le Cap s'apperçoit lui-même de quinze ou vingt lieues en mer. Cette côte en général, paroît ſeche & ſabloneuſe ; mais un peu plus loin dans les terres, le pays eſt plein de bois & de marécages.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Erreur qui jette les François à Tagora.

On avoit fort recommandé aux François de ne gouverner que par Oueſt, & même quart de Nord-Oueſt. Mais le Pilote du Diligent faiſant trop de fond ſur ſes Journaux, s'obſtina toujours à ſuivre l'Oueſt quart de Sud-Oueſt ; & le Curieux qui étoit à l'arriere, ſe vit néceſſairement entraîné dans ſon erreur. Cependant, on découvrit le lendemain au matin la fameuſe montagne de Bab-el-mandel, qui eſt à l'entrée de la Mer rouge du côté de l'Afrique ; mais on ne la reconnut pas. Le Diligent n'ayant pas ceſſé de continuer ſa route, on ſe trouva bientôt à l'entrée d'une Baye d'environ ſix lieues d'ouverture, dont le centre eſt occupé par une Iſle. En comparant cette

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Baye & ſon Iſle avec les Cartes, on ſe crut facilement à l'entrée de la Mer rouge; & comme le temps étoit favorable, on prit le parti de s'y engager. Après y avoir fait deux lieues, on vit paroître une barque chargée de vingt hommes, avec un Interprete Banian & deux Pilotes, de qui l'on apprit bientôt que la Baye étoit celle de Tagora, ville d'Afrique dans le Royaume d'Adel & de Zeila, qui étoit autrefois compris dans l'Empire des Abyſſins. Ils remirent en même-temps au Commandant François une Lettre en Arabe de la part du Roi; car les Habitans de la côte avoient apperçu les deux vaiſſeaux dès le jour précédent, & s'étoient hâtés d'en donner avis à ce Prince, qui n'ayant pas douté qu'ils ne cherchaſſent l'occaſion du commerce, ou qu'ils n'euſſent beſoin de rafraîchiſſemens, leur faiſoit offrir civilement cette double faveur (11).

Ils reçoivent une Lettre du Roi.

(11) Sa Lettre mérite d'être conſervée, non ſeulement par le caractere de bonne foi qu'elle reſpire, mais encore pour entrer dans les vûes de Mr Uckley, Profeſſeur en Arabe, à Cambridge, qui dans ſa Relation de Barbarie, publiée en 17[illegible]3, invite tout le monde à lui communiquer les pieces de cette nature, parce que repréſentant le génie & le ſtyle des Orientaux, elles peuvent ſervir à jetter du jour ſur l'Ecriture Sainte. *Avertiſſement*, *page* 6. » Du » Port bien gardé de Ta» ghoura. Au nom de » Dieu clément, miſéri» cordieux. Louange à

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Ils l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'il ne leur restoit qu'une demi lieue à faire jusqu'à Tagora, & que le pays leur paroissoit charmant : mais, s'étant fait précéder de leur chaloupe, avec le plomb & la sonde, parce que la nuit s'approchoit, ils trou-

Dangers de la Baye de Tagora.

» Dieu, telle qu'elle lui est » dûe. Dieu donne sa bénédiction à celui après » lequel il n'y aura plus de » Prophete, & à sa famille, & à ses amis, avec » la paix. L'Ecriture de » cette Lettre est de notre » Maître le Sultan Mehemed, fils du Sultan » Deing, que Dieu très-haut conserve *Ainsi soit-il.*

» Nous vous faisons sçavoir, ô Capitaine de Navire, que vous avez sûreté & garantie entiere » dans ce Port de Taghioura, pour faire de l'eau & » du bois, car nous sommes obligés de vous en » fournir, & nous vous » donnerons un Raban » pour vous introduire » dans la ville où vous desirez descendre. Si vous » voulez aller au Port de » Zeila, il est plus proche » du lieu où vous êtes présentement. Nous sommes gens de bonne foi, » & nous croyons en Dieu » & en son Prophète; car » notre profession de foi » est telle : Je témoigne » qu'il n'y a point d'autre » Dieu que Dieu, & que » Mahomet est son Prophête. Dieu lui donne sa » bénédiction, & le comble d'un grand nombre » de salut de paix, agréables & benis jusqu'au » jour du jugement. Et » louange à Dieu, Seigneur des deux vies. » Vous avez la fureté de » Dieu, & la fureté de » Sultan Mehemed, fils du » Sultan Deing : & le salut soit sur vous, la miséricorde de Dieu & ses » bénédictions. A côté étoit le Sceau du Roi, avec ces mots : » Celui qui se » confie au Roi céleste, » Sultan Mehemed, fils » de Deing 1117, (de l'Hegire qui répond à 1705 de notre Ere, année où le Sceau avoit été gravé). De l'autre côté du Sceau, on lisoit après la souscription le mot *Catmir*; nom du chien, qui, suivant l'Alcoran, a gardé les Freres dormans pendant leur sommeil de 309 ans.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

verent bien-tôt un banc de roche ſur lequel il falloit paſſer néceſſairement, & qui n'étoit couvert que de trois braſſes d'eau; ce qui les força d'abandonner leur deſſein. Ils prirent les deux Pilotes ſur le Curieux; & renvoyant l'Interprete avec un préſent & des excuſes pour ſes maîtres, ils lui promirent de récompenſer les deux hommes qu'ils retenoient à leur ſervice. L'Auteur des Mémoires regretta les connoiſſances qu'il auroit pû recueillir à Tagora. Elles n'auroient pas été moins utiles à la Géographie qu'au Commerce, dans un pays ſi peu connu de nos Voyageurs (12).

Mais ces idées firent preſqu'auſſi-tôt place à la plus vive crainte, lorſqu'après avoir apperçu de l'écume qui lui fit preſſentir quelque danger, il ſe trouva tout d'un coup ſur le bord d'un banc redoutable, où ſon vaiſſeau battit pluſieurs fois par le jeu d'une petite vague qui le ſoulevoit, & qui le faiſoit tomber ſur le fond lorſqu'elle venoit à ſe retirer. Ce fond étoit de ſable, ſemé de groſſes roches, qui firent ſortir pluſieurs morceaux de la quille. Cependant le ſecours du Ciel, & la diligence

(12) *Ibidem*. page 75. Voyez le Journal de Caſtro au Tome I de ce Recueil.

ligence du travail mirent heureusement le Curieux au large. Il ne restoit qu'à sortir tout-à-fait de la Baye. Les deux Pilotes de Tagora conseillerent de passer à bas-bord de l'Isle qui est à son entrée, quoiqu'on n'y puisse mouiller, faute de fond. Enfin, les deux vaisseaux ayant achevé de se dégager, s'éloignerent de la terre, environ d'une lieue. Un calme les arrêta pendant toute la nuit suivante, & le matin, prolongeant la terre avec un petit vent, ils entrerent vers le soir dans le fameux détroit de la Mer rouge ou du golphe Arabique.

A ce récit que l'intérêt de la Navigation n'a pas permis de supprimer, on doit joindre les observations de l'Auteur sur la disposition du détroit même. Le Cap de Gardafu, dit-il, qui est dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, & qui se nomme Cap de Fartach, dans un Royaume de ce nom, sur les côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre, n'est que d'environ cinquante lieues. Mais l'Océan renfermé entre ces deux Terres pendant plus de cent cinquante lieues d'étendue, est enfin si resserré par le rapprochement des côtes, qu'il ne reste plus qu'environ

Observations de l'Auteur sur le détroit de la Mer rouge.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

quatre lieues d'ouverture ou de diſtance d'un rivage à l'autre. Cette ouverture forme le petit canal qu'on nomme proprement le détroit. Enſuite la mer recommence à s'élargir, & s'étend ſur pluſieurs côtes de differens noms, l'eſpace d'environ deux cens lieues, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. On trouve à l'entrée du détroit, une anſe de ſable, ſur dix braſſes d'eau, où les deux vaiſſeaux mouillerent tranquillement à la vûe d'une Moſquée & de pluſieurs huttes de Pêcheurs. Vis-à-vis de cette anſe, c'eſt-à-dire, à la droite de l'entrée, on voit l'Iſle de Bab-el-Mandel, qui donne ſon nom au détroit, ou qui le reçoit de lui. Sa longueur eſt d'environ deux lieues, ſur un peu moins de largeur. Elle offre quelque verdure en certains endroits, quoique le reſte ne ſoit gueres qu'un rocher ſtérile, battu des vents & des vagues, & brulé par l'ardeur du Soleil. L'Auteur la trouve fort mal placée dans la plûpart des Cartes ordinaires qui la mettent au milieu du détroit, tandis qu'elle eſt tout-à-fait du côté de l'Arabie, & ſi proche, qu'entre l'Iſle & la terre ferme, il n'y a qu'un paſſage fort étroit pour les petits bâtimens. Dès l'entrée du détroit, & ſous la hauteur

de l'Isle, le mouillage est très bon. On y trouve une autre anse que celle où les deux vaisseaux avoient mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres basses au milieu, où l'on découvre de petites maisons couvertes de nattes. C'est dans cette retraite que les Pyrates viennent jetter l'ancre à couvert des vents du Sud-Ouest (13). Sur la haute montagne, qui porte aussi le nom de Bab-el-Mandel, & dont le pied forme le détroit du côté de l'Afrique opposé à celui de la terre ferme d'Aden en Asie, il y avoit autrefois un Fort qui défendoit le mouillage de l'entrée; mais il n'en reste aujourd'hui que les ruines. On peut ranger cette côte d'aussi près que l'on veut. Les deux vaisseaux n'en passerent point à plus d'un quart de lieue. Il seroit aisé d'en tirer des rafraîchissemens, de l'encens, des gommes & d'autres marchandises. C'est-là qu'on envoye de Mocka pour observer si les vaisseaux Arabes & Indiens peuvent sortir en sureté. Les Pyrates ont coutume, en sortant du détroit, de ranger la terre & le Cap d'Aden que son élévation de quelque côté qu'on s'approche, fait croire à plus de quinze lieues. Aussi ce passage est-il

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

(13) *Ibidem*, page 83.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

redouté de tous les vaiſſeaux de l'Aſie.

Route juſqu'à Mocka, & ſes dangers.

Les François leverent l'ancre de grand matin, avec un vent frais pour gouverner vers Mocka, qui eſt ſitué dans le Golfe Arabique, à vingt lieues du Détroit. Depuis l'Iſle de Bab-el-Mandel, on trouve des terres baſſes dans toute l'étendue de la vûe, qui eſt bornée par de hautes montagnes. Des deux vaiſſeaux, on ne ceſſoit pas de voir la terre d'Arabie, à la diſtance de deux lieues, & par intervalles, on y diſtinguoit quelques bocages. Enfin, de ſix lieues en mer, les François découvrirent la ville de Mocka, dont les hautes Tours & les Moſquées blanchies en dehors, forment une très agréable perſpective. Ils ſe crurent payés de toutes les fatigues d'une longue navigation, lorſqu'ils eurent commencé à voir quantité de palmiers & d'autres arbres verds, qui leur paroiſſoient border le rivage juſqu'à la ville. La crainte des bancs, qui bordent cette côte, les obligea de ne plus avancer que la ſonde à la main. Ils trouverent, tantôt huit braſſes, tantôt moins, juſqu'à ſix & cinq. Le Pilote du Diligent, toujours aveuglé par ſa préſomption, faillit de périr ſur un petit ſable mêlé de vaſe, pour avoir voulu ſuivre une autre route. Cepen-

dant la force du vent le fit heureusement traîner sur le sable ; & le troisieme jour de Janvier 1709, les deux vaisseaux mouillerent près d'une pointe avancée, qui forme du côté du Nord la moitié du Port de Mocka. Elle est défendue par un Fort, au-dessous duquel on trouve six brasses d'eau, fond de sable & peu de rocaille. Le Port est formé par deux langues de terre qui se recourbent en maniere d'arc, représentant parfaitement une demie Lune. Sur les deux pointes sont situés deux Forts qui en défendent l'entrée ; & cette entrée qui n'a pas moins d'une lieue de large d'un Fort à l'autre, forme une sorte de Rade, où les grands vaisseaux sont obligés de mouiller, parce que le reste du Port manque de profondeur.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Aussi-tôt que les François eurent jetté leurs ancres, ils virent arborer sur chacun des deux Forts, un Pavillon rouge en pointe, chargé de trois croissans & d'une figure en sautoir (14). Quoique fort éloignés de la ville, ils remarquerent aussi le Pavillon Hollandois, que le Directeur de cette Nation avoit fait élever sur une terrasse pour

Réception des François à Mocka.

(14) Cette figure est celle de la fameuse épée d'Aly, gendre de Mahomet ; épée à deux lames, qui se nomme *Zulficar*.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

faire honneur à la France, & un autre Pavillon semblable à ceux des Forts, sur une batterie de canon qui est près de la maison du Gouverneur. Ils saluerent de sept coups de canon, ausquels on répondit de de cinq coups de la batterie de la ville. Une Barque avec pavillon & & flamme, amena aussi-tôt à bord l'Emir-el-Bar, ou le Capitaine du Port, vêtu d'une étoffe verte plissée, à larges manches pendantes, de la forme d'un froc monastique, avec une espece de soutane par-dessous. Il étoit accompagné d'un Interprête Banian, qui parloit la langue Portugaise, & qui étoit vêtu de blanc, avec une belle ceinture brodée & une écharpe de soie sur l'épaule ; & d'un Hollandois du Comptoir, vêtu à la Turque, qui parloit la langue Franque. L'Emir-el-Bar étoit chargé d'une lettre du Gouverneur, qui invitoit les François à descendre avec confiance. Deux Missionnaires Récolets Italiens, qui étoient soufferts dans la ville, leur écrivirent en Latin, pour les féliciter de leur arrivée. Enfin, tout paroissant si favorable à leur descente, que le Gouverneur proposoit même de leur faire une entrée solemnelle, comme aux premiers Officiers de leur Nation qui fussent arrivés dans son Gouvernement,

Leur Traité avec le Gouverneur.

les deux Commandans se rendirent au Quai du Port, où ils trouverent douze chevaux bien équipés, & deux cens soldats avec des timbaliers à leur tête. Ils furent conduits au Palais du Gouverneur; & les explications se firent de si bonne grace, que dès les premiers jours on conclut un Traité, par lequel toutes les conditions & les droits du Commerce, furent reglés à trois pour cent (15).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Description de Mocka.

Les Hollandois étoient la seule Nation de l'Europe qui fût alors établie à Mocka. Ils y avoient un riche Comptoir, où leur Compagnie envoyoit tous les ans un navire de sept cens tonneaux, pour charger du caffé & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportoient dans leur magasin général de Batavia, & de-là en Europe, ou dans l'Inde même. La ville de Mocka (16) n'est pas si considérable que celle d'Aden; mais elle est devenue plus marchande. On n'y compte qu'environ dix mille Habitans, presque tous Mahométans, avec quelques Arméniens, & beaucoup de pauvres Juifs qui demeurent dans un quartier séparé, ou dans une espece de Fauxbourg. Elle est en-

(15) L'Auteur en rapporte tous les articles, pages 99 & suivantes.

(16) A quatre vingt-huit dégrés trente minutes de longitude, & quatorze de latitude, suivant Ptolomée.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

tourée de murs à l'antique, moitié de pierre, & moitié de terre battue avec de la paille. Elle a quatre portes sans fossé; & pour unique défense, plusieurs tours avec du canon sur quelques-unes. Ces tours servent de cazernes à des soldats, qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui, pendant le jour se tiennent sur le Port & dans le Bazar, pour veiller à la tranquillité publique. Ils sont au nombre de cinq ou six cens qui s'assemblent tous les jours dans la grande place, depuis midi jusqu'à deux heures, pour conduire, avec beaucoup de pompe, le Gouverneur & son cortege à la Mosquée. Après la priere, l'usage de cette infanterie est de faire une décharge à bale; ce qui expose quelquefois les Etrangers à de fâcheux accidens (17).

Quelques usages des Habitans.

Les femmes de Mocka, qui respectent un peu la bienséance, ne se montrent jamais dans les rues pendant le jour. Elles ont le soir, un peu plus de liberté, qu'elles employent à s'entrevisiter. On les rencontre quelquefois au milieu de la nuit, allant d'une maison à l'autre, suivies de leurs esclaves, à la lumiere d'un seul flambeau. Lorsqu'elles trouvent des hommes en

(17) *Ibid.* page 105.

chemin, elles ſe rangent contre les maiſons, avec une ſinguliere modeſtie. Leur habillement differe peu de celui des autres femmes de l'Orient; ſurtout par un grand voile qui cache leur viſage, & d'une toile ſi fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Elles portent de petites bottines de maroquin. Quelques exemples dont l'Auteur fut témoin, prouvent qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie (18).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Climat & propriétés du pays.

Les environs de la ville n'offrent qu'un pays ſec, dont les eaux ſont nitreuſes & preſque ſalées. Tous les bords de la Mer rouge ſe reſſentent de cette ſéchereſſe; mais le territoire de Mocka paſſe avec raiſon pour le pire. La chaleur y eſt exceſſive. Il n'y tombe preſque jamais de pluie; & l'Auteur apprit à ſon arrivée, qu'il n'y en étoit pas tombé depuis deux ans. Il y faiſoit auſſi chaud pendant le mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris, dans celui de Juillet. Mais les Habitans, accoutumés à des chaleurs beaucoup plus ardentes vers Juin & les mois ſuivans, lorſque le vent du Sud ſe fait ſentir, ſe plaignoient du froid, & prenoient la veſte de drap, pour ne la quitter qu'au mois de Mars. Il plut deux fois

(18) *Ibid.* Pages 111 & ſuivantes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

pendant le séjour des François. Ils remarquerent aussi que vers neuf ou dix heures du matin, un vent de bise qui vient de la mer, rafraîchit beaucoup l'air; sans quoi il seroit difficile de résister à l'excès d'une chaleur qui est capable de faire suer sans aucun exercice (19).

Les sables qui environnent la ville, ne laissent pas d'être plantés de quelques palmiers qu'on prend soin d'arroser avec le secours d'un grand nombre de puits, & qui portent des dattes fort communes. Quelques endroits produisent une sorte de millet blanc, plus gros trois fois que le nôtre. Après les pluies, la terre se couvre d'une croute de sel. Aussi celui qu'on employe dans le pays se fait-il presque sans travail, par le moyen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il y devient si dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic (20).

Observations générales sur l'Arabie.

Ici l'Auteur étendant ses observations, entreprend de faire mieux connoître un pays d'où vient le caffé; cette plante si chérie, dit-il, & que l'on y vient chercher de si loin. Personne n'ignore que l'Arabie en général comprend cette vaste contrée, qui s'étend depuis le détroit de la Mer rouge

(19) Page 118. (20) Page 119.

jusqu'au sein Persique, & depuis l'Océan Oriental ou la grande mer des Indes, jusqu'aux frontieres de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, formant la plus grande presqu'Isle du monde connu. On n'ignore pas non plus la division ordinaire de ce grand pays, en Arabie déserte, pétrée & heureuse. Mais il est partagé d'ailleurs en divers Royaumes, dont les noms nous sont moins familiers, & possédés jusqu'aujourd'hui par des Rois ou des Princes particuliers, qui ne dépendent ni du Grand-Seigneur, ni du Roi de Perse. Le plus considérable est celui d'Yemen. Il comprend la plus grande partie de l'Arabie heureuse. Ce Royaume s'étend du côté de l'Orient, le long de l'Océan depuis Aden jusqu'au Cap de Rasalgat, c'est-à-dire, d'un golfe à l'autre. Une partie de la Mer rouge le borne du côté du couchant & du midi ; & ses limites au Nord, sont le Royaume de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Yemen, seule partie de l'Arabie qui produise le caffé.

Le seul Yemen à l'exclusion de toutes les autres Régions de l'Arabie, produit l'arbre du caffé. Encore ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois cantons principaux ; ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa & Galbany, qui tirent leur nom de trois villes

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

des montagnes. Tout ce qui s'étend le long de la mer, n'eſt qu'une mauvaiſe plage ſeche & ſtérile, qui a, dans quelques endroits, juſqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui eſt bordée en revanche par ces mêmes montagnes, où l'on trouve avec le caffé, quantité d'autres arbres, diverſes ſortes de fruits, & de l'eau fort ſaine, avec une fraîcheur agréable & un printemps preſque continuel.

Difference de bonté dans le caffé.

On peut charger au Port d'Aden, du caffé de Sanaa & de Galbany, qui n'en ſont pas fort éloignés : mais il eſt moins eſtimé que celui de Betelfaguy. Cette raiſon, joint à l'eſpérance de le trouver moins cher à Mocka, n'avoit pas permis aux François de s'arrêter dans le premier de ces deux Ports. A peine eurent-ils conclu leur Traité avec le Gouverneur du ſecond, qu'ils allerent établir à Betelfaguy, une loge pour leur commerce, & pour faire tranſporter le caffé par terre de cette ville à Mocka.

Ville de Betelfaguy, & ſa deſcription.

Betelfaguy eſt éloigné de ce Port, d'environ trente cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il n'eſt qu'à dix lieues. On fait le voyage en deux petites journées, pendant leſquelles on ne ceſſe point de cotoyer les montagnes, & vers les deux tiers du che-

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

min, on rencontre une ville nommée *Zebit*, ou *Zubida*, qui paroît avoir été considerable, mais qui est fort dépourvûe d'eau, quoique plusieurs Géographes y placent une riviere. Cependant, il est vrai que sur toute cette route, on trouve divers petits ponts qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens qui descendent en certains temps des montagnes, mais qui se perdant dans les sables brûlans de cette côte, n'arrivent presque jamais jusqu'à la mer.

La ville de Betelfaguy, quoique plus grande que celle de Mocka, est du même Gouvernement. Elle est ornée de fort belles Mosquées dont les tours ou les minarets sont blanches en dehors. Les maisons y sont de brique, la plupart à deux étages, avec des terrasses. La ville n'a point de murailles; mais elle est défendue par un assez bon Château qui tire son eau d'un puits extrêmement profond par le travail continuel d'un chameau. Elle sort si chaude & si fumante, qu'il est impossible d'en boire d'abord. On la laisse reposer pendant une nuit, qui la rend fraîche & délicieuse. On voit dans Betelfaguy un fort grand Bazar ou Marché au caffé, qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries cou-

Grand Marché au caffé.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

vertes. C'eſt-là que les Arabes de la campagne apportent leur caffé dans de grands ſacs de nattes, dont ils mettent deux ſur un chameau. Les Marchands l'achetent par l'entremiſe des Banians, qui ſont en Arabie comme aux Indes, les principaux Courtiers du commerce. Au fond du Bazar, on voit une eſtrade de la hauteur de quatre pieds, où ſe placent ſur des tapis les Officiers de la Douane, & quelquefois le Gouverneur en perſonne. Ils tiennent compte du poids qui ſe fait en leur préſence, & du prix de tout le caffé qui eſt vendu, pour en faire payer les droits au Roi. Les Peſeurs ſe ſervent de grandes balances, & pour poids, de groſſes pierres enveloppées dans de la toile. Le Vendeur paye ſeul le droit de vente, qui eſt la valeur d'un ſol par piaſtre. Tout ſe paye en piaſtres mexicanes; car depuis quelques fauſſetés que les Habitans du pays reprochent aux Portugais, les piaſtres du Perou & les Sevillanes n'ont preſqu'aucun cours. Ils reçoivent auſſi l'or en ſequins. On porte journellement du caffé à Betelfaguy, de la montagne qui n'en eſt qu'à trois lieues de diſtance. Le Marché s'y tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Doua-

niers vont l'après midi à la Mosquée, accompagnés de leurs Officiers & des Soldats, avec les drapeaux du Prophête & ceux du Roi.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Transport du caffé en Turquie & dans l'Inde.

C'est à Betelfaguy que se fait la vente du caffé pour toute la Turquie, l'Egypte & les Indes. Les Marchands d'Egypte & de Turquie en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux balles, du poids d'environ deux cens soixante dix livres, jusqu'à un petit Port de la Mer rouge, qui n'est qu'à dix lieues de cette ville. Là, ils le chargent sur de petits bâtimens, qui le transportent cent cinquante lienes plus loin dans le Golfe à Gedda, qui est proprement le Port de la Mecque. De Gedda, il est rechargé sur des vaisseaux Turcs qui le portent jusqu'à Suez, dernier Port du fond de la Mer rouge qui appartient au Grand-Seigneur : d'où étant encore chargé sur des chameaux, il se transporte en Egypte & dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, par les caravanes, ou par la mer Méditerranée. Enfin, c'est de l'Egypte qu'est venu tout le caffé qui s'est consommé en France jusqu'au voyage dont on donne la Relation (21).

(21) *Ibidem*, pages 128 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

§ II.

Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen.

Autres lumieres sur le Royaume d'Yemen.

MAIS on a d'autres lumieres à tirer, sur le Royaume de Yemen, d'un Journal publié dans le même Volume, qui contient une seconde expédition de la Compagnie de Saint Malo, en 1711. Deux de ses Vaisseaux, sous les Capitaines de la Lande & Briselaine, ayant abordé au Port de Mocka le 2 de Décembre, y trouverent, pour Gouverneur, celui qui l'étoit d'Aden au premier Voyage. Il avoit succedé à son frere Cheik-Saleh, que le Roi d'Yemen avoit élevé à la dignité de Visir, ou de son premier Ministre. Ce nouveau Gouverneur fit un accueil extrêmement favorable aux François, & leur accorda même quelque distinction pour les droits. Pendant leur séjour à Mocka, le Roi d'Yemen étant tombé malade, son nouveau Ministre lui vanta l'habileté des Médecins de leur Nation, & lui conseilla d'en faire venir quelqu'un, des Navires arrivés dans son Port. Les deux Capitaines reçurent aussi-tôt des Députés de la Cour, avec une Lettre

fort civile, qui leur demandoit cette faveur au nom du Roi : & pour donner un air d'importance à la députation, elle avoit pour Chef Bizy-Abedil, premier Secrétaire du Roi. Cet Officier portoit, pour marque de ſon autorité, une petite hache d'armes à manche d'argent, pendue à ſa ceinture ou à la ſelle de ſon cheval.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme de Médecin, qui ſe trouvoit pluſieurs fois répété dans la Lettre. Ils répondirent, » *en vrais Marins*, qu'ils n'avoient point de Médecins ſur leurs Vaiſſeaux, mais qu'ils » avoient des gens habiles à couper » des bras & des jambes, & à penſer » des plaies, qui ſe mêloient auſſi de » traiter les maladies, & qui quelquefois les guériſſoient (22). Cidy-Abedil les aſſura que c'étoit de cette eſpece de Médecins que ſon Maître avoit beſoin, parce qu'il avoit un abſcès fâcheux dans l'oreille. Ils réſolurent alors de ſaiſir une ſi belle occaſion pour faire connoître la Nation Françoiſe au Roi d'Yemen, & pour acquérir eux-mêmes la connoiſſance d'un pays, dont il y avoit tant d'utilité à tirer pour le Commerce. Dans cette vûe, ils firent

(22) *Ibidem*, pages 225 & ſuivantes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

au Roi une députation dans les formes, dont ils chargerent un Officier Angevin, nommé de la Grelaudiere, Ancien Major de la garnison de Pondichery, qui étoit venu joindre les deux Vaisseaux pour repasser en France. Il étoit homme d'esprit. Il sçavoit assez l'Arabe pour n'être pas la dupe d'un Interprête Portugais. On lui donna le Chirurgien du second Vaisseau, & quelques présens pour le Roi. La principale piece étoit une fort belle glace, de cinq à six pieds de hauteur, avec une paire de pistolets d'un travail curieux, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Route de Mocka à la Cour du Roi d'Yemen.

Les Députés François partirent avec ceux du Roi d'Yemen, le 14 de Février 1712, montés sur de fort beaux chevaux. Cette Caravane étoit d'environ vingt personnes, escortée par une Compagnie de cavalerie, & suivie de plusieurs bêtes de charge pour le transport des provisions. Elle se rendit d'abord, par une marche de dix lieues, à *Mosa*, petite ville champêtre, qui fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Mocka. C'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes. Le lendemain, on fit quinze lieues pour aller coucher à Manzery, Hameau de cinq ou six Maisons,

Mosa.

Manzery.

où l'on paſſa la nuit ſous des Palmiers & des Peupliers. Le troiſiéme jour, on partit de grand matin, pour arriver à *Tage*, qui eſt à dix lieues de Manzery. Le chemin eſt fort beau, dans une plaine preſque continuelle.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Tage & ſa deſcription.

Tage, eſt une grande ville, fermée de belles murailles, qui paſſent pour l'ouvrage des Turcs, avec un beau Château ſur une montagne qui commande la Place. Le Fort, qu'on découvre de ſix lieues, eſt muni de trente gros canons de fonte, & ſert de priſon aux Criminels d'Etat. On a pratiqué, ſur le penchant de la montagne, pluſieurs Jardins qui en rendent la vûe fort agréable, & qui procurent diverſes commodités à la ville. Le Gouverneur étoit fils du Roi, qui avoit précedé ſur le thrône celui qui l'occupoit alors. Les François, n'ayant pas manqué de l'aller ſaluer dans le Château, y furent reçus avec beaucoup de civilités. Ils viſiterent enſuite une partie de la ville, dont ils admirerent particuliérement les Moſquées (23).

Manzuel.

Le lendemain, ayant continué leur marche vers Manzuel, ils eurent le plaiſir de voir pour la premiere fois, à ſix lieues de Tage, des arbres qui

(23) *Ibid.* pages 30 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Premiers arbres de caffé.

portent le Caffé. Ce canton produit les plus beaux & les mieux cultivés de l'Yemen. On y voit aussi beaucoup d'arbres fruitiers. Manzuel a deux Châteaux fort antiques, dont l'un servoit de demeure aux anciens Rois du pays, pendant leurs guerres avec les Turcs.

Yrame, grandes montagnes.

De Manzuel, la Caravane entreprit de se rendre en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de plus de trente lieues. On trouve en chemin Gabala, petite ville murée d'un seul côté, mais dont les Mosquées se font remarquer par la beauté de leurs tours ou de leurs minarets. On passa la nuit sous des arbres; & le jour suivant, on arriva sans peine à Yrame, grande ville sans murailles. C'est à la sortie de cette Place qu'on trouve des montagnes, les plus hautes peut-être de l'Yemen. Le pays, qui paroît jusqu'alors assez agréable, quoiqu'entre-coupé par des hauteurs, commence à devenir sec & stérile. On cesse d'y voir des arbres, & des vallées remplies de plantations de Caffé. La terre n'y est plus arrosée par les eaux des montagnes, comme dans la route précédente, où elles forment de fréquens ruisseaux, sans faire néanmoins aucune riviere.

On se rendit à Damar, autre ville considérable à quinze lieues d'Yrame. Les chemins sont fort difficiles, dans des montagnes d'une élévation extraordinaire, où pendant tout le jour on sent une chaleur brûlante, sans presqu'aucun vent, & sans autre fraîcheur, jusqu'au coucher du Soleil. Mais, en arrivant à Damar, on est délivré de cette fatigue, & l'on commence à respirer, dans un pays ouvert qui s'étend en plaines fort agréables. D'ailleurs, il ne reste qu'un quart de lieue de Damar à Mouab, séjour ordinaire du Roi d'Yemen (24).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Damar.

La ville de Mouab est située sur une petite montagne, dont l'exposition est au Midi. Elle doit sa naissance au Roi qui regnoit alors, & qui avoit fait bâtir aussi, sur une montagne plus élevée, à la même distance d'un quart de lieue, un Château du même nom (25), pour lui servir de Maison de plaisance. Ainsi Damar, la ville de Mouab, & le Château, forment un triangle, dont les trois côtés sont d'égale grandeur (26). A deux lieues & demie de Mouab, le

Mouab, résidence du Roi d'Yemen.

(24) *Ibid.* page 232.

(25) L'Auteur des Mémoires vit des Expéditions dattées de ce Château, qui y est nommé en Arabe *Hisnal Maouahib*, c'est-à-dire, Château ou Palais des Graces.

(26) *Ibidem.*

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

même Prince avoit fait bâtir, ſur une petite montagne, une Citadelle, munie d'une artillerie nombreuſe, & d'une forte Garniſon. C'étoit dans cette Fortereſſe qu'il ſe retiroit pendant la guerre, lorſqu'il avoit des Ennemis aſſez puiſſans pour lui faire redouter leur approche (27).

Les François y arrivent. Leur réception.

Les Députés Arabes, qui n'avoient pas ceſſé d'accompagner les François, ſe ſéparerent d'eux à peu de diſtance de Mouab, après leur avoir demandé le temps néceſſaire pour avertir le Roi de leur arrivée. Ce Monarque ſe diſpoſa auſſi-tôt à leur faire une réception diſtinguée : mais l'extrême chaleur ayant excité leur impatience, ils ſe hâterent d'avancer vers la ville, d'où ils ne laiſſerent pas de voir ſortir quantité de monde, pour venir au devant d'eux. Ils y entrerent le huitiéme jour de leur marche, qui avoit été de plus de ſix vingt lieues. Leurs Mémoires portent que la route, depuis Mocka, fut preſque toujours au Nord-Eſt (28). Ils deſcendirent dans la cour du Palais, après avoir paſſé cinq différentes portes, dont chacune a ſon Corps-de-garde. Ils furent reçus, par un Officier de la Chambre du Roi, & conduits par un bel eſca-

(27) Page 233. (28) Page 234.

lier dans l'intérieur de l'édifice, qui eſt bâti ſur deux grandes aîles, chacune de trois étages. On les fit attendre, aſſez long-temps, à la porte de l'appartement royal. Enfin, recevant la permiſſion d'entrer, après avoir laiſſé leurs ſouliers à la porte, ils trouverent d'abord le premier Miniſtre, Cheik-Saleh, qui ſe nomma l'Ami des François, & qui leur ſervit d'Introducteur dans la Chambre du Roi.

Portrait du Roi.

Ce Prince étoit âgé de quatre-vingt ſept ans, bien fait, d'une phiſionomie agréable, & médiocrement baſané. Il étoit aſſis au fond de la chambre, ſur une eſtrade couverte de tapis, au milieu de pluſieurs couſſins ſur leſquels il étoit appuyé. Il avoit, près de lui, les deux Princes, ſes fils; un peu plus loin, ſes principaux Officiers; enſuite, à commencer du pied de l'eſtrade, une partie de ſes Courtiſans, rangés ſur deux lignes, qui laiſſoient un paſſage aſſez large pour ceux qui devoient s'approcher. La Grelaudiere, s'étant avancé, alloit commencer un petit diſcours qu'il avoit préparé: mais le Roi, preſſé apparemment de ſon mal, l'interrompit, & demanda lequel des François étoit le Médecin. On le lui montra. Il ſe leva auſſi-tôt; & deux de ſes Offi-

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Sa maladie.

ciers, l'ayant aidé à descendre, il s'approcha d'une fenêtre, où il fit voir son mal au Chirurgien François. C'étoit effectivement un abscès dans l'oreille. On ne l'avoit pansé qu'avec l'application d'un peu de terre jaunâtre, dans l'espérance de le dessécher : mais ce remede n'avoit servi, au contraire, qu'à causer une inflammation, accompagnée de toutes ses suites ; c'est-à-dire, de la fiévre & d'une fort douloureuse insomnie. Les premiers secours du Chirurgien appaiserent la douleur, & d'autres soins rappellerent bientôt le sommeil & l'appetit. La reconnoissance du Roi ne lui permettant point de laisser sortir les François du Palais, il voulut qu'ils y fussent logés & libéralement traités. On leur donna trois appartemens, mais fort nuds, & presque sans autres meubles que des tapis de pied, & des coussins, sur des estrades qui devoient servir de tables, de siéges & de lits. Cet usage est commun à presque tous les Orientaux (29).

Comment les François sont traités.

L'attention du Roi fut sans bornes. Il envoyoit souvent, à la Grelaudiere & au Chirurgien, des plats de sa table. Mais ils ne pouvoient s'accommoder de ces mets, où l'épicerie, & sur tout

(29) Pages 238 & précédentes.

la

la canelle dominoient excessivement. C'étoit de la chair de cabris, de veau & de mouton, coupée par morceaux, & bouillie ensemble avec du riz & quantité de raisin sec. Quelquefois on leur servoit du bœuf, fort mal apprêté; & souvent, de la volaille, que les Arabes écorchent immédiatement après l'avoir tuée, & qu'ils font frire sur le champ. Leur méthode est la même pour toutes les autres viandes, sans leur donner le temps de se mortifier. Leur pain, qui est assez insipide, ressemble à nos galettes de bled sarrazin. Ils ne se permettent point l'usage du vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mocka (30). On ne présente jamais, chez eux, d'autre boisson que de l'eau & du caffé. Les François demanderent, enfin, qu'on leur fournît seulement les viandes nécessaires, & qu'on leur laissât le soin de les préparer. Cette grace leur fut accordée.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Description de Mouab.

La parfaite guérison du Roi, n'ayant pas demandé moins de trois semaines, ils sortoient souvent du Palais, pour visiter la ville & ses dehors. Mouab n'est distinguée que par la demeure du Prince. Elle est d'une grandeur médiocre. Ses murailles & la plûpart des édifi-

(30) Page 240.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

ces sont de terre. Un de ses fauxbourg est entiérement peuplé de Juifs, qui sont obligés de s'y retirer le soir, sans pouvoir obtenir la permission de coucher dans la ville. L'air est sain. Il fait froid, à Mouab, après le coucher du Soleil & jusqu'à son lever : mais depuis neuf heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur y est fort grande (31).

Terroir de Mouab & Jardin du Roi.

Le terroir paroît fort bon, au-tour de la ville. Toutes les plaines étoient, alors, semées de riz & de froment; mais les collines & les vallées offroient de fort belles plantations de Caffé, ou des Vignobles, entre-mêlés d'arbres fruitiers. Le Roi, dans un entretien particulier, avoit vanté aux François un nouveau Jardin qu'il faisoit actuellement planter près de la ville, & dans lequel il ne vouloit souffrir que des caffés d'élite, qui devoient porter le nom de Caffés du Roi. Ils ne manquerent pas d'aller voir ce Jardin, qui n'avoit de remarquable, que le soin qu'on prenoit de renfermer, dans un enclos, avec un arrangement particulier, des arbres si communs dans le Royaume (32).

Simplicité de la Cour d'Yemen.

Tout leur parut de la même simpli-

(31) Page 241. (32) Page 242.

été à la Cour. Ils ne virent point, au Roi, d'autre habillement que d'un drap assez fin, de couleur verte, ou jaune, sans aucune espece d'ornement, avec les jambes & les pieds nuds, & des babouches à la Turque. Pour unique distinction, il portoit, dessus son turban, un voile de soie blanche, qui lui couvrant toute la tête, tomboit sur le devant, & se nouoit sous le menton; à-peu-près comme les femmes, parmi nous, portent leur coeffe de taffetas. Sa vie particuliere étoit assez uniforme. Il se levoit à la pointe du jour. Il dinoit à neuf heures; pour se remettre au lit à onze heures du matin, jusqu'à deux heures après midi. Les tambours & les hautbois se faisant entendre tous les jours à cette heure, leur Chef avoit seul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince, soit qu'il fût alors éveillé, ou qu'il continuât de dormir. Ce Chef de la musique militaire étoit un Turc, fort plaisamment équipé, qui portoit une ceinture garnie de grandes plaques & de crochets d'argent; avec une palme en broderie, sur le front de son turban, & une chaîne d'argent qui en faisoit plusieurs fois le tour, dans un goût fort bizarre. Aussitôt que le réveil du Roi étoit annoncé

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

par cet Officier, il étoit visité par les Princes & les Grands, qui l'entretenoient jusqu'à l'heure marquée pour la priere ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, sans lui prendre la main droite, qu'il tenoit sur son genou, & qu'ils lui baisoient, avec les plus grandes marques de respect. Il y avoit aussi des temps destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin, ce Prince terminoit la journée, en se couchant à onze heures du soir, après avoir soupé à cinq. Tous les vendredis il se rendoit, avec beaucoup de pompe, dans une Plaine voisine de la ville, où l'on dressoit une Tente, qui lui servoit de Mosquée. Il y passoit une heure entiere, à faire les fonctions d'Iman, c'est-à-dire, de Prêtre ou Pontife de la Loi de Mahomet, dont il prenoit la qualité dans ses Titres (33). Ces fonctions consistoient à commencer la priere publique; après quoi, il faisoit le *Khotah*, espece de Prône ou de Sermon, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet sont accompagnées de prieres, pour la prosperité de l'Etat. A son retour, il assistoit aux exercices de la cavalerie. Pendant tout ce jour, ceux, qui se trouvoient sur sa route,

Le Roi prend le titre de Pontife.

(33) Pages 245 & suivantes.

avoient le privilege de s'approcher, & de lui baiser la main, qu'il ne refusoit à personne. L'Auteur eut peine à comprendre, pourquoi ce Prince, qui avoit fait bâtir une nouvelle Ville, avec un Palais, pour sa résidence ordinaire, sans parler du Château, qui n'en est guéres éloigné, n'avoit pas fait construire une seule Mosquée, & se réduisoit à faire sa priere en pleine Campagne. Cette affectation venoit, peut-être, de la même défiance, qui lui avoit fait mettre sa personne à couvert des Etrangers, par une longue suite de montagnes, & qui lui faisoit craindre d'être trahi, dans un Temple, par ses propres Sujets: ce qui n'est pas, sans exemple, parmi les Musulmans, puisque le fameux Aly, Gendre de Mahomet, fut assassiné dans une Mosquée, pendant la priere publique (34). Le Royaume d'Yemen n'étant pas héréditaire, le Prince, qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force ou d'intrigue, l'emporte presque toujours sur ses Concurrens, qu'il fait tuer ensuite, ou renfermer dans une prison. Cependant cette remarque ne doit pas faire supposer que la Couronne ne soit pas, depuis long-temps, dans une même

Succession au trône d'Yemen.

(34) Page 253.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

maison; mais seulement, que les Aînés en sont facilement exclus, lorsque d'autres Princes du même sang se rendent les plus forts. C'est ce qui étoit arrivé au Roi regnant, qui avoit succédé à son frere, au préjudice de son neveu; & de-là venoient les précautions, avec lesquelles il s'étoit fortifié dans les plus hautes montagnes (35).

Origine de la race Royale.

On regrette que les députés François n'ayent pas eu la curiosité d'éclaircir l'Origine de la Maison Royale d'Yemen; car les grandes maisons sont connues dans le Mahométisme, & l'on y trouve des Histoires & des Généalogies qui passent pour certaines. Quelques Sçavans ont pensé, parmi nous, que ce pouvoit être l'illustre maison de Thabatheba, dont ils font remonter la Souveraineté en Arabie, jusqu'au temps de Charle-Magne. Il est sûr, du moins que cette dynastie de Princes qui descendoient d'Aly, a regné dans l'Yemen & dans l'Egypte dès le dixieme siecle. Mais l'Editeur de ce voyage est plus porté à juger que la race présente descend des Ajubites, ainsi nommés d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande maison qui a donné naissance au fameux Saladin & à sa

(35) Page 254.

postérité. Une branche de ces Ajubites regnoit certainement dans l'Yemen, au treizieme siecle. Son Chef prenoit alors la qualité de Calife, & celle d'Iman qui en est inséparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui (36).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Femmes du Roi.

Ce Prince, suivant l'usage de tous les Monarques de l'Orient, entretient un grand nombre de femmes qu'on fait monter jusqu'à six ou sept cens. Pendant le séjour des François, son grand âge & ses infirmités ne l'empêcherent point d'épouser encore une jeune Turque, qui n'avoit pas plus de dix huit ans (37). Son Serrail est dans le Château de Mouab: mais ses femmes, qui sont de diverses Nations, & parmi lesquelles il y a des Géorgiennes & des Arabes d'une grande beauté, viennent du Château, au Palais de la ville, où le Roi n'en a pas moins de trente, logées dans un appartement séparé. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met, à travers, une espece de berceau, couvert d'écarlate, & bien garni de coussins, sur lesquels elles sont assises ou couchées. Elles sortent par une petite ouverture qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile. La plûpart des fem-

(36) Page 256.

(37) Page 261.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

mes du pays portent, comme dans l'Indoustan, un grand anneau d'or au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement, & des cercles, ou des bracelets d'argent ou d'or, aux bras, aux poignets, & au-dessus de la cheville du pied. Elles sont toujours parfumées des odeurs les plus fortes; & ne se bornant point, comme dans d'autres pays de l'Orient, à se teindre les ongles fort rouges, elles se noircissent le dessous des yeux, & se frottent les mains & les pieds d'une drogue qui donne à ces parties une couleur fort vive. Elles se visitent le soir, comme à Mocka : mais les hommes y étant plus jaloux, elles ont rarement la liberté de paroître sur leurs terrasses, pour y prendre le frais. Le Chirurgien François, à qui son Art procuroit l'occasion d'en traiter quelques-unes, les trouva fort blanches pour des Arabes. Mais quelque confiance que leurs maris eussent pour lui, il ne put parvenir à les voir au visage (38).

Arrivée d'un Ambassadeur Turc à Mouab.

Les François virent arriver à la Cour, un Ambassadeur Turc qui étoit venu de Constantinople par l'Egypte, & qui fit son entrée avec un nombreux cortege, & beaucoup de faste. Rien ne

(38) Pages 258 & précédentes.

marque mieux l'indépendance de la Couronne d'Yemen, puiſque perſonne n'ignore combien la Cour Ottomane eſt réſervée dans ſes Ambaſſades. Ce Miniſtre, avec toute ſa ſuite, fut entretenu aux dépens du Roi. Il lui offrit divers préſens, entre leſquels on admira une horloge d'un fort beau travail. Mais le fond de ſon Ambaſſade ſert à l'explication du Caffé qui ſort de l'Arabie. On ſe plaignoit, à la Porte, de ce que cette marchandiſe étoit devenue moins abondante & beaucoup plus chere en Egypte, depuis que de grands vaiſſeaux étrangers venoient en charger dans la Mer rouge, au préjudice des Sujets & des Douanes du Grand-Seigneur; ſur quoi l'Ambaſſadeur devoit faire de grandes inſtances à la Cour d'Yemen. Mais les François apprirent auſſi que le Roi n'en avoit pas été ſatisfait, parce qu'elles lui avoient paru bleſſer ſon autorité Souveraine, & ſa conduite en fut une bonne preuve, puiſque les deux vaiſſeaux de la Compagnie eurent la liberté d'en enlever autant qu'ils en pourroient contenir. Auſſi le Miniſtre Turc fut-il promptement congédié (39).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Il ſe plaint du tranſport excesſif des caffés.

Le ſuccès ayant répondu aux ſoins

Les François quittent Mouab.

(39) Page 260.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

du Chirurgien, la Grelaudiere ne pensa plus qu'à retourner à Mocka, malgré les instances du Roi, qui auroit souhaité de retenir plus long-temps les François à sa Cour. Après leur avoir offert cinq cens balles du plus beau Caffé de son Royaume, qu'ils refuserent d'accepter (40), il leur fit présent à chacun de deux habits complets à la maniere du pays, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un beau drap couleur de rose; avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes, à fleurs d'or & d'argent; l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or. Il y ajouta, pour chacun, un beau cheval très proprement équipé. Son attention s'étendit jusqu'aux Capitaines des deux vaisseaux, auxquels il envoya aussi des habits & des chevaux.

Présens qu'ils reçoivent du Roi.

Enfin, les Députés ayant quitté

(40) On a peine à comprendre la raison de ce refus. Le Roi lui offrit de faire porter les balles jusques sur les Navires, & souhaitoit que ce présent fût offert de sa part à Louis le Grand. » Ils s'excuserent, dit l'Auteur, sur ce » que la cargaison des Na» vires étoit trop avancée » pour trouver place à un » Envoi si considérable; » mais dans le fond ils ne » crurent pas que les Ca» pitaines dussent de leur » chef & sans la participa» tion de la Cour, accep» ter un tel présent. *Ibid.* » page 264. Etrange modestie, sur tout lorsque le Roi d'Yemen demandoit en retour l'Histoire de France, avec les portraits du Roi & de la famille Royale.

Mouab vers la fin du Carême, tinrent la même route à leur retour, avec une escorte & des Officiers pour les défrayer. Comme ils n'avoient plus le même motif pour faire de si grandes journées, ils passerent, presque toutes les nuits dans des logemens commodes, sur-tout au commencement du Voyage, où l'on trouve toutes sortes de secours, & des écuries qui contiendroient cinq cens chevaux (41). En traversant les montagnes, ils eurent plus de liberté qu'à leur premier passage, pour observer que la plûpart sont stériles & brûlées par l'ardeur du Soleil, mais qu'on ne laisse pas d'y voir beaucoup de bocages & de verdure, particulierement sur les côteaux. Ils y virent des perdrix rouges, qui sont plus grosses que les nôtres, quantité de cailles & de tourterelles, que les Arabes ne tirent jamais, des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher, & des singes sans nombre de la plus grande espece, qui ne sont pas plus farouches que les renards. Mais leur principale attention tomba sur les plantations du Caffé qu'ils trouverent sur leur route. Ils examinerent de près l'arbre de ce nom. Ils prirent, des Arabes qui les

Leurs observations dans les montagnes.

(41) Page 266.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

accompagnoient, toutes les instructions qui pouvoient satisfaire leur curiosité (42). Outre les arbres de Caffé, ils observerent, dans les mêmes plantations, des arbres fruitiers de diverses especes, tels que des pèchers, des abricotiers, des amandiers, des citroniers, des orangers, des grenadiers, des pruniers, des figuiers mêmes dont le fruit est aigre, & des pommiers en petite quantité; enfin, un grand nombre de coignassiers, d'où l'on tire une excellente pâte, qui se vend à très grand marché dans les villes. Ils ne furent pas surpris, en voyant aussi de beaux vignobles, qu'on mange en Arabie, d'aussi bons raisins qu'en Espagne (43).

Observations Géographiques sur le reste du pays.

Ils rapporterent aussi de leur voyage, quelques lumieres Géographiques. On les assura qu'entre les villes qu'ils avoient vûes, le Royaume en a d'autres, d'une grandeur considérable, dont la principale se nomme Sannaa, à quinze lieues de Mouab, & cent quarante de Mocka. On y voit de beaux restes de l'antiquité. Long-temps avant

(42) L'Editeur a pris soin de les recueillir sur les Ecrits & les entretiens de Mr de la Grelaudiere. Il en a fait un Mémoire curieux qui se trouve à la fin de la Relation, & qui mérite de trouver place dans l'Histoire naturelle de l'Asie.

(43) Page 268.

la naissance du Mahométisme, elle étoit la Capitale de toute l'Arabie heureuse, sous la domination des Tobbais, Rois puissans qui y tenoient leur Cour. Le Palais de ces Princes étoit magnifique, & bâti sur une colline, au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, un Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens qui gémissoient sous la tyrannie des Arabes, ayant conquis l'Arabie heureuse, fit bâtir dans Sannaa, un Temple magnifique, pour détourner les Arabes de leur idolâtrie. Mais les Ethiopiens ne conserverent pas long-temps leur conquête. Quelques Auteurs Orientaux, où l'on trouve ces circonstances, ajoutent que Sannaa est une ville fort ancienne, riche & fort peuplée, & qu'on y fait un plus grand commerce d'argent que de marchandises. Ses murailles sont si larges, que huit chevaux y peuvent marcher de front. Elle ressemble à Damas, par l'abondance de ses eaux & par ses jardins délicieux. L'air y est d'une température parfaite; & les jours & les nuits y sont à peu près d'une même longueur. La Grelaudiere apprit encore qu'il y a dans le Royaume d'Yemen plusieurs grands chemins, dont quelques-uns même sont

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

pavés, & qui ont plus de cent lieues de longueur. Le reste du pays, qui porte le nom d'Arabie heureuse, est divisé en d'autres Royaumes, qui produisent les gommes, les myrrhes & les aromates. Nos François n'en trouverent aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais on les assura que d'autres contrées du même Royaume ont de l'encens en abondance. Pour les arbres du baume, on sçait qu'ils croissent hors de l'Arabie heureuse, aux environs de la Mecque (44).

(44) Page 273 & précédentes.



§ III.

Suite du Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

ON a dû regarder le voyage de Mouab comme un intermede, qu'il est temps de finir, pour conduire les deux premiers vaisseaux à la fin de leur course. Pendant qu'il étoit à Mocka, l'Auteur vit dans cette ville un des Cherifs de la Mecque, de la race du Prophête Mahomet, qui étoit venu chercher un azyle à la Cour du Roi d'Yemen, après avoir été vaincu par un autre Cherif son proche parent, qui étoit demeuré maître du pays. Le Roi lui avoit assigné cent écus par jour pour son entretien, & la ville de Mocka pour demeure. Ce Prince dépouillé n'avoit à sa suite que vingt hommes bien montés. Il étoit vêtu de drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochés d'or. On le voyoit souvent aller à la Mosquée avec son petit cortege, précédé de l'étendard de Mahomet. Il visitoit quelquefois aussi une espece de Chapelle, qui est à peu de distance de Mocka, où l'on prétend que plusieurs Prophêtes ont eu leur sépulture. Le

Histoire d'un Cherif chassé de la Mecque.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Peuple fait ce petit pelerinage avec beaucoup de dévotion, & s'arrête en chemin à prier sur les tombeaux qui sont hors de la ville. Le Cherif étoit depuis cinq mois à Mocka, lorsque son concurrent fit déclarer au Roi d'Yemen que s'il continuoit de donner retraite à son Ennemi, il porteroit la guerre dans ses Etats. Cette menace obligea le Roi de congédier le Prince fugitif. L'Auteur le vit partir, accompagné de plusieurs personnes de distinction, pour aller chercher un azyle plus éloigné (45).

Il perd la protection du Roi d'Yemen.

Deux erreurs communes en Europe.

A l'occasion de ce malheureux Cherif, il fait deux observations qui ne doivent pas être négligées. C'est une erreur, dit-il, de la plûpart des Européens, & qui s'est glissée dans quelques bons Livres, de s'imaginer que le Grand-Seigneur est Souverain de la Mecque & de Medine, & que les Cherifs, c'est à-dire, les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vassaux tributaires. Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succedé par droit de conquête, le Grand-Seigneur a succedé aussi, non seulement à la dignité, mais à toute l'autorité des anciens Califes, premiers

(45) Pages 141 & précédentes.

Successeurs de Mahomet; qualité fort éminente, qui le constitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue par les quatres principales Sectes du Mahométisme.

Indépendance des Cherifs de la Mecque.

Mais il n'est pas moins vrai que dans la décadence & la division de cet Empire, la race du Prophète s'est conservé la possession & la Souveraineté de ces deux villes & du pays où elles sont situées, sans opposition de la part des Princes Mahométans, & sans aucune ombre de dépendance. Au contraire, les plus puissans d'entre ces Princes ont une extrême vénération pour les Cherifs & pour les lieux qu'ils possedent. Ils leur envoyent souvent des offrandes & des présens considérables. D'ailleurs, dans leurs titres les plus fastueux, ils ne prennent que l'humble qualité de serviteurs des deux saintes villes de la Mecque & de Médine; surtout le Grand-Seigneur, qui prend aussi la qualité de Protecteur de Jerusalem, dont il est véritablement le Souverain Maître; ce qui marque assez la difference qu'il met entre ces villes (46).

Leur origine.

On sçait que la race de ces Cherifs tire son origine de Fatime, fille de Mahomet, qui eut d'Aly deux fils,

(46) Page 143.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

nommés Haſſan & Huſſein, Fondateurs de deux grandes Maiſons, & Peres de tous les Chérifs qui ſont au monde. La Maiſon d'Haſſan s'eſt diviſée en deux branches principales, dont la premiere a donné des Princes Souverains à la Mecque & à Médine. La ſeconde étant paſſée en Afrique, a fait la ſource des Rois de Maroc & des autres Chérifs de cette contrée. Cette derniere Maiſon (47), s'eſt ſubdiviſée en quatre branches; celles de Beni-Cayder, ou Kader, de Beni-Mouſſatam, nommée auſſi Beni-Haſſan, de Beni-Hachem, & de Beni-Kitada. Le Chérif qui regnoit à la Mecque en 1710, étoit de la quatrieme branche, qui occupe, dit-on, cette Principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regnoit à Médine étoit de celle de Beni-Hachem, qui a regné à la Mecque avant celle de Beni-Kitada. Mais celle-ci ſe trouvant encore multipliée & diviſée en pluſieurs autres branches, le lien du ſang devient ſouvent un ſujet de diſcorde entre tous les Cherifs d'une mê-

(47) La premiere étant paſſée en Afrique, y a donné naiſſance aux Rois de Maroc & aux autres Chérifs de cette Région. On prétend que les deſcendans de Huſſein, ſecond fils de Fatime, ſont les Rois de Perſe, avant les dernieres revolutions & les autres Chérifs de l'Aſie.

me Maiſon. Ils s'arment les uns contre les autres, pour ſe diſputer la Souveraineté par de cruelles guerres. Quelquefois la diviſion naiſſant auſſi entre les deux Chérifs de la Mecque & de Médine, ils ſe pourſuivent avec une animoſité qui répand la confuſion dans leurs Etats. Alors le Grand-Seigneur en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoiſſance de leurs differends, & d'employer quelquefois la force pour établir un Cherif à la place d'un autre : mais celui qu'il favoriſe doit toujours être de la Maiſon regnante, & toute l'autorité du Sultan le plus abſolu ne peut interrompre cet ordre (48).

Retour des François à Port de Brest.

Le Voyage des deux vaiſſeaux François n'eut rien de plus remarquable à leur retour, que dans la navigation qui les avoit conduits à Mocka. Ils relâcherent aux Iſles de France & de Bourbon, que l'Auteur prend plaiſir à décrire, après en avoir eu beaucoup à les viſiter ; & le 12 de Mai 1710, ils arriverent heureuſement au Port de Breſt (49).

(48) Pages 143 & ſuivantes.
(49) Page 221.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

§ IV.

Observations sur l'Arbre & le Fruit du Caffé de l'Arabie heureuse.

Forme & qualité de l'Arbre du Caffé.

CEs observations seroient déplacées dans tout autre article qu'une Relation de l'Arabie. L'Arbre qui produit le Caffé s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur. Sa grosseur est de dix, douze, & jusqu'à quinze pouces de circonférence. Dans son état de perfection, il ressemble fort, pour la figure, à nos pommiers de huit ou dix ans. Les branches inférieures se courbent ordinairement lorsque l'arbre est un peu âgé ; mais en même temps elles s'étendent en rond, pour former une sorte de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de la plus longue branche peut être amené jusqu'à deux ou trois pieds de terre. L'écorce est un peu raboteuse & blanchâtre. La feuille approche fort de celle du citronier, quoique moins épaisse & moins pointue. La couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du Caffé est toujours verd & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois. Elles sont rangées des deux côtés des

rameaux à une médiocre diſtance, & l'une preſqu'à l'oppoſite de l'autre. Dans preſque toutes les ſaiſons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns ſont encore verds, & les autres mûrs ou près de leur maturité. Les fleurs ſont blanches, & reſſemblent beaucoup à celles du jaſmin. Elles ont de même cinq petites feuilles aſſez courtes. L'odeur en eſt agréable, avec quelque choſe de balſamique qui ne ſe ſent point de l'amertume de leur goût. Elles naiſſent dans la jonction de la queue des feuilles avec les branches.

Fruit de l'Arbre.

Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, il naît, à ſa place, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meuriſſant, & de la forme, à-peu-près, d'une groſſe ceriſe. Il eſt fort bon à manger. Il nourrit, il rafraîchit; ſous ſa chair, on trouve, au lieu de noiau, la féve ou la graine, que nous appellons Caffé, enveloppée d'une pellicule très fine. Cette féve eſt alors extrêmement tendre, & le goût en eſt aſſez déſagréable: mais, à meſure que la ceriſe meurit, ſa féve acquiert inſenſiblement de la dureté. Enfin, le Soleil ayant tout-à-fait deſſeché ce fruit rouge, ſa chair, qu'on mangeoit auparavant, devient

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

une bare, ou gousse, de couleur fort brune, qui fait l'écorce extérieure du Caffé. La féve est alors solide, & d'un verd fort clair. Elle nage dans une sorte de liqueur épaisse, de couleur brune, extrêmement amere. La gousse, qui est attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, est un peu plus grosse qu'une graine de laurier; & chaque gousse ne contient qu'une seule féve, qui se divise ordinairement en deux moitiés. Cette féve est entourée immédiatement d'une pellicule très fine, qui est la seconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour composer ce qu'ils nomment le Caffé à la Sultane.

Où il se plante & comment il se cultive.

L'Auteur du Journal assure que les arbres de Caffé se sement, & ne viennent point, comme d'autres l'ont écrit, de *hergne* ou de *bouture* par les gousses, c'est-à-dire par le fruit entier, mis en terre dans sa parfaite maturité. Le pied des montagnes & les petites collines, dans les cantons les plus ombragés & les plus humides, sont les lieux qu'on choisit pour les plantations du Caffé. Leur plus grande culture consiste à détourner les eaux de source, & les petits ruisseaux, qui se trouvent dans les montagnes, pour les condui-

ce, par de petites rigoles, jusqu'au pied des arbres. Ce secours est également nécessaire pour la fécondité de l'arbre, & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, les Arabes lui creusent une fosse de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, qu'ils revêtissent de cailloux, & qu'ils remplissent de terre. Ils y entretiennent constamment la fraîcheur qui convient. Mais, lorsque le fruit est mur, ils détournent l'eau de cette fosse, afin qu'il puisse sécher un peu sur ses branches.

Singularité reconnue par les François.

On n'a sçu que par les François, qui firent le Voyage de Mouab, une singularité qui étoit ignorée de toute l'Europe : c'est que dans des lieux exposés au Midi, ou trop découverts, les arbres du Caffé se plantent sous d'autres grands arbres, qui leur servent d'abri, pour les mettre à couvert de l'ardeur excessive du Soleil. La Grelaudiere prit ces grands arbres pour une espece de Peupliers. Ils étendent prodigieusement leurs branches, & forment, par leur disposition, un cercle parfait, qui couvre tout ce qui se trouve dessous. On prétend que, sans cet ombrage, la fleur seroit brûlée, en s'ouvrant, & ne produiroit aucun fruit. Les premiers arbres que les François virent, près de la ville

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

du Tage, étoient fortifiés de ce secours; parce que le Pays y est plus ouvert que dans d'autres lieux. Ils observerent que chaque Peuplier couvre, de son ombre, une certaine quantité de Caffés; & que les Caffés sont plantés, par ordre, dans le même alignement que nos Pommiers. La curiosité d'un des Voyageurs François, qui se nommoit des Noyers, lui fit dessiner le plus bel arbre qu'il put choisir. On en donne ici la figure d'après son Dessein.

Arbres de Redia.

Dans les lieux moins chauds, les Caffés croissent à découvert, & rapportent avec beaucoup d'abondance. Le même Voyageur, qui avoit fait le Voyage de Mouab avec la Grelaudiere, fit ensuite exprès celui de Redia, ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieues de Betel-Faguy au Sud-Ouest, pour y voir un grand nombre de ces derniers arbres. Il apprit, du Gouverneur même de Redia, que ce Canton est un des meilleurs du Pays. Outre les Caffés, qui sont les plus beaux de l'Arabie, on y voit une quantité surprenante d'autres arbres fruitiers; plusieurs sortes de bleds, entre lesquels on distingue une excellente espece de froment; des melons, des concombres & diverses sortes de légumes.

L'arbre

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Comment se fait la récolte.

L'arbre qui porte le Caffé étant chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits murs, la récolte se fait nécessairement à trois reprises différentes, qui forment comme autant de saisons. Mais, comme elles ne sont pas fixes & régulieres, les Arabes ne donnent proprement le nom de récolte qu'à celle du mois de Mai, parce que c'est la plus abondante de l'année. Pour recueillir le Caffé, ils étendent des pieces de toile sous les arbres, qu'ils secouent légérement; & tout le fruit, qui se trouve mur, tombe avec facilité. On le met dans des sacs, pour le transporter sur des nattes. On l'y fait sécher en monceau, jusqu'à ce que les gousses soient en état de s'ouvrir, à l'aide d'un gros cylindre de pierre ou de bois, qu'on fait passer par-dessus. Lorsque le fruit est sorti de son écorce, & séparé en deux petites féves, ou plutôt en deux moitiés, qui n'en faisoient qu'une auparavant, on le fait sécher, une seconde fois au Soleil, parce qu'il est encore assez verd, & qu'étant trop frais, il court risque de se corrompre sur mer. On le vanne ensuite, pour le nettoyer; car il se vend beaucoup moins, s'il est mêlé de ses pailles ou de ses gousses.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Préparatifs de la liqueur.

La maniere, dont les Arabes préparent leur Caffé, pour le boire, est la même en général que celle de tout le Levant, dont nous avons adopté la préparation en France; avec cette différence néanmoins, que les Arabes le prennent ordinairement presqu'aussi-tôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, sans y mêler jamais de sucre, & dans de fort petites tasses. Quelques-uns enveloppent la Caffetiere d'un linge mouillé, en la retirant du feu; ce qui fait précipiter aussi-tôt le marc, & rend la liqueur beaucoup plus claire. Cette méthode y forme aussi une petite crême, qui s'éleve au-dessus; & lorsqu'on le verse dans les tasses, non seulement il fume beaucoup d'avantage, mais il exhale une espece de vapeur grasse, qu'ils se font un plaisir de recevoir, parce qu'ils lui attribuent d'excellentes qualités.

Caffé à la Sultane.

Les personnes de distinction employent une autre méthode qui leur est propre. Ils ne se servent point de la féve du Caffé, mais seulement de l'écorce, qui lui sert d'enveloppe, en y mêlant aussi la pellicule fine, qui couvre immédiatement la féve (50). Cette

(50) On prend l'écorce du caffé parfaitement mur; on la brise; on la met dans une petite terrine, sur un

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

boiſſon paſſe, en Arabie, pour une liqueur incomparable, & porte le nom de Caffé à la Sultane. Nos François, qui n'en prirent point d'autre à la Cour d'Yemen, & chez les Gouverneurs, le trouverent fort délicat. On y mêle moins de ſucre, parce qu'il n'y a point d'amertume à corriger, & qu'on y ſent, au contraire, une douceur moderée, qui a beaucoup d'agrément. Mais cette méthode ne peut convenir qu'en Arabie. Cette écorce de Caffé, qui a peu de ſubſtance par elle même, lorſqu'elle eſt trop ſeche, ne peut être tranſportée ou gardée long-temps, ſans perdre une grande partie de ſa qualité, qui conſiſte principalement dans ſa fraîcheur.

Les Arabes d'Yemen étoient fort perſuadés que le Caffé ne peut croître dans aucun autre lieu que leur Pays, quoique les Ecrivains Turcs le faſſent venir originairement de l'Ethiopie. L'expé-

feu de charbon en tournant toujours, de ſorte qu'elle ne ſe brûle pas comme le caffé ordinaire, mais ſeulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même temps on fait bouillir de l'eau dans une caffetiere; & quand l'écorce eſt prête on la jette dedans, avec un quart au moins de la pellicule, en laiſſant bouillir le tout. La couleur de cette boiſſon eſt ſemblable à celle de la meilleure biere d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort ſecs & bien fermés. La moindre humidité leur donneroit un mauvais goût. *Ibidem*, page 287.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

rience des Isles d'Afrique & d'Amérique a dû les détromper. D'ailleurs, les Hollandois en ont élevé des plants considérables, aux environs d'Amsterdam, & nous n'avons pas réussi moins heureusement au Jardin Roial de Paris.

Ce que les Turcs rapportent de l'origine du caffé dans leur Empire.

Les Turcs ont écrit l'Histoire de l'origine du Caffé, dans Aden & dans leur Empire. Ils rapportent que Gemaleddin, Abou-Abdallah, Muhammed-Bensnid, surnommé Adhabami, parce qu'il étoit natif de Dhabhan, petite ville de l'Arabie heureuse, étant Mufti d'Aden, vers le milieu du neuvieme siecle de l'Hegire, & du quinzieme de Jesus-Christ, eut occasion de faire un Voyage en Perse. Pendant son séjour, il y trouva quelques personnes de son Pays, qui prenoient du Caffé. Il y fit peu d'attention; mais, à son retour, sa santé s'étant affoiblie, & se souvenant de la liqueur qu'il avoit vûe prendre en Perse, il s'en fit apporter, dans l'espérance d'en tirer quelque soulagement. Non seulement sa santé fut rétablie par cet usage, mais il reconnut bien-tôt les autres propriétés du Caffé, sur-tout celle de dissiper les pésanteurs, d'égaier l'esprit, & de causer une insomnie qui n'a rien d'incommode.

L'exemple du Chef de la Loi mit

bientôt tous les Prêtres & tous les Religieux Mahométans, dans le goût du Caffé. Ensuite, les Artisans, qui avoient besoin de travailler la nuit, les Voyageurs qui vouloient éviter la chaleur du jour, enfin toute la ville d'Aden embrassa le même usage. On y abandonna celui de toute autre liqueur, sur-tout de celle qui se faisoit avec les feuilles d'une Plante nommée *Cat.* Avant Gemaleddin, on assure que le Caffé étoit dans l'obscurité, & presqu'inconnu, même en Arabie, qui produit le fruit dont on le compose. Mais d'Aden, étant passé dans plusieurs autres lieux voisins, il fut porté à la Mecque, vers la fin du neuvieme siecle de l'Hegire. Il y fut d'abord adopté, comme dans Aden, par les Imans & les Derviches. Au reste il n'étoit pas composé de la féve, mais de la gousse. Les Habitans de la Mecque y prirent tant de goût, qu'ils établirent des maisons où l'on en vendoit publiquement. Ils s'y assembloient en foule. On y jouoit aux Echecs & au Mancalah (51). On

(51) Jeu fort usité chez les Orientaux. Il se joue avec soixante douze petites coquilles qu'on met d'abord par six dans douze petites fosses rondes, creusées sur deux lignes, dans un morceau de bois de la longueur d'un pied sur cinq pouces de largeur. Mr Galland l'a décrit plus au long.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

y chantoit, on y sonnoit des instrumens; plaisirs que les Mahométans rigides ont particuliérement en aversion. De la Mecque le Caffé passa dans plusieurs autres villes d'Arabie, sur-tout à Médine, d'où, sortant enfin de cette Contrée, il pénétra dans l'Egypte jusqu'au grand Caire. Il y fut introduit par les Derviches de l'Yemen, qui, étant établis dans un quartier de cette ville, prenoient du Caffé dans leur Mosquée, lorsqu'ils vouloient donner, à la priere, une plus grande partie de la nuit. » Ils le tenoient dans un grand » vase de terre rouge, & le recevoient » respectueusement de la main de leur » Supérieur, qui leur en versoit lui-» même dans des tasses. On étoit alors au commencement du dixieme siecle de l'Hegire, & du quinzieme de Jesus-Christ. L'exemple des Derviches fut d'abord imité par les Dévots du Caire, & bientôt par un grand nombre d'autres Habitans. Cet usage ne fit qu'augmenter, sans contradiction, jusqu'à l'année 917 de l'Hegire (52); époque fatale pour le Caffé.

Desordres qu'il cause à la Mecque.

Khair-Beg, Gouverneur de la Mecque, sortant un jour de la Mosquée, après la priere du soir, fut choqué de

(52) Elle répond à notre année 1511.

voir, dans un coin du Temple, plusieurs personnes qui prenoient du Caffé pour se disposer à passer la nuit en priere. Il s'imagina qu'on buvoit du vin, & sa surprise ne diminua point lorsqu'il eut appris les qualités de cette liqueur. Son zele pour la Religion, qu'il crut scandaleusement blessée, le porta dès le lendemain à convoquer une grande assemblée d'Officiers de Justice & de Docteurs de la Loi, auxquels il exposa gravement le spectacle dont il avoit été témoin. On raisonna long temps sur une matiere de cette importance. Quelques Médecins estimés ayant pris parti contre le Caffé, le poids de leur autorité, joint aux scrupules du Gouverneur, fit publier une défense expresse & solemnelle de vendre & de boire du Caffé, sous les peines ordinaires pour ceux qui violent les préceptes de la Religion. Cette défense obligea les Marchands de fermer les Caffés publics; & tout le Caffé, qu'on put trouver entre leurs mains, fut brûlé avec éclat. En vain les Derviches, & le Mufty même, reclamerent contre une décision si précipitée. Un Particulier, ayant été surpris avec une tasse de Caffé à la main, reçut la bastonade & fut promené ensuite, sur

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

un âne, par toutes les Places publiques. Le Sultan d'Egypte, qui avoit alors beaucoup d'autorité à la Mecque, condamna ce zele indiscret. Après avoir consulté les Docteurs du Caire, il ordonna au Gouverneur de révoquer sa défense. Mais il ne put détruire dans la ville Sainte une semence de division, qui continua d'y causer beaucoup de troubles, & qui fit porter quelquefois l'animosité jusqu'aux dernieres violences (53).

Il passe en Syrie.

Ces avantures, loin de retarder les progrès du Caffé, n'avoient servi qu'à lui ouvrir le chemin de la Syrie, où il fut reçu sans obstacle à Damas, à Alep, & par degrés dans toutes les autres villes de cette grande Province. Enfin, vers l'année 962 de l'Hegire, & 1554 de Jesus-Christ, il fut porté de Syrie à Constantinople. Jusqu'alors, il n'y avoit été connu que par le bruit des disgraces qu'il avoit essuyées à la Mecque. Mais cette même année, qui étoit environ la centieme de son institution dans Aden, & sous le regne de Soly-

Il est porté à Constantinople.

(53) On ajoute que deux Médecins qui avoient eu part à la défense du caffé, firent une malheureuse fin. Méprisés à la Mecque, depuis le rétablissement de cette liqueur, ils se retirerent au Caire, où ils furent convaincus d'avoir fait des imprécations contre la personne de Selim I, qui venoit de conquérir l'Egypte. On prit ce prétexte pour les condamner à mort. *Ibid.*, page 339.

man le Grand, fils de Selim I. deux Marchands, nommés *Schems* & *Hekem*, l'un venu de Damas, l'autre d'Alep, ouvrirent à Constantinople, chacun leur Maison de Caffé, dans le quartier qui se nomme *Taktacalah*, & commencerent à vendre publiquement la liqueur de ce nom. Ils recevoient les Curieux, sur des soffas ou des estrades fort propres. Les Personnes de Lettres, sur tout les Poëtes, & les Amateurs du jeu furent les premiers qui fréquenterent ces deux Maisons. Elles prirent le nom de *Cahveh-Khanch*. La tasse du Caffé ne s'y payoit qu'un aspre, très petite monnoie d'argent, de la valeur d'environ deux liards. Ces Maisons & ces Assemblées se multiplierent si promptement, qu'elles exciterent bientôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les principaux Seigneurs de la Porte. Déja les Imans se plaignoient que leurs Mosquées étoient désertes, tandis que les Caffés ne cessoient pas d'être remplis. Ils se déchaînerent enfin, non seulement contre les lieux où l'on vendoit le Caffé, mais contre le Caffé même, dont ils soutinrent que la défense étoit comprise dans la Loi entre les liqueurs fortes qu'elle interdit. Tous les Dévots réunis

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

Oppositions qu'il y trouve.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

formerent là-dessus une question précise, qu'ils présenterent au Mufty, pour se régler par sa décision. Ce Chef suprême de la Religion, sans examiner beaucoup la difficulté, décida hautement que le Caffé étoit défendu par la Loi de Mahomet.

Par quels degrés il diminue.

L'autorité du Mufty est si respectée des Turcs, qu'il ne leur est pas permis de former des doutes sur ses décisions. Ainsi toutes les Maisons de Caffé furent aussi tôt fermées; & les Officiers de Police reçurent ordre de s'opposer, dans toute la ville, à l'usage même de cette liqueur. Cette défense fut renouvellée sous le regne d'Amurat III. Cependant toute la rigueur, qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne put arrêter un penchant déclaré. Les Officiers de Police, se lassant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de permettre, pour de l'argent, qu'on vendît du Caffé, avec un reste d'attention pour empêcher que cette vente ne fût publique. Ils souffrirent qu'on en prît dans des lieux particuliers, la porte fermée, & chez quelques Marchands dans l'arriere-boutique. Un nouveau Mufty, moins scrupuleux que son Prédécesseur, modéra la défense, en déclarant qu'elle n'étoit pas au même degré que celle

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

des liqueurs formellement interdites. Cet adouciſſement fut expliqué avec tant de faveur, que les Dévots mêmes ſe crurent autoriſés à ſe relâcher. Leur exemple devint une régle pour la Cour & la Ville. On vit reparoître, en plus grand nombre qu'auparavant, les Maiſons où le Caffé ſe diſtribuoit au Public. Cette paſſion alla ſi loin, que la cupidité des Viſirs ne manqua point l'occaſion de s'en faire un nouveau revenu, en s'attribuant une autorité particuliere ſur tous ces lieux : ils retirerent de chacun, dans les différens quartiers de la ville, un droit d'un ou deux ſequins par jour. La même raiſon leur fit trouver le moyen de les multiplier, ſans permettre que le prix fût de plus d'un aſpre pour chaque taſſe ; ce qui doit faire juger de la grandeur du débit. Ce prix n'a pas ceſſé d'être le même à Conſtantinople.

Tribut exigé par les Viſirs.

Cependant la licence des Nouvelliſtes, qui formoient la plûpart des Aſſemblées, fit renaître les anciennes craintes, ſous la minorité de Mahomet IV. Le Grand Viſir Kuproli, avec un déſintéreſſement héréditaire dans ſa famille (54), crut devoir ſacrifier, à la

Kuprili ſupprime encore une fois les caffés.

(54) Il eut deux fils, qui occuperent ſucceſſivement la même dignité.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

tranquillité publique, l'immense revenu qu'il tiroit des Caffés. Il prit le parti de les supprimer tous. On raconte qu'avant cette résolution, il avoit eu la curiosité d'aller, sous quelque déguisement, dans les principaux Caffés de Constantinople, où il avoit été surpris d'entendre des gens graves, qui s'entretenoient sérieusement des affaires de l'Empire, blâmant le Ministere, & décidant avec hardiesse des points les plus importans. Ayant visité de même les Tavernes de la ville, il n'y avoit trouvé que des gens gais, qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits militaires. Les premiers lui avoient paru dangereux; & n'appréhendant rien des autres, il avoit jugé à propos de leur laisser cet amusement (55).

Ses motifs.

Usages qui ont succedé à la suppression.

Mais depuis la suppression des Caffés publics, qui dure encore à Constantinople, on n'en a pas pris moins de Caffé dans cette grande ville. L'usage est de porter, dans les Marchés & dans les principales rues, de grandes Caffetieres sur un réchaud, & de distribuer

(55) Mr Galland rapporte ce trait sur le témoignage de Mr d'Hermange qu'il a vû, Médecin de Mr le Comte de Toulouse, après l'avoir été du dernier Visir Keproli, tué à la bataille de Salankemen.

cette liqueur chérie à ceux qui en demandent. Les Passans s'arrêtent, & ne font pas difficulté d'entrer dans la premiere boutique, dont le Maître est toujours disposé à les recevoir. Il ne reste qu'un fort petit nombre de Maisons tolérés, en faveur des Matelots, qui viennent y fumer en prenant du Caffé. Au reste, cette défense n'a jamais regardé que la Capitale de l'Empire. On trouve des Caffés publics, dans toutes les autres villes, & jusques dans les moindres bourgs D'ailleurs, outre l'usage qui s'est établi dans les rues de la Capitale, il n'y a point de famille, riche ou pauvre, Turque, Grecque, Arménienne ou Juive, qui ne prenne du Caffé plusieurs fois le jour dans l'intérieur des Maisons. Cette dépense, pour chaque famille, égale du moins celle qu'on fait à Paris pour le vin (56). Elle se fait jusque dans les armées. Une grande partie des Equipages est composée d'Artisans, qui brûlent le Caffé ou qui le pilent. Enfin, pour exprimer d'un seul trait l'attachement des Turcs à cet usage, le refus qu'un mari feroit de laisser prendre du Caffé à sa femme, ou le degré de pauvreté qui ne lui permettroit pas d'en fournir,

(56) Page 355.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

est une des causes légitimes du divorce (57). Dans les grandes Maisons, de l'Orient, l'Officier qui prépare le Caffé & qui a l'inspection de tout ce qui appartient à ce service, tient un rang distingué entre les Domestiques. Le Serrail du Grand-Seigneur a plusieurs *Kahvehgi - Bachi* (58), qui président chacun à vingt ou trente Baltagis, employés dans les différens Offices. Ces Intendans ne quittent leurs fonctions que pour obtenir des emplois plus relevés, ou de riches possessions. Ils deviennent quelquefois Capigi - Bachi. L'Auteur observe non seulement que dans les audiences du Grand-Visir on présente leCaffé aux Ambassadeurs,mais que si cette cérémonie est supprimée à l'égard de quelque Ministre étranger, c'est une marque d'aigreur ou de mécontentement, & comme le premier présage de quelque rupture (59).

Maniere dont les Orientaux prennent le caffé.

Le Caffé, chez les Orientaux, se présente sur des soucoupes sans pied, de bois peint & vernissé, comme celles dont nous avons pris l'usage; mais beaucoup plus grandes que les nôtres, puisqu'elles contiennent quinze ou vingt

(57) *Ibidem.*
(58) Page 358.
(59) Page 360.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

taſſes, que les plus riches font enchaſſer à demi, dans de petits vaſes d'argent. Ces taſſes, qui ſe nomment *Fingians*, ſont de la moitié moins grandes que les nôtres; & jamais on ne les remplit entiérement. On ne ſert point de cuillieres, parce que le Caffé ſe prend ſans ſucre, mais toujours très chaud & très fort. Quelques-uns y mettent une petite goutte d'eſſence d'ambre. D'autres le font bouillir avec quelques cloux de giroſle, rompus en deux; d'autres avec un peu d'anis des Indes, & d'autres avec la graine du petit cardamome.

Remarques ſur le caffé d'Ethiopie.

A l'égard de l'opinion qui fait venir originairement le Caffé de l'Ethiopie, d'où l'on ſuppoſe qu'il fut tranſporté dans l'Arabie heureuſe, elle eſt confirmée par la Relation de Charles-Jacques Poncet, qui paſſa trois ans en Ethiopie, dans un Voyage qu'il y fit en 1698. Ce Voyageur aſſure qu'on y voit encore des arbres de Caffé, quoiqu'on ne les cultive que par curioſité. Il en donne même la deſcription: mais elle repréſente un arbre ſi différent de ceux que la Grelaudiere & d'autres François ont vû dans l'Arabie, qu'on y ſoupçonne quelque mépriſe. D'ailleurs, nos anciennes Relations d'E-

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

thiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez, Jésuite Portugais, & l'Histoire même de Ludolfe, dont on connoît l'exactitude, ne font aucune mention du Caffé. On en conclut plus naturellement que s'il est vrai, comme divers Historiens l'ont écrit, que les Abyssins ayent tiré leur origine de l'Arabie, ils ont pû porter, dans cette transmigration, l'arbre du Caffé en Ethiopie; & qu'apparemment il ne s'y est pas multiplié avec beaucoup de succès, puisqu'il paroît même incertain qu'il s'y en trouve aujourd'hui (60).

Erreur sur le caffé d'Arabie.

Au reste c'est une prévention, dont on a reconnu la fausseté, que les Arabes, jaloux d'un bien dont ils se croyent seuls en possession, ne laissent sortir de leur pays aucune féve de Caffé qui n'ait passé par le feu ou par l'eau bouillante, dans la vûe de faire mourir le germe (61) pour en arrêter la propagation.

(60) Page 291.

(61) Il est surprenant que Ray, un des plus fameux Botanistes Anglois, ait accrédité cette erreur, & qu'il ait ignoré que non-seulement les Hollandois ont porté anciennement du caffé de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & fort heureusement élevé, mais que les Anglois mêmes ont imité cette expérience à Madras; quoique les uns & les autres n'en ayent pas tiré beaucoup d'avantages Ray ne laisse pas d'assurer » que » les Arabes ont trouvé le » moyen d'empêcher qu'on » ne pût avoir hors de leur » pays un seul grain de » caffé capable de germer. *Histoire universelle des Plantes Edition de Londres,* 1686.

RELATIONS

DU

CARNATE

Par quelques Missionnaires Jésuites, pour servir de Supplément à la Description de l'Indoustan.

DE tous les Pays qui sont soumis à la Domination du Grand Mogol, le Carnate est presque le seul, dont on ne trouve aucune Description particuliere dans les Voyageurs, quoique sa situation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le fasse souvent nommer dans les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer le silence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occasions; les moindres éclaircissemens en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jésuites (62), qui contiennent les entre- INTRODUCT.

(62) Elles sont au nombre de trois, celle du Pere Tachard, une du Pere Boucher, & la troisieme du Pere Mauduit, aux Tomes VI & XI des Lettres

INTRODUCT. prises & les courses de plusieurs Missionnaires, nous apprennent l'existence & les noms de plusieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'est pas la premiere fois que j'aie puisé dans une source si respectable : mais ce que j'emprunte ici, demande quelques explications préliminaires, qui seront autant de nouvelles richesses pour ce Recueil.

Dispersion des Jésuites après la révolution de Siam.

Après la ruine des Missions de Siam (63), la plûpart des Missionnaires se retirerent dans l'Etablissement François de Pondichery, où le Pere Tachard, brûlant du même zele, qui l'avoit deja conduit trois fois aux Indes, se rendit pour trouver de nouvelles occasions de l'exercer. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient fait vers le Sud (64), où ils avoient formé une Eglise Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger qu'avec la même ardeur pour la conversion

édifiantes. On apprend dans l'Epitre dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Missionnaires virent couronner leur zele par une mort digne de leur vocation. Le Pere Tachard mourut d'une maladie contagieuse au Bengale, dans l'exercice de ses travaux. Le Pere Mauduit fut trouvé mort avec le Pere Courbeville dans une cabane du Carnate, empoisonnés par les Infideles.

(63) Voyez ci-dessous le Journal de Kempfer.

(64) Au Maduré, qui fait la pointe de la presqu'Isle de l'Inde.

des Indiens, situés au Nord de Pondichery, il pouvoit se promettre les mêmes fruits. Il commença par s'établir dans cette ville; mais en ayant été presqu'aussi-tôt chassé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ses espérances retardées jusqu'à la paix de Riswick, qui fit rentrer les François dans leurs possessions. Tous les obstacles furent levés par ce changément. Le Pere Tachard se hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ses desseins Apostoliques heureusement commencée, par une Mission qui venoit de se former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Ouest.

Le Pere Tachard pense à porter la Foi dans le Carnate.

Le Pere Mauduit, après s'être employé long-temps dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les usages du pays, étoit passé à Carouvepondi, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déja batisés. Ce Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, sur-tout vers le Nord-Ouest. Dans ces courses, il jetta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à Tarcolan, autrefois le centre de l'Idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à

Cette entreprise est commencée par le Pere Mauduit.

RELATION DU CARNATE.

Ponganour, grande ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Pere Bouchet, qui étoit passé dans la Province de Malabar après la révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans Aour, à quatre lieues de Ticherapaly, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Pere de la Fontaine. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouverent trois du même Ordre. Le Pere Bouchet, revêtu de la qualité de Supérieur s'établit à Tarcolan; & laissant le Pere Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Pere de la Fontaine à Panganour, où l'on parle la langue Talangue, aussi différente du Malabar que l'Espagnol l'est du François.

Etablissemens de Tarcolan, de Carouvepondi, & de Panganour.

Dans une assemblée que les trois Missionnaires tinrent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la maniere de vivre des Sanias Brames, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson &

Trois Jésuites prennent l'habit & les usages des Bramines.

d'œufs, les Sanias Brames ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parce qu'ils ne peuvent, sans deshonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inférieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un Sanias ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. Je passe, dit le Pere Tachard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un *Missionnaire Sanias* doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens.

Description de Tarcolan.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du pays

RELATION DU CARNATE.

y tenoient leurs aſſemblées, lorſqu'il leur plaiſoit de deſcendre ſur la terre. Les Mogols, la trouvant preſque déſerte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir raſé preſqu'entiérement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Fortereſſe. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a ſubjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garniſons Mahométanes dans toutes les villes dont il s'eſt ſaiſi, il a confié la garde de Tatcolan, & d'un grand nombre d'autres, à des Gentils, qui ne le ſervent pas moins fidélement.

Pour récompenſer les ſervices de ſes Omhras, il leur donne, comme en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entieres, à la ſeule condition d'entretenir, dans ſes armées, un certain nombre de cavaliers. Mais, à cette diſtance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la ſoumiſſion en établiſſant, près d'eux, des ſurveillans, qui portent le nom de Divans; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers,

qui ſont indépendans des Gouverneurs ou des Omhras, eſt de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injuſtices que les Omhras exercent ordinairement ſur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de Cangibouran, dont la ville de Tarcolan eſt dépendante, ſe nommoit Alan *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par ſon mérite, & par les ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande ville, cinq Gouverneurs particuliers, ſous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voiſinage, un *Topo*, c'eſt-à-dire, un bois de haute futaye, prit des ſentimens ſi favorables pour le Pere Bouchet, qu'il lui fit préſent de ce lieu pour y bâtir une Egliſe & une Maiſon.

Province de Cangibouran.

Le Cramani de Tarcolan donne une Terre au Pere Bouchet.

Auſſi-tôt que le Miſſionnaire eut paru dans ſa nouvelle demeure, le bruit ſe répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de Tarcolan. Le Cramani, ſon Bienfaicteur, fut le premier qui lui rendit une viſite; & le Pere Bouchet, qui ſçavoit parfaitement la langue & les uſages du pays, le reçut avec une politeſſe & des témoignages de déſintéreſſement, qui augmenterent beaucoup

Effets de ce préſent.

RELATION DU CARNATE.

ſa réputation. Le Pere Tachard en peint les progrès. » Il faut connoître, dit-il, » la curioſité naturelle des Indiens, » pour n'avoir pas de peine à croire » ce que ce Miſſionnaire m'écrit de la » foule du Peuple, qui venoit conti- » nuellement à ſon Hermitage. Il m'aſ- » ſure que le temps lui manquoit pour » réciter ſon Breviaire, pour faire ſes » prieres, & pour prendre le ſeul petit » repas auquel il s'étoit réduit chaque » jour. Ces fréquentes viſites furent » pluſieurs fois interrompues par la » jalouſie des Bramines. Ils publioient, » par leurs Emiſſaires, que le Sanias » du Topo étoit de la Caſte abomina- » ble des Franguis, qui habitent les » Côtes de l'Inde; qu'il buvoit du vin » en ſecret, qu'il mangeoit de la vian- » de avec ſes Diſciples, & qu'il com- » mettoit toutes ſortes de crimes. Ces » calomnies, joint à la couleur du Sa- » nias, rallentirent l'ardeur des Peu- » ples. Mais le Cramani ayant exa- » miné, pendant quatre ou cinq mois, » la vie pénitente, l'exactitude & la » bonne foi du Pere Bouchet, embraſſa » l'Evangile, & devint un fervent Chré- » tien.

Un autre incident, qui ſervit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi,

foi, fut la visite d'un fameux Bramine, Intendant de Daour-kan. On distingue, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Noblesse. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Missionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un Etre suprême, qui méritât nos adorations. Ensuite un Rajiput, nommé *Sek*, que Daour-kan avoit fait son Lieutenant général, ayant reçu ordre de se rendre à Velour, derniere Place des Marates, qui étoit assiégée par les Mogols, passa par Tarcolan & voulut voir aussi le Sanias Chrétien. Comme les visites des Grands ne se font qu'avec beaucoup de pompe, Sek se rendit à l'hermitage au son des instrumens militaires, escorté d'un corps d'infanterie & de cavalerie. Il assura le Pere de sa protection. Il lui offrit des terres; & ce qui fit encore plus d'honneur au Christianisme, il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ses prieres. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumieres sur le progrès d'une si belle Mission. La Lettre du Pere Bouchet ne contient que les mêmes évenemens, dans un plus long détail; & celle du Pere Tachard n'y ajoute qu'une courte exposi-

RELATION DU CARNATE.

Velour, derniere Place des Marates.

RELATION DU CARNATE.

tion des travaux du Pere de la Fontaine, à Panganour.

Courſe du Pere Mauduit dans le Royaume de Carnate.

Mais la Relation du Pere Mauduit, ſans nous apprendre mieux les ſuites de ce premier ſuccès, offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne ſont connus que par ſon témoignage, & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher ſeulement d'avoir négligé les diſtances.

Cangivaron, Capitale du pays.

Ce fut le 3 de Septembre 1701, qu'il partit de Carouvepondi, lieu de ſa réſidence, à deux ou trois lieues de Cangivaron, Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'aſſez bonne heure à Ayenkolam, qui étoit autrefois une ville conſidérable, & qui n'eſt aujourd'hui qu'un gros bourg ; mais il alla coucher plus loin dans une grande Pagode, dédiée à un ſinge, auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce pays n'a point d'Hôtelleries, ni de Caravanſeras, on ſe retire ordinairement dans les Temples, pour y paſſer la nuit. Le lendemain, il ſe rendit à Alcatile, grande ville fort peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme la plûpart des villes des Indes. Il y coucha, dans la maiſon d'un Bramine qui adoroit le Demon ſous la figure

Ayenkolam.

Alcatile.

d'une Idole nommée Poulens. La vûe de cette Idole enflamma ſon zele. Il la renverſa ; & par une indifference, dont il n'explique pas la cauſe, le Bramine n'en parut point offenſé. La plûpart des Habitans d'Alcatile, ſont Linganiſtes, c'eſt-à-dire, que par reſpect pour une eſpece de Priape, la plus infâme de leurs Divinités, ils portent au cou une figure fort obſcene, qu'ils nomment Lingan. Le Miſſionnaire vit un Docteur de cette Secte, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre, où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé, & dans leur entretien, il eut la ſatisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge : mais lorſqu'il lui demanda ſon ſecours, pour faire connoître & reſpecter l'Etre Souverain ; il en reçut cette réponſe : » Votre travail ſeroit inutile. L'eſprit des » Indiens eſt trop borné. Ils ne ſont » pas capables d'une connoiſſance ſi ſublime. Le Miſſionnaire repliqua : » Quoique les perfections infinies de » cet Etre ſuprême ſoient incompréhenſibles, il n'y a perſonne qui ne » le puiſſe connoître autant qu'il eſt » néceſſaire pour le ſalut. Il en eſt de » Dieu comme de la mer : quoiqu'on

RELATION DU CARNATE.

Entretien du Pere Mauduit avec un Bramine.

RELATION DU CARNATE.

» n'en voie point toute l'étendue, & » qu'on n'en connoiſſe pas la profon- » deur, on ne laiſſe pas de la connoî- » tre aſſez pour faire des voyages d'un » fort long cours, & pour ſe rendre » au lieu où l'on a deſſein d'aller. Cette comparaiſon plût au Docteur, mais elle ne put lui faire embraſſer la Doctrine qu'il eſtimoit. Un gros Lingan qu'il portoit au cou, dit le Pere Mauduit, etoit comme le ſceau de ſa réprobation.

Velour.

Après avoir paſſé quelques jours à Alcatile, le Miſſionnaire ſe diſpoſoit à continuer ſon voyage vers l'Oueſt. On lui dit que les Mogols & les Marates ſe faiſoient une guerre cruelle, & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velour qui eſt à l'Oueſt d'Alcatile. Il arriva dans cette ville avec ſes Catechiſtes. Il prit ſon logement chez un Bramine : ce qui lui attira beaucoup de conſideration & le fit paſſer pour un Sanias du premier ordre. Le *Durey*, c'eſt-à-dire, le Gouverneur, lui rendit viſite, accompagné d'un grand nombre de perſonnes de diſtinction. La forteteſſe de Velour eſt une des plus conſidérables du pays; & les Officiers de ce poſte important étoient alors en mau-

vaiſe intelligence avec les principaux Bramines de la ville. Le Gouverneur, attribuant au prétendu Sanias, une grande connoiſſance de l'avenir, lui demanda s'ils ne ſe réconcilieroient pas bientôt. Il répondit adroitement que la paix étoit abſolument néceſſaire, & que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils ne tarderoient point à ſe réconcilier. Cette réponſe ſatisfit le Gouverneur; & les Bramines y ayant fait réflexion, conclurent une paix ſolide avec les Officiers. RELATION DU CARNATE.

En effet, elle étoit d'autant plus indiſpenſable, que les Mogols ravageoient tout le pays, & pouſſoient leurs courſes juſqu'aux portes de Velour. Le Pere Mauduit n'eſperant aucun ſuccès pour la Religion dans ce trouble, continua ſon Voyage à l'Oueſt, après avoir baptiſé quelques Parias, qu'il trouva ſuffiſamment inſtruits. Cette contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, ſur ſa route pluſieurs petites villes, entre leſquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la ſituation. Les Rajas Putres, qui ſont Seigneurs de ces villes, le reçurent fort civilement. C'eſt une Caſte de Princes, venus du Nord, qui ſe ſont établis dans le pays, & qui s'y maintiennent ſous la protection des Palliconde.

Relation du Carnate.

Kuriyetam.

Erudurgam.

Mogols, dont ils ont embrassé les interêts. Le Missionnaire passa de là, par la petite ville de Kuriyetam; & deux jours après il arriva aux portes d'Erudurgam. C'est une ville située sous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent presque d'une extrêmité à l'autre, la grande presqu'Isle de l'Inde, en deçà du Gange. On arrêta le Pere Mauduit, à l'entrée de cette ville, parce que le fameux Ram Raja, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les Forteresses sous un habit de Sanias, tel que le Missionnaire le portoit. Cependant, lorsqu'il eut assuré les Officiers que son unique dessein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer; & dans l'espace d'un seul jour qu'il passa dans la ville, il fit une liaison assez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pû l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui parloit la langue Tamul avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du sçavoir à beaucoup d'esprit & de probité.

Le Pere Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer son voyage. Il falloit traverser des montagnes presqu'inac-

Relation du Carnate.

cessibles. Les Catéchistes qu'il faisoit marcher devant, en paroissoient effrayés. Ils lui représenterent que les Princes dans les Etats desquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que sa prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un pays peu connu. Les Indiens sont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Pere Mauduit prit le chemin du Peddu Naiaken-Durgam. Quoique la distance d'Erudurgam à cette ville, ne soit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuses montagnes, incertain de sa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver enfin, quelques Indiens qui consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres bêtes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoient fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs du Peddu-Naiaken-Durgam.

Peddu-Naiaken-Durgam.

RELATION DU CARNATE.

Cette ville est petite ; mais elle étoit alors si peuplée par les Habitans des lieux voisins qui s'y étoient réfugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabane, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent par quantité de détours dans l'appartement du Paléagaser. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement ; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du pays, & un peu de jais que les Indiens, à la vérité croyent fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit devant lui, une petite estrade, où il invita le Missionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Pere Mauduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la maniere du pays, il exposa le sujet de son voyage en ces termes. » Je n'ai quitté ma Pa-

Harangue du Pere Mauduit à un Prince Indien.

» trie, Seigneur, & je ne me suis rendu
» ici, avec des peines & des travaux
» immenses, que pour retirer vos Su-
» jets des épaisses ténébres où ils vivent

» depuis si long-temps, en adorant des
» divinités qui sont l'ouvrage des mains
» des hommes. Il n'y a qu'un Souve-
» rain Seigneur de toutes choses, qui
» a créé le Ciel & la Terre. C'est ce
» Souverain Maître de l'Univers, que
» tous les hommes doivent connoître,
» & à qui ils doivent être soumis. C'est
» sa Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veu-
» lent être éternellement heureux, &
» c'est cette Loi sainte dont je viens
» instruire vos Peuples. S'ils l'embras-
» sent, & s'ils la gardent fidelement,
» on ne verra plus parmi eux, ni trou-
» bles ni divisions, ni violence, ni in-
» justice. La charité, la douceur, la
» piété, la justice & toutes les autres
» vertus seront la regle de leur con-
» duite. Soumis & fideles au Prince
» qui les gouverne, ils rendront ce
» qu'ils doivent au Souverain Seigneur,
» & parviendront ainsi à la souveraine
» félicité (65). Ensuite le Pere Mau-
duit expliqua au Prince les principaux
attributs de Dieu; & lui ayant fait pren-
dre une haute idée de la morale Chré-

(65) Lettres édifiantes, Tome VI, pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux qui paroît devant une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

RELATION DU CARNATE.

tienne, il lui demanda ſa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour ſa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance.

Viſite qu'il reçut des Brumenatis.

Il partit le lendemain. Lorſqu'on a paſſé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le pays d'autre langue que la Talangue ou Canaréenne. Cependant le Miſſionnaire trouva près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamulers qui s'y étoient retirés pour ſe mettre à couvert de la violence des Mogols. Il y reçut la viſite de pluſieurs Brumenatis; c'eſt le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre pluſieurs queſtions, elles lui demanderent, ſi leurs maris qui avoient entrepris de longs voyages, reviendroient heureuſement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enſeigner le chemin du Ciel. Elles l'écouterent avec attention. Enſuite, l'ayant ſalué civilement, elles ſe retirerent ſans repliquer. Quelques autres perſonnes de moindre qualité, furent plus dociles à ſes inſtructions.

Bairepalli.

Il arriva le ſoir à Bairepalli, où il ne trouva qu'un ſeul Habitant, qui

Relation du Carnate.

avoit vû prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain, il se rendit à Tailur, petite ville de la dépendance d'un autre Paléagaser. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une ville fort peuplée, dont le temps a fait un village. De-là, il se rendit à Coralam, autre ville qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de disposition à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un *Pranguis*, nom de mépris que les Infideles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire.

Tailur.

Sapour.

Coralam.

Contre temps qui arrêtent le Pere Mauduit.

RELATION DU CARNATE.

Mais l'idée qu'il étoit un Pranguis, changea tout-à-fait leurs inclinations ; ce fatal contre-temps, & de fâcheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des Terres, c'est-à-dire, également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses desirs le portoient à continuer sa marche du côté de l'Ouest ; mais le danger d'être reconnu pour Pranguis, & l'approche de la saison des pluies, l'obligerent de prendre au Nord, dans l'esperance de trouver chez quelque Paléagaser, ce qu'il ne devoit plus esperer parmi les Maures.

Sonna-Kallu.

Ramasa-Mutteram.

Il quitta Coralam ; & le lendemain, il s'arrêta dans une ville qui se nomme Sonna-Kallu, entourée de montagnes qui lui servent de défense. Delà, il se rendit à Ramasa-Mutteram, ville assez considérable ; d'où il prit le chemin de Punganour, Capitale de tout ce Pays (66). C'est une ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'Alvadar, c'est-à-dire, au premier Ministre qui gouvernoit avec une autorité absolue pendant la minorité du Roi. Les civilités qu'il reçut de ce Seigneur, l'ex-

Punganour, Capitale du Pays.

(66) Il ne nomme pas les Pays.

citerent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toujours enfermé avec la Reine sa mere.

Mais l'Alvadar l'ayant remis à d'autres temps, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-temps à Punganour, qu'il ne l'auroit desiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande ville ; & quoique la plûpart des Habitans qui sont Linganistes, marquassent peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'enrôler quelques ames sous les enseignes du Christianisme. Un jour, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'Alvadar, la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu, dans l'endroit de la ville qu'il voudroit choisir. Son principal dessein étoit de voir le Roi & la Reine sa mere, dans l'espérance de convertir cette Princesse dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ses efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un Tamuler l'assura que la crainte de l'Alvadar étoit qu'il ne fît quelques reproches au Roi sur le Lingan qu'on lui faisoit porter. Mais il demeura persuadé, dit-il, que s'il avoit pû faire quelques présens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce

Le Pere Mauduit obtient la permission d'y bâtir une Eglise

RELATION DU CARNATE.

Sa pauvreté nuit à ses desseins.

fut apparemment sa pauvreté qui l'empêcha aussi de bâtir une Eglise à Punganour. » Un jour qu'il se disposoit » à batiser trois Catéchumenes, dix ou » douze Tamulers entrerent dans sa » chambre, chacun avec les instrumens » qui servent à bâtir. Il les crut en- » voyés pour mettre la main à l'œu- » vre. Mais leur ayant demandé fort » ardemment s'ils venoient dans ce » dessein; Nous le souhaiterions, ré- » pondirent-ils, & nous contribuerions » de toutes nos forces à une si sainte » entreprise; mais nous ne pouvons » vous offrir que nos bras. Il les pria » de conserver cette bonne volonté » pour d'autres circonstances.

Objet de son voyage.

Il fait observer que le but de son voyage n'étant que de reconnoître le pays, & de s'instruire de tout ce qui pouvoit servir à l'établissement de la Foi, il ne s'arrêtoit dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour recueillir ces connoissances.

En quittant Panganour, il s'étoit proposé d'aller à Terassadi, fameuse Pagode du côté du Nord, où les Gentils se rendent de toutes les parties de l'Inde, & portent des présens considerables à l'Idole. Mais il considera que dans la foule des Pélerins, il pourroit se ren-

contrer quelqu'un qui le fît paſſer pour Pranguis, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Miſſion. Il prit le parti de revenir à Tailur (67), par de longs & pénibles détours qui lui firent éviter la rencontre des Maures. Dans ſon retour à Carouvepondi, il revit Peddu Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile & d'autres villes, dans quelques-unes deſquelles il laiſſa un ou deux Catéchiſtes. Son voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits: l'un de connoître les lieux où les Miſſionnaires pouvoient eſperer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié par ſon expérience, que rien n'a plus de force pour attirer les Infideles au Chriſtianiſme, qu'une vie auſtere & pénitente dans ceux qui les inſtruiſent. Un Miſſionnaire de Carnate & de Maduré doit renoncer à l'uſage du vin, de la chair, du poiſſon, des œufs; & toute ſa nourriture doit conſiſter dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait

RELATION DU CARNATE.

Son retour à Carouvepondi.

Qualités qu'il demande dans les Miſſionnaires de Carnate & de Maduré.

(67) Le Pere Mauduit ſe félicite comme d'un des plus heureux évenemens de ſa vie, d'avoir rencontré en chemin une femme âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ſes pieuſes leçons, & qui dans la crainte de ne pas vivre aſſez pour ſe tranſporter dans une Egliſe Chrétienne, le preſſa de la batiſer ſur le champ avec l'eau d'un étang voiſin. Il la ſatisfit en admirant les Myſteres de la Providence, Pages 57 & ſuivantes.

Relation du Carnate.

n'est point interdit : mais on doit en user rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, qui est celui des Sanias ; parce que tous ces Peuples ont pour maxime, que celui qui entreprend de les rendre, ou meilleurs, ou plus sages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ses instructions (68).

(68) Pages 65 & 66. *Voyez* la Description de Siam.



MONNOIES,

Ou diverſes ſortes de pieces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui paſſent pour Monnoies dans toute l'Aſie.

QUOIQU'ON n'ait pas négligé cet important article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a perſonne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties raſſemblées ſous un même titre. Mais les variations, qui ſont arrivées par degrés dans nos propres Monnoies, obligent néceſſairement de faire obſerver quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier ſiécle, c'eſt-à-dire, dans le temps où les lumieres qu'on emprunte, ont été publiées. C'eſt un terme de comparaiſon, d'après lequel il ſera facile de réduire toutes les Monnoies des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années ſuivantes, qui ſont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-ſept livres neuf ſols huit deniers;

MONNOIES DE L'ASIE.

& celui d'argent vingt neuf livres six sous onze deniers. Le louis d'or valoit onze livres dix sous, & l'écu d'or six livres. Le louis d'argent ou l'écu étoit de soixante sous. La proportion de l'argent fin à l'or fin étoit de quinze & un quart à un ; c'est-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (69).

Monnoies d'Arabie.

L'ordre qui paroît le plus naturel, est de commencer par l'Arabie. C'est dans cette Région qu'on fabrique particuliérement l'espece de Monnoie, qui se nomme Larin, & qui est une des plus anciennes de l'Asie. Quoique, depuis Bagdad jusqu'aux Isles de Ceylan, de Celebes & de Borneo, tout le Com-

Larins & demi-Larins.

merce se fasse par Larins, sur-tout le long du Golfe Persique, les Larins, suivant Tavernier, ne sont proprement Monnoie courante que dans les trois Arabies, & à Balsora. Leur titre est celui de nos Ecus. Cinq Larins, ou dix demi-Larins, valent notre Ecu. Cependant il s'en faut environ huit sols qu'ils ne le pesent. C'est ce que les Emirs, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, & ce qu'ils nomment leur profit, au passage des

(69) Le Blanc, Traité historique des monnoies, pages 392 & 417.

Marchands qui se rendent en Perse ou dans les Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en Larins, les Ecus, les Piastres, ou les Ducats d'or : tyrannie d'autant plus fâcheuse pour les Marchands, que l'adresse & la violence ne peuvent les sauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propose rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & feignant que le temps leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des Parties de chasse, qui durent quinze & vingt jours, pendant lesquelles de malheureux Etrangers languissent & mangent leurs provisions, sans aucune ressource pour en trouver d'autres : & si la Caravane vouloit passer, sans payer les droits, elle seroit taillée en pieces, elle perdroit ses chameaux & toutes ses marchandises; ce qui n'est pas sans exemple. Tavernier raconte que, dans un de ses Voyages (70), il fut arrêté par un de ces Princes, l'espace de vingt & un jours; après lesquels il se trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les Larins avoient le poids des Monnoies pour lesquelles on les prend, un Marchand n'auroit à se

MONNOIES DE L'ASIE.

(70) Tome II, page 3.

MONNOIES DE L'ASIE.

plaindre que d'une cérémonie fort incommode ; mais, ensuite, étant obligé, lorsqu'il arrive aux Indes, de porter ses Larins à la Monnoie (71), il perd nécessairement huit sols sur chaque Ecu, c'est-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoies de l'Indoustan.

Tout l'or & l'argent, qui entre sur les Terres du Grand-Mogol, est rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoie de l'Empire, qui porte le nom de Roupie. La Roupie d'or pese deux gros, trois quarts & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze Roupies d'argent. Ainsi la Roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or est de la finesse de celui que nous estimons cinquante quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toujours sept & demi pour cent de profit, si l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie Roupie d'or revient à dix livres dix sols, & le quart à cinq livres cinq sols. Anciennement la forme des Roupies étoit quarrée. Elle est ronde aujourd'hui. Quoique la Roupie d'argent se compte à trente sols, elle ne pese

Roupies d'or & d'argent.

(71) C'est ce qu'on a vû dans toutes les Relations.

que trois gros; & nos Pieces de trente ſols peſent trois gros & demi quatre grains; mais la Roupie eſt de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce; & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, ſur les Terres du Grand-Mogol, ont toujours ſept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-Roupies d'argent, qui reviennent à quinze ſols; des quarts, à ſept ſols & demi; & des huitiemes, à trois ſols neuf deniers.

MONNOIES DE L'ASIE.

Quoique Tavernier ne doive être consulté qu'avec précaution dans tout ce qu'il rapporte d'hiſtorique, on ne peut rejetter abſolument l'Hiſtoire des Roupies qui repréſentent les douze Signes, telle qu'on la trouve au Tome II de ſes Voyages, page 24. On ne changera rien à ſes termes.

Hiſtoire des Roupies qui portent les 12 Signes du Zodiaque.

» Sultan Selim, dit-il, nommé Je-
» han Guir, neuviéme Empereur des
» Mogols, & Pere de Cha-Jehan, avoit
» une vive tendreſſe pour une de ſes
» femmes, qui en étoit digne auſſi par
» ſon rare mérite. Elle avoit beaucoup
» d'eſprit. Elle étoit belle, libérale,
» & ſi adroite à ménager l'humeur du
» Souverain, que non ſeulement il ne

MONNOIES DE L'ASIE.

» pouvoit vivre ſans elle, mais qu'elle
» étoit en poſſeſſion de tout obtenir
» de lui. Elle avoit deux noms : celui
» de Nourgehan-Begum, qui ſignifie
» *Princeſſe, lumiere du Monde* ; & c'é-
» toit le nom qui étoit ſur ſon cachet :
» l'autre étoit Nurmahal, qui ſignifie
» *lumiere du Serrail.* Elle fut toujours
» grande ennemie des deux fils du
» Roi, particuliérement du ſecond,
» appellé alors Sultan Kourom (72),
» & qui depuis étant ſur le thrône,
» ſe fit nommer Cha-Jehan. Il s'oppo-
» ſoit à tous les deſſeins de cette Prin-
» ceſſe, qui de ſon côté gouvernoit ſi
» bien l'eſprit du Roi, qu'elle le por-
» toit à ſe tenir la plus grande partie
» de l'année en campagne, ſoulevant,
» ſous main, contre lui quelques Ra-
» jas des frontieres, pour l'obliger
» d'aller à la guerre & l'éloigner de ſes
» fils. Dans les vûes de ſon ambition,
» elle crut ne pouvoir éterniſer plus
» ſûrement ſa mémoire, qu'en faiſant
» fabriquer, en ſon nom, quantité de
» Monnoie, dont la marque fût diffé-
» rente de celle qui eſt en uſage dans
» l'Indouſtan. Elle n'auroit jamais réuſſi
» dans ſon deſſein, ſi le Prince Kou-
» rom eût été à la Cour ; mais elle

(72) Rhoe l'appelle Corone.

» prit le temps que le Roi avoit fait
» crever les yeux à Sultan Kosrou (73),
» son fils aîné, après l'avoir pris les
» armes à la main dans l'intention de
» le chasser du thrône. Kourom ayant
» été envoyé avec une puissante armée
» contre le Roi de Visapour qui re-
» muoit, Nurmahal, qui se vit déli-
» vrée de ceux qui pouvoient la tra-
» verser dans ses desseins, prit cette
» occasion pour redoubler ses flatteries
« auprès de Jehan Guir. Un jour que
» le vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il
» avoit pris beaucoup de plaisir à la
» voir danser, il lui avoua qu'il l'ai-
» moit plus que toutes ses autres fem-
» mes, & que sans elle il seroit mort
» de chagrin après l'audace criminelle
» de son fils, qui avoit voulu le dé-
» thrôner. S'il est vrai, lui dit-elle,
» que je vous sois si chere, vous m'ac-
» corderez ce que je desire depuis long-
» temps avec la plus vive passion, qui
» est de pouvoir regner souverainement
» l'espace de vingt-quatre heures. Cette
» demande surprit fort le Roi, & le
» rendit triste pendant quelques jours.
» Cependant l'adroite Nurmahal s'ef-
» forçoit de le réjouir par de nouveaux
» plaisirs, & feignoit de ne pas s'ap-

(73) D'autres le nomment Coronsroe.

MONNOIES DE L'ASIE.

» percevoir de son chagrin. Enfin, le » cinquieme jour de la demande, ne » pouvant résister à sa passion, il lui » dit qu'il alloit se retirer pour vingt » quatre heures, & que dans cet inter- » valle elle pouvoit monter sur le trô- » ne, pour commander souveraine- » ment. En même temps, il fit venir, » en sa présence, tous les Grands qui » se trouvoient à la Cour, auxquels il » donna ordre d'obéir à Nurmahal » comme à lui-même. Il y avoit long- » temps qu'elle avoit fait ses prépara- » tifs, en amassant, en secret, quan- » tité d'or & d'argent dans toutes les » villes où l'on bat Monnoie, & fai- » sant fabriquer tous les coins. C'est » assurément une chose surprenante » qu'une femme ait sçu conduire si » adroitement un si grand dessein, » qu'elle ait pû faire graver vingt-qua- » tre coins, & tenir prêts, tant en or » qu'en argent, plus de deux millions » dans toutes les villes, sans que ja- » mais, ni le Roi, ni les Grands en » ayent rien découvert. Il n'y avoit que » les seuls Maîtres des Monnoies qui » eussent part à son secret. Elle avoit » sçu les gagner par des bienfaits & » de grandes espérances, se tenant com- » me assurée d'obtenir un jour sa de- mande,

» mande, & jugeant que si tout n'é- » toit prêt, elle ne pourroit exécuter » son dessein dans vingt-quatre heu- » res. Le jour étant donc venu qu'elle » s'assit sur le thrône, elle envoya » promptement des Couriers par tou- » tes les villes du Royaume, avec or- » dre de battre des Roupies, tant » d'or que d'argent, jusqu'à la somme » qu'elle avoit amassée. Il faut remar- » quer que toutes les Monnoies de l'In- » doustan n'ont que des caracteres du » pays, des deux côtés de la piece; » mais cette Princesse fit mettre, de » chaque côté des siennes, un des douze » Signes du Zodiaque; ce qui est contre » la loi de Mahomet, qui défend tou- » tes sortes de représentations d'hom- » mes & d'animaux. Elle eut ce respect » pour le Roi, qu'au revers des pieces, » elle fit mettre en lettres Arabes, le » nom de Jehan-Guir avec le sien, & » celui de la ville où les Roupies avoient » été battues. Quand le Roi & les » Grands sçurent la chose, ils furent ex- » trêmement étonnés, mais particuliére- » ment Sultan Kourom, ennemi mor- » tel de Nurmahal. Quelques gens du » pays m'ont assuré qu'il en perdit d'a- » bord l'esprit, & qu'il eut de la peine » à revenir d'une si grande surprise.

MONNOIES DE L'ASIE.

MONNOIES DE L'ASIE.

» Mais la chose fut si promptement » exécutée, sur-tout dans le lieu où » elle étoit alors, que deux heures » après qu'elle fut sur le trône, elle » fit jetter au Peuple quantité de ces » pieces d'or & d'argent, qui pendant » le regne de Jehan-Guir ont tou» jours eu cours & passé pour des Rou» pies. Lorsque Sultan Kourom, qui » prit le nom de Cha Jehan, eut suc» cedé à son pere, il fit défense, sous » peine de la vie, d'employer de ces » Roupies. Il fut ordonné à tous ceux » qui en avoient, tant d'or que d'ar» gent, de les porter à la Monnoie, » pour en recevoir la valeur & y être » fondues. De-là vient qu'à présent » elles sont fort rares, particuliérement » celles d'or, & entr'autres deux ou » trois que l'on ne trouve que mal » aisément, ayant payé pour une jus» qu'à cent écus.

Pieces de cuivre.

Les Monnoies de cuivre, de l'Indoustan, ont différens noms, & valent plus ou moins, suivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoie. Ordinairement, la plus grande vaut deux sols de notre Monnoie; celle qui suit, un sol; & celle d'après, qu'on nomme Pecha, six deniers.

Coquilles.

Les Koris, ou les Coquilles, sont en

usage aussi dans l'Indoustan. Comme elles viennent des Maldives, plus on est proche de la mer, plus on en donne pour le Pecha; & le nombre ordinaire est de cinquante à soixante.

MONNOIES DE L'ASIE.

Les Mamoudis & les demi-Mamoudis, qui sont des pieces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq Mamoudis passent pour un écu. Les Koris ne sont pas reçus dans cette Province: mais on y reçoit une sorte de petites Amandes, qui viennent des environs d'Ormus & des Déserts du Royaume de Lar. Quarante valent le Pecha; & quelquefois quarante quatre, suivant la quantité de ces Amandes qu'on apporte dans le pays; les arbres, dont elles sont le fruit, n'en produisant pas toujours la même quantité. Cette Monnoie hausse ou baisse à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les Amandes sont dans leurs coquilles. Il n'est pas à craindre que les enfans les cassent pour manger le noyau; car il est plus amer que la coloquinte.

Diverses Monnoies des Tributaires du Mogol.

Pays de Matoucha.

Entre les Princes tributaires du Grand-Mogol, on en compte plusieurs qui ont le droit de faire battre Monnoie. Le pays, ou le Royaume de Matoucha, qui est au Nord d'Agra, & renfermé dans

MONNOIES DE L'ASIE.

de hautes montagnes, jouit de ce privilege. Son principal Commerce, avec ses voisins, consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indoustan, d'où il tire du sel en échange. Ce sel, que la nature a refusé aux Peuples de Matoucha, leur coûte fort cher; parce que du lieu dont il leur vient, qui est sur la Côte des Indes, vers Baçaïm, il y a quatre mois de chemin. Il se transporte sur des bœufs, qui rapportent aussi le cuivre. Matoucha produit d'excellent bled, de bon raisin, d'admirables fruits, toutes sortes de bestiaux, du lapis & des grenats: mais les Habitans, qui sont tous Idolâtres, regrettent amérement d'être sans sel & sans riz; deux Marchandises précieuses à leur Religion. La principale Monnoie de Matoucha est d'argent, au même titre que la Roupie, & ne pese qu'un gros & dix neuf grains. La différence, dans le cours, est de six & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argent deviennent chers. Les pieces de cuivre du même pays n'ont que la valeur du Pecha, quoiqu'elles soient de la moitié plus pesantes.

Porta Jajoumola.

Le Raja de Porta Jajoumola est un des plus grands Princes qui soient au-

delà du Gange. Ses terres ſont droit au Nord de Patna, & touchent à celles du Roi de Boutam. Tous les ans, il eſt obligé d'envoyer un Ambaſſadeur au Gouverneur de Patna, avec un préſent de vingt éléphans, que ce Gouverneur fait au Grand-Mogol. Ses principales richeſſes conſiſtent en éléphans, en muſc & en rhubarbe; & manquant de ſel, il leve un impôt conſidérable ſur celui qui ſe conſume dans ſon domaine, ou qui paſſe plus loin. Tout ce ſel vient des terres du Grand-Mogol & ſe tranſporte depuis la Côte maritime, juſqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, ſortant des ſalines, paye une Roupie au Mogol, pour paſſer librement par toutes ſes terres. Cette néceſſité ſeule a forcé le Raja de ſe ſoumettre au tribut. Sa Monnoie, qui eſt une eſpece de Roupie, paſſe pour une des plus belles des Indes.

MONNOIES DE L'ASIE.

Le Raja d'Ogen, Pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, fait battre une Monnoie d'argent qui n'a de cours que ſur ſes Terres, & qu'on rejette même ſur celles du Grand-Mogol. Elle paſſe pour un quart de Roupie; mais l'argent en eſt bas. On fabrique

Monnoies d'Ogen.

MONNOIES DE L'ASIE.

aussi, dans les Terres de ce Prince, des Pechas de six deniers, qui ont cours dans les Etats du Mogol jusqu'aux Portes d'Agra. Les Koris y sont la plus petite Monnoie.

Monnoies de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche.

On peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, sur ces especes d'or qu'on nomme Pagodes, & qui n'ont proprement cours que dans les Terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche (74). Son principal Commerce l'ayant conduit plusieurs fois aux Mines de diamans, il s'étoit vû dans la nécessité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoie, dont il faisoit un usage continuel. Toutes les Pagodes, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de notre demie pistole; mais l'or est à plus bas titre. Cependant, quoique l'once ne vaille pas plus de quarante deux à quarante trois livres, elle ne laisse pas de passer pour quatre Roupies. Aussi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoie qu'on pût porter aux Mines. Il distingue les vieilles Pagodes, des nouvelles. Les premieres sont du temps que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une

Difference des vieilles Pagodes & des nouvelles.

(74) Ou plutôt Velour.

petite marque d'un côté. Elles ſont de même poids que les nouvelles ; mais quoiqu'elles ne ſoient pas de meilleur or, elles ſont quelquefois plus eſtimées de vingt à vingt cinq pour cent. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que les Cherafs, c'eſt-à dire les Changeurs, qui ſont tous Idolâtres, ont la ſuperſtition de croire que ſi cette Monnoie étoit refondue, le Pays ſeroit menacé de quelque déſaſtre ; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, juſqu'à vingt milles Pagodes, pour obtenir qu'il ne la faſſe pas refondre. Mais ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le ſeul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'interêt des Cherafs y a plus de part que leur ſuperſtition. Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles Pagodes pour le Commerce : non qu'il ne ſoit également permis de faire les payemens en Pagodes neuves, ou en Roupies ; mais ceux qui reçoivent des Pagodes neuves, ou des Roupies, trouvent toujours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, ſous prétexte que ces nouvelles Monnoies ſont de Viſapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un

MONNOIES DE L'ASIE.

Profit des Cherafs ou des Changeurs.

MONNOIES DE L'ASIE.

autre côté, si le payement se fait en vieilles Pagodes, le Cheraf est encore plus sûr de quelque profit, parce qu'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (75), il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (76).

(75) Il ne se fait point de payement considérable, sans un Cheraf qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ; en leur payant l'interêt sur le pied de huit pour cent par an, ne garda-t-il l'argent que deux jours. Il arrive de là que les Cherafs ont toujours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'interêt qu'ils en payent, ils y font de très grands profits. *Ibid*, page 10.

(76) Le détail de ces moyens est instructif. Premierement, le Cheraf examine toutes les vieilles Pagodes; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres, parce qu'elles ont passé par plus de mains. Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parce qu'elles ont été *forées*. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les Pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une piece pour deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sur le fait, ils préferent ce métier à tout autre, parce qu'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le foret, ils frappent sur les trous avec un petit marteau, & les sçavent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de payement, sans faire voir les especes au Cheraf; & quand il ne regarderoit que deux ou trois pieces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il se fait un payement considérable, le Cheraf met les Pagodes par

On verra, dans la figure, une autre Monnoie de Commerce, qui est en

MONNOIES DE L'ASIE.

cinquante ou par cent, dans de petits sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des Pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le payement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeller le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnoissant son cachet entier, répond que les especes sont bonnes. Elles passent ainsi des années entieres, sans que les sacs soient ouverts: Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoye chercher les mêmes Cherafs, qui tirent toujours quelque chose pour cent de leur visite. Cependant il est plus ordinaire dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'interêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit: c'est l'usage du pays que les gens de guerre y soient payés tous les mois; mais la plupart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix-huit & vingt pour cent; joint qu'ils les payent en Pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamant à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-temps, & bien tôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands qui arrivent du Pegu & des autres lieux doivent ordinairement quelque chose; & comme les Loix obligent de payer dans quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux pour satisfaire ceux qui ont contribué aux frais du vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses empletes. Ensuite il vend ses autres marchandises, pour payer le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur donnent en gage, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem*, pages 11 & 12.

MONNOIES DE L'ASIE.

usage dans les mêmes Pays, & qui se nomme Fanos. Elle est d'or, & de différens titres. Il y en a de six pour un Ecu, & d'autres de dix à quinze, entre lesquelles il s'en trouve de fort bon aloi. C'est la Monnoie qui regne sur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Bengale; avec les Pechas de cuivre, & les Koris, qui servent de petite Monnoie.

Monnoie Angloise des Indes.

Les Anglois ont fait battre assez longtemps, dans leur Fort de Madras, une Monnoie d'or qui se nommoit Pagode, comme celle des Rois & des Rajas du Pays. Elle étoit de même poids, de même titre & de même valeur. Ils avoient d'abord négligé cette ressource, parce qu'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princesse de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de son Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoie d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoie n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des Terres du Grand-Mogol & des autres Puissances des Indes. Elle ne passe qu'entre les Anglois du Fort même, & jusqu'à

deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Payſans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent volontiers cette Monnoie; parce que, dans un Pays miſérable & ſans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre. MONNOIES DE L'ASIE.

Paliacate eſt un Fort des Hollandois, ſur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique auſſi des Pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, eſt de deux ou trois pour cent. On frappe auſſi, à Paliacate, des Roupies d'argent, qui ont le poids des Roupies du Grand-Mogol, & qui portent d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoiſe. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des Pagodes du même lieu; c'eſt-à-dire qu'ils en font moins de cas que des Roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en ſoit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore à Paliacate, une petite Monnoie de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier obſerve qu'ils ont eu raiſon d'aſpirer au Privilege de faire battre Monnoie. Com- Monnoie Hollandoiſe.

MONNOIES DE L'ASIE.

me ils ne rapportoient, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macaſſar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en maſſe, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richeſſes aux Cherafs, ils perdoient cinq ou ſix pour cent, ſoit par la mauvaiſe foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs Comptoirs. Le profit, qui paſſoit à ces infidéles Agens, demeure préſentement à la Compagnie.

Monnoie de Queda & Pera.

Dans le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoie d'étain. Pluſieurs mines de ce Métal, qu'on y a trouvées en divers temps, ont cauſé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fourniſſoit autrefois une partie de l'Aſie. Il s'y en conſume beaucoup, ſur-tout dans les Etats du Grand-Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perſe, où toute la vaiſſelle eſt de cuivre; & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achetent à préſent du Roi de Queda, & le tranſportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoies d'or ou d'argent dans le Royaume de Qu da & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne

voit que des Pieces d'étain & des Koris. Les plus grandes Pieces ſont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos ſols; quoiqu'au prix où l'étain eſt en Europe, elles n'y puſſent valoir qu'un ſol trois deniers. Les bords en ſont épais, mais le dedans eſt auſſi mince que du papier. La petite Piece vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante Koris. MONNOIES DE L'ASIE.

Dans l'Iſle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoie d'or, dont le titre eſt meilleur que celui de nos Louis. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces Pieces peſent dix grains, & reviennent à ſeize ſols huit deniers de notre Monnoie. La petite Monnoie du même Royaume eſt d'étain, & peſe huit grains. En mettant cet étain, qui eſt fort bon, à ſeize ſols la livre, il faudroit ſoixante & quinze de ces Pieces pour faire un de nos ſols. Monnoie d'Achem.

La Monnoie d'or du Roi de Macaſſar, dans l'Iſle de Celebes, peſe douze grains, & les Hollandois la prennent pour un Florin de leur Monnoie. L'or en eſt fort bon. Monnoies de Macaſſar, de Camboie, de Bantam & des Moluques.

Celle du Roi de Camboie eſt d'argent. Elle peſe trente deux grains. Ce

MONNOIES DE L'ASIE.

Prince n'en fait jamais battre de plus hautes ; & quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoie. Mais il fait battre aussi une Monnoie de cuivre, qui sert apparemment de modele au Roi de Bantam, & aux Rois des Moluques, car ils n'en ont que de la même forme & de la même matiere. A l'égard des Monnoies d'argent, ils laissent un cours libre dans leurs Etats à celles qui viennent des Pays étrangers, sans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des Piastres d'Espagne, des Richedalles d'Allemagne, & des Ecus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoie, des escalins, des double-sols, & des sols.

Monnoie de Batavia.

Monnoie de Siam.

On bat à Siam une Monnoie d'or, qui pese dix grains plus que notre demie Pistole. L'or en est au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises qu'ils puissent acheter ; car ils

MONNOIES DE L'ASIE.

n'ont pas deux pour cent de profit, sur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoie d'argent, de la grosseur d'une bonne noisette, applatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois sont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caracteres du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoie d'une si étrange fabrique (77). Elle pese trois gros & demi, & vingt cinq grains. Le titre en est le même, que celui de notre argent à trois livres dix sols l'once. La Monnoie de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, qui se nomme Tical, une proportion connue, puisqu'on en donne réguliérement deux cens pieces pour une d'argent. On s'y sert aussi, pour la plus basse Monnoie, de ces coquilles de mer qui viennent des Maldives.

Monnoies d'Asem, de Tipoura, d'Arakan, & du Pegu.

Toutes les Monnoies d'argent des Royaumes d'Asem, de Tipoura, d'Arakan & du Pegu, sont au même ti-

(77) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, est celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin qui est double sur chaque piece, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puissent expliquer *Voyez* ci-dessus la Description de Siam, au Tome IX, page 269.

MONNOIES DE L'ASIE.

tre que nos Ecus, en les mettant à trois livres dix sols l'once, comme ils y étoient du temps de l'Auteur. Celle d'Asem pese trois gros quatre grains. Elle porte d'un côté cette inscription, *Aragari*, qui signifie Dieu en langue du Pays; & de l'autre, *Chatermani*, Roi de Tipoura. Ce Royaume, qui est d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Daca, au Nord-Ouest. La Monnoie du Roi d'Arakan pese deux gros & demi quinze grains. Dans ce Pays, l'or se négocie sans être monnoyé; mais il est à très bas titre & ne passe point quatorze carats. Le poids de la Monnoie d'argent du Pegu est de deux gros & demi douze grains. On fait battre aussi, dans cet Etat de petites Pieces d'or, qui ne pesent que sept grains, & dont quinze passent pour la valeur d'une Piastre. L'or en est fort bas. Ces Pieces se nomment *Fanos*. Asem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une Piastre il en faut vingt-deux.

Monnoie de la Chine & du Tonquin.

On a remarqué dans les Descriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoie d'or ni d'argent; que la petite Monnoie est

de cuivre ; & qu'on n'employe dans le Commerce, que des maſſes ou des lingots d'or, dont chacun a ſon poids. Ces morceaux d'or ſont nommés par les Hollandois, *Goltſchus*, c'eſt-à-dire *Batteaux d'or*, parce qu'ils ont à-peu-près la forme d'un Batteau ; d'autres les appellent pains d'or. On n'en voit que de deux différentes groſſeurs. L'or en eſt à tel titre que l'once en France ne vaudroit que quarante deux livres. Le grand morceau revient à douze cens Gouldes de Monnoie Hollandoiſe, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui peſe la moitié moins, eſt d'une valeur proportionnée.

MONNOIES DE L'ASIE.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en diſtingue de pluſieurs groſſeurs & de divers poids, dont la valeur par conſéquent varie, ſuivant cette différence. Dans les grands payemens, on employe des lingots qui valent juſqu'à cent francs ; mais on voit auſſi de petits morceaux d'argent qui ne ſont pas de la valeur d'un ſol. Ceux qui achetent quelque choſe, ont toujours des inſtrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur ſomme. Au reſte, lorſque les Chinois tranſportent leurs pains ou

MONNOIES DE L'ASIE.

leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, sans les faire couper par le milieu. Tout le monde se défie de de cette Nation, sur-tout les Hollandois, qui ont souvent trouvé, au milieu de ces pains d'or un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chinois sont si rusés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à se défendre des ruses d'autrui. On ne les voit jamais sans leur poids, qui est une espece de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pesent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoie de la Chine & du Tonquin est de cuivre. Ce sont de petites pieces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met ensemble vingt cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner la peine de les compter lorsque le nombre est au-dessus de douze.

Monnoies du Japon.

Tout l'or que les Japonois convertissent en Monnoie, est au même titre, & supérieur, de quelque chose, à nos Louis. Il est au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes Pieces pesent une once six gros, & reviennent à quatre-

vingt ſept livres dix ſols. Le poids des moindres eſt le tiers des grandes, c'eſt-à-dire demi-once quarante huit grains, & revient à dix neuf livres trois ſols quatre deniers. Toutes ces Pieces portent différentes marques, dont on donne la figure. Les Pieces d'argent ſont de même poids entr'elles, quoiqu'elles ſoient marquées auſſi différemment. Chacune peſe quatre grains moins que nos pieces de trente ſols; quoique dans le Commerce, elles ayent cours pour la même valeur. L'argent eſt au même titre que celui de nos Monnoies; ce qui n'empêche pas que ſur les Terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent également les Monnoies d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toujours que deux & juſqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des Ecus de France, des Richedales & des Piaſtres (78).

MONNOIES DE L'ASIE.

(78) Kæmpfer s'exprime autrement : il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une meſure. Autrefois, la *Caſie*, petite monnoie qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le ſien : mais peu de temps après la réunion de tout le Japon ſous les Cuboſamas, l'Empereur fit refondre toutes les differentes monnoies & fabriquer une Caſie de cuivre qui court par-tout. Il acheta même une partie des anciennes plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a auſſi trois

MONNOIES DE L'ASIE.

Ce qu'on nomme les lingots ou les barres du Japon, eſt une ſorte de Monnoie d'argent très informe, & dont la variété n'eſt pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros ſont de ſept onces, qui reviennent à vingt quatre livres dix ſols de France; & les moindres, d'environ un gros & demi.

La Monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, jusqu'à ſix cens, qui font la valeur d'une *Telle*. C'eſt la maniere de compter du Japon. Les Hollandois évaluent une Telle d'argent à trois Gouldes & demie de leur Monnoie, ce qui revient à quatre livres cinq ſols de la nôtre.

Monnoies des Portugais aux Indes Orientales.

La Monnoie d'or, que les Portugais

monnoies d'or; dont la plus haute, nommée Cobang, eſt du poids de ſix réaux, qui font quarante Siumomes ou Taels; & le Tael eſt de cinquante ſept ſous de France. Les deux autres ſont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour faire le poids de ſix reaux & demi, & autant de pieces de l'autre ne font que cinq huitiemes d'une Réale ou un Tael, & la ſeizieme partie d'un Tael. L'alliage de l'argent eſt le même que celui de nos écus: les pieces ſont en forme de bâton ou de lingots qu'on peſe, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente Taels. On les enveloppe enſemble dans un ſac, & l'on compte les ſacs ſans les dépaqueter. Il y a encore une petite monnoie d'argent, nommée Maas, qui n'a pas de poids fixe, & qui peſe depuis un Scheiling juſqu'à dix. *Voyage de Kæmpfer au Japon.*

font batrre à Goa, eſt de meilleur titre que celui de nos Louis, & peſe un grain de plus que notre demie Piſtole. Ils affectent de la tenir fort haute (79), afin qu'elle ne ſorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé*. Autrefois, lorſqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macaſſar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Moſambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoie d'or, qu'ils faiſoient battre, & celle des ouvrages d'or qui ſe fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais ſur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & juſqu'aux Indes Occidentales, par la voie des Philippines. Mais, depuis que Moſambique eſt preſque le ſeul Pays qui fourniſſe de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en ſorte en eſpeces mêmes. Outre les Monnoies étrangeres, ils ont d'ailleurs des pieces d'argent, qu'ils nomment Pardos, & qui paſſent pour la valeur de vingt ſept ſols de France. Les petites Monnoies de cuivre & d'étain ſont auſſi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

MONNOIES DE L'ASIE.

(79) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le Saint-Thomé valoit quatre roupies d'argent, ou ſix francs de notre monnoie.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

§ II.

D'où l'Asie tire l'or & l'argent.

IL n'est pas question des voies du Commerce, qui font passer aux Indes une grande partie des richesses de l'Europe. On cherche dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Asie tire de son propre sein. L'opinion commune est que, de toutes les parties de cette vaste Région, le Japon est celle qui fournit la plus grande partie d'or. Quelques-uns croyent qu'on y en porte une partie considérable, de l'Isle Formosa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque temps, un Etablissement dans cette Isle, n'ont pû découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on suppose qu'il y a de l'or.

Il en vient aussi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent ; prix pour prix, ils le préférent a l'or ; d'autant plus que l'or de la Chine est presqu'au plus bas titre de tout l'or de l'Asie.

L'Isle Celebes, ou de Macassar ;

produit aussi de l'or, qui se tire des Rivieres, où il roule avec le sable.

Monnoies. Or et Argent de l'Asie.

Dans l'Isle de Sumatra, l'on trouve après la saison des pluies, & lorsque les torrens sont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverses grosseurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Est. A l'Ouest de la même Isle, les Paysans apportent quantité d'or aux Européens qui y vont charger du poivre. Mais c'est un or fort bas, au-dessous même de l'or de la Chine.

Vers les montagnes du Tibet, qui sont l'ancien Caucase, dans les Terres d'un Raja, au-de là du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troisiéme du lapis.

Il vient de l'or du Royaume de Tipra, mais presqu'aussi bas de titre que celui de la Chine.

Mendez Pinto raconte qu'entre les Royaumes de Camboie & de Champa, une riviere, qui se décharge dans la mer, à neuf degrés de latitude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieues dans les terres; que ce Lac est environné de hautes montagnes, au pied desquelles on

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

trouve, ſur le bord de l'eau, trente huit Villages ; que près d'un des plus grands, qui ſe nomme Chincaleu, la nature a placé une Mine d'or très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt deux millions de notre Monnoie ; qu'elle faiſoit le ſujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naiſſance y donnoit les mêmes droits ; que l'un d'eux nommé *Raja - Hitau*, avoit ſous terre, dans la cour de ſa Maiſon, ſix cens Bahars d'or en poudre ; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé Buaquirim, on tiroit, d'une Carriere, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de Lave & de Tajampure (80).

A l'égard de l'argent, on n'en connoit gueres d'autres Mines dans toute l'Aſie, que celle du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celle qui ſe trouve en abondance ſur les bords du Lac de Chiamnay, d'où l'on tranſporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, ſur des éléphans, aux Royaumes de Sornau, que les

(80) Voyages de Mendez Pinto, au Tome IX de ce Recueil, p. 366.

Européens

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

Européens nomment Siam, de Paſſiloca, Savadi, Tangu, Bim, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des côtes maritimes, de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute que ces pays montagneux ſont diviſés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (81).

Mais, ſi l'Aſie n'eſt pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup, en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait paſſer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne ceſſe pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais ſoient jamais parvenus à faire entrer excluſivement les richeſſes de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité le Gouverneur de Mozambique a ſous lui les Commandans de Sofala & de Chepon-Goura, deux des plus abondantes ſources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens eſt ſur la riviere de Sena, à ſoixante lieues de ſon embouchure ; & l'autre eſt dix lieues plus haut. Depuis l'embouchure de la riviere juſ-

(81) *Ibidem*, page 379.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

qu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Negres, dont chacune est commandée par un Portugais. Ces Commandans depuis longtemps Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & se font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques uns ont jusqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient fort soumis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres Marchandises. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, emporte quantité de marchandises; sur-tout des toiles teintes en noir. Ses Correspondans de Goa lui envoyent aussi, tous les ans, deux Vaisseaux bien chargés, dont il fait passer les effets du côté de Sofala & de Chepon-Goura. C'est par toute ces voies, que les Portugais sont en possession de recueillir une partie des richesses de l'Afrique.

Mais quantité de Peuples, dont nous connoissons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaise, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; sur-tout ceux qui sont liés avec eux, par la profession du Mahométisme. Les uns por-

tent leur or jusques dans les Ports de l'Abissinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres sur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend jusqu'aux Confins de l'Abissinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voies, & se dispense, autant qu'il peut, de contribuer à l'aggrandissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a besoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs cantons, que leur sécheresse rend déserts, il se trouve sur la surface de la terre, des morceaux d'or de toutes sortes de formes, jusqu'aux poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant son séjour à Surate, il y vit arriver un Ambassadeur du Monarque des Abissins, avec lequel il eut quelque Relation. Ce Ministre, dont il avoit obtenu l'amitié en lui donnant une paire de Pistolets garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'Ardiliere, & leur fit voir les présens dont il étoit chargé pour le Grand-Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reste de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

Commerce des Indiens avec l'Afrique.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

perdu ſeize en paſſant la mer ; quantité de jeunes eſclaves de l'un & de l'autre ſexe ; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou ſix pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de preſqu'un demi pied de long, & de la groſſeur du pouce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne ſon témoignage pour oculaire, ajoute ; » qu'à divers endroits » des groſſes branches on voyoit quel- » que choſe de raboteux, qui reſſem- » bloit, en quelque ſorte, à des bour- » geons. Les racines de l'arbre étoient » petites & courtes. La plus longue » n'avoit pas plus de quatre ou cinq » pouces (82).

Arbre d'or avec ſes racines & ſes branches.

Les Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, ſçachant dans quelle Saiſon les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour ſe pourvoir de toiles & d'autres marchandiſes. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli ; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & es Marchands ne font pas difficulté de ſe fier à cette promeſſe.

(82) Tome 2, page 355.

MONNOIE, OR ET ARGENT DE L'ASIE.

Sans cette confiance, le Commerce finiroit bientôt avec les Portugais comme avec les Indiens. C'eſt aux mêmes conditions, que les peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Negres du Monomotapa vivent peu; ce qu'on attribue aux mauvaiſes eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt cinq ans, ils commencent à ſe reſſentir de l'hydropiſie; & la plûpart ſe croyent fort heureux, lorſqu'ils paſſent quarante ans. La Province, où la Riviere de Sena prend ſa ſource, ſe nomme Mankaran, & commence environ cent lieues au-deſſus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans pluſieurs Rivieres qui viennent ſe joindre à la Sena; mais cet or eſt plus bas que l'autre. Le Pays eſt fort ſain, & l'on y vit auſſi long-temps qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, ſur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voiſinage même du Cap de Bonne-Eſperance. Ceux qui ſe ſont informés de leur nom, nous apprennent ſeulement que leur pays ſe nomme *Sabia;* qu'ils vivent ſous la Domination d'un Roi, & qu'ils employent ordinairement quatre ou cinq

Ce que les Indiens racontent du Monomotapa.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

mois pour se rendre à la Côte. L'or qu'ils apportent, est excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, disent-ils, sur de hautes montagnes, dont ils ouvrent seulement la terre à dix ou douze pieds (83). On ne les voit jamais arriver, sans une quantité considérable de belles dents d'éléphans. Ces animaux sont en si grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les palissades des Forteresses & des Parcs n'y sont composées que de leurs dents. Leur chair est la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du pays sont si mauvaises, que la plûpart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent se garantir de cette disgrace (84).

(83) *Voyez* les Relations d'Afrique, aux Tomes 2 & 3 de ce Recueil.

(84) Voyages de Tavernier, T. 2. pages 356 & précédentes.



VOYAGES

AUX INDES ORIENTALES,

PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.

ON le répéte à l'honneur des Hollandois ; rien n'eſt ſi glorieux pour leur Nation, que l'ardeur & la conſtance avec leſquelles ils ſurmonterent les premiers obſtacles qui s'oppoſerent à leur Commerce. Les Provinces-Unies n'avoient pas encore pris l'eſſor, qui devoit les mettre en état de meſurer leurs forces maritimes avec celles du Portugal & de l'Eſpagne. Leurs Marchands, loin de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par les armes, ne penſoient qu'à s'y gliſſer par des entrepriſes clandeſtines & par des voies détournées. Après quelques voyages haſardés ſur les traces de leurs ennemis, c'eſt-à-dire, par le Cap de Bonne-Eſpérance (85), ils tournerent leurs voiles

(85) *Voyez* les premiers Voyages des Hollandois, au Tome VIII de ce Recueil.

INTRODUCT. vers le Nord, ſous la conduite de Baltaſar Moucheron, qui entreprit, en 1594, de découvrir, par cette voye, un paſſage aux Royaumes du Cathay & de la Chine. Mais ce grand deſſein n'ayant pas eu le ſuccès qu'ils s'étoient promis, ils réſolurent ſans l'abandonner entiérement (86), de faire prendre un autre tour à leurs eſperances, par la route que Magellan avoit ouverte aux Eſpagnols, & dans laquelle ils ſe flatterent du moins que les difficultés & la longueur feroient avantageuſement compenſées par la liberté de la navigation.

Relation du Chevalier Pigaphetta.

Quoique l'infortune de Magellan, qui périt dans le cours de ſa glorieuſe expédition, nous ait privés du Journal de ce fameux Voyageur, on trouve l'explication de ſes vûes dans les Hiſtoriens Eſpagnols & Portugais ; & la plûpart des circonſtances de ſon Voyage, dans une courte Relation du Chevalier Pigaphetta, que le ſeul goût des avantures extraordinaires avoit porté à s'embarquer avec lui. Ce petit Ouvrage, publié en Italien, dans le Recueil de Ramuſio, a paſſé dans notre lan-

(86) Nous avons les Relations des premiers Voyages au Nord, & leur place eſt annoncée dans ce Recueil.

gue par une traduction fort ancienne (87), qui n'en eſt même que l'extrait (88). Comme c'eſt l'unique témoignage oculaire, qu'on ait jamais eu ſur un ſi grand événement, cette qualité doit faire obtenir grace à l'Auteur pour quelques excès de crédulité ou d'ignorance, & ne permet pas de lui refuſer un rang honorable dans ce Recueil.

(87) Le ſeul Exemplaire que j'en ai pu trouver eſt de la Bibliotheque des RR. PP. Barnabites de Paris, imprimé en Gothiques, ſans datte & ſans nom d'Imprimeur, *in*-12. Il commence ainſi : » Le » Voyage & navigation » aux Iſles de Molluque, » deſcript & faict de noble » homme Antoine Piga-» phetta, Vincentin, Che-» valier de Rhodes, pre-» ſentée à Philippe de Vil-» liers Liſle Adam, Grant » Maître de Rhodes ; com-» mence ledit Voyage l'an » mil cinq cens dix neuf, » & de retour mil ccccc » XXII, le huitieme jour » de Septembre ———. Au dernier Chapitre on lit pour concluſion : » Le hui-» tieme jour de Septembre » mitent l'ancre au Port de » Seville. Et deſchargerent » toute l'artillerie, rendi-» rent graces à Dieu en » chemiſe, nuds pieds & » torches en la main. Le » lendemain Antoine Piga-» phetta alla à Valdoli, » où étoit l'Empereur Char-» les. Et ne lui préſenta or » ne argent, ne choſe pré-» cieuſe digne d'ung ſi » grand Seigneur, mais » ung Livre eſcript de ſa » main, où étoient les cho-» ſes paſſées de jour en » jour de leur voyage. Et » de-là ſe partit à aller en » Portugal, au Roi Joan, » & lui diſt les choſes que » avoient veu tant des Eſ-» pagnols que des ſiens. » Puis par Eſpaigne vint » en France, & preſenta » & feit aucun don des » choſes de l'autre hemiſ-» phere à la Mere du très » Chrétien Roi de France, » nommé François, Ma-» dame la Régente. Puis » vint en l'Italie, & pre-» ſenta le Livre de ſa fa-» tigue à Philippe de Vil-» liers, Grand Maître de » Rhodes.

(88) Auſſi lit-on à la derniere page ; » ici finit l'ex-» trait dudit Livre, tranſla-» té de Italien en François.

 Cependant on ne le place que dans cette Introduction parce qu'il ne restoit aucune Description supportable des découvertes de son Héros.

§ II.

Voyage de Ferdinand Magalhanes, ou Magellan.

Origine des projets de Magellan.

QUELQUES années après la découverte des Isles Moluques, Magellan, Portugais de Nation, qui avoit porté les armes sous Dom Alfonse d'Albuquerque, & qui étoit à Malaca, en 1511, lorsque cet illustre Viceroi des Indes en achevoit la Conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'espérance d'y faire servir, à sa fortune, les lumieres qu'il devoit à son expérience. Il étoit parent de François Serrano, qui commandoit aux Moluques, après avoir découvert ces Isles pour le Portugal. Diverses connoissances, qu'il avoit recueillies de ses discours & de ses écrits, sembloient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à celle de Castille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de

Il quitte le Portugal pour s'attacher à l'Espagne.

l'importance de ses offres, & rendit plus de justice à son mérite (89).

MAGELLAN.

Comment il fait entrer Charles Quint dans ses vûes.

Il eut de profondes conférences avec les Astronômes & les Géographes de cette Cour. Le résultat fut de représenter, au Conseil, que suivant la décision du Pape Alexandre VI, entre les Couronnes de Castille & de Portugal (90), les Isles Moluques, dont les Portugais étoient demeurés en possession, devoient passer pour des Isles occidentales, & par conséquent se trou-

(89) Pigaphetta raconte ce qu'il ap[illegible]rit en passant aux Moluques en 1521. » N'y » avoit point encore sept » mois que François Serran, Portugalois, Capi» taine Général du Roi de » Ternate, contre le Roi » de Tidor, étoit mort. Et » feit tant que contraignit » le Roi de Tidor de don» ner une sienne fille pour » femme au Roi de Ter» nate, & quasi tous les fils » des principaux pour ô[illegible]a» ges, & d[illegible]p[illegible]is la paix » faicte entr'eulx, ung jour » Franç[illegible]is Serran vint en » Tidor pour acheter giro» fle; & le Roi le fit em» poisonner avec feuilles » de betre (*betel apparem*» *ment*), & ne vêquit si» non quatre jours. Le Roi » le voulut faire ensépul[illegible]u» rer selon sa loi; mais » trois Chrétiens ses servi» teurs ne le permirent. Il » laissa ung fils & une fil» le petite, d'une femme » qu'il print en Java la » grande. Cellui étoit » grand ami & parent du » Capitaine Général Ma» galianes, & fut cause de » le mouvoir à son entre» prinse. Car plusieurs fois » lui étant Capitaine des » Moluques, lui avoit es» cript qu'il étoit là. Et » pour ce que Dom Em» manuel, Roi de Portu» gal, ne voulut accroître » la provision de Maga» lianes, seulement d'un » teston par mois pour ses » bienfaicts, il vint en Es» pagne, & eut du Roi » tout ce que voulut de» mander. *Pages* 57 & 58.

(90) *Voyez* la grande Introduction à la tête du Tome I de ce Recueil.

MAGELLAN. voient comprises dans les bornes des conquêtes Castillanes. Magellan prouva son opinion, non seulement par des raisonnemens mathématiques, mais par des Lettres même de François Serrano, qui avoit fait la découverte de ces Isles pour le Roi Emmanuel. Ensuite il proposa au Conseil de lui donner quelques Vaisseaux bien armés, avec lesquels il trouvoit, dans ses lumieres, l'espérance de découvrir un passage de l'Amérique méridionale aux mêmes Isles. Charles-Quint, qui avoit pris une haute opinion de son habileté, & qui voyoit ses raisons appuyées du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute sa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint Lucar, une Flotte de cinq Vaisseaux, dont il lui donna le commandement.

Il part avec une Flotte de cinq Vaisseaux.

Magellan se rendit d'abord au Bresil. Il rangea long-temps des Côtes inconnues, d'où prenant son cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere (91), proche de laquelle il remarqua que la Côte commençoit à s'élever. Ensuite il apperçut des montagnes dont le sommet se perdoit

Il perd un Vaisseau.

(91) La riviere de Saint Julien à cinquante degrés de latitude Méridionale.

dans les nues, & qui paroiſſoient couvertes de neige. Un des cinq Vaiſſeaux, qui fut détaché pour reconnoître cette Côte, fit un triſte naufrage entre les rochers. L'Equipage fut ſauvé; mais cette diſgrace & la rigueur du froid répandirent la conſternation ſur les quatre autres Vaiſſeaux, dont la plûpart des Soldats étoient des Portugais bannis. Elle produiſit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux Mutins, juſqu'à déclarer que le paſſage qu'on leur faiſoit chercher étoit impoſſible, & qu'ils vouloient retourner en Europe. Magellan, ne ſe promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la déſertion(92). Une rigueur ſi juſte arrêta le déſordre. On continua la navigation, l'eſpace d'environ cinquante lieues, après leſquels on découvrit un enfoncement, qui avoit toutes les apparences d'un Détroit.

MAGELLAN. 1519.

Comment il découvre le Détroit auquel il donne ſon nom.

Le Capitaine Général compara toutes ſes lumieres. La nature des vents, celle des Courans, & la vûe de quelques Fanons de Baleine, que la mer avoit jettés ſur le rivage, furent les pre-

(92) On a déja remarqué qu'en mer, déſerter un homme, c'eſt l'abandonner ſur une Côte déſerte.

MAGELLAN. 1519.

miers fondemens fur lefquels il établit fes conjectures (93). Enfuite tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée du canal de communication, qui joignoit la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre équipages dans des tranfports de joie, qui furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent, au Détroit, le nom de Magellan, qu'il ne ceffera jamais de porter. Mais les vivres étoient confidérablement diminués. On ne prévoyoit aucune reffource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaifées que par de nouveaux fupplices. Magellan fit mettre un de ces Vaiffeaux à l'avant, pour chercher le paffage. Ce Vaiffeau même, au mépris des ordres du Général, reprit, pendant les ténébres, la route de Seville, d'où l'on avoit fait voile depuis huit mois.

Son courage pour le paffer.

Une perfidie fi peu ménagée jetta Magellan dans un mortel chagrin;

(93) » Pigaphetta nous » apprend que le Capitaine » Général favoit qu'il de» voit faire fa navigation » par ung détroict moult » occult, comme avoit vû » en la tréforerie du Roi » de Portugal, en une » Carte faicte par ung ex» cellent homme, nommé » Martin de Bohemia. *Page 11.*

mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le Détroit, avec les trois Vaisseaux qui lui restoient. Il entra le 21 d'Octobre 1520, & le 28 de Novembre, il en sortit, pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repasser la ligne, & vers le quinzieme degré de latitude méridionale, il découvrit deux Isles qu'il nomma les Infortunées, parce que dans le besoin où il étoit de toutes sortes de secours, il n'y trouva que des oiseaux & des arbres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une Mer qu'il nomma Pacifique, parce qu'il n'y essuya aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Isles (94).

MAGELLAN. 1520.

Pourquoi il donne le nom de pacifique à la mer du Sud.

(94) Carreri, qui paroît avoir consulté la Relation de Pigaphetta, ne laisse pas de commettre ici autant d'erreurs qu'il écrit de mots. *Tome V*, *pages* 240 *& suiv.* D'autres Ecrivains qui l'ont suivi, sont tombés dans les mêmes fautes. Rien ne m'oblige de les relever. Mais j'en appelle à notre source commune : » Ils déboucherent » du Détroit le XXVIII » de Novembre, an mil » cinq cens vingt, & furent trois mois & vingt » jours sans prendre chose » aucune. Et mangerent » biscuit. Et quand n'en » eurent plus, mangerent » la poudre d'icelui, avec » les vers à poignée, puant » grandement de l'urine » des souris. Burent eau » jaune, jà corrompue de » plusieurs jours. Et mangerent certaines peaux » très dures, pour le Soleil, » pluie & vent. La souris » se vendoit demi ducat, » ou ung ducat. A aucuns » les gencives croissoient » dessus les dents, tant en » haut qu'en bas; si que » ne pouvoient manger, » & ainsi mouroient.... En » ces trois mois & vingt » jours, allerent quatre » mille lieues en un gouffre

MAGELLAN. 1521.

Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étoient du nombre de celles qu'on a nommées depuis les Mariannes, & qu'il nomma Isles des Larrons, parce qu'il y avoit éprouvé le penchant que les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il descendit au rivage d'une terre haute, nommée Zamal, à trente lieues de l'Isle des Larrons. On voyoit delà d'autres Isles, dont l'une se nomme Zuloan, habitée par une Nation douce & sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma l'Isle des bons Signes, parce qu'il y avoit trouvé deux Fontaines d'eau très claire, quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada.* Magellan donna celui de Saint-Lazare à tout cet Archipel, parce qu'il y étoit arrivé le Samedi de la Passion, qu'on appelle en Espagne, Dimanche de Saint-Lazare (95).

Il arrive à l'Isle de Sebu.

En portant le Cap au Nord, il ar-

» par la mer Pacifique. *Page* 13. Plus haut, *pag.* 10, Pigaphetta dit nettement que Magellan s'arrêta près de cinq mois au Port de la riviere de Saint Julien. Comment Carreri peut-il ne lui faire employer que trois mois & douze jours de navigation jusqu'à sa sortie du Détroit? Mais il confond tout, & met devant ce qui doit être après.

(95) Pigaphetta, p. 19.

tiva heureusement à Sebu, Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guéres aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau (96). Le Roi, qui étoit en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non seulement fit un bon accueil aux trois Vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans & huit cens de leurs Sujets. La Croix fut élevée, le jour de la Pentecôte; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charle-Quint. Il battit deux fois les ennemis du Roi de Sebu : mais il eut le malheur d'être tué dans un troisiéme combat. La plûpart des Espagnols & des Portugais, qui l'avoient suivi, partagerent son sort. A peine en resta-t-il quelques-uns, pour porter aux Vaisseaux la nouvelle de leur perte. Le Roi, qui n'avoient embrassé le Christianisme que par une lâche politique, renonça aussi-tôt à ses engagemens. Son ennemi lui offrant la paix, à condition que tous les Etrangers fussent massacrés, il les fit inviter à un festin; & vingt-quatre des Principaux

MAGELLAN. 1511.

Sa mort.

Vingt quatre de ses Officiers sont assassinés.

(96) *Voyez* ci-dessous la description des Philippines.

MAGELLAN. 1521.

de la Flotte, qui se livrerent à lui sans défiance, furent assassinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barbosa, Parent & Successeur de Magellan, fut de ce malheureux nombre. Les Espagnols attribuent ce désastre, à un Negre, maltraité par Barbosa, qui avoit fait entrer le Roi dans ses projets de vengeance.

Ses Vaisseaux réduits à deux.

Les équipages de trois Vaisseaux étoient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne se jugeant pas assez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef, fit voile à l'Est-Sud-Est; mais en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Isle des Noirs, qu'il crut reconnoître à sa Description, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, sur la Côte de Mindanao. De-là il se rendit à Borneo, où il prit des Pilotes Moluquois. Ensuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarragan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la Flotte Portugaise n'étoit point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un

Ils se rendent aux Moluques.

Comptoir & de charger du girofle. Les deux Vaiſſeaux remirent en mer, & firent voile vers l'Eſpagne. Mais l'un des deux, qui ſe nommoit la Trinité, ſe trouva ſi peu capable de réſiſter aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé la Victoire, après avoir reconnu Amboine, les Iſles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Eſpérance, en s'éloignant de la Côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Eſpagne. Cependant la diſette des vivres (97), l'ayant forcé de relâcher à Saint Jago, une des Iſles du Cap Verd, il y perdit treize hommes qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Seville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant leſquels il avoit fait quatorze mille quatre cens & ſoixante lieues (98).

MAGELLAN. 1522.

Retour de l'autre à Seville.

(97) Pigaphetta fait une remarque aſſez bizarre, à l'occaſion d'un grand nombre de Matelots qui moururent de faim ou de maladie. » En ce temps, » dit il, leur moururent » vingt un hommes; & » ſi Dieu ne leur eût donné bon temps, euſſent » été tous morts de faim. » Et quand jettent Chré» tiens en la mer, ils vont » au fond le viſage deſſus, » & les Indiens vont le viſage deſſous. *Page* 75.

(98) *Ibidem*. De ſoixante hommes qu'il avoit en partant des Moluques, il n'en reſtoit que dix huit. Cet heureux Vaiſſeau fut conſervé précieuſement à

MAGELLAN. 1522.

Effets de la découverte du Détroit de Magellan.

La découverte du Détroit de Magellan fut regardée, par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel, tous les Navigateurs avoient le même droit ; & les efforts, que la Couronne d'Espagne fit en divers temps, pour en exclure les Etrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité (99). On vit les Anglois tenter cette route, avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du Détroit, que l'exemple de Magellan leur avoit appris à surmonter, ils avoient à joindre les oppositions dont ils étoient menacés par les Espagnols. François Drake & Jean Winter (1) passerent heureuse-

Seville, jusqu'à ce qu'il pérît de vieillesse. Sebastien Cano, qui le commandoit, homme d'une expérience consommée dans la Marine, se trouve comme associé à l'immortalité de Magellan, pour avoir rapporté en Espagne, la nouvelle de sa découverte, en y ramenant le seul reste de sa Flotte. Il mourut en 1526, le 4 d'Août dans la mer du Sud, où il avoit entrepris un nouveau Voyage avec une Flotte de sept Vaisseaux, commandée par Dom Jofre de Loaysa, Chevalier de Malte. Ce Général étant mort le dernier de Juillet, Gano, qui devoit lui succeder, ne jouit de l'honneur du commandement que pendant quatre jours. *Carreri, Tome V. page* 244. *V.* ci-dessous les suites de la découverte des Philippines, dans la description de ces Isles.

(99) Elle fit bâtir, comme on le verra dans la suite, une ville sur le bord du Détroit, pour en fermer le passage.

(1) Hackluyt observe que Winter ayant repassé le Détroit en 1579, fut le premier Chrétien qui eut cette gloire, malgré

ment dans la mer du Sud en 1577. Thomas Candish fit le même Voyage en 1586. André Merrick ne le fit pas avec moins de bonheur en (2) 1589.

Les Hollandois ne penserent à suivre les traces de leurs voisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord; & ce ne fut pas même la Compagnie des Indes Orientales, qui leur ouvrit ce chemin. George Spilberg, & Sebald de Wert, les premiers de leur Nation, qui aient passé le Détroit de Magellan, commandoient les Flottes de quelques Marchands particuliers. Olivier de Noort, dont on va lire la Relation, ne tenoit aussi sa Commission que d'une Compagnie détachée. Mais on apprendra, dans la Relation de le Maire, qui doit suivre celle de Noort, par quelles loix & quels intérêts le Commerce des Provinces-Unies étoit alors divisé (3).

les faux récits des Espagnols qui publioient qu'il étoit impossible de rentrer de la mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan. *Recueil d'Hackluyt*, page 748.

(2) On a dans Hackluyt les Journaux de tous ces Voyages; mais les uns ne méritent pas l'honneur de la Traduction, & les autres trouveront place dans les Voyages au-tour du monde.

(3) On préfere ici le Journal de Noort à ceux de Spilberg & de Wert, parce qu'il est plus instructif, & qu'il conduit plus naturellement aux Descriptions qui le suivent.

VOYAGE D'OLIVIER DE NOORT, AUX INDES ORIENTALES, PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCT.

UNE Compagnie, formée (4) en 1598, équipa, dans les vûes qu'on vient d'expliquer, deux Vaisseaux, le Maurice & le Henri-Frederic, avec deux Yachts nommés la Concorde & l'Espérance, qui portoient ensemble deux cens quarante huit hommes d'équipage. Olivier de Noort (5), qui fut choisi pour commander cette petite Flotte, montoit le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Jacques Claasz d'Ulpendam prit celle de Vice-Amiral, sur le Henri Frederic. Pierre de Lint eut le commandement du Yacht la

(4) Ses Chefs étoient Pierre Van-Beveren, Huys-Gerritz, & Jean Benning.

(5) Il étoit d'Utrecht.

Concorde ; & Jean Huidecooper, celui de l'Espérance.

OLIVIER DE NOORT. 1598.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre, après avoir fait, aux Equipages, la lecture du fameux Réglement, nommé l'*Artikel-Brief*, qui avoit été confirmé, depuis peu, par l'autorité du Prince Maurice, & sur lequel tout le monde prêta serment. Un Pilote Anglois, qui avoit fait le même Voyage avec Thomas Candish, étoit le seul guide à qui les Hollandois pussent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vûe de l'Isle du Prince. Le parti qu'ils prirent d'y descendre, pour se procurer quelques rafraîchissemens, mériteroit peu d'être remarqué, si le traitement qu'ils y reçurent des Portugais, & qui fut une des premieres sources de leur haine pour cette Nation, ne devoit servir d'éclaircissement à des circonstances plus importantes.

Départ de Rotterdam.

Ils jetterent l'ancre sur seize brasses, au Nord-Ouest de l'Isle. Daniel-Gerrits, un des premiers Commis fut envoyé à terre dans une Chaloupe, & revint sans avoir découvert aucun Habitant. Sur son récit, le Général fit armer deux Chaloupes & un Canot,

Sources de haine entre les Portugais & les Hollandois.

OLIVIER DE NOORT 1598.

d'environ quarante hommes, qui entrerent ouvertement dans le Port, en arborant les banieres de paix. Aussi-tôt les Insulaires leur dépêcherent une Barque, avec les mêmes signes, & leur firent offrir, non seulement des vivres pour leur argent, mais encore la liberté de descendre, & de faire paisiblement leur Traité. Gerrits, qui portoit le Pavillon blanc, étant descendu le premier, fut bien reçu de quelques Portugais, & ne fit pas difficulté de monter vers le Fort, accompagné de trois autres Officiers. Ils y furent invités à se rafraîchir, avec tous les témoignages d'amitié, qui pouvoient leur inspirer de la confiance. On envoya même au rivage, pour solliciter le Commandant des Chaloupes, de venir prendre part à la joie. Il s'en défendit, par la seule fidélité qu'il crut devoir à ses fonctions. Les Portugais, perdant l'espoir d'attirer un plus grand nombre de victimes, se jetterent sur les quatre Officiers, qui étoient en leur pouvoir, massacrerent, du premier coup, le Commis, & Melis, ce même Pilote Anglois qui devoit servir de guide à la Flotte. Un autre fut tué en s'efforçant de défendre sa vie. Le quatriéme s'échappa heureusement par la fuite.

Hollandois trahis & massacrés.

fuite. Les Hollandois qui étoient sur la rive, le voyant courir vers eux avec la derniere précipitation, comprirent qu'ils étoient trahis, & se hâterent de rentrer dans leurs Chaloupes. Mais ils furent poursuivis jusques dans l'eau; & les Portugais leur tuerent, dans les Chaloupes mêmes, deux hommes, dont l'un étoit Corneille de Noort, frere du Général (6).

OLIVIER DE NOORT 1598.

Cette funeste nouvelle ne put être portée à la Flotte, sans y exciter l'indignation & la fureur. On résolut de faire avancer les quatre Vaisseaux dans la Baye; & six vingt hommes, qui descendirent sans opposition, marcherent, enseignes déployées vers le Fort, dans l'espérance de l'emporter, & d'y signaler leur vengeance. Mais ils apperçurent bientôt un grand nombre de gens armés, qui, se couvrant d'un bocage & d'un ruisseau, leur firent craindre de les trouver soutenus par d'autres forces. Après quelques escarmouches, dans lesquelles ils eurent seize hommes blessés, ils se virent contraints de retourner tristement à bord; & de tous leurs projets, ils n'éxecuterent que celui de brûler une partie des moulins à sucre, & quelques maisons

La Nation est mal vangée.

(6) Voyage d'Olivier Noort, page 5.

OLIVIER DE NOORT. 1598.

Anciens vestiges des Hollandois dans l'Isle du Prince.

dispersées. En ravageant les lieux dont ils purent s'approcher, ils reconnurent, à diverses marques, que d'autres Hollandois étoient descendus dans l'Isle, & qu'ils avoient eu dessein d'y bâtir un Fort. Les solives, la chaux & les pierres, qu'ils avoient destinées à cette entreprise, subsistoient encore dans un endroit où les bois avoient été abbatus. Le Général détacha ses Chaloupes, pour visiter d'autres parties de l'Isle, où elles trouverent de fort bonnes Bayes; mais gardées avec tant de soin, qu'il leur parut impossible d'y prendre des rafraîchissemens malgré les Insulaires. L'Isle du Prince n'est qu'à un degré & demi du (7) Nord. Elle produit du sucre, du tabac & du gimgembre. On y voyoit un arbre de vingt-quatre brasses d'épaisseur par le bas. Ses Habitans naturels vont nuds, & n'ont, pour armes, que des rondaches, des picques & de larges épées. Les femmes se ceignent le milieu du corps, d'un morceau de toile qui leur pend jusqu'aux genoux. On ne les rencontre presque jamais sans un couteau recourbé, qu'elles portent à la main (8).

(7) D'autres la placent à trois degrés.
(8) *Ibid*, p. 6.

Le Général Noort, forcé de suspendre sa vengeance, remit à la voile, le 26 de Décembre, pour gouverner vers la Côte du Bresil. Ses quatre Vaisseaux entreient, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janeiro (9). Il se promettoit d'y effrayer du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva si bien pourvû pour sa défense; qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit le 13 de la riviere; le 16, il jetta l'ancre entre deux Isles désertes, dont il nomma l'une, l'Isle des Moules, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre; & l'autre, l'Isle des Palmiers, parce qu'on n'y voit que cette espece d'arbres. Le 21, il reconnut l'Isle de Saint-Sebastien, entre laquelle & la Terre ferme, il se mit à couvert d'une tempête du Sud, dans une très-grande Rade, qui est à l'abri de tous les vents. Cette Isle, qui est rempli d'arbres sauvages, lui offrit diverses sortes de rafraîchissemens. Le poisson est en abondance dans les Bayes. On trouve, dans les bois, un assez grand nombre de mouettes & de perroquets. Les Hollandois y découvrirent un herbe, dont la feuille ressemble à celle du saule, & donne beaucoup de jus; bouil-

OLIVIER DE NOORT. 1599.

La Flotte entre dans Rio Janeiro.

Isle de Saint Sebastien, & ses rafraîchissemens.

Herbe qui guérit le scorbut.

(9) A vingt trois degrés un quart de latitude du Sud.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

lie & mangée au vinaigre, elle devint un excellent remede pour le scorbut (10).

Les tempêtes, qui étoient fréquentes, & l'approche de l'Hyver faisant craindre des dangers insurmontables au détroit de Magellan, il parut nécessaire au Conseil de chercher une retraite, jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort long temps sur la Côte du Brésil, on fut obligé de mouiller le premier de Juillet, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'opposerent au débarquement. Le lendemain, on eut la vûe de l'Isle Sainte-Claire, & l'on y porta le cap. Les Chaloupes y aborderent; mais à peine y trouverent elles autant d'eau qu'il en falloit chaque jour aux Equipages. Elle descendoit de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les Malades à terre. La plûpart étoient si foibles, qu'il fallut employer les Palans pour les enlever avec leurs (11) Cabanes. Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Isle n'offroit d'ailleurs que des palmiers, & une herbe

Isle de Sainte-Claire.

(10) Page 10. (11) Page 12.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

verte, qui se nomme Persil de mer, dont tout le monde se remplissoit l'estomach, avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux qui fussent chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de disgrace, tous les Malades furent guéris du scorbut dans l'espace de quinze jours, à l'exception de cinq, qui en étoient attaqués depuis long-temps, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. Le Général, pour exciter les Malades à se remuer, fit bâtir à quelques distance du rivage une cabane, où l'on distribua de fort bons bignets. Ceux qui les y alloient recevoir en avoient deux. L'Isle de Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'est éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être surpris par les Portugais (12). Ses allarmes continuelles, & la nécessité où il se vit de brûler le Yacht la Concorde, qui manquoit d'hommes pour la manœuvre, le déterminerent à se rendre au Port du *Desir* (13), ainsi nommé par Thomas Candish, qui n'y étoit arrivé qu'après de longs & ardens desirs.

Quels secours on y trouve.

La Flotte se rend au Port du *Desir*.

(12) Page 13.
(13) A quarante sept degrés un quart de latitude du Sud.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Les trois Vaiſſeaux le découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrerent à minuit, en obſervant qu'il y entroit & qu'il en ſortoit un coulant très clair, & que la marée y monte & deſcend d'environ deux braſſes.

Confirmation du témoignage de Candish.

Noort avoit lû, dans la Relation de Candish, que ce Port a pluſieurs Iſles, où l'on trouve un multitude de chiens marins, d'une grandeur extraordinaire & d'une figure fort difforme; que le devant de leur corps ne pouvoit être mieux comparé qu'à celui des lions; que leur cou & toute la partie inférieure étoient couverts d'un poil long & rude; que leurs pieds, qui leur ſervoient de nâgeoires, avoient à-peu-près la forme des mains humaines; qu'ils faiſoient des Petits tous les mois, & qu'ils les nourriſſoient de leur lait; que bouillies ou rôtis, lorſqu'ils ſont jeunes, il ont le goût du mouton ou de l'agneau; que les vieux ſont ſi grands & ſi robuſtes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer; & qu'on ne parvient effectivement à les aſſommer, qu'en les frappant droit ſur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces obſervations furent vérifiées par l'expérience des Hollandois,

qui visiterent l'Isle dont Candish fait la description. Leur Général eut plusieurs fois la curiosité de descendre au rivage de la Terre ferme. Il n'y découvrit pas d'hommes : mais il vit, sur le sommet du plus haut des rochers, des tombeaux couverts de pierres peintes de rouge, garnis dehors & dedans, d'arcs, de fleches & d'autres armes, avec des coquilles assez fines sous la tête des Morts. La pointe des fléches étoit armée d'un morceau de pierre dure & fort aigue, qui étoit jointe avec beaucoup d'adresse au roseau dont elles étoient composées. Les arcs, les fleches, les autres ornemens, & les corps mêmes étoient peints de rouge comme les pierres (14).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Tombeaux de Sauvages.

Le 29, on s'avança plus loin dans le Port, près d'une Isle qu'on nomma l'Isle du Roi. Elle parut fort propre pour nettoyer les Vaisseaux, parce que la marée n'y monte que foiblement, & qu'on y mouille sur un bon fond d'argile. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux Chaloupes bien armées, pour aller reconnoître toute l'étendue du Port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les Chaloupes demeurerent à sec. On

(14) Page 15.

Olivier de Noort. 1599.

Autres Tombeaux.

ne vit paroître perſonne ; mais on apperçut encore des tombeaux, ſur l'un deſquels on trouva deux grandes barres de fer, qu'on prit pour du fer d'Eſpagne, & qui furent portées à bord. Le pays eſt déſert, uni, ſans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de bufles. Les autruches y ſont en fort grand nombre & très farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il y avoit dix neuf œufs, mais dont l'oiſeau s'envola.

Les Hollandois ſont ſurpris par des Barbares.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie Septentrionale. Noort s'y transporta auſſi-tôt avec les deux Chaloupes ; & s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra perſonne. Il n'avoit laiſſé que cinq hommes pour la garde des Chaloupes, avec ordre de demeurer ſur le grapin, à quelque diſtance du rivage. Une troupe de Sauvages qui ſe tenoit en embuſcade, parut tout d'un coup, & tira ſur eux quantité de fleches, dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares ſe retirerent auſſi-tôt. Ils avoient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau aſſez blanche, le viſage peint, & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les Morts, on trouva que les fleches leur avoient traverſé le cœur, le foie

& le poumon (15). Toutes les recherches des Hollandois ne purent lui faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Cap de la Vierge & sa Côte.

Après avoir pris tant de pingouins & de chiens de mer, qu'ils employerent tout le sel des vaisseaux à les saler, ils quitterent ce Port le 29, & le soir du 4 de Novembre, ils se trouverent sous le Cap de la Vierge qui est blanc & fort haut. Il ressemble beaucoup à celui de Douvres. Toute la Côte depuis le Cap du Desir jusqu'à ce Cap, est aussi blanchâtre. On mouilla sous le Cap, sur dix brasses, à cinquante deux degrés quarante minutes de latitude du Sud, & l'on observa que la marée y monte de sept à dix brasses (16).

Quatorze mois s'étoient passés à s'approcher du fameux Détroit de Magellan; & cette navigation avoit coûté environ cent hommes, entre lesquels on avoit compté depuis peu Huydecooper, Commandant du Yacht l'Espérance. Lint, qui avoit commandé la Concorde, fut nommé pour lui succéder; & son bâtiment prit le nom de la Concorde. Enfin, les dangers qui restoient à craindre paroissant moins terribles que ceux du retardement, on

Difficulté pour embouquer le Détroit.

(15) Page 18.

(16) *Ibidem.*

OLIVIER DE NOORT. 1599.

résolut d'embouquer le Détroit, dont l'entrée a sept lieues de large. La premiere tentative réussit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & son Vice-Amiral (17). Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès. Après avoir fait environ quatre lieues, les trois Vaisseaux trouverent le vent si contraire, qu'ils se virent forcés de retourner derriere le Cap de la Vierge, où la Rade est assez à couvert du vent d'Ouest-Nord-Ouest. Le 15, la Concorde chassa sur ses ancres, & fut obligée de passer trois jours sous les voiles, courant bord sur bord jusqu'à la Terre de Feu. Son Capitaine étoit dangereusement attaqué du scorbut; & ses ancres mordoient si peu, qu'il sembloit que leurs bras fussent fondus. Un troisieme effort qu'on fit le 21, ne fut pas plus heureux. On le renouvella le 22; & malgré le vent, qui ne cessoit pas d'être contraire, on parvint, en louvoyant dans la bouque à gagner le premier pas, ou le passage qui n'a qu'une demie lieue de largeur, à quatorze lieues Ouest-Sud-Ouest & Est Nord-Est du Cap de la Vierge. L'Amiral entra dans ce passage: mais il fut repoussé par la force

(17) Page 19.

du vent qui l'empêcha de le traverser. Les trois Vaisseaux gouvernerent vers la Côte Méridionale, dans l'esperance d'y laisser tomber l'ancre. Mais ils furent emportés par la force des courans. Les cables rompirent comme de simples fils, & le feu prit aux bittes. On fut contraint de remettre au large, après avoir perdu les ancres. Pendant la nuit, le temps étant devenu plus calme, on fit de nouveaux efforts pour embouquer, mais avec aussi peu de succès.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traverserent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arriere. Ensuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, plusieurs Golfes y forment comme autant de sacs jusqu'au second pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui est à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans ce second passage, où ils naviguerent avec un vent frais. Le côté Méridional offroit une pointe de terre, d'où la Côte fuioit au Sud. Ils la nommerent le Cap de Nassau (18). Deux lieues plus loin, à l'Ouest Nord-Ouest,

Les Hollandois y entrent.

Cap qu'ils nomment Nassau.

(18) Page 22.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

on trouve deux Isles, dans la plus petite desquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent sur les rochers, & leur jetterent des pingouins du sommet; mais ils leur faisoient signe en même-temps de se retirer. Les Hollandois ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils descendirent dans l'Isle, & leur hardiesse fit disparoître aussitôt les Sauvages. Ils apperçurent dans la pente de la Côte, une caverne dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinerent à s'en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servoit de retraite à quelques Insulaires. En effet ils y en trouverent plusieurs, qui se défendirent long-temps à coups de fleches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plûpart des Hollandois fussent blessés, ils entrerent alors dans la caverne, où ils trouverent des femmes entassées les unes sur les autres, & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandoise, on sçut

Ils abordent une Isle.

Femmes & enfans qu'ils trouvent dans une Caverne.

de lui l'état & le nom du pays (19). Olivier de Noort. 1599.

Cette Nation s'appelle *Enoo.* Elle habite un pays qui se nomme *Cossi.* La petite Isle porte le nom de Talke; & l'autre, qui est plus grande, celui de Castemme. On y trouve une grande abondance de Pingouins, dont les Habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux, ils se font une espece de manteau qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avoient passé du Continent dans ces Isles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune Prisonnier nomma trois autres races; les Kemenetes qui habitoient le pays de Karai; les Kennekas, qui occupoient celui de Karamai, & les Karaiques, qui étoient en possession d'un lieu nommé Marina. La taille commune de tous ces Peuples est à peu près celle des Hollandois, de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos

Ce qu'ils apprennent du pays & de ses Habitans.

(19) Page 12.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

& sur le front. Les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se couvrent, ne seroient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles Pelletiers.

Géans antropophages.

On trouve plus loin dans les terres, un autre peuple, nommé Tirimenen, dont le pays s'appelle Koin. Les hommes y sont d'une grandeur gigantesque, & font souvent la guerre à leurs voisins. L'Auteur leur donne dix à onze pieds de hauteur, & les croit Antropophages (20).

Le 28, on remit à la voile pour s'approcher du Continent. Plusieurs Baleines se firent voir dans cette route. Le reste du Détroit n'offre plus qu'un bon fond pour les ancres. On découvrit en terre ferme un beau ruisseau qui traversoit le pays, mais sans pouvoir distinguer dans quel endroit il se joint à la Mer. Un grand nombre d'arbres, couverts de petits perroquets, donnent un air très riant à cette Côte.

Port de Famine.

Le 29 ils leverent l'ancre, pour chercher le Port de Famine où ils vouloient faire de l'eau & du bois. Ici la Côte s'étend au Nord, avec une grande pointe de terre, au Nord de laquelle on trouve à deux lieues un Golfe, où les Hollandois s'engagerent. Ils y prirent

(20) Page 24.

terre, dans l'esperance d'y trouver Philippeville, Fort bâti autrefois par les Espagnols, qui lui avoient donné le nom de leur Roi. Mais ils n'en découvrirent aucune trace dans le Parage; le Détroit n'a pas moins de quatre lieues de largeur. Il est bordé des deux côtés par de hautes montagnes, couvertes de neige, qui ne s'y conserve pas moins en Eté qu'en Hyver. Le rivage est revêtu de bois, dans lesquels on abbattit plusieurs arbres pour construire une Chaloupe. Le Général ayant remarqué que leur écorce picquoit la langue autant que les plus fines épiceries, en prit quelques-uns pour les porter en Hollande (21).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Fort de Philippeville, ou de Famine.

Ce Fort que Thomas Candish nomme *Famine*, du nom qu'il donna lui-même à son Havre, étoit situé à cinquante-trois dégrés dix-huit minutes. Il avoit quatre Bastions, & quatre Piéces de fonte, qu'on avoit enterrées, lorsque les Anglois y arriverent en 1587. Candish les fit tirer de terre & les prit. La situation du Fort lui parut également avantageuse & riante, proche des bois & de l'eau, dans l'endroit le plus commode du Détroit. On y avoit bâti une Eglise; & les Espagnols

(21) Page 25.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

y avoient exercé une sévére Justice ; puisqu'ôn y trouva au gibet quelques hommes de leur Nation. Ils avoient mis dans la Place une garnison de quatre cens hommes, pour fermer le passage du Détroit à toutes les autres Nations. Mais le succès fit connoître que leur dessein n'étoit pas approuvé du Ciel. Pendant trois ans qu'ils employerent à former cette Colonie, ils ne tirerent aucun fruit de leurs semences & de leurs plantations. La terre se refusoit à leur travail, & les bêtes féroces venoient souvent les attaquer jusques dans le Fort. Enfin, manquant de provisions & n'en recevant point d'Espagne, la plûpart eurent le malheur de périr de faim. Les Anglois trouverent encore leurs cadavres, à demi pourris & tous vêtus dans les maisons. Ce grand nombre de Morts, qui demeuroient sans sépulture, ayant infecté l'habitation, ceux qui leur survêcurent, se virent contraints de l'abandonner. Ils se chargerent de toutes les commodités qu'ils avoient la force de porter ; & prenant chacun leur fusil, ils allerent errans sur la Côte pour y chercher leur nourriture. Ces Infortunés passerent une année entiere dans une si triste situation, vivant de feuil-

Triste fort de quatre cens Espagnols.

les, de fruits ſauvages, de racines, & de quelques oiſeaux, lorſqu'ils en pouvoient tuer. De quatre cens, leur troupe ſe trouvant réduite à vingt-trois, entre leſquels on comptoit deux femmes, ils réſolurent de prendre, à toutes ſortes de riſques, le chemin de Rio de la Plata. Candish apprit ce détail d'un ſoldat, nommé Hernando, qui étoit de leur malheureux nombre, & qui étant reſté ſeul au bord du Détroit, dans l'eſpérance d'y voir paſſer quelque Vaiſſeau, tomba effectivement entre les mains des Anglois. On a toujours ignoré ce que les autres étoient (22) devenus.

Cap Forward, & Baye d'Olivier.

Le 12 de Décembre, Noort s'avança ſous une pointe eſcarpée, que les Anglois ont nommée le Cap *Forward*, & qui eſt la plus Septentrionale du Détroit. Quatre lieues plus loin, il reconnut une grande Baie, où il fit de l'eau. Ses gens cueillirent, le long du rivage, une ſorte d'herbe qui reſſemble au creſſon d'eau, & qui les ſoulagea beaucoup du ſcorbut. Quelques Matelots mangerent imprudemment d'un autre herbe, qui leur fit perdre, pendant quelque temps l'uſage de la raiſon. Toute cette Côte eſt re-

(22) Page 27.

Olivier de Noort. 1599.

vêtue d'arbre. Le même jour, on reconnut une autre grande Baie que le Général nomma la Baye d'*Olivier*. On y demeura douze jours à l'ancre, pendant lesquels le Vice-Amiral, qui étoit demeuré jusqu'alors à l'arriere, vint rejoindre les deux autres Vaisseaux.

Rencontre de Sebald de Wert.

Mais les Hollandois furent beaucoup plus étonnés, le 15, de voir paroître une voile étrangere, qu'ils ne reconnurent que le jour suivant. C'étoit un Vaisseau de leur Nation, commandé par Sebald de Wert, qui étant parti de Hollande vers le temps de leur départ, avoit pénétré dans la Mer du Sud avec trois autres Bâtimens de la même Compagnie, & que le mauvais temps forçoit de rentrer dans le Détroit, tandis que le reste de sa Flotte continuoit de tenir la Mer. Ils s'avancerent, le 18, dans la Baie où il avoit jetté l'ancre, à trois lieues de celle qu'ils quittoient. Noort y fit mouiller proche d'un haut Cap, que les Anglois ont nommé le Cap Galant. Cette Baie est la meilleure du Détroit. Elle contient une Isle, qui en a deux autres sur la même ligne, au milieu du Détroit. Ces trois Isles sont les seules qu'on rencontre dans cette route, depuis celles des Pingouins. On les passe facile-

Cap Galant.

Trois seules Isles dans le Détroit.

ment & ſans danger ; la même Baie offre quantité de moules, & de Coquillages ronds, d'un goût plus délicat que les moules. On y trouve auſſi, dans les ronces qui couvrent le rivage, une ſorte de groſeilles rouges, qui furent un rafraîchiſſement délicieux pour les Equipages.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Sebald de Wert s'étant rendu, le 19, à bord du Général, on réſolut, par ſon conſeil, de profiter du premier vent, pour entrer dans la mer du Sud. Les Vaiſſeaux étoient bien pourvus d'eau & de bois. S'ils venoient à s'écarter dans cette mer, on nomma, pour rendez-vous, l'Iſle de Sainte-Marie, proche de la Côte du Chili ; & ceux qui s'y rendroient les premiers, eurent ordre d'y ſéjourner juſqu'à deux mois, pour attendre que toute la Flotte y fût raſſemblée. Mais, pendant qu'on tenoit ce Conſeil, le Vice-Amiral, qui en étoit auſſi, ſe déroba ſécrettement, pour retourner à ſon bord ; & mettant à la voile à la faveur d'un petit vent, il laiſſa le Général fort étonné de la hardieſſe avec laquelle il partoit ſans ſon ordre. Les deux autres Vaiſſeaux attendirent juſqu'au lendemain à lever l'ancre, avec Sebald de Wert. La marée leur étant devenue contraire, ils

Le Vice-Amiral ſe rend coupable.

Variétés des marées du Détroit.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

furent forcés de mouiller vers la Côte Septentrionale, fort loin de la terre, & dans un parage ſans abri. Ils y paſſerent deux jours à faire des obſervations ſur les marées, qui leur parurent fort variables. Le temps du flot & de l'ebbe eſt également incertain. Quelquefois l'eau continuoit, pendant l'eſpace de douze heures, à monter ou à deſcendre ; quelquefois une heure ſeulement, ou deux, ou trois. Enſuite, c'étoit tout le contraire ; & dans ces mouvemens inégaux, il ſe formoit des ras de marée fort dangereux. Le 22, on louvoya juſqu'au-deſſous d'un Cap, qui eſt à la Côte Méridionale du Détroit, & qui fait l'entrée d'une grande Baie. Noort y fit jetter l'ancre, du côté le plus Occidental, proche d'une petite Iſle, de figure ronde, derriere laquelle on peut être à couvert des vents d'Oueſt dans une fort bonne Rade ; mais ſi profonde, qu'il n'eſt pas aiſé d'y trouver fond. Sebald de Wert, n'ayant pû doubler ce Cap, fut contraint de retourner au Cap Galant.

Baye de Maurice & de Henri.

Noort fit l'honneur à cette Baie, de lui donner le nom du Prince Maurice. Le lendemain, il rejoignit le Vice-Amiral, une demi-lieue plus loin, dans une autre Baie, qu'il nomma Baie de

Henri ; moins bonne, parce qu'elle eſt presque ſans abri, contre les vents d'Oueſt (23).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Le Vice-Amiral eſt arrêté par l'ordre du Conſeil.

1600.

Le 28, on vit un exemple ſignalé de la diſcipline Hollandoiſe. Dans un Conſeil de Guerre, qui fut aſſemblé à bord de l'Amiral, il fut réſolu d'arrêter le Vice-Amiral, & de le ſoumettre à la Juſtice Militaire, pour divers attentats qui bleſſoient l'ordre établi. Cette réſolution fut exécutée, on rédigea par écrit tous les chefs d'accuſations, dont Noort lui fit donner une copie, en lui accordant trois ſemaines pour ſa défenſe. Dans cet intervalle, les Vaiſſeaux furent battus d'une rude tempête, qui les obligea de retourner à la Baie de Maurice. Le Général prit deux Chaloupes, pour viſiter cette Baye. Elle s'étend au Sud-Eſt, par divers canaux. On y trouva beaucoup de glaces ; & l'on jugea qu'elles s'y conſervent toujours, parce qu'alors, au milieu même de l'Eté, une ligne de dix braſſes ne pouvoit pénétrer juſqu'au fond. Un Canot de la Chaloupe du Général, s'étant arrêté au rivage, fut attaqué par des Sauvages, qui tuerent deux hommes, & qui les emporterent, apparemment pour les man-

(23) Page 30.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

ger. Ces Barbares ſont armés de groſſes maſſues, qu'ils tiennent attachées avec une eſpece de bretelle, & d'une ſorte de zagaies, ou de longues fleches de bois, qu'ils lancent avec la main. Le bois du Nord de la Baie eſt moins propre à la conſtruction que dans la Partie Orientale. Les Chaloupes avancerent deux lieues à l'Eſt, juſqu'au pied d'un Cap, qui ſe nomme *Boluto*, d'où la vûe s'étend ſi loin dans dans les terres, qu'on croit voir la pleine mer droit à l'Oueſt-Nord Oueſt, quoiqu'il y ait environ vingt lieues d'un chemin fort difficile. Le Détroit n'en a que deux, dans cet endroit. Un vent impétueux qui s'éleva le 14 au ſoir, força les trois Vaiſſeaux de reculer encore juſqu'à l'entrée d'une Baie, qu'ils nommerent la Baie Memniſte, parce que le premier Pilote qui la découvrit, étoit un Anabatiſte de cette Secte. Ils en ſortirent le 17; mais, après s'être avancé l'eſpace de trois lieues, ils ſe retrouverent dans la néceſſité de chercher une Rade. Celle qui s'offrit la premiere, fut nommée la Baie Gueuſe, ou des Gueux. Le mouillage y eſt meilleur, que dans aucune de celles qu'ils avoient viſitées. On y voit un grand nombre d'Oyes, qui

Cap Boluto.

Baye des Gueux.

ne peuvent voler qu'à fleur d'eau, & les moules y ſont en abondance.

OLIVIER DE NOORT. 1600

Châtiment de l'Amiral.

Enfin le Vice-Amiral ayant paru le 24, pour défendre ſa cauſe, fut déclaré coupable, & condamné rigoureuſement à être *déſerté* au Détroit de Magellan. Deux jours après, il fut conduit au rivage dans une Chaloupe, avec une petite proviſion de pain & de vin, qui ne pouvoit ſervir à prolonger long temps ſa vie. On ne douta point que ſon ſort ne fût bientôt de mourir de faim, ou d'être pris & mangé par les Sauvages (24). Après l'exécution, l'Amiral ordonna des prieres publiques, & fit exhorter tous les Equipages à profiter de cet exemple. Lint fut nommé Vice-Amiral; & Lambert Bieſman premier Commis, obtint à ſa place, le commandement du Vaiſſeau la Concorde.

Cap Deſirado, qui fait la pointe du Détroit.

On remit à la voile, le 27 de Février, avec un vent ſi favorable, qu'étant ſorti de la Baie des Gueux, on arriva le ſoir à la vûe du Cap que les Eſpagnols ont nommé *Deſirado*, ſur la Côte Méridionale du Détroit. Sa hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Iſles, qui n'en ſont pas éloignées, La Côte Sep-

(24) Page 31.

Olivier de Noort. 1600.

tentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnoît pas pour un Cap. Du même côté, on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Isles, que les Espagnols ont nommées les Annagadas, ou les Isles noiées. Depuis le Cap Desirado jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues (25). Candish donne de longueur au Détroit, environ quatre-vingt-dix lieues Angloises, de vingt lieues en degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante deux degrés deux tiers de latitude australe (26).

Longueur & position du Détroit de Magellan.

Entrée des Hollandois dans la Mer du Sud.

Ce fut le 29 du mois de Février, que les trois vaisseaux Hollandois, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revûe des équipages, qui consistoient encore en cent quarante sept hommes. Mais, quatre jours après, le Vice-Amiral disparut.

(25) Page 34. (26) Page 40.

Le

Le 21, les deux autres découvrirent les Terres, qu'ils reconnurent bientôt pour le Continent du Chili. Ce pays leur parut beau, & dans quelques endroits fort bien cultivé. Ils jugerent qu'une pointe qui s'avance dans la mer, étoit celle d'Impériale, ville située plus loin dans les Terres. Après s'être éloignés de cette Côte, ils continuèrent d'avancer jusqu'à la vûe d'une Isle, qui ne leur parut pas à plus de cinq ou six lieues du Continent. Vers le soir, ils y laisserent tomber l'ancre sur quatorze brasses. C'étoit la *Mocka*, Isle de grandeur médiocre, au centre de laquelle on voit une haute montagne qui s'ouvre par le milieu, pour faire passage à une riviere d'eau douce. On remarque d'autant mieux cette ouverture, que le reste du pays est uni jusqu'à la mer. Les Hollandois ayant fait rester leurs Chaloupes, pour s'assurer du caractere des Habitans, en obtinrent divers rafraîchissemens par des échanges. Un commerce de quelques jours les rendit si familiers avec plusieurs de ces Insulaires, qu'ils ne firent pas difficulté de les suivre jusqu'à leurs habitations. C'étoit un village d'environ cinq cens maisons, composées de paille, & moins larges que longues, avec une espece

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Isle de la Mocka.

Les Hollandois en visitent les habitations.

Olivier de Noort. 1600.

de petit vestibule au milieu. Quoique les Habitans y eussent conduit leurs Hôtes, ils ne leur permirent point d'y entrer, ni d'approcher de leurs femmes. Cependant elles sortirent aussi-tôt de leurs maisons ; & paroissant fort dociles à l'ordre de leurs maris, elles allerent se mettre à genoux dans un lieu peu éloigné, où elles se partagerent en deux ou trois bandes. Alors les hommes inviterent les Hollandois à s'asseoir sur des blocs de bois qui étoient à terre. Une vieille femme apporta au milieu de l'assemblée une large cruche, remplie de leur breuvage, qu'ils nommoient *Cica*. Les Hollandois en burent avec plaisir. Cette liqueur est composée d'eau & de mays, qui est le seul bled du pays (27). Elle enivre ; & les Insulaires redoutent si peu l'ivresse, qu'ils en font la principale solemnité de leurs jours de fête. Un Espagnol qui s'étoit sauvé du naufrage d'une barque, ayant été reçu dans cette Isle, y vivoit depuis trois ou quatre ans ; mais, lorsque ses

Breuvage d'un composition degoutante.

Espagnol.

(27) Voici la maniere dont l'Auteur assure qu'elle se brasse. » Les vieilles » femmes qui n'ont presque plus de dents, mâchent le May, & l'ayant humecté de leur salive, » qui sert de ferment, le » mettent dans des futailles qu'on remplit d'eau. » Plus les femmes sont » vieilles, plus le breuvage est estimé. *Ibidem*, p. 42.

Protecteurs étoient ivres, il prenoit le parti de ſe cacher, parce qu'il leur connoiſſoit un fond de haine pour ſa Nation, qui lui faiſoit tout craindre d'eux dans cet état. Il n'y avoit ſubſiſté ſi long-temps, que par le ſecours d'une des principales filles du pays, dont il s'étoit attiré l'affection, & qui le cachoit lorſqu'elle croyoit cette précaution néceſſaire à ſa ſûreté (28).

Ces Inſulaires prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils vivent enſemble avec beaucoup de paix & d'union : mais s'il ſe commet quelque meurtre dans l'Iſle, les parens du Mort ſont en droit de tuer celui qui l'a tué, s'il ne les appaiſe en s'obligeant de leur fournir annuellement une certaine quantité de cica. Leurs uſages reſſemblent beaucoup à ceux des Habitans du Chili qui ne vivent pas ſous la domination Eſpagnole. Ils ſe font des robes de la laine d'une eſpece de brebis, qui l'ont ſi longue qu'elle pend preſque juſqu'à terre. Ces animaux leur ſervent de bêtes de charge : mais lorſqu'ils ſont fatigués, il n'y a point de coups qui puiſſent les faire marcher. Ils tournent la tête vers celui qui les frappe, en exhalant vers lui une

Brebis qui ſervent de bêtes de charge.

(28) Page 44.

Olivier de Noort. 1602.

très mauvaiſe odeur. Les Inſulaires n'en voulurent point vendre aux Hollandois. Cependant ils leur en amenerent d'autres, ſemblables aux brebis de l'Europe & fort graſſes. De toutes les marchandiſes qu'on leur préſenta, ils choiſirent toujours des haches, des couteaux, & toutes ſortes d'ouvrages de fer, parce qu'ils les vendoient fort cher aux Peuples du Continent (29).

Les Hollandois prennent un Vaiſſeau Eſpagnol.

Les Hollandois partirent de leur Iſle (30) en bonne intelligence avec eux, & firent voile vers celle de Sainte-Marie, qui n'en eſt qu'à dix huit lieues. Ils la reconnurent le même jour ; mais ils découvrirent en même temps un vaiſſeau qui étoit à la Rade, & qu'ils prirent d'abord pour leur Vice-Amiral. En s'approchant, ils diſtinguerent bientôt que c'étoit un Eſpagnol, ſur tout aux efforts qu'il fit pour les éviter. Ils ſe crurent intéreſſés à le ſuivre, pour empêcher, s'il étoit poſſible, qu'il ne portât la nouvelle de leur arrivée aux Eſpagnols des Ports voiſins. Cette chaſſe les écarta du rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans l'Iſle de Sainte-Marie. Mais, ayant joint le bâtiment qu'ils pourſuivoient, ils n'eu-

(29) Page 44.
(30) A trente huit degrés ou un peu plus.

rent pas de peine à s'en saisir. Le Général qui conçut tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette prise, donna ordre que ses Prisonniers fussent traités avec douceur. Leur vaisseau, qui se nommoit *El-buon-Jesus*, étoit d'environ soixante tonneaux, & portoit des vivres aux Isles de la Conception & d'Arauco (31) où leur Nation faisoit la guerre aux Indiens.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Il devint impossible aux Hollandois de surmonter les vents qui les éloignoient de Sainte-Marie. Ils prirent la résolution de se rendre au Port de Saint Jago, nommé Val-Paraiso, à trente trois degrés. Cette manœuvre acheva de les séparer de leur Vice-Amiral, qu'ils ne revirent plus, & dont ils n'apprirent même aucune nouvelle. Ils jugerent qu'il n'avoit pû relâcher non plus à Sainte-Marie, parce que dans les Cartes cette Isle étoit placée à trente six degrés de latitude du Sud, & que par leurs propres observations ils l'avoient trouvée à trente sept degrés quinze minutes. En effet, le Général n'auroit pas été plus heureux à la reconnoître, s'il n'avoit eu les Ecrits des Anglois pour diriger mieux sa course.

Erreur des anciennes Cartes sur la situation de Sainte Marie.

(31) Arauco est proche la Côte du Chili, quatre lieues au dessus de Sainte Marie.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Un autre Bâtiment Hollandois, de la même Flotte que Sebald de Wert, s'y étoit trompé ; & son erreur l'avoit fait tomber entre les mains des Espagnols. Noort apprit de ses Prisonniers que ce Vaisseau, nommé le Cerf-volant, & commandé par Dirick-Gerritsz, avoit été conduit à Callao, Port de Lima.

Val-Paraiso, Port de Saint Jago.

Le 28, les Hollandois s'avancerent jusqu'à Corona, qui n'est qu'à trois lieues de Val-Paraiso. La ville de Saint-Jago, dont Val-Paraiso est le Port, est située dix huit lieues plus loin dans les terres. Les environs sont remplis de vignobles, dont le vin a le goût & la couleur des vins rouges de France. On y trouve aussi beaucoup de pommes & de coins. Les brebis, qui sont en très grand nombre dans ce canton, y fournissent d'excellent suif, dont on charge des vaisseaux entiers. En un mot, le pays est d'une rare fertilité. Noort s'étant approché du Port, y trouva deux Bâtimens Indiens, dont il tira des vivres. Sur le bord du rivage, il ne vit qu'une seule Loge, qui servoit de retraite aux marchandises qu'on vouloit embarquer. N'ayant pas d'autre avantage à tirer d'un lieu si desert, il leva l'ancre, après y avoir reçu des Lettres du Capitaine Dirick-Gerritsz, qui lui

Fertilité du pays.

faisoit une vive peinture de la misere où il vivoit à Lima (32). Le premier d'Avril, il entra dans une grande Baye, nommée Puerto-Lagnasco, à vingt huit degrés trente minutes du Sud. La Rade en est si bonne, qu'il prit le parti d'y faire de l'eau, quoique tous les Indiens du pays reconnûssent la domination Espagnole. On voit peu de maisons & peu d'arbres sur le rivage; mais le pays est fort habité dans les terres. Il y croît toutes sortes de fruits, sur-tout du raisin, des figues & des melons de beaucoup meilleur goût que ceux de l'Europe. Les services que Noort avoit reçus de ses Prisonniers Espagnols, par des informations qui avoient reglé sa route, le porterent à leur rendre ici la liberté, à l'exception du Pilote & de quelques Esclaves Negres qu'il retint dans d'autres vûes. En congédiant Dom Francisco d'Ivara, Capitaine du bon Jesus, il le combla de caresses & de présens, pour l'engager par la reconnoissance à procurer de meilleurs traitemens au Capitaine Dirick-Gerritsz (33).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Baye de Puerto Lagnasco.

Ses excellens fruits.

Outre ce motif auquel cet Officier

Lumieres que les Hollandois tirent d'un Pilote Espagnol.

(32) L'Auteur n'explique point par quelle voie il reçut ces Lettres.

(33) Page 52.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

dût la liberté, Noort croyoit s'être apperçu que le Pilote Espagnol étoit un homme éclairé & naturellement ouvert; mais que la présence du Capitaine étoit un frein qui retenoit sa langue. Il se flatta qu'étant seul à bord, on auroit moins de peine à tirer de lui quantité de lumieres, dont la nécessité augmentoit de jour en jour, & pour lesquelles il auroit été trop odieux d'employer la violence. En effet, ce Pilote, qui se nommoit Juan de Sandoval, déclara volontairement qu'il y avoit à Lima trois vaisseaux de guerre, prêts à faire voile aussi-tôt qu'ils apprendroient l'arrivée de quelques Navires Etrangers; qu'ils avoient ordre de les attaquer sans distinction, pour conserver à l'Espagne le Domaine absolu de cette mer; que ces vaisseaux étoient d'une grandeur considérable, armés chacun de vingt quatre pieces de fonte, & de plus de trois cens hommes d'équipage; enfin, qu'il y avoit dans le même Port deux autres Bâtimens destinés à charger l'argent du Roi (34).

Eclaircissemens qu'il leur donne sur la Côte du Chili & du Perou.

Des informations si graves déterminerent aussi-tôt le Général Hollandois

(34) Pages 52 & 53.

à tourner ses voiles vers le Cap de Saint-François, qui est à la hauteur d'un degré & demi de latitude du Nord, & par où passent tous les vaisseaux qui viennent de Lima, de Panama, & d'Acapulco. Pendant toute l'année, les vents alisés soufflent sur cette Côte. Mais Juan de Santaval, se croyant condamné par son sort à ne rien dissimuler aux Hollandois, joignit à cette déclaration des éclaircissemens sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, que Noort s'attacha lui-même à recueillir, & qui donnent beaucoup de prix à sa Relation. Ce seroit lui en dérober l'honneur, que de les renvoyer à la partie de ce Recueil qui doit regarder l'Amérique; d'autant plus qu'ayant servi à regler sa navigation, elles appartiennent nécessairement à son Journal. Il suffira, au contraire, dans l'article du Perou, d'avertir qu'on peut trouver ici un fort bon supplément pour les Relations Espagnoles. On s'attache littéralement à suivre Noort, sans autre changement que celui de quelques expressions.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Chibve est située à quarante quatre degrés de latitude du Sud, dans un Golfe tout semé d'Isles. C'est une grande Isle, habitée sur ses bords par les

Isle de Chibve.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Eſpagnols qui n'y ont point d'autre Maître qu'un Gouverneur de leur Nation. Il y avoit alors un an que les Eſpagnols du Continent ignoroient ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle de Chibve. On y trouve beaucoup de brebis, dont ſe font les meilleures étoffes du Chili, & cette Iſle en eſt la derniere terre.

Oſorne.

Oſorne eſt une ville du Continent aſſez éloignée du rivage, à quarante deux degrés. On y fabrique des étoffes de laine & des toiles. Les Eſpagnols y ont un Gouverneur. Villa-Ricca eſt auſſi dans les terres, vingt ou trente lieues à l'Eſt de Baldivia. On y fabrique quantité de toiles & d'étoffes à l'Indienne, dont le Commerce s'étend dans tout le pays, particulierement à Coquinibo & dans les Places voiſines.

Villa-Ricca.

Baldivia.

Baldivia eſt ſituée à quarante degrés ſur le bord d'une riviere qui coule encore l'eſpace de quatre lieues juſqu'à la mer. Son canton eſt riche en mines, d'où l'on tire beaucoup d'or. On y ſcie quantité de planches qui ſe tranſportent à Lima & dans d'autres lieux. Entre Baldivia & Imperiale, on trouve une eſpece de Sauvages, nommés Toltipins. Lorſque les Eſpagnols entrerent dans Imperiale, cette ville avoit plus

Imperiale.

de 30000 Habitans, dont vingt Eſpagnols ne tuerent pas moins de vingt mille. Ces malheureux ſe laiſſoient tuer, parce qu'ils croient que leurs ennemis étoient immortels. Ils s'étoient révoltés depuis plus d'un an, & les Eſpagnols ſembloient diſpoſés à les laiſſer libres. La riviere qui paſſe dans leur ville eſt ſi baſſe à l'embouchure, qu'elle ne peut recevoir de Vaiſſeaux. Imperiale eſt à cinq ou ſix lieues dans les terres, à trente degrés trente minutes de hauteur.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Angol eſt à trente lieues d'Imperiale & à douze de la Conception. On y fabrique des étoffes, & l'on y trouve de l'or; mais la guerre fermoit alors l'accès des Mines.

Angol.

Tuccabel, ville du Chili, entre les Iſles de la Mocka & de Sainte-Marie, n'a qu'une fort petite Rade. Mais comme la Côte eſt unie, on y jette l'ancre aiſément. Les Indiens, ſeuls Maîtres de cette Place, la gardoient ſi ſoigneuſement, qu'ils n'en accordoient pas même l'entrée aux Eſpagnols. Sa ſituation eſt à trente ſept degrés trente minutes.

Tuccabel.

Le Cap de Lavapie fait face à l'Iſle de Sainte-Marie, dont il eſt éloigné d'environ deux lieues. Il eſt deſert,

Cap de Lavapie.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

quoiqu'il renferme une Rade qui est à l'abri des vents du Sud.

La Conception & Silao.

La Conception, Place située sur le bord de la mer, est la résidence d'un Gouverneur Espagnol. On en tire autant d'or que d'aucun autre endroit de l'Amérique. Elle est à trente lieues de Silao, ville enfoncée dans les terres, d'où l'on tire peu d'or, mais où le vin & les fruits sont en abondance. Les Espagnols y étoient fort exposés aux insultes des Indiens. Silao ressemble beaucoup à Saint-Jago, qui est la principale Place du Chili, & la résidence d'un Evêque.

Coquinibo.

Coquinibo est une ville à soixante lieues de Saint Jago, où les mines d'or sont en abondance, mais dont le pays avoit été si dépeuplé par les Espagnols, qu'il ne restoit plus assez d'Habitans pour y travailler. Il produit d'ailleurs beaucoup de vin & de fruits. La ville est à trente degrés.

Moro Morreno.

Moro-Morreno, ville maritime à trente trois degrés, étoit alors déserte. Les Habitans des lieux voisins y venoient pêcher, & vendoient leur poisson sec à des Nations plus éloignées. Candish les nomme des gens simples, qui vivent en vrais Sauvages. Leurs demeures ne sont composées que de

peaux de bêtes qu'ils étendent ſur la terre, & ſur leſquelles ils mettent quelques fourches avec des perches en travers, pour ſoutenir des feuilles d'arbres qui leur ſervent de toît. OLIVIER DE NOORT. 1600.

Rio-Loa, Place ſituée à vingt deux degrés, n'eſt connue que par la pêche, dont ſes Habitans font leur ſeule occupation. Rio-Loa.

Terrapaca eſt à vingt un degrés. Son Port ſe nomme *Isaiſa.* On y pêche beaucoup de hareng. Terrapaca.

Arica, ville maritime, où ſe charge preſque tout l'argent qui vient du Potoſi, & qui ſe tranſporte à Lima, eſt ſituée à dix huit degrés quarante minutes. Elle eſt défendue par un Fort Eſpagnol. Arica.

Punta de Hilo étoit autrefois le Port de Potoſi. Il y reſte quelques habitations d'où l'on tire de la farine & d'autres vivres. Punta de Hilo.

Ciloca eſt un Port, dont l'entrée conſiſte dans un canal fort étroit. C'eſt le Havre d'Arcquipa, grande ville & bien peuplée, à dix ſept degrés trente minutes. On y trouve du vin, du froment, toutes ſortes de fruits, des brebis & des mulets. Ciloca.

Camana, ſix lieues plus loin ſur la Côte, produit beaucoup de vin & de Camana.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

fruits. On y fabrique diverſes marchandiſes qui ſe tranſportent à Chiloa.

Oconge.

Oconge eſt une Place maritime avec une vallée remplie de vignobles.

Los-Lomos.

Los-Lomos de Attico eſt une grande colline, derriere laquelle on trouve une eſpece de Rade. Acari, ville peuplée, eſt ſituée ſur cette colline.

La Naſca.

La Naſca, bon Port, voiſin de Puerto-San-Nicolas, offre une ville de même nom, où l'on trouve les meilleurs vins du Perou & du Chili.

Paraco & Piſco.

Paraco & Piſco ſont deux Ports fort voiſins, à trente un degrés trente minutes. Leur ville qui ſe nomme Ica, en eſt à dix huit lieues dans les terres. On y recueille plus de vin que dans aucun autre canton du Perou.

Chinea.

Chinea eſt un autre Port ſur la même Côte, avec une ville qui fournit quantité de mercure.

Celle de Cagueta qui la ſuit, fournit en abondance du froment, du Mays, du fromage & diverſes ſortes de fruits.

Callao de Lima.

Callao, ou le Port de Lima, eſt une ville conſidérable, à douze degrés vingt miuutes, avec un Port dont la Rade paſſe pour la plus grande & la plus ſûre de toute la mer du Sud. Elle n'eſt qu'à deux lieues de Lima. Il ne pleut jamais dans ce canton ; du moins les

Eſpagnols ne ſe ſouvenoient-ils pas d'y avoir vû pleuvoir, depuis qu'ils y étoient établis ; ce qui n'empêche point que la terre n'y ſoit d'une extrême fertilité. Chaque épi de bled produit deux fois plus qu'en Eſpagne, & l'on y recueille deux moiſſons chaque année.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Gavre.

Gavre eſt un Port, deux lieues au-deſſous des ſalines de Lima, qui ſont ſur la Côte, à dix lieues de cette ville, & où l'on trouve du ſel dans une vallée ſans eau.

La Baranqua & Guarmei.

La Baranqua, autre Port à onze degrés, fournit beaucoup de froment ; comme celui de Guarmei, qui en eſt voiſin, donne du charbon de terre.

Santa.

Santa, eſt une ville bien peuplée d'Eſpagnols, où l'on trouve du froment, du Mays, du miel, du ſucre & d'autres marchandiſes. Depuis quelques années, on y avoit découvert une mine d'argent.

Truxillo.

Truxillo, eſt la Capitale de trois ou quatre petites villes ſituées ſur la Côte, dont les Ports ſont des eſpeces de Bayes, où l'on charge du miel, des conſerves, du ſavon d'Eſpagne, & du cuir. Cherepe eſt celle où l'on en charge le plus.

Paita.

Paita eſt une autre ville, avec un Port où relâchent les Vaiſſeaux de Pa-

OLIVIER DE NOORT. 1600.

nama, dans leur route au Port de Lima. On y fait une pêche considérable. Les Anglois, conduits par Candish, brûlerent cette Place, & toutes les marchandises qu'on y avoit rassemblées.

Isle de Puna & Guaiaquil.

L'Isle de Puna divise l'embouchure de la riviere de Guaiaquil, qui a, sur ses bords, une ville du même nom, où l'on construit un assez grand nombre de Vaisseaux. Les Espagnols y entretiennent une garnison pour la sureté des ouvriers. On fabrique dans l'Isle de Puna, des cordages & toutes sortes d'agrets. La Rade y est commode, soit pour le mouillage ou pour les exercices du travail. Candish raconte qu'ayant pénétré jusqu'à la demeure du Seigneur de l'Isle, il fut surpris de trouver une maison bien ordonnée, avec de belles cours, & de grands appartemens, accompagnés d'agréables galeries, dont la vûe donnoit sur la mer. Le bas contenoit une spacieuse sale, qui étoit terminée par un vaste magasin, rempli de brai & de godron. Tous les Habitans de l'Isle étoient Esclaves de ce Cacique. Il avoit épousé une très belle Espagnole, à qui l'on rendoit des honneurs extraordinaires; & qui avoit converti à la Foi Chrétienne, son mari & tous ses Sujets. On voyoit, autour

de ſon Palais, environ deux cens maiſons, & le même nombre à-peu-près dans deux autres villages de l'Iſle. Candish la trouva preſqu'auſſi grande que l'Iſle Angloiſe de Wight. A peu de diſtance, on rencontre une autre Place, nommée *Guaiaquil-Vechio*, ou le vieux Guaiaquil, premiere habitation des Eſpagnols au Perou. Depuis cette ancienne ville juſqu'à Panama, la Côte n'eſt habitée que par des Indiens, & n'a point de Port remarquable par ſa ſituation ou ſon Commerce.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Guaiaquil-Vechio.

La fameuſe ville de Panama (35), où viennent paſſer toutes les richeſſes du Chili & du Perou, eſt ſur la Baye du même nom, à deux lieues de ſon Port. On y conſtruiſoit alors un grand nombre de Vaiſſeaux.

En général le Chili, depuis Saint-Jago juſqu'à Baldivia, eſt une des plus fertiles parties de la Terre. Tout ce qu'on y plante, croît avec une fécondité merveilleuſe. L'air y eſt ſi ſain, que les maladies y ſont très rares; & ſi ſubtil, qu'une épée mouillée qu'on remet dans le fourreau, y ſeche ſans ſe rouiller (36).

(35) C'eſt l'ancienne Panama qui a été détruite en 1670. La nouvelle en eſt à quatre lieues, à huit degrés quarante minutes de latitude

(36) Page 63 & précédentes.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Lettres interceptées, qui instruisent Noort de l'état des Espagnols.

Noort, ayant profité de ces instructions pour visiter toute la Côte, intercepta des Lettres qui contenoient divers éclaircissemens sur la guerre que les Espagnols avoient à soutenir contre les Indiens. Une partie de ces Peuples avoit secoué le joug. Ils s'étoient saisis, le 24 de Novembre de l'année précédente de la ville de Baldivia, qu'ils avoient rasée, après y avoir fait une cruelle boucherie de leurs anciens Vainqueurs. Leur retraite avoit laissé aux Espagnols le temps de s'y rétablir; mais Imperiale étoit alors assiégée par les mêmes Indiens. Les vivres y manquoient. On y avoit déja mangé jusqu'aux chevaux, & quantité d'Espagnols y étoient morts de faim. Ces tristes nouvelles étant les dernieres qu'on en avoit reçues, il y avoit beaucoup d'apparence que les Indiens étoient maîtres de la Place (37).

Santaval racontoit que ces Indiens sont guerriers. Ils se servent, avec beaucoup d'adresse, de leurs chevaux & de leurs lances. Leur haine étoit si vive pour les Espagnols, qu'après les avoir tués ils leur ouvroient l'estomac & leur mordoient le cœur. Ils ne manquoient pas de leur ôter aussi le cra-

(37) Page 64.

ne, qu'ils faiſoient ſervir de taſſe pour boire ent'eux. Lorſqu'ils avoient pris Baldivia, ils y avoient brûlé les maiſons, les Egliſes & les Images. Ils coupoient la têre aux Prêtres, en diſant : Les Dieux des Eſpagnols touchent à leur fin. Ils prirent de l'or, dont ils remplirent la bouche de quelques Officiers maſſacrés. Nation avare, leur diſoient-ils, raſſaſiez-vous à préſent de ce métal pour lequel vous nous avez tant fait ſouffrir, & dont vous n'avez jamais été raſſaſiée. Après s'être ſoulevés, & lorſqu'il fut queſtion d'élire entr'eux un Chef pour les commander, ils prirent une groſſe poutre, & tour-à-tour chacun la chargea ſur ſes épaules. Celui qui la ſoutint le plus long-temps obtint la préférence. Pluſieurs réſiſterent au fardeau pendant cinq ou ſix heures: mais il s'en trouva un qui le ſoutint vigoureuſement pendant vingt quatre heures entieres, & le choix tomba ſur lui (38).

Poudre blanche en haute mer.

Entre les évenemens les plus ſinguliers de ce Voyage, l'Auteur obſerve qu'en haute mer, plus de huit jours après avoir quitté Puerto-Lagnaſco, les Vaiſſeaux Hollandois ſe trouverent dans un air ſi épais, qu'on ne pouvoit voir

(38) Page 65.

Olivier de Noort 1600.

au-delà d'un jet de pierre ; & ce qu'il y eut d'étrange, les habits des Matelots parurent couverts d'une poudre aussi blanche que de la farine. Le Pilote Espagnol les assura que ce Phénomene étoit ordinaire dans cette mer, & que les lieux où il arrivoit, se nommoient *Arenales*, ou Parages sablonneux. Il dura tout le jour (39).

Richesses jettées dans la mer, pour en priver les Hollandois.

Le 25 d'Avril, lorsqu'on croyoit devoir beaucoup de reconnoissance aux informations volontaires de Santaval, un des Esclaves Negres, qu'on avoit retenus avec lui, déclara que dans le Vaisseau el buon-Jesus, sur lequel Noort avoit mis un Capitaine Hollandois, il y avoit eu trois tonneaux pleins d'or, qu'il avoit aidé lui-même à charger ; & que, pendant qu'on lui donnoit la chasse, le Capitaine d'Ivara les avoit fait jetter dans les flots, pour dérober ces précieuses dépouilles à la Flotte Hollandoise. Aussi-tôt les civilités qu'on avoit eues pour le Pilote, furent changées en menaces. Il refusa d'abord l'aveu qu'on lui demandoit ; mais ayant été mis à la torture, avec un Esclave Negre, ils confesserent tous deux que le Vaisseau Espagnol avoit à bord, cinquante deux petites caisses

(39) Page 66.

remplies d'or, chacune de quatre Arrobes, avec cinq cens barres d'or, du poids de huit, dix & douze livres, qui faisoient en tout dix mille deux cens livres d'or, & que le Capitaine avoit fait jetter toutes ces richesses dans la mer, sans aucune exception. Noort se hâta de faire visiter toutes les parties du Vaisseau; mais on ne trouva que dans les habits du Pilote, un petit sac, qui contenoit une livre d'or (40).

Déclarations arrachées par la torture.

Les tourmens qu'on se crut en droit de continuer, lui arracherent d'autres explications. Il déclara que l'el-buon-Jesus avoit chargé cet or dans l'Isle de Sainte-Marie, & qu'il devoit y demeurer jusqu'au mois de Mars, pour en recevoir encore; mais, qu'ayant ordre aussi de mettre à la voile, s'il appercevoit quelque Navire étranger, pour en porter l'avis à Lima, il avoit eu le malheur, quoiqu'extrêmement leger à la voile, de ne pouvoir éviter les Hollandois. Il ajouta qu'au mois de Mars, il devoit se rendre à l'Isle d'Arauco, y laisser les vivres qu'il avoit à bord, & prendre l'or qu'il trouveroit prêt pour le porter à Lima.

» Tous ces desseins, remarque l'Au» teur, furent déconcertés par l'arrivée

(40) *Ibidem.*

OLIVIER DE NOORT. 1600.

» de nos Vaiſſeaux ; mais le déſordre
» qu'elle mit dans les affaires des Eſ-
» pagnols, ne tourna point à notre
» avantage. Nous avions malheureuſe-
» ment ignoré que l'Iſle de Sainte-
» Marie, produisît tant d'or. Il n'y
» avoit pas plus de trois ans, que les
» Mines y avoient été découvertes.
» Cependant cette Iſle n'avoit qu'un
» petit nombre d'Eſpagnols, qui ne
» pouvoient recevoir de ſecours que
» d'environ deux cens Sauvages, ſans
» autres armes que des arcs & des
» fleches (41).

Sort du Pilote Eſpagnol.

Le Pilote Eſpagnol dit encore, que le même jour, où l'on avoit eu la générosité de relâcher le Capitaine d'Ivara, ils étoient convenus enſemble, lui de conſeiller aux Hollandois de prendre la route du Cap S. François, & le Capitaine d'avertir les Vaiſſeaux de Guerre, qui étoient à Lima, de les pourſuivre ſur cette route. Un aveu de cette nature fit perdre aux Hollandois tout ſentiment de compaſſion. Ils réſolurent de jetter le Pilote dans la mer, ſur-tout, lorſqu'après avoir été traité avec plus de douceur, il ne laiſſa pas de ſe plaindre, & de ſoutenir ouvertement qu'on l'avoit empoiſonné ;

(41) Page 67.

Olivier de Noort. 1600.

ſans compter, ajoute l'Auteur, que non ſeulement il cherchoit l'occaſion de ſe ſauver lui même, mais qu'il ſollicitoit les Eſclaves Negres à l'accompagner dans ſa fuite. Il fut précipité dans les flots par l'ordre du Conſeil. L'Eſclave, qui avoit été mis à la torture avec lui, eut la tête caſſée d'un coup de fuſil; & leur Vaiſſeau même, qui commençoit à faire eau, fut abandonné aux vents, après qu'on en eût tiré les vivres & l'artillerie (42).

Longue navigation des Hollandois.

Ces évenemens firent abandonner le deſſein qu'on avoit eu d'attendre les Eſpagnols ſous le Cap de Saint François. On prit celui de ranger la Côte juſqu'à l'Iſle des cocos, qui eſt à cinq degrés de latitude du Nord, pour y prendre des Cocos & de l'eau. Mais, après avoir vogué juſqu'au 20 de Mai, ſans pouvoir la reconnoître, Noort s'arrêta au parti de tourner ſes voiles vers les Philippines, qui ſont à deux milles quatre cens lieues du Perou (43), dans la réſolution de ne relâcher qu'aux Iſles des Larrons, qu'on a nommées depuis les Iſles Marianes (44). Cette navigation parut d'une longueur infi-

(42) Pages 69 & précédentes.

(43) Page 68.

(44) Du nom de Marie-Anne d'Autriche, Reine d'Eſpagne.

Olivier de Noort. 1600.

nie aux Equipages Hollandois, qui n'avoient pas conçu jusqu'alors l'immensité de ces mers. Ils n'arriverent que le 15 Septembre, à la vûe d'une de ces Isles.

Ils arrivent aux Isles Marianes ou des Larrons.

Le matin du 16, ils étoient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paroître un grand nombre de Canots, qui leur apporterent des cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étoient fort avides, & qu'ils nommoient *Hierro* comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyoient dans leurs Isles quelque Vaisseau de cette Nation. Les deux Navires Hollandois continuerent de ranger la Côte, & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyoient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessoient point de voir approcher des Canots. Ils en comptoient déja plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre, ou cinq hommes, qui s'empressoient autour d'eux, & qui crioient Hierro. Dans cette confusion, les Vaisseaux passerent sur deux de ces petits Bâtimens; mais les Insulaires, qui sçavent nager parfaitement, y rentrerent aussi-tôt,

Olivier de Noort. 1600.

aussi-tôt, & se présenterent avec la même ardeur.

Observations sur les Isles & sur le caractere des Insulaires.

Ces Isles, suivant la remarque de l'Auteur, avoient été justement nommées Isles des Larrons, parce que les Habitans étoient livrés au larcin, & qu'ils le commettoient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hollandois. Quelques-uns leur présenterent sur des paniers de feuilles de cocos, du riz si bien arrangé, qu'à la premiere vûe, on s'imaginoit qu'il y en eut beaucoup; mais après l'échange, on trouvoit sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse étoit d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux, il falloit attacher au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offroit, le laisser pendre dans leurs Canots, où ils avoient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnoient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vintent à bord. On leur offrit à boire & à manger. Mais ils ne pensoient qu'à voler tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Un d'entr'eux, voyant une épée entre les mains d'un Hollandois, ne fit pas difficulté de la lui arracher; & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'é-

OLIVIER DE NOORT. 1600.

chapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres qui emporterent aussi divers instrumens ; mais ils faisoient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étoient à couvert des coups. Ceux qui n'avoient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuroient tranquilles, comme s'ils avoient ignoré ce qui se passoit à leur vûe. On les auroit pris pour des animaux amphibies, qui pouvoient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter devant eux, cinq morceaux de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement. Ils les retirerent en si peu de temps, qu'on ne pouvoit leur refuser de l'admiration. Leurs Canots sont si bien faits, que les Hollandois n'avoient rien vû d'égal dans tous leurs Voyages. Ce sont des troncs d'arbres, de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, legers à la voile. Au lieu de revirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où étoit le Cap, sans faire aucun changement à la voile. Elle est tissue de roseaux, & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étoient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps,

qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux. Au contraire, les hommes les ont très courts. Ils sont bazanés. Ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens. Mais la plûpart ont le visage difforme. Quelques-uns avoient le nez défiguré par des maladies honteuses ; du moins, c'est ce qu'ils faisoient entendre eux-mêmes par leurs signes. Leur bouche s'étoit resserrée jusqu'à ne consister que dans un petit trou (45). Cette Isle, que les Hollandois prirent pour celle de Guana (46), leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres (47).

Les Hollandois arrivent aux Philippines.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils recommencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 d'Octobre, ils découvrirent la Terre, qui leur parut fort haute, & que cette apparence leur fit prendre pour le Cap du Saint-Esprit, à 13 degrés de latitude. A ce compte, une Bouque, qu'ils apperçurent bientôt au côté Méridional, devoit être le Détroit de Manille. Ils continuerent d'avancer du mê-

(45) Pag. 72 & précéd.

(46) C'est apparemment celle que l'Historien des Isles Marianes, nomme Guahan.

(47) *Voyez* ci-dessous la Description des Isles Marianes.

OLIVIER DE NOORT. 100.

Leurs observations.

me côté, & gagnant la pointe de terre, ils y mouillerent au Nord, sur douze brasses, derriere un rocher. La Bouque a dans cet endroit, environ trois lieues de large. Le lendemain, ils quitterent cette pointe, qui est une Isle, pour s'avancer l'espace de huit lieues à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite ils gouvernerent vers la Côte Méridionale. On voyoit, du côté opposé, un Pic fort haut & fort aigu; mais l'Ouest n'offroit que des terres basses, sans aucune ouverture. On laissa tomber les ancres. Une Chaloupe pénétra dans une belle riviere, dont les deux rives étoient couvertes d'arbres. Les Hollandois y trouverent quelques Indiens fort pauvres, auxquels ils firent présent de quelques couteaux & d'un peu de toile, que ces Barbares parurent dédaigner. Cependant ils porterent des fruits à bord de l'Amiral. Le 16, on vit approcher, du même Vaisseau, un grand Canot, dans lequel étoit un Espagnol, qui fit trois décharges de son fusil. On lui répondit de trois coups. Son incertitude sembloit lui ôter la hardiesse d'avancer; mais le Général ayant fait arborer le Pavillon d'Espagne, & vêtir un de ses Matelots en Moine, il fut rassu-

ré par cette vûe. On lui fit un accueil civil. Noort lui dit que ſes deux Vaiſſeaux étoient François, & qu'ils avoient commiſſion du Roi d'Eſpagne, pour ſe rendre à Manille ; mais que la longueur du Voyage les avoit mis dans un extrême beſoin de rafraîchiſſemens. L'Eſpagnol répondit qu'ils étoient dans une grande Baye, qui ſe nommoit la *Baya*, à ſept ou huit lieues au Nord du Détroit de Manille, & que le pays étoit fertile en toutes ſortes de vivres. Auſſi-tôt il donna ordre aux Indiens de ſon Canot, d'aller prendre au rivage du riz, des poules, & des porcs, qu'ils apporterent à bord. Ils exigerent que toutes ces proviſions leur fuſſent payées en argent. Pendant quelques jours, on ne ceſſa point de voir regner l'abondance ſur les deux Vaiſſeaux. La plûpart de ces Indiens étoient nuds. D'autres avoient une robbe de toile. Quelques-uns même étoient vêtus à l'Eſpagnol, avec des hauts-de-chauſſes, & de petits pourpoints. Les Principaux, qui deſcendoient des anciens Princes du Pays, avoient la peau découpée ou piquée avec beaucoup d'art. Mais ces Peuples ſont d'un naturel timide & ſervile. Ils n'ont point d'armes, & ſe laiſſent maî-

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Ils ſe donnent pour des François.

Foibleſſe des Inſulaires, & comment ils ſont maîtriſés par les Eſpagnols.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

trifer au gré des Efpagnols, qui leur font payer par tête un tribut de trois Réales. Noort obferve que ce n'eft point à la violence que les Efpagnols font obligés de cette docilité. » Ils font » en petit nombre dans ces Ifles : mais » ils ont, dans chaque quartier, un Prê- » tre qui eft fort refpecté des Habitans ; » & s'ils ne tiennent pas tous ces Infu- » laires dans la fervitude, c'eft unique- » ment faute de Prêtres (48).

La tromperie des Hollandois eft reconnue.

Pendant que les Hollandois fe procuroient tranquillement des provifions fous un faux titre, ils virent arriver à bord de l'Amiral, un Capitaine Efpagnol & un Prêtre. Après les premiers complimens, le Capitaine pria Noort de lui montrer fa Commiffion, parce qu'il étoit défendu aux Habitans de l'Ifle, d'avoir aucun Commerce avec des Etrangers. Cette demande caufa de l'embarras au Général Hollandois. Cependant, faifant réflexion que la conduite de fes gens avoit été fans reproche, il prit le parti de montrer la Commiffion qu'il avoit du Prince Maurice. Le Capitaine qui croyoit les deux Vaiffeaux venus d'Acapulco, donna de fi grandes marques d'étonnement, que-

(48) Pages 77 & précédentes. Voyez ci-deffous la Defcription des Philippines.

dans la crainte d'un mauvais ſort pour quelques Hollandois qui étoient à terre, Noort ſe détermina malgré ſon inclination, à le faire arrêter. Sa captivité ne dura que juſqu'au retour des Hollandois. Il fut même renvoyé avec quelques préſens. Mais on n'en ceſſa pas moins de recevoir des vivres & de voir venir des Inſulaires à bord. Le Général avoit eu la précaution d'en retenir deux qui s'étoient vantés d'être bons Pilotes, & d'être fort connus à Capul. Le 20, on prit avec eux la route du Détroit de Manille, qui eſt vers quatorze degrés. Les deux Vaiſſeaux entrerent heureuſement dans la Bouque, où ils trouverent autant de contre-marées, que ſi les bancs de ſable y euſſent été fort fréquens, quoiqu'il n'y eût pas même de fond & qu'on n'y pût jetter l'ancre. Vers la brune, ils allerent mouiller ſur la Côte Occidentale de l'Iſle de Capul derriere un Cap, à la vûe d'un village. Mais ils trouverent dans cette Baye, un courant ſi rapide, qu'ils paſſerent dans une autre, à la diſtance d'une demie-lieue; car le mouillage eſt généralement bon autour de cette Iſle, qui a quatre ou cinq lieues de circuit (49).

Ils ſe rendent à l'Isle de Capul.

(49) Page 79.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Frayeur qu'ils y répandent.

La frayeur qui s'étoit déja répandue parmi les Habitans, & l'obstination avec laquelle ils refuserent de parler aux deux Pilotes de leur Nation, firent juger à Noort qu'il n'avoit plus rien à se promettre de la ruse. Un de ses gens (50), qui eut la hardiesse de descendre au rivage, sur la foi d'un des deux Pilotes, disparut avec son guide. La nuit suivante, l'autre Pilote Indien se jetta dans les flots, malgré les bons traitemens par lesquels on s'étoit efforcé de se l'attacher. Il se nommoit Francisco-Tello, du nom du Gouverneur de Manille, qui l'avoit présenté au Baptême. Noort, irrité contre les Insulaires, fit descendre une partie de ses gens, avec ordre de mettre le feu à quelques villages dont les Habitans s'étoient retirés dans les bois. On ne trouva rien dans leurs maisons, qui sont construites de nattes & de paille, & de la hauteur d'un homme. Les arbres dont elles sont environnées, étoient chargés de cocos, qui faisoient apparemment la plus grande partie de leur nourriture. Cependant quelques Hollandois découvrirent dans un endroit écarté,

Ils brûlent plusieurs villages.

(50) C'étoit un Anglois nommé Caleway, qui étoit Musicien & Joueur d'Instrumens.

plus de trente mefures de riz : mais n'appercevant perfonne, ils brûlerent quatre villages, chacun de cinquante ou foixante maifons (51).

Olivier de Noort. 1600.

Témoignage de Candish fur de barbares ufages.

Noort fe rappella que Thomas Candish, ayant mouillé fur la Côte de la même Ifle, deux Canots, dont l'un portoit un des fept Seigneurs de l'Ifle, étoient venus librement à fon bord. Ce Prince barbare avoit la peau coupée en diverfes figures, comme ceux de la Baya. L'Ifle Capul eft la derniere des Ifles Philippines. La plûpart des Habitans y font nuds & fort bazanés (52). Ils adorent le Diable, avec lequel Candish raconte fort naïvement qu'ils ont de fréquentes conférences. Il fe montre à eux, dit-il, fous la fi-

(51) Page 81.

(52) L'Auteur parle d'un étrange ufage de ces Peuples. » Ils paffent, dit il, » un clou d'étain dans le » gland de la verge de cha- » que enfant mâle. La » pointe du clou eft fen- » due & rivée, & la tête » en eft comme une petite » couronne. La bleffure, » que ce clou fait aux en- » fans, fe guérit fans beau- » coup de peine. Ils le re- » tirent ou le remettent à » leur gré. Pour s'affurer » mieux de la vérité du » fait, Candish rapporte » que fes gens tirerent un » de ces cloux de fa place » & le remirent à un petit » garçon de dix ans, fils » du Prince qui étoit ve- » nu à fon bord. On lui » dit que cette invention » étoit venue des femmes, » qui voyant les hommes » fort livrés à la Sodomie, » obtinrent que pour ar- » rêter le defordre on éta- » bliroit cet ufage. *Page* 82. *Voyez* quelque chofe d'auffi étrange pour les filles, dans la Defcription du Pegu.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

gure de quelque horrible monſtre (53).

Piraterie des Hollandois.

Dans le chagrin de ſe voir ſi mal reçus, les Hollandois continuerent d'employer leurs forces, & ſe crurent autoriſés à commettre ouvertement toutes ſortes de brigandages. Ils enleverent ſans diſtinction, pluſieurs petits bâtimens Indiens, Eſpagnols & Chinois, dont ils coulerent quelques-uns à fond, après en avoir pris les marchandiſes & les vivres. Enfin, le ſuccès augmentant leur hardieſſe, ils s'avancerent le 24 de Septembre, à la pointe de la Baye de Manille. Ils y virent une grande Bouque qui s'étend au Nord-Eſt, & qui n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de largeur. Cette Bouque fait l'entrée de la Baye ; & dans cette entrée même, on trouve une Iſle de forme longue, qui ſe nomme *Mirabilla*, ou Merveilleuſe. Plus loin, on découvre une autre Iſle, ronde & de la forme d'un chapeau. La Ville de Manille eſt ſituée huit lieues au de-là (54).

Leurs obſervations ſur la Baye de Manille.

Les deux Vaiſſeaux ne purent s'approcher de l'Iſle Mirabilla. Ils paſſerent devant la Bouque, pour aller mouiller à l'Oueſt de la Baye, derriere une pointe de terre, qui eſt à douze lieues de la ville. Le pays y étoit preſque dé-

(53) Page 83. (54) Page 90.

ſert & ſans culture. On réſolut au Conſeil de s'arrêter dans ces Parages, tantôt ſous les voiles, tantôt à l'ancre, parce que dans cette ſaiſon, les vents de Nord Eſt ne ceſſent pas d'y ſouffler, ſans aucun changement. L'Iſle Manille que ſes Habitans nomment Luçon, eſt plus grande que l'Angleterre & l'Ecoſſe enſemble. Elle eſt environnée de diverſes autres Iſles, qui ſont auſſi d'une grandeur conſidérable, & qui ne fourniſſent aucunes richeſſes de leur propre fond; mais elles ſont extrêmement fréquentées des Marchands, & célebres par leur commerce (55). Entre divers Bâtimens, dont les Hollandois ſe ſaiſirent, ils traiterent ceux de la Chine & du Japon (56), avec autant de douceur & de civilité, qu'ils marquoient de rigueur pour les Eſpagnols. Ils pouſſerent l'inſolence juſqu'à faire remettre au Gouverneur de Manille, une lettre, par laquelle ils lui déclaroient que leur deſſein étoit de le viſiter dans ſa Capitale. Ils avoient appris de quelques Priſonniers, qu'il y avoit alors à Cavite, qui eſt le Port de cette ville,

Leurs bravades.

(55) Page 91.

(56) L'Auteur prend droit ici de faire une longue Deſcription du Japon, ſur le témoignage apparemment de ſes Priſonniers; mais on renvoie le Lecteur ci deſſous à l'article de cet Empire.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

deux grands Vaiſſeaux Marchands de la nouvelle Eſpagne; & que les deux Fortereſſes, qui défendent ce Port, étoient ſans artillerie & ſans ſoldats (57). Une ſi belle proie n'avoit pû manquer d'échauffer leur courage.

Vangeance des Eſpagnols.

Mais les Eſpagnols n'étoient pas inſenſibles à tant d'outrages. Pendant que leurs Ennemis ſe repaiſſoient d'eſpérances, ils avoient armés ces deux mêmes Vaiſſeaux qui excitoient leur avidité. Le Gouverneur de Manille avoit raſſemblé un corps d'Inſulaires, la plûpart inſtruits de longue main à ſe ſervir du mouſquet & des autres armes. Il en avoit mis cinq cens ſur chaque bord, avec des Chefs de ſa Nation, & dix bonnes pieces de fonte. Le 14 de Décembre, les Hollandois étoient à ſe repoſer, après quelque nouvel exploit, lorſqu'ils virent ſortir du Détroit de Manille deux voiles, qu'ils prirent d'abord pour des Frégates; mais à leur approche, ils les reconnurent pour de grands Vaiſſeaux, qui ſembloient venir dans le deſſein de les attaquer. Ils diſpoſerent auſſi-tôt leurs voiles & leurs armes.

Elle ne tourne point à leur avantage.

L'Amiral de Manille qui gardoit l'avant, s'approcha juſqu'à la portée

(57) Page 86.

du canon, & ne fit aucune manœuvre pour éviter la bordée de l'Amiral Hollandois. Mais à peine fut-elle partie, qu'il vint à l'abordage. Une partie de son équipage sauta d'un air furieux sur le bord ennemi (58) Les Hollandois descendirent alors sous le premier pont, & les Espagnols se crurent déja maîtres du Vaisseau ; mais ils se virent bientôt si maltraités à coups de piques & de mousquets, que leur furie ne fut pas long temps à se rallentir. Un Historien de leur Nation auroit fait apparemment le récit de ce combat avec plus d'avantage pour leur valeur (59).

(58) Page 111 En criant effroyablement, dit l'Auteur, Amaina Peros, Amaina ; c'est-à dire, amenez chiens, amenez les voiles & les Pavillons.

(59) Il est trop singulier, pour n'être pas rapporté du moins en substance. L'Amiral de Manille demeura, dit il, accroché tout le jour aux Hollandois, parce que son ancre s'étoit embarrassée dans le pont de cordes qui étoit dans le mât de l'autre ; & l'ancre fit rompre ce pont en divers endroits, ce qui laissa l'équipage Hollandois fort exposé. Les Espagnols leur envoyoient souvent des bordées, ausquelles il ne manquoient pas de répondre. Noort, s'étant apperçu de quelque relâchement, descendit sous le pont, & menaça ses gens de mettre le feu aux poudres, s'ils ne redoubloient leur ardeur à combattre. Cette menace fit son effet. Il y eut même des blessés qui se leverent & qui retournerent au combat. D'un autre côté l'équipage Espagnol, au lieu de continuer ses attaques, ne faisoit plus que des efforts pour se déborder ; ouvrage difficile, tandis que les Hollandois faisoient jouer leur gros canon. Enfin, ils se déborderent ; mais, peu après, on les vit couler à fond ; ce qui se fit si vîte

OLIVIER DE NOORT. 160.

Leur Amiral coule à fond.

Les Hollandois perdent un de leurs deux Vaisseaux.

Noort, après avoir fait remarquer qu'il ne lui restoit que cinquante cinq hommes, représente ses Ennemis non seulement vaincus, mais submergés en un instant, & périssant au milieu des flots. A la vérité, il fait entendre que son second Vaisseau fut moins heureux : mais cet aveu même n'est pas clair dans ses termes. » Lorsque les » Hollandois, dit-il, furent sous les » voiles, ils découvrirent à plus de » deux lieues, le Vice-Amiral de Manille & le Yacht la Concorde. Ils » crurent que les Espagnols s'en étoient » rendus Maîtres, parce qu'il leur » sembla que son Pavillon, qu'il portoit au mât d'avant étoit bas, & » que celui de Manille demeuroit arboré. D'ailleurs, ils n'estimoient » pas qu'il eût été possible au Yacht, » qui n'avoit plus que vingt cinq hommes d'équipage, en y comprenant

qu'ils enfoncerent presqu'en un clin d'œil, & que tout le vaisseau disparut jusqu'aux mâts. Alors on en vit à peu près deux cens dans les flots noiés ou tués, tâchant de sauver leur vie à la nâge ; & criant *misericordia*. Les Hollandois eurent à se défendre du feu, qui avoit pris entre les deux bords par la multitude de leurs propres décharges. Lorsqu'ils furent parvenus à l'éteindre, ils passerent entre leurs ennemis, qui nâgeoient encore, & dont ils faisoient enfoncer les têtes, qui paroissoient sur l'eau. Noort n'avoit perdu que sept hommes. *Ibidem, & pages suivantes.*

» les Mouſſes (60), & qui étoit un bâtiment foible, de réſiſter à un Navire du Port d'environ ſix cens tonneaux (61).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

L'Amiral dans la néceſſité de ſe radouber, prit ſon cours vers l'Iſle Borneo, qui eſt à cent quatre vingt lieues de Manille. Le 16 de Décembre, il ſe trouva ſur la Côte d'une grande Iſle, nommée *Bolaton*, qui n'a pas moins de cent quatre vingt lieues de long, & qui étoit ſous la Domination Eſpagnole. Il ſuivit cette Côte à cinq ou ſix lieues de diſtance, ſous la conduite de deux Pilotes Chinois qu'il avoit à bord. Le 26, il entra dans la Baye de l'Iſle de Borneo.

Borneo, Capitale de l'Isle du même nom.

La Capitale, qui porte le même nom, n'étant qu'à trois lieues de la Côte, Noort choiſit un de ſes Chinois pour envoyer par ſes mains, un préſent au Roi de l'Iſle, & lui faire demander la permiſſion d'acheter des vivres. Auſſi tôt on vit venir à bord, quantité de Pirogues, qui apporterent des fruits, des poules, du poiſſon & de l'eau. Toutes ces proviſions furent

(60) Pages 111 & 112.

(61) On ne ſçait ce qu'étoient devenus les cent quarante ſept hommes, dont les deux équipages étoient encore composés quelques mois auparavant, après que le vaiſſeau de Lint eût diſparu. L'Auteur n'en dit pas un mot.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

payées en toiles. Les Insulaires avoient beaucoup de passion pour les toiles de la Chine, & Noort en avoit quelques-unes, qu'il avoit enlevées devant Manille. Mais ils rejetterent les toiles de Hollande.

Communication des Hollandois avec les Insulaires.

Le Pilote Chinois revint le jour suivant, avec un Officier de la Cour, & un Chinois de Patane, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi. Il rapporta que les Insulaires n'étoient pas disposés à se fier aux Etrangers, parce qu'étant en guerre avec les Espagnols, ils craignoient d'être surpris par les Vaisseaux de cette Nation. D'ailleurs, une Barque Portugaise étoit venue donner avis au Roi, que les Hollandois n'étoient rien moins que des Marchands. Cependant l'Officier de Borneo reconnut facilement qu'ils n'étoient point Espagnols, & promit d'en rendre témoignage au Roi. Mais il les pria d'envoyer à ce Prince, un homme de l'équipage, pour le convaincre de la vérité par ses propres yeux. Noort y consentit, en retenant des ôtages. Le Hollandois, qui fut chargé de cette commission, reçut des mousquets & d'autres armes qu'il devoit présenter au Roi, suivant l'usage de l'Isle, qui oblige les Etrangers de ne pas se mon-

trer à la Cour, sans y porter quelque présent. Le Pilote Chinois fut renvoyé avec lui, pour s'informer des Marchands de sa Nation, s'il y avoit quelque espérance de Commerce.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Mais la nature n'a pas donné d'épiceries à l'Isle de Borneo. On n'y trouve qu'une grande abondance de vivres; du camphre, qui passe pour le meilleur des Indes Orientales, mais qui est aussi le plus cher, un peu de noix & de fleur de muscade, de la cire, du bois de sapan, qui sert aux teintures, quelques diamans & beaucoup de bezoar. Les Marchands Chinois, qui se trouvoient dans l'Isle, n'étoient pas Sujets de la Chine. Ils faisoient leur demeure à Patane, sur la Côte de Siam, où, sans avoir abandonné les usages de leur pays, ils reconnoissoient l'autorité du Souverain qui leur avoit accordé cette retraite. La plûpart étoient des Bannis ou des Corsaires, qui, en courant le monde, avoient pris le parti de fixer leur établissement dans ce lieu. Quelques uns vinrent à bord de l'Amiral, & lui vendirent une assez grosse quantité de poivre, qu'ils avoient dans la Rade.

Productions de l'Isle Borneo.

L'Envoyé Hollandois ne rapporta de sa commission que des civilités, & la

Caractères & usages des Habitans.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

permiſſion d'acheter librement des vivres. Il avoit appris par ſes informations, que l'Iſle de Borneo eſt une des plus grandes de toutes les Indes Orientales ; qu'elle eſt bien peuplée ; que ſur les Côtes, la Religion commune eſt le Mahométiſme, mais que, dans l'intérieur de l'Iſle, tous les Habitans ſont Idolâtres. La ville de Borneo eſt ſituée dans un marais, & ne contient pas plus de trois cens maiſons, qui ſont enfermées d'une bonne muraille de pierre. Mais on en voit un grand nombre au dehors, la plûpart accompagnées de jardins. Le Havre eſt ſpacieux, à l'abri de tous les vents, fermé par l'embouchure d'une grande riviere, & par une partie des Iſles qu'il contient. Il avoit été ſous le pouvoir des Eſpagnols, qui l'avoient abandonné, parce que l'air y eſt mal ſain, & qu'ils en tiroient peu d'avantages pour leur Commerce (62).

(62) Pages 122 & précédentes. Le Capitaine Cowley, qui étoit dans cette mer en 1685, dit au contraire, que le Gouverneur Eſpagnol de Manille avoit pris tant de goût pour les richeſſes de Borneo, qu'il avoit fait une paix perpétuelle avec le Roi, qui l'avoit harcelé long-temps, & qu'un des articles du Traité étoit que le Roi de Borneo feroit la guerre à toutes les Nations ennemies de l'Eſpagne. *Voyage de Cowley*, p. 234. Le même Voyageur donne l'idée ſuivante de l'Iſle de Borneo. C'eſt, dit il, une fort grande Iſle, de figure ovale, qui s'étend depuis le

Les Habitans de Borneo ſont grands & robuſtes, intelligens, livrés au larcin, ſur-tout à la pyraterie, qu'ils vont exercer juſques ſur les Côtes du Pegu, c'eſt-à-dire, à quatre cens lieues de leur Iſle; leurs armes ſont des épées, une eſpece de bouclier, qu'ils nomment Coffos, des lances & des zagaies d'un bois fort dur, qui ne laiſſe pas de ſe rompre aiſément, & dont les éclats rendent les plaies incurables; des arcs, & de longues fleches dont la pointe eſt armée de fer. Ils ont ordinairement dans leurs carquois, vingt

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Leurs armes.

quatrieme degré de latitude méridionale juſqu'au neuvieme degré de latitude du Nord, & qui va juſqu'au douzieme degré de longitude. (Ce témoignage détruit l'opinion de ceux qui la font d'une grandeur immenſe, & qui lui donnent juſqu'à deux mille cent lieues de tour.) Il y avoit anciennement deux Rois, celui du Nord & celui du Sud; mais le premier fut enfin vaincu par l'autre, & toute l'Iſle ſe vit réduite en une ſeule Monarchie. Il y a quantité de vivres & de marchandiſes de valeur. On y peut trouver du gerofle à prix raiſonnable, parce qu'on y en apporte en ſecret des Iſles voiſines. L'Iſle a de gros éléphans, des tigres, des pantheres, des léopards, des antilopes & des ſangliers. Les Naturels du pays nous apportoient du poiſſon en quantité, des oranges, des limons, des mangues, des plantains & des pommes de pin. On y trouve d'ailleurs d'excellentes pierres de bezoar, du muſc & de la civette. *Ibidem.* Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois ont parlé de Borneo; mais ne l'ayant gueres connue que par deux de ſes villes marchandes, Succadana & Benjarmaſſin, ils ne donnent point des lumieres ſur leſquelles on en puiſſe promettre une deſcription.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

à trente de ces fleches, frottées de poison. Si la blessure qu'elles font est sanglante, on en meurt nécessairement. Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Quoiqu'ils leur laissent beaucoup de liberté, la jalousie est une de leurs passions les plus violentes. Quelques unes de ces femmes allerent sur le Vaisseau de Noort, pour acheter & pour vendre; mais la moindre liberté que les Hollandois vouloient prendre avec elles, un signe seulement mettoit les maris en colere. Ils paroissoient prêts à leur enfoncer la picque ou le javelot dans le cœur. Les hommes & les femmes sont de couleur brune, comme le reste des Indiens. Leurs habits n'ont point de forme réguliere. Ce sont des pieces d'étoffes qu'ils se passent diversement autour du corps; mais ils portent un turban d'une fine toile de coton. Les Nobles, sur-tout ceux qui appartiennent au Roi par le sang, ou par les principales dignités, sont magnifiquement vêtus, & vivent avec beaucoup de faste. Au centre de leurs Pirogues, qui sont assez couvertes pour les défendre de l'ardeur du Soleil, ils ont, sur une table, des vaisseaux d'argent, dans lesquels on entretient des par-

Leurs femmes.

Leurs habits.

Faste des Seigneurs.

fums, & ſur-tout du betel, qu'ils mâchent continuellement. Leurs Palais peuvent paſſer pour de belles maiſons, quoiqu'ils ſoient de bois, élevés ſur des poutres ſi peu ſolides, qu'à l'approche d'une tempête ou de quelque autre accident, ils peuvent être facilement tranſportés d'un côté de la riviere à l'autre (63).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

1601.

Danger qui fait lever l'ancre aux Hollandois.

Quelques ſoupçons de perfidie obligerent les Hollandois de faire la garde avec beaucoup de précautions. Un malheureux Chinois, accablé de dettes, qui étoit venu les prier de le recevoir à bord, & de l'y tenir caché, en offrant de ſe laiſſer vendre pour Eſclave dans le premier lieu où le Vaiſſeau pourroit aborder, les avertit qu'on aſſembloit des troupes aux environs de la ville, & que ces préparatifs ſembloient les menacer. En effet, le premier de Janvier 1601, leurs obſervations leur firent découvrir, derriere une pointe de terre, plus de cent Pirogues, dont une vint à bord avec quelques ſacs de poivre, ſous prétexte de les troquer pour des armes. Noort accorda ce qu'on lui demandoit; mais il ne laiſſa paſſer que deux hommes ſur ſon Vaiſſeau. A l'inſtant, on vit arri-

(63) Pages 123 & précédentes.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

ver une autre Pirogue, qui portoit quatre vingt hommes, la plûpart cachés sous des nattes, dont ces Insulaires se servent dans le besoin pour couvrir leurs Bâtimens. Ils apportoient un bœuf & des fruits, qu'ils offrirent à l'Amiral, comme un présent du Roi. Aussi-tôt, tous les Gens de la Pirogue se firent voir, & demanderent à monter sur le Vaisseau, pour hisser le bœuf & recevoir les fruits. Noort, qui jugea ce présent suspect, leur défendit de monter. Leur empressement n'en étant devenu que plus vif, jusqu'à vouloir forcer le passage, on ne balança point à présenter la meche pour faire feu. Cette menace les arrêta. Leurs Officiers entreprirent d'expliquer le dessein de leur armement. Ils protesterent que l'oncle du Roi, qui étoit aussi son Tuteur & son premier Ministre, n'avoit fait assembler tant de Pirogues, que pour donner une fête à ses femmes. Noort ne changea rien à ses civilités, & paya leurs présens avec usure; mais le 5, il sortit de la Baye, pour se mettre au large (64)

Nouvelles que Noort reçoit du malheureux sort d'un Vaisseau Hollandois.

Un Champan, qui alloit du Japon à Manille, & que la tempête avoit écarté de sa route, vint tomber entre

(64) Page 117.

ſes mains. Il ſe fit amener le Capitaine, qui étoit un Portugais, nommé Emmanuel Louis, établi alors à Nangaſacki, Port célebre du Japon. On apprit de lui qu'un grand Navire Hollandois, qui s'étoit trouvé dans un état pitoyable, après avoir fait fauſſe route, & qui avoit perdu, de faim & de miſere la plus grande partie de ſon équipage, étoit arrivé au Port de Bungo; qu'il n'y reſtoit que quatorze hommes, auxquels on avoit fait un accueil favorable; qu'ils avoient obtenu, non ſeulement la liberté, mais encore la permiſſion de conſtruire un plus petit bâtiment, parce qu'ils n'étoient plus en aſſez grand nombre, pour gouverner celui qui les avoit apportés; enfin, qu'ils devoient s'embarquer ſur leur nouveau bord, & faire voile où le Ciel voudroit le conduire. Leur ancien Vaiſſeau étoit de cinq cens tonneaux, monté d'une nombreuſe artillerie, & richement chargé, tant en marchandiſes qu'en pieces de huit. Cette deſcription fit reconnoître à Noort, l'Amiral de la Flotte de Verhagen & de Sebald de Wert. Il traita civilement le Capitaine Portugais. Il acheta de lui des vivres, qu'il paya libéralement; dans l'eſperance qu'à ſon retour au Ja-

Olivier de Noort. 1601.

pon, il favoriseroit les quatorze Hollandois par de bons offices. Il lui donna même un Pavillon du Prince Maurice, & un Passeport. Mais tous ces soins & les promesses du Capitaine, ne garantirent pas ce malheureux reste des Hollandois, du sort dont on a lû le récit dans une autre Relation (65).

Il se rend à Joartam.

Noort eut beaucoup de peine à se dégager des Canaux d'une infinité d'Isles, qui sont répandues dans cette mer. Il se saisit heureusement d'une Jonque de Johor, dont le Pilote étoit fort expérimenté; & par le droit du plus fort, il le retint lui & son fils, en leur laissant la liberté de se faire suivre de leur Jonque. Ce secours le conduisit sans danger jusqu'à l'Isle de Java, devant Joartam, où il jetta l'ancre. On lui doit la Description de cette ville, qui ne se trouve dans aucun autre Voyageur. Elle n'est point enfermée de murailles. Environ mille maisons, dont elle est composée, sont toutes bâties de bois. Le Roi étoit alors à Passarvan, où il faisoit ordinairement sa résidence. C'étoit le même Prince, qui, cinq ans auparavant, tenoit Balimbuam assiégée, lorsque les premiers Vaisseaux Hollandois avoient pénétré

Etat de cette ville.

(65) page 124. Voyez la Relation d'Adamsz.

dans

dans les Indes (66). Il avoit pris cette ville, & détruit toute la race Royale. Ses conquêtes l'avoient rendu Roi de Surbaia, Joartam, Paſſarvan & Balambuam.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

Voluptueuſe vieilleſſe d'un grand Pontife Idolâtre.

Le Grand-Pontife des Idolâtres de l'Iſle réſidoit à Joartam. Il avoit une Maiſon de Campagne aſſez loin de la ville. Son âge étoit de cent vingt ans; ce qui ne l'empêchoit pas d'entretenir pluſieurs femmes, pour ſoutenir ſa chaleur, & le nourrir de leur propre lait. Il étoit ennemi des Chrétiens. Mais le Roi les laiſſoit en liberté dans les Terres de ſa dépendance, parce qu'ils y apportoient beaucoup d'avantages. Il ne levoit même aucun tribut ſur eux (67).

Naufrage d'un très grand Galion.

Après avoir paſſé quelques jours dans cette Baye, les Hollandois remirent à la voile. Le 5 de Février, ils découvrirent un grand Navire, échoué ſur des rochers. Un Portugais, qu'ils avoient reçu à Joartam, leur dit que c'étoit le grand Galion de Malaca, du port de mille à douze cens tonneaux, & de ſix à ſept cens hommes d'équipage. On voyoit encore quelques Matelots ſur les Ponts. Cet énorme Bâtiment avoit été armé pour l'Iſle d'Amboine, où les Inſulai-

(66) Voyez le premier Voyage des Hollandois, au Tome VIII de ce Recueil.
(67) Page 128.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

res avoient mis le siége devant le Fort Portugais. Il devoit passer d'Amboine à Banda, pour fortifier si parfaitement cette Isle, qu'elle fût inaccessible aux Etrangers, & se rendre ensuite aux Moluques, pour s'en assurer aussi. Mais le naufrage avoit fait évanouir de si grands desseins (68).

Retour de Noort à Rotterdam.

La navigation de Noort jusqu'au 26 d'Août, qu'il rentra dans Rotterdam (69), n'offre que des évenemens communs, qui ne distinguent plus un Voyage de mémoire immortelle. C'est la qualité que son Editeur lui donne, à titre de troisieme Voyage autour du Monde, & de premiere tentative des Hollandois, pour s'ouvrir un chemin aux Indes Orientales, par les mers du Sud (70).

(68) Page 129.

(69) Page 130.

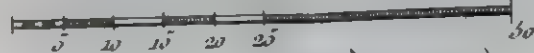
(70) On renvoie ci-dessous, à l'article de le Maire, des observations plus récentes sur le Détroit de Magellan, pour rectifier celles de Noort.



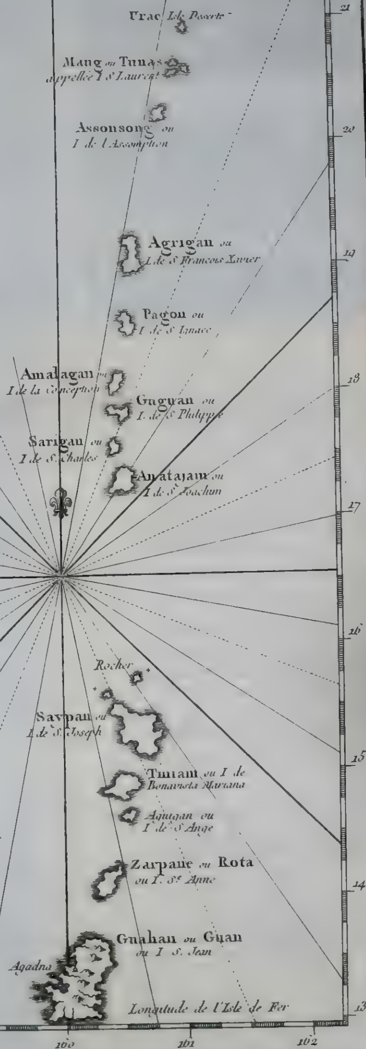
CARTE
DE L'ARCHIPEL DE S^T. LAZARE
OU LES
ISLES MARIANES

Sur les Cartes du P. Alonso Lopez
Et le Memoire du P. Morales Jesuites
Espagnols Missionaires dans ces Isles
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Par le S^r. Bellin Ing^r. de la Marine
1752

Echelle
Lieues communes de France







DESCRIPTION DES *ISLES MARIANES.*

Situation de ces Isles.

DEPUIS plus de deux ſiecles que les Eſpagnols paſſent entre ces Iſles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'eſt-à-dire, depuis l'endroit ou elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, juſqu'au trente ſixieme degré, qui les approche du Japon. Elles ſont renfermées, par conſéquent, entre le Tropique du Cancer & la ligne Equinoxiale, vers l'extrêmité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette poſition elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en eſt la plus grande & la plus Méridionale, juſqu'à Urac, qui eſt la plus proche du Tropique (71).

(71) Voici, ſuivant Carreri, les noms qu'on a donnés aux Iſles qui ont été découvertes. *Yguana*, *Zarpana*, *Buona-Viſta*, *Saſpara*, *Anatans*, *Sarigan*, *Guagan*, *Alamaguan*, *Pagan*, le Volcan de *Griga*, *Tinay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans,

Descript. des Isles Marianes.

Comment elles ont été nommées Marianes.

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parce que leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (72). Magellan,

le premier au vingt troisieme degré trente minutes; le second au vingt quatrieme, & le troisieme au vingt cinquieme. *Patos*, la *Descono[s]ida*, *Malabrigo*; la *Guadalupe*; les trois Isles de Tula, découvertes le 23 ..... 1664, par le Galion le Saint-Joseph, sont depuis le trente quatrieme degré jusqu'au trente sixieme Le même Auteur ajoute qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treizieme degré jusqu'à la Ligne, & à la nouvelle Guinée, dont on ne connoît encore que l'existence. On ne connoît gueres autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la Ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pû découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bàton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan ou de le Maire, pour entrer dans la mer du Sud, vont carener leurs vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées Los Galappados, parce qu'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui ressemblent aux grandes tortues. *Carreri, Tome V, pages* 295 *&* 296.

(72) Les seules Cartes fidéles sont celles qui ont été composées sur les lieux par le Pere Alonso Lopez, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Pere Morales, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Pere Gobien.

1 *Guahan*, ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de Saint Jean. Elle est à treize degrés vingt cinq minutes de latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de Zarpane.

2 *Zarpane* ou *Rota*, que les Espagnols appellent l'Isle de Sainte-Anne, a quin-

qui les découvrit le premier en 1521, les nomma Isles des Larrons, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Insulaires, quelques morceaux de fer

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

ze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'Aguiguan.

3 *Aguiguan*, ou l'Isle de Saint-Ange, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante trois minutes, & à une lieue de l'Isle de Tinian.

4 *Tinian*, ou l'Isle de Buena Vista Mariana, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de Saypan.

5 *Saypan*, ou l'Isle de Saint-Joseph, a vingt cinq lieues de tour. Elle est à quinze degrés vingt minutes, & à trente cinq lieues de l'Isle d'Anatajan

6 *Anatajan*, ou l'Isle de Saint-Joachim, a dix lieues de tour. Elle est à dix sept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Isle de Sarigan.

7 *Sarigan*, ou l'Isle de Saint Charles, a quatre lieues de tour. Elle est à dix sept degrés trente cinq minutes, & à six lieues de l'Isle de Guguan.

8 *Guguan*, ou l'Isle de Saint Philippe, a trois lieues de tour. Elle est à dix sept degrés quarante cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Isle d'Alamagan.

9 *Alamagan*, ou l'Isle de la Conception, a six lieues de tour. Elle est à dix huit degrés dix minutes, & à dix lieues de l'Isle de Pagon.

10 *Pagon*, ou l'Isle de Saint-Ignace, a quatorze lieues de tour. Elle est à dix neuf degrés, & à dix lieues de l'Isle d'Agrigan.

11 *Agrigan*, ou l'Isle de Saint-François-Xavier, a seize lieues de tour. Elle est à dix neuf degrés quatre minutes, & à vingt lieues de l'Isle d'Assonsong.

12 *Assonsong*, ou l'Isle de l'Assomption, a six lieues de tour. Elle est à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Isle de Maug.

13 *Maug*, ou Tunas, est composée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Espagnols l'ont nommée l'Isle de Saint-Laurent. Elle est à vingt degrés trente cinq minutes, & à cinq lieues d'*Urac*, la derniere & la plus septentrionale de ces Isles. On appelle Gani, les neuf dernieres, c'est-à-dire, celles qui sont le plus au Nord.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

& quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite, la multitude de petits Bâtimens qui viennent à voile déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'Isles de Las Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siecle, pour recevoir celui d'Isles Marianes, à l'honneur de la Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Quand l'Evangile y a pénétré.

Michel Lopez-Legaspi, en prit possession pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desiroit, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les Insulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Espagnols tournerent assez long-temps tous leurs soins. Les Isles Marianes furent oubliées jusqu'à ce que le zèle des Missionnaires en réveilla l'idée. Un célébre Jesuite, nommé le Pere de Sanvitores (73), excita la Reine, veuve de Philippe IV. & mere de Charles II, à faire répandre les lumieres de l'Evangile dans ces Régions sau-

Premier Missionnaire.

(73) Il étoit d'une maison illustre en Espagne, & sa vocation à l'Apostolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduisit à la gloire du Martyre, qu'il obtint le 2 d'Avril 1671, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de batiser la fille. *Histoire des Isles Marianes. Page 166.*

vages. Cette Princesse, qui gouvernoit alors l'Espagne en qualité de Régente, envoya ses ordres au Gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement Maîtres de l'Isle de Guahan. Ils y introduisirent les Missionnaires; & par degrés, ils subjuguerent toutes les autres.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

Etablissement Espagnol.

L'Isle de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les Jesuites y ont bâti deux Colleges, pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la Cour d'Espagne donne, chaque année, trois mille pieces de huit à ce religieux établissement. Un Vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carreri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Isle de Guahan. Elle en a quarante. Elle est agréable & fertile. Ses Ports sont commodes, & le fond en est excellent. Les principaux sont *Hati*, vers l'Ouest; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroissent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaisseaux; *Iris* & *Pigpug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Tous ces

Divers Ports des Isles.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruiſſeaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur eſt celui d'Agadna, parce que les Vaiſſeaux y ſont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y eſt ſûr, à dix & dix huit braſſes (74). L'Iſle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre au Nord-Oueſt. Les Eſpagnols nomment le dernier *Port Saint-Pierre*; tandis que les Habitans lui conſervent ſon ancien nom, qui eſt *Socanrayo* (75). Aguigan s'éleve au milieu de la Mer, comme une Forteresse. Elle eſt ſi haute & ſi eſcarpée, qu'elle ſeroit inacceſſible, ſans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (76). Saypan eſt remarquable par ſon Port, nommé Catanhitda, qui eſt du côté de l'Oueſt, dans le fond d'une Baie profonde & couverte de bois (77).

Leur climat.

En général, quoique les Marianes ſoient ſous la Zone torride, le Ciel y eſt fort ſerain. On y reſpire un air pur, & la chaleur n'y eſt jamais exceſſive. Les montagnes chargées d'arbres preſque toujours verds, & coupées par

(74) Hiſtoire des Iſles Marianes, par le Pere Gobien, Edition de Paris 1701, un volume *in*-12, p. 75.

(75) *Ibid.* page 77.

(76) *Ibid.* page 388.

(77) *Ibid.* page 304.

un grand nombre de ruiſſeaux, qui ſe répandent dans les Vallées & dans les Plaines, rendent le pays fort agréable.

Descript. des Isles Marianes.

Avant que les Eſpagnols euſſent paru dans ces Iſles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'impoſer. Séparés de toutes les Nations, par les vaſtes Mers dont ils ſont environnés, ils ignoroient qu'il exiſtât d'autres terres, & ſe regardoient comme les ſeuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plûpart des choſes que nous croyons néceſſaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiſeaux, & preſque d'une ſeule eſpece, aſſez ſemblables à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils ſe faiſoient un amuſement de les apprivoiſer & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'ils n'avoient jamais vû de feu. Cet élément, ſans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes puſſent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la premiere fois dans une deſcente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs Mai-

Ancienne ſimplicité des Inſulaires.

Ils ne connoiſſoient pas le feu.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

ſons, pour réprimer leurs audace (78). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourriſſoit. Les premiers qui s'en approcherent trop s'étant brûlés, leurs cris inſpirerent de la crainte aux autres, qui n'oſerent plus le regarder que de loin. Ils appréhenderent la morſure d'un ſi terrible animal, qu'ils crurent capable de les bleſſer par la ſeule violence de ſa reſpiration ; car c'eſt l'idée qu'ils ſe formerent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fauſſe imagination dura peu. Ils s'accoutumerent bientôt à ſe ſervir du feu comme nous.

Conjectures ſur leur origine.

Quoiqu'on ignore dans quel temps le Marianes ont été peuplées, & de quel pays ſes Habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui reſſemblent à celles des Japonois, & les idées de leur Nobleſſe, qui n'eſt pas moins fiere & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Iſles ; d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. Quelques-uns ſe perſuadent, néanmoins, qu'ils ſont ſortis des Philippines & des Iſles voiſines, parce que la couleur de leurs viſages, leur langues, leurs coutumes & la forme

(78) Relation de Pigaphetta, p. 15.

de leur gouvernement, a beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des Tagales, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Isles se sont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettés sur leurs Côtes.

DESCRIP. DES ISLES MARIANES.

Combien les Isles Marianes sont peuplées.

Les Marianes sont fort peuplées. On compte plus de trente mille Habitans, dans la seule Isle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Isles sont remplies de Villages, répandus dans les Plaines & sur les Montagnes, dont quelques-uns sont composés de cent & cent cinquante Maisons. Les Habitans sont bazanés; mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils sont plus robustes que les Européens. Leur taille est haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits & de poisson, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroissent enflés: mais il ne les empêche pas d'être souples & agiles. Rien n'est moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Historien assure que la premiere année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en batisa plus de six vingt qui passoient cet

On y vit fort long-temps.

âge, & qui ne paroiſſoient pas au-deſſus de leur cinquantiéme année. La plûpart arrivent à l'extréme vieilleſſe, ſans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent ſe gueriſſent avec des ſimples, dont ils connoiſſent la vertu.

Coquetterie des femmes.

Les hommes ſont entiérement nuds; mais les femmes ne le ſont pas tout-à-fait. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue; au lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entiérement, & ne conſervent, au ſommet de la tête qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la maniere du Japon.

Leur langue & leurs ſciences.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable. La prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, & quelquefois mêmes les Syllabes du même mot; ce qui donne occaſion à des équivoques, que ces Peuples aiment beau-

coup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoiſſance des Sciences ni des beaux Arts, il ne laiſſent pas d'avoir des Hiſtoires remplies de Fables, & même quelques Poëſies, dont ils ſe font honneur. Un Poëte eſt reſpecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus ſotte & d'une plus ridicule préſomption. Tous les pays dont on leur parle, ne paroiſſent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation eſt diſtinguée en trois Etats, la Nobleſſe, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Nobleſſe eſt d'une fierté, que leur Hiſtorien traite d'incroiable. Elle tient le Peuple dans un abaiſſement, qu'il eſt impoſſible, dit-il, de s'imaginer en Europe. C'eſt la derniere & la plus criminelle infamie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille qui le ſouffre eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, s'il arrivoit qu'un Noble ſe dégradât, par une alliance ſi révoltante, tous ſes parens s'aſſembloient; & de concert, ils lavoient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime pour les perſonnes

Descript. des Isles Marianes.

Diſtinction des Etats.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

du Peuple d'approcher de la Maiſon des Nobles ; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Titres & Fiefs des Nobles.

Ces Nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs héréditaires à leurs familles. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccédent aux peres, mais les freres & les neveux du Mort dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La Nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Iſle de Guahan. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles, qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'Iſle entiere. Leurs Chefs préſident aux aſſemblées. On les reſpecte, on les écoute ; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans y trouver d'oppoſition ; parce que ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres loix que certains uſages, dont ils n'obſervent religieuſement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités mutuelles.

Dans une ſi profonde barbarie, on

remarque, entre les Chamorris quelque apparence de politesse. Lorsqu'ils se se rencontrent, ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par quelques termes civils (79). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils se présentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomach, à ceux qu'ils veulent honorer. C'est une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du respect. Leur délicatesse va là-dessus jusqu'à la superstition. Ils crachent rarement; & jamais sans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maison d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raisons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupation des Insulaires.

Leur occupation la plus commune est la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Aussi nâgent-ils comme des poissons. Leurs canots sont d'une legereté surprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe. Carreri en fait une description curieuse. Ils ne sont pas faits d'un seul tronc d'arbre,

(79) Ati-Arinmo, qui signifie, permettez que vous baise les pieds.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

Description de leurs Navires.

comme en Afrique & dans d'autres lieux ; mais de deux troncs, coufus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eft de quinze ou de dix-huit pieds ; & comme ils pourroient tourner facilement, parce que leur largeur n'eft que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pieces de bois folides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pouvant gueres contenir que trois Matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés fur l'eau, & qui eft la place des Paffagers. Des trois Matelots, l'un eft fans ceffe occupé à jetter l'eau, qui entre également par dehors & par les fentes ; tandis que les deux autres font aux extrêmités, pour gouverner. La voile qui reffemble à celle qu'on nomme Latine, eft de nattes, & de la longueur du Bâtiment ; ce qui les expofe à fe voir renverfés, lorfqu'ils n'évitent pas foigneufement d'avoir le vent en poupe. Mais rien n'eft égal à leur viteffe. Ils font, dans une heure, dix & douze milles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, fans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient pouppe. S'ils ont befoin d'y faire quelque réparation, ils mettent

les Marchandises & les Passagers sur la voile ; & leur manœuvre est si prompte, que les Espagnols qui en sont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'est dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traversé une mer de quatre cens lieues jusqu'aux Philippines.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

Edifices.

Bois de Maria.

Leurs Edifices ne sont pas sans agrémens. Ils sont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui est particulier à ces Isles. Chaque Maison est composée de quatre Appartemens, séparés par des cloisons de feuilles de palmiers, qui sont entrelassées en maniere de natte. Le toît est de la même matiere. Ces appartemens sont propres, & destinés chacun à son usage. On couche dans le premier. On mange dans le second. Le troisiéme sert à garder les fruits & les autres provisions, & le quatriéme au travail.

Indépendance singuliere des Insulaires.

On ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connoître. Le respect même & la soumission pour les Parens, que nous regardons comme une inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

rapport, avec leurs peres & leurs meres, qu'autant qu'ils ont besoin de leurs secours. Chacun se fait justice, dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les Villages & les Peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité est extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs ennemis, que pour s'animer eux mêmes; car la nature ne les a pas fait braves. Ils marchent sans Chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger; uniquemeut attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piege. C'est un Art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroissent saisis de peur à la vûe du sang; & prenant la fuite ils se dissipent aussitôt. Les vaincus envoient des présens

Ils sont peu guerriers.

au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joie insolente, telle qu'est toujours celle des caracteres timides, qui voient leurs ennemis à leurs pieds. Il insulte aux vaincus. Il compose des Vers satyriques, qui se chantent ou qui se récitent dans les Fêtes.

Leur seule espece d'armes.

Une singularité qui distingue encore cette Nation, est de n'avoir point d'arcs; de fleches, ni d'épées. Les armes des Marianois, sont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse, ou d'un bras d'homme. Ces os qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aigue, & sont si venimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste dans une blessure cause infailliblement la mort, avec des convulsions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, sans qu'on ait pû trouver, jusqu'à présent, de reméde à la force d'un poison si puissant. Chaque Insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adresse & de roideur; qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la souplesse & l'agilité de leurs

Combien elle est dangereuse.

mouvemens. Mais s'ils sont mauvais guerriers, ils entendent si bien la dissimulation, que les Etrangers ont toujours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur passion pour la vengeance.

La vengeance est une de leurs plus ardentes passions. S'ils reçoivent une injure, leur ressentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume se renferme dans leur cœur. Ils sont si maîtres de leurs dehors, qu'ils laissent passer tranquillement des années entieres, pour attendre l'occasion de se satisfaire. Alors, ils se dédommagent d'une si longue violence, en se livrant à tout ce que la haine & la trahison leur inspirent de plus noir & de plus affreux.

Leur caractere est un obstacle à leur conversion.

Leur inconstance & leur legereté sont sans exemple. Comme ils vivent sans contrainte, & dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices, ils passent aisément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils desirent avec le plus d'ardeur, ils cessent de le vouloir au moment d'après. Les Missionnaires regardent cette mobilité d'humeur comme le plus grand obstacle qu'ils ayent trouvé à la conversion de ces Barbares. Elle est accompagnée d'une

goût fort vif pour le plaisir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joye. S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par nécessité. Ils s'assemblent souvent. Ils se traitent en poisson, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent, dans ces fêtes, à danser, à courir, à lutter, à raconter les avantures de leurs Ancêtres, & souvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées ; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, des petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelassent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons en Europe, les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos, assez proprement travaillés. Elles ajoutent, à toutes ces parures, des tissus de racines d'arbres. Ce qui ne

Amusemens des femmes.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

sert qu'à les défigurer ; car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Dans leurs assemblées, elles se mettent douze ou treize en rond, debout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une justesse qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix est admirable, & ne cede rien à la Musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos castagnetes. Mais les Européens sont surpris de la maniere dont elles soutiennent leurs voix, & dont elles animent leur chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des Missionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (80).

Empire & supériorité sans exemple, des femmes sur leurs maris.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues dans les Isles Marianes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque maison. Elle est

(80) Le Pere Gobien, page 59.

la maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger, si sa conduite n'est pas reglée, ou s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens : ses enfans la suivent, & considerent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il étoit leur pere. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir en un moment sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Comment elles punissent leurs infidélités.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en venger sur l'Amant ; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussi-tôt d'un

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris ſur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la Maiſon du coupable. Elles commencent par déſoler ſes terres, arracher ſes grains & les fouler aux pieds, dépouiller ſes arbres, & ravager tous ſes biens. Enſuite fondant ſur ſa maiſon, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même & ne lui laiſſent de repos qu'après l'avoir chaſſé. D'autres ſe contentent d'abandonner le mari dont elles ſe plaignent, & de faire ſçavoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'aſſemble pour en ſaiſir l'occaſion. Le mari ſe croit trop heureux, lorſqu'après avoir vû piller ou ſaccager tout ce qu'il poſſede, il ne voit pas aller la fureur juſqu'à renverſer ſa maiſon. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achetent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent dans des lieux ſéparés, où ils ſe livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoiſſent

Libertinage des jeunes gens.

guerres

gueres d'autres crimes. L'homicide & le vol ſont en horreur dans toute la Nation. Leur Hiſtorien aſſure qu'on leur avoit fait une injuſtice, en donnant à leur pays le nom d'Iſles des Larrons (81). Entr'eux du moins, ils ſont de ſi bonne foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs maiſons fermées; & l'on n'apprend jamais que perſonne ait volé ſon voiſin.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

Avant l'arrivée des Miſſionnaires, ils ne reconnoiſſoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient ſans Temple, ſans culte & ſans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Impoſteurs, diſtingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la ſanté aux Malades, de changer les ſaiſons, & procurer une récolte abondante ou d'heureuſes pêches. Mais ils ne laiſſoient pas d'attribuer à l'ame une ſorte d'immortalité, & de ſuppoſer dans une autre vie des récompenſes ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou maiſon de *Chaſſi*; c'eſt-à-dire, d'un Démon, auquel ils donnoient le pou-

Les Marianois étoient ſans Religion.

(81) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne ſe plaigne d'y avoir été volé.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

voir de tourmenter ceux qui tomboient entre ſes mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faiſoient conſiſter toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de ſucre & des autres fruits qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu ou le crime qui les conduiſoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la maniere dont on ſortoit de ce monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le Zazarraguan pour partage ; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil & témoignage extraordinaire de douleur.

Peu de Nations ſont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'eſt auſſi lugubre que leurs enterremens. Ils y verſent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être repréſentés. Ils s'interdiſent toute ſorte de nourriture. Ils s'épuiſent par leur abſtinence & par leurs larmes. Leur deuil dure ſept ou huit jours, & quelquefois plus longtemps. Ils le proportionnent à la tendreſſe qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce temps eſt donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'uſage commun eſt de faire quelques repas autour du Tombeau, car on en éleve toujours un

dans le lieu de la ſépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des Meres s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-temps, tous leurs ſoins ſe tournent à l'entretien de leur triſteſſe. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conſerver précieuſement. Elles portent au cou, pendant pluſieurs années, une corde à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'eſt paſſé de nuits depuis leur perte. Si le Mort eſt du nombre des Chamorris, ou ſi c'eſt une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil eſt une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on briſe les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maiſons. On jonche les chemins de branches de palmier, & l'on éleve des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'eſt ſignalé par la pêche ou par les armes, on couronne ſon tombeau de rames & de lances. S'il eſt également illuſtre dans ces deux profeſſions, on entrelaſſe les rames & les lances, pour en faire une eſpece de trophée.

Descript. des Isles Marianes.

Exemples de cette éloquence.

Le Pere Gobien, repréſentant la douleur des Marianois, la nomme, non ſeulement vive & touchante, mais *fort ſpirituelle.* Il traduit quelques-unes de leurs expreſſions. » Il n'y a plus » de vie pour moi, dit l'un; ce qui » m'en reſte ne ſera qu'ennui & qu'a- » mertume. Le Soleil qui m'animoit, » s'eſt éclipſé. La Lune qui m'éclai- » roit, s'eſt obſcurcie; l'Etoile qui me » conduiſoit a diſparu. Je vais être » enſeveli dans une nuit profonde, » & abîmé dans une mer de pleurs & » d'amertume. A peine l'un a-t-il » ceſſé, qu'un autre s'écrie : Helas, » j'ai tout perdu ! Je ne verrai plus » ce qui faiſoit le bonheur de mes » jours & la joie de mon cœur. Quoi ! » la valeur de nos Guerriers, l'hon- » neur de notre race, la gloire de no- » tre Pays, le Heros de notre Nation » n'eſt plus. Il nous a quitté ! Qu'al- » lons-nous devenir, & comment » pourrons nous vivre ſans lui (82).

Productions naturelles des Iſles Marianes.

D'autres Voyageurs s'attachant moins aux mœurs & aux uſages, ſont entrés dans quelques détails ſur les productions naturelles de ces Iſles. Quoique les arbres n'y ſoient pas ſi grands ni de la même épaiſſeur, que ceux des

(82) *Ubi ſuprà*, pages 69 & précédentes.

Philippines, le Terroir produit tout ce qui est nécessaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques poules; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de souris, avant que les Vaisseaux de l'Europe en eussent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Le fond du Terroir est rougeâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de pin, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons & les noix de cocos y croissent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Isles, & qui leur est particulier, se nomme Rima. Dampier l'appelle le fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux Insulaires, & qu'il est en effet très nourrissant. La plante est épaisse & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches; comme les pommes, est de figure ronde, & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce, hérissée de pointes. Sa couleur

Rima, fruit merveilleux & particulier à ces Isles.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

est celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais frais, il ne peut être gardé plus de vingt quatre heures; sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux; tout est substance, & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du Plantin (83). Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, & qu'il ne l'a vû qu'aux Isles Marianes (84).

Doucdou.

Le Doucdou est un autre arbre de ces Isles, dont le fruit qui est verd en déhors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en est blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y sont les mêmes qu'aux Philippines.

Etrange variation de la Boussole.

Carreri parle avec étonnement d'une étrange variation de la Boussole, qu'on observe dans cette mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pû donner aucune raison depuis deux siecles. Elle commence du Cap Saint Bernardin, au douzieme & treizieme degrés, &

(83) Carreri, *ubi suprà*, page 300.

(84) Dampier, *ubi suprà*, page 336.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

va toujours en augmentant jusqu'à dix huit & vingt pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toujours en diminuant, jusqu'au Cap Mendocino, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle est tantôt au Nord-Est, tantôt au Nord-Ouest, tantôt moindre & tantôt grande, ces inégalités & ces differences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (85).

Mouillage de l'Isle de Guahan.

Dampier fait remarquer que de loin, l'Isle de Guahan paroît plate & unie, mais qu'à mesure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Est, qui est le plus élevé, & qu'elle est défendue par des rochers escarpés, qui arrêtent la violence des flots, poussés comme ils sont continuellement par les vents alisés; aussi ne peut on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle est assez basse, & pleine de Bayes sabloneuses, divisées par autant de pointes de roches (86).

Observations importantes de Dampier, sur les longitudes, & sur la largeur de la Mer du Sud.

Le même Voyageur qui venoit alors

(85) Carreri, *ubi suprà*, page 30?.

(86) Dampier, *ubi suprà* page 330.

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

du Cap Coriente, sur la Côte de Mexique, prit soin de fixer les longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié depuis son retour, une table particuliere du sillage de chaque jour (87).

(87) Elle est composée de sept colomnes, dont la premiere marque les jours des mois; la seconde, la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel il faisoit route; la troisième, la longueur de cette route, c'est-à dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour en milles italiques ou géométriques, à raison de soixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatrieme & la cinquieme colomne montrent combien de milles il faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Les deux autres sont celles des latitudes & des vents. La somme totale des milles est 7323, qui font en tout de longitude, cent vingt cinq degrés onze minutes. Il y joint un raisonnement d'importance, qui ne doit pas être supprimé dans un Recueil de Voyages. » Supposant, » dit-il, la vérité de ce » que tous les gens de Mer » accordent, qu'il faut » soixante milles d'Italie » pour un dégré équinoxiale, il s'ensuivra de- » là que la mer du Sud doit » être plus large de vingt » cinq degrés que les Hy- » drographes ne comptent » ordinairement, puis- » qu'ils ne lui en donnent » qu'environ cent, plus ou » moins: car étant cer- » tain, comme il le véri- » fia dans le cours de son » Voyage, que la distance » de l'Isle de Guahan jus- » qu'aux parties Orientales » de l'Asie, est absolument » la même, suivant le » compte ordinaire, il s'en- » suit de-là nécessairement » que vingt cinq degrés de » longitude ou environ, » qu'on compte de distan- » ce entre l'Amérique & les » Indes orientales, qui sont » à l'Ouest, sont de trop » dans la largeur de l'A- » sie & de l'Afrique, de la » Mer Atlantique, ou au » Continent de l'Améri- » que, ou de tous ces es- » paces ensemble, & par » conséquent, le globe de » la terre en doit être di- » minué d'autant. Pour » mettre cette vérité dans » tout son jour, il ajoute:

» que la mer d'Ethiopie ou » des Indes doit être à » beaucoup près moins » large qu'on ne compte » en général ; s'il est vrai, » comme il l'avoit entendu dire mille & mille fois » à d'habiles Marins, que » les vaisseaux qui vont du » Cap de Bonne-Espérance » à la nouvelle Hollande, » (tous ceux qui vont à » Java, ou aux environs, » tiennent cette latitude ; » se trouvent échoués, & » quelquefois en danger de » périr lorsqu'ils croient » être bien loin. De-là » vient peut être, que les » Hollandois nomment » cette partie de la Côte, » d'un mot qui vient du » Verbe *attirer* ; comme si » c'étoit un aiman qui attirât les Navires, & qui » les avertit de s'en éloigner. Mais l'Auteur croit » plus volontiers que c'est » la proximité de la terre » qui les surprend, & non » un gouffre ou chose semblable. Pour la largeur » de la mer Atlantique, il » sçait parfaitement, dit » il, qu'on lui donne six, » sept, huit à dix degrés » de trop : car outre differentes Cartes qu'il en a » composées lui même sur » les Relations de diverses personnes expérimentées, Mr Cambes, homme éclairé, qui a fait » plusieurs Voyages, en » qualité de contre Maître, du Cap Lopez aux « Barbades, a souvent assuré qu'il l'a toujours » trouvée entre soixante » & soixante deux degrés, » au lieu qu'on la met à » soixante huit, soixante » neuf, soixante dix & » soixante douze degrés » dans les Cartes ordinaires.

Quant à la supposition de soixante milles pour un degré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour soixante dix, & plus, l'ont emporté : mais n'étant pas convaincu de la justesse & de l'exactitude des expériences qui ont été faites sur terre par Mr Norwood & d'autres, sur tout lorsqu'il considere l'inégalité de la surface de la terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui rend les mesures suspectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé pour l'essentiel, par l'expérience journaliere ; du moins jusqu'à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain. En faisant voile au Nord ou au Sud, il se trouva au lieu qu'il s'étoit proposé dans un espace de temps qui quadre assez avec ce qu'il dit de la supposition ordinaire ; en accordant ce qui est raisonnable pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Ouest. Pourquoi donc ne pas se servir en traversant les Méridiens, du même calcul qui s'est trou-

DESCRIPT. DES ISLES MARIANES.

vé si juste, en faisant route sur les Méridiens ? Dans le voyage de Guahan en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de sa longueur, à cause des vents d'Est & de la violence des Courans. S'il avoit calculé le sillage de la ligne de minute, sur le pied qu'elle étoit en arriere, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre milles sur cent, lorsque le vent est fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingt cinq degrés : mais c'est ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Dampier, ubi suprà, pages 327 & 328.*

Fin du Tome XXXVIIIe.





